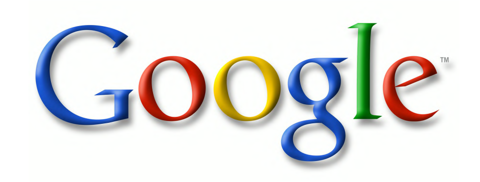
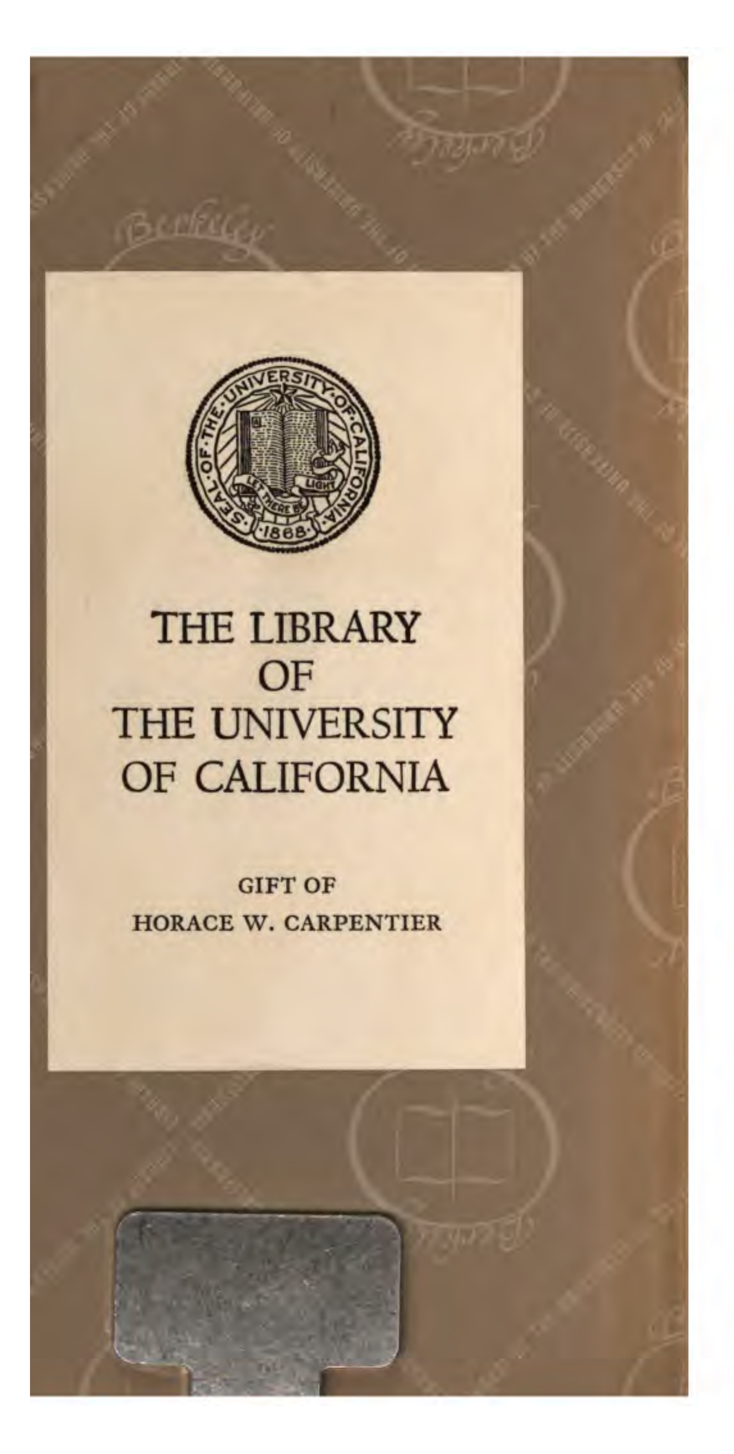



SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868
THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER

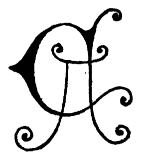
EUGÈNE AUBIN

LA PERSE

d'aujourd'hui

— IRAN • MÉSOPOTAMIE —

AVEC UNE CARTE EN COULEUR HORS TEXTE



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières.

LA PERSE

d'aujourd'hui

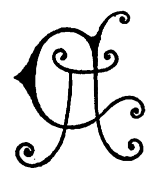
Paris. — Imp. L. Pochy, 52, rue du Château.

EUGÈNE AUBIN

LA PERSE *d'aujourd'hui*

— IRAN. MÉSOPOTAMIE —

AVEC UNE CARTE EN COULEUR HORS TEXTE



PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1908

PRÉFACE

La Perse était le dernier grand pays d'Islam que je n'eusse point visité. Les circonstances m'y amenèrent en juillet 1906 ; je le quittai dans les premiers jours de juin 1907 ; mon séjour dans l'Orient Moyen avait duré un peu plus de dix mois. A peine installé à Téhéran, j'entrepris dans l'Azerbaïdjan une tournée de sept semaines, qui me conduisit autour du lac d'Ourmiah ; le 1er mars 1907, je prenais la route du Sud vers Ispahan et Bagdad; après avoir visité les villes saintes du chiisme, je descendais le Tigre et rentrais en Europe par le golfe Persique.

Ce livre contient le récit de ces divers voyages. Bon nombre des chapitres qui le composent ont été publiés dans le *Journal des Débats;* quelques-uns parurent dans le *Temps*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue du Monde Musulman* et le *Bulletin du Comité de l'Asie Française.*

Si la monotone traversée de l'Iran pèch
parfois sous le rapport du pittoresque, elle em
prunte un véritable attrait à l'étude des peuple
iraniens, également favorisés par la nature e
par l'histoire... Les ruines de Persépolis dater
des Achéménides ; les rochers, sculptés dans l
montagne, gardent le souvenir de Darius, de
Sassanides et de Tamerlan; sous leurs envelopp
de faïence, les mosquées et les tombeaux t
moignent du martyre des Alides et de la sple
deur des Séfévis. Sur l'immense plateau dése
tique, l'Islam a greffé au vieux tronc mazdé
une religion spéciale, faite à l'usage de la nouvel
nationalité persane, en même temps qu'une cu
ture si rare et si délicate qu'elle réussit à imp
gner la civilisation musulmane toute entière. M
gré la déchéance des deux derniers siècles, il exis
toujours un Roi des Rois, installé par une tri
turque sur le trône de Cyrus. Téhéran a rempla
les anciennes capitales de Tauris, Ispahan
Chiraz. Aux jours de cérémonie, le demi-di
Kadjâr s'y révèle à la foule dans l'éclat d
diamants et des pierreries. Les migrations
peuples, les morcellements de tribus, l'expl
tation de la piété publique ou de la superstiti
populaire ont fait émerger une aristocratie pu
sante, à la fois civile et religieuse. La Perse t
vaille pour une poignée de grands seigneu

d'une richesse considérable et d'une extrême distinction de manières. Les mollahs de l'Iran ont inventé les systèmes de théologie les plus subtils, les philosophies les plus hardies ; les confréries de derviches ont raffiné les doctrines soufies, en introduisant dans notre Orient la pensée de l'Inde. Dès le moyen âge, la poésie, le roman persans avaient produit leurs plus belles œuvres. Les héros du poème de Firdousi continuent à peupler la légende iranienne; les gens de Chiraz persistent à vénérer les tombeaux de Sa'di et de Hafiz; la jeunesse s'en tient à la science de vie, qu'ils ont enseignée dans leurs vers... Au fond des couvents de l'Asie Mineure, les derviches tourneurs s'agitent au rythme du *Mesnévi*. La race, formée par de tels maîtres, garde une prodigieuse élégance d'esprit, une intelligence facile, une réelle douceur de penser et de vivre, une immoralité qui s'affiche et un abaissement de caractère, trouvant son excuse dans une séculaire habitude de la servilité. La grandeur d'un lointain passé, le charme étrange du présent, ont éveillé les talents innés dans la masse des voyageurs : diplomates, officiers, missionnaires, commerçants et archéologues, qui se succédèrent en Perse depuis le XVIIe siècle. Plusieurs d'entre eux ont laissé des noms célèbres : sir John Malcolm et James Morier, parmi les

Anglais; Chardin et le comte de Gobineau, parm les nôtres. Si bien que la littérature relative l'Iran est d'une extrême abondance et porte su les objets les plus divers.

Le hasard voulut que mon séjour en Perse ai coïncidé avec des événements considérables : l mort ed Mouzaffer-ed-Din Schah, l'avènement d Mohammed ᶜAli Schah marquèrent la fin d'ur autocratie remontant à l'aurore des temps ; l révolution persane inaugura le régime const tutionnel. En même temps, les négociations rel tives à l'arrangement anglo-russe préparaien sur le terrain international, une meilleure chanc d'avenir à la Perse, dont elles garantissaiei l'indépendance, en cherchant à la préserver c conflits futurs entre les rivalités voisines. J'ai e la bonne fortune de pouvoir suivre de très pr la série d'incidents qui se sont déroulés, en 19(et 1907, à travers tout l'Orient Moyen, — en provoquant les bouleversements les plus imprévu pour ceux qui n'avaient point observé, sur l lieux mêmes, la transformation des idées. Su cessivement, j'ai vu l'esprit nouveau envah les principales villes de la Perse : d'abord, capitale ; puis Tauris, Ispahan, Kermancha et Chiraz. Sous une poussée presque inse sible, sans heurt, sans secousse violente, s'effo drait la vanité des pouvoirs existants ; u

commencement de liberté s'établissait sur leurs ruines.

Mon trop court séjour en Perse ne m'ayant point laissé le loisir d'entreprendre sur ce pays une étude méthodique, j'ai dû me borner à le dépeindre tel qu'il m'était apparu tout le long de ma route et par le fait des événements survenus. A la lumière des incidents de chaque jour, je me suis efforcé de faire ressortir le caractère durable, avec les tendances actuelles de l'Iran.

De nombreuses complaisances m'ont permis de recueillir les notes nécessaires à la rédaction de ce livre. Mohammed Djaᶜfer Mirza[1] a bien voulu m'accompagner dans tout mon voyage et me servir d'interprète; je dois à sa connaissance des choses persanes une multitude d'indications. C'est un Kadjar, issu de la famille régnante; son propre grand-père, le Prince Roukn-ed-Dowleh, fils de Feth-Ali-Schah, fut gouverneur de Mechhed et Kazvin; lui-même est rentré dans le commun par l'effet des générations et se trouve maintenant au service de l'administration des douanes. Les Français établis en Perse m'ont aidé de leur expérience; je dois spécialement mentionner MM. Nicolas, aujourd'hui consul à Tauris, et de Rettel, qui se sont succédés comme

1. Le mot *Mirza*, placé avant le nom propre, indique un homme cultivé, instruit. Placé après, il désigne un prince de maison régnante.

premiers interprètes, Mirza Ibrahim Kha interprète indigène de la Légation de France Téhéran. De même, M. Joseph Richard Khan, ι Français musulman, né d'une mère persane mieux placé que quiconque pour servir d'interm diaire entre la recherche européenne et la socié orientale. Seyyed Djemal-ed-Din, qui prêcha révolution dans les mosquées de la capitale, s'ε prêté à de longs entretiens sur l'organisation (Chiisme et l'évolution de l'idée religieuse en Per — tous sujets qui sont le fondement même d'u étude sur le mouvement actuel. Un autre pı dicateur de Téhéran, Mollah Nasroullah *Beheci* (le paradisiaque), *Mélek-ol-Moutékellémin* (roi des prédicateurs) m'a prodigué les détails s le culte spécial à l'Iran. Nizam-os-Saltaneh, alc gouverneur général de Tauris, m'a fourni de p cieuses indications sur les tribus de l'Azerbai jan; les diverses autorités m'ont volontiers re seigné sur leur domaine propre. Mollahs derviches se sont montrés prodigues de réc et de légendes ; les gens du métier m'ont pa de la musique et de la danse; Iqbal-ed-Dowle qui possède à Téhéran le plus bel équipage, n décrit l'élevage des faucons; Moïn-é-Boka *taziés* de la cour, dont il est le metteur en scèı

Je dois remercier, en outre, M. Lucien Bouv bibliothécaire de la Société Asiatique de Paı

qui a bien voulu revoir les orthographes persanes, contenues dans ce livre, et M. G. Hutin, géographe-adjoint du ministère des Affaires Étrangères, qui a dressé la carte ci-jointe.

La vieille Perse achève de mourir ; une nouvelle est en train de naître. L'avenir dira si la révolution persane est capable de créer dans l'Orient Moyen un état de choses définitif. Seuls parmi les musulmans, les Persans ont l'avantage de former une nation compacte, douée des plus éminentes facultés naturelles. La déformation chiite de l'Islam, l'évolution des sectes issues du soufisme y peuvent faciliter le progrès des réformes. La race est patriote et sent vivement l'opportunité de l'heure actuelle, où le consentement des puissances intéressées, paraît favoriser la constitution d'un tampon solide entre les ambitions atténuées des empires de l'Asie.

La révolution persane, qui dure déjà depuis deux années, se prolongera, sans doute, longtemps encore. Le temps n'est plus des bouleversements rapides et l'évolution de l'Orient Moyen devra se faire aussi lente que celle de la Russie, dont, par la force des choses, les destinées réagissent sur les siennes. Le libéralisme persan est né dans un groupe restreint de mollahs philosophes et de gens cultivés, mis en contact avec l'Europe; l'appel, qu'ils ont fait à notre culture, leur attire

naturellement les sympathies françaises. Ils o1
à réaliser de longs efforts pour acquérir le mani
ment utile de la liberté, pour en inspirer le go
aux masses indifférentes. Il leur faut être d
éducateurs de leur peuple, autant que des réfo
mateurs de leur gouvernement. Le mouveme
initié par eux se développera plus ou moi
rapide, selon qu'il sera loisible au Souverain
le favoriser ou de le retenir. Mohammed Ali Sch
est intelligent et énergique; il doit être patrio
et désireux du bien public; il a, depuis son av
nement, traversé des heures difficiles, causé
par la rivalité persistante des agents anglais
russes, malgré l'arrangement intervenu entre l
deux gouvernements. Puisse-t-il, par une enten
équitable avec son peuple, par un juste équilib
entre les deux influences extérieures qui s'i
posent à lui, réussir à assurer dans son royaur
l'établissement durable du système constitutio
nel!

LA PERSE D'AUJOURD'HUI

I

SUR LE CHEMIN DE TAURIS

De Kazvin à Tauris. — Affectation d'un village aux dépenses de Cour. — La propriété en Perse. — L'organisation des villages. — Le grand chemin des invasions mongoles ; le dialecte turc *azeri*. — Le caravansérail d'Hoséinabad. — Dans la vallée de l'Abhar-Roud; Soltanieh. — La province de Khamseh. — Zendjan. — Les caravansérails de Schah ᶜAbbâs. — La poste persane ; le *tchapar-khaneh* d'Akmézar. — Pèlerinage à Kerbéla ; le conducteur des pèlerins. — Le pont de la Jeune Fille. — Passage du Kaplan Koh. — La tribu des Chaghaghis. — Mianeh. — Le district de Garmaroud : les villages et leurs propriétaires. — Arrivée à Tauris.

Septembre 1906.

De Téhéran[1] à Tauris, 96 farsakhs[2] (576 km.). Jusqu'à Zendjan, c'est-à-dire jusqu'à mi-route, la poste

1. 114 kil. de Téhéran à Kazvin. La route est fort monotone à travers la large plaine, et ne se resserre qu'au passage du Kéredj. — Les villages sont rares ; les tentes de nomades nombreuses. La ville de Kazvin est dans le plat pays, entourée d'arbres et de vignobles. De son enceinte flanquée de tours, émergent le dôme de la mosquée Royale et le tombeau de Schahzadé Hoséin. Avant que Schah ᶜAbbas eût transporté à Ispahan la capitale des grands Sophis, elle fut, au XVIᵉ siècle, le siège de la puissance séfévie ; leur palais subsiste encore et sert d'habitation au gouverneur. Des commerçants persans et arméniens exportent vers la Russie les cotons et les fruits du Nord de la Perse.

2. Un *farsakh* vaut à peu près 6 kilomètres.

est organisée pour les voitures ; au delà, il faudrai aller à cheval. Mais le chemin étant à peu près car rossable, les cochers de Tauris font couramment l voyage avec leurs propres chevaux, à raison de 60 k lomètres par jour. Un contrat est dressé : deux vo tures, huit chevaux, coût : 250 tomans[1], dans un dél maximum de douze jours, sous déduction de 10 toman par chaque vingt-quatre heures de retard. Après avo apposé son cachet sur l'acte, de ses mains rougies a henné, notre cocher Méchhedi[2] Dadache le rem en une petite bourse de cachemire blanc à palm bleues, où reposait une amande magique. Les deu femmes survivantes, des cinq qu'il a épousées, o soumis l'amande à une préparation certaine, en vu d'assurer l'accroissement de la fortune conjugale.

Il est stipulé que nous ne pourrons emporter pl de 50 *batmans*[3] de bagages ; et c'est là peu de chos s'il faut se munir de lits de camp, de matériel de tab et de cuisine, de conserves, surtout d'eau des sourc du Caucase (Narzan et Borjom), afin d'éviter les eau malsaines, qui sont cause de fièvre.

Septembre est un bon mois pour parcourir la Pers Les chaleurs extrêmes de l'été sont déjà passée matinées et soirées sont fraîches ; les gens des hau plateaux commencent à revêtir leurs casaques feutre ou de peau de mouton ; seules, les premièr heures de l'après-midi restent lourdes.

Le 9 septembre, au matin, nous quittons Kazv

1. Un *toman* vaut un peu moins de 5 francs ; il contient 10 *kr* et chaque kran 20 *chahis*.

2. Le qualificatif de *Méchhedi* s'applique à tous les pèlerins Méchhed ; *Kerbélahi*, à ceux de Kerbéla.

3. Un *batman* de Téhéran vaut 2 kilos 970 ; 100 batmans font *kharvar*.

par la porte de Zendjan. Une fois sortis des vignobles et des vergers de pistachiers, nous suivons le télégraphe indo-européen, qui, par Tauris et Djoulfa, va se raccorder aux lignes russes. L'immense plaine terminant au nord-ouest le plateau d'Iran est unie et pierreuse, les montagnes se perdent dans la brume. Plusieurs villages fortifiés, dont les murailles forment des carrés flanqués de tours. Les canaux d'irrigation passent sous terre ; une série de monticules, creusés de regards, indiquent la direction des eaux ; plus bas, une ligne d'arbres marque le cours de l'Abhar-Roud.

A 36 kilomètres de Kazvin, sur une petite élévation, le gros bourg de Siah-Déhan (la Bouche Noire). Les maisons sont en briques crues, recouvertes avec un mélange de terre battue et de paille hachée. Les toits des granges et des bâtiments d'habitation sont plats ; ceux des étables comportent de petits bossellements, percés au sommet pour donner du jour. Aucun minaret. Les rues étroites ; les principales traversées par un fossé, qui sert, pendant la saison pluvieuse, à l'écoulement des eaux. — L'instabilité de la terre battue donne à l'ensemble des constructions le même aspect de ruine, habituel aux agglomérations des plateaux de la Perse. Faute d'irrigations, les gens de Siah-Déhan n'ont point d'arbres ; la petite ville, dénuée de verdure, tranche à peine sur la teinte grise du sol. 2.000 maisons, 10 mosquées, 8 bains, 80 boutiques, 4 caravansérails [1]. L'impôt

1. Les annalistes de l'Orient ont coutume d'apprécier l'importance des agglomérations par le nombre de maisons, bains, mosquées, boutiques, etc. C'est aussi l'usage administratif. Il va sans dire que les chiffres fournis par les autorités n'offrent que des garanties très relatives d'exactitude.

annuel s'élève à 2.000 tomans en espèces, 1.000 kha: vars *ghallé*, c'est-à-dire de blé et d'orge, et 456 ba mans de paille hachée.

Le village est *khalisé* et fait partie du domain Il revient à l'*abdar bachi*, Emin Hazret, pour l dépenses, en thé, café, sucre et sirops, de la maisc royale. Afin de surveiller ses intérêts, le bénéficiai installe à Siah-Déhan un *moubacher*, qui lui en tran met les revenus, augmentés d'envois réguliers (moutons, poulets, beurre, etc... ; de son côté, c intendant réalise, bon an mal an, quelques millie de tomans de bénéfice. Ceci posé, le village agit à guise. Emin Hazret est débonnaire et n'insiste poi pour maintenir un intendant trop rapace, expulsé p les paysans; ceux-ci élisent librement leur *khetkoda* leurs *rich-sefids* (barbes blanches), le maire et l notables, chargés de l'administration et de la justi locales.

L'organisation de la propriété est à peu près u forme dans toute la Perse. Bien que certains villag appartiennent en propre aux paysans [1], la plup sont simples cultivateurs destinés à travailler la te pour le compte d'autrui. En règle générale, le sol (aux grands de ce monde, au domaine royal, aux fonc tions pieuses, aux anciennes familles, dans les part du pays où elles se sont maintenues. Chez les Persai la richesse acquise est toujours placée en biens-fond le nouveau riche se hâte d'acheter les villages, que l vicissitudes du sort feront passer en des mains no velles. Les moindres valent 5.000 tomans; il en est q

1. Les villages *ra^cyetis*, appartenant aux paysans, sont as nombreux dans l'Irak-Adjemi, plus rares dans le Nord de la Pe et dans l'Azerbaïdjan.

coûtent 100.000 et même davantage. La grande propriété est la règle la plus générale. Les principaux du pays disposent de nombreux villages et de milliers de paysans.

L'établissement ancestral, le hasard des invasions ou des déplacements de tribus a fixé la population. Le propriétaire du village construit et répare les maisons en terre, qu'il met gratuitement à la disposition de ses paysans. Si quelque cultivateur préfère édifier sa propre demeure, il en doit solliciter l'autorisation; mais il n'en reste maître que pour un délai convenu, généralement une dizaine d'années. A moins que permission n'ait été donnée à quelques habitants de les bâtir eux-mêmes, le propriétaire loue à des tenanciers les boutiques, bains, *kahvékhânés* (cafés), caravansérails et moulins du village. Les vergers et jardins font l'objet de baux spéciaux à trois et cinq ans. Quant aux terrains avoisinants, ils sont répartis par lots entre familles de cultivateurs, selon les possibilités de chacune : une moitié devant être alternativement cultivée et l'autre rester en friche. Les modifications s'effectuent à l'automne, avant les premiers labours. Une part de la récolte revient au propriétaire, selon les conventions intervenues. — plus grande s'il a dû fournir les semences et le cheptel. Il reçoit, d'ordinaire, le tiers sur les terrains irrigués, le cinquième ailleurs. Une fois la moisson achevée, le blé et l'orge séparés de la paille, les grains sont pesés et les parts déterminées. Le cultivateur est envisagé comme ayant, jusqu'à un certain point, possession de la terre à lui confiée; la succession de chaque lot veut être réglée comme un héritage ordinaire ; à défaut d'héritier, il est attri-

bué à quelque nouvel habitant ou vient accroître le lot d'une autre famille. Le bétail pâture en plaine ou sur la montagne, aux soins de pâtres professionnels, appointés par le village. Si l'agglomération est assez importante, elle comporte plusieurs échoppes fournies de cotonnades, thé, savon, sucre, bougies tabac, allumettes, fruits et grains.

Autour de la mosquée élevée par le propriétaire gravite, en nombre démesuré, la gent religieuse des mollahs et seyyeds, chargés du culte, de l'enseignement, de la justice et de l'hospitalité. Les uns se rémunèrent par une taxe sur les successions, les autres touchent le quint, prévu par le Coran et les traditions en vue d'assurer la tranquille existence des descendants du Prophète. Les paysans ne montrent aucune répugnance à entretenir leur fainéantise.

Tout ce qui touche à l'exploitation des terres du village relève de l'intendant, assisté du maire. La répartition et la perception des impôts sont choses du maire seul[1]. Après la récolte, celui-ci recueille le *mâliât* en espèces et en nature; il en remet le produit contre reçu, au cavalier envoyé à cet effet par le percepteur, le *moustofî-mâliât* de la province. En outre de l'impôt, le village doit fournir soldats et cavaliers s'il est situé sur une grand'route et, partant, responsable de la sécurité du passage, il y joint des *karasourans*, chargés de la police. Ces hommes restent à la disposition du gouvernement, sont munis d'armes et d'uniformes et dispensés de toute taxe.

A partir de Kazvin, la population iranienne dis-

1. La répartition de l'impôt diffère selon les localités ; elle porte habituellement sur la terre labourable, les maisons, le bétail et les travailleurs.

paraît insensiblement, pour faire place aux Turcs. Ce fut le grand chemin des invasions mongoles, qui, longeant le pied de l'Elbourz, envahirent l'Azerbaïdjan et le sud du Caucase, où elles se superposèrent aux Persans, aux Arméniens et au résidu turc antérieur, laissé par la venue des Seldjoukides, Dans la vallée de l'Abhar-Roud, les *Tates* [1] furent pénétrés par les Mongols et turquifiés : seuls, quelques villages ont conservé la langue persane. La nomenclature géographique devient un mélange de mots turcs et persans. Nous entrons dans la zone du dialecte turc *azeri*, parlé à Tauris, Erivan, Tiflis et Bakou.

Au delà de Siâh-Déhân, nous traversons la chaussée à péage que le gouvernement russe est en train d'établir entre Kazvin et Hamadan, puis une plaine rocailleuse, où le vent soulève des flots de poussière. La vallée de l'Abhar-Roud se resserre, entre deux lignes de montagnes parallèles. Hoséinabad est une ferme fortifiée, habitée par une centaine de paysans ; le ruisseau voisin irrigue des vignobles, des cultures de sainfoin et de ricin. Un caravansérail est en bordure de la route. La propriété reste indivise entre la fille et les quatre fils héritiers de feu Borhân-ed-Dowleh [2], — l'argument de l'État, — dont le frère Nizâm-os-

1. On appelle *Tates* ou *Tadjiks* — (cultivateurs) — les populations iraniennes sédentaires, par opposition aux nomades.

2. La marque la plus habituelle de la distinction consiste, chez les Persans, dans le *laqab*, concédé par le Schah, qui se substitue au nom primitif. Le personnage favorisé devient la Grandeur, la Force, la Splendeur, etc... de la Souveraineté (*Saltaneh*), de l'État (*Dowleh*), du Royaume (*Molk*), du pays (*Memâlek*), du ministère (*Vézâreh*) etc., etc... — Dans une même famille, il est fréquent que les divers membres déclinent le même titre. Le premier est le soutien de la dynastie; le deuxième de l'État... et ainsi de suite ; les fils héritent souvent du titre paternel. Les titres contenant le terme *Saltaneh* sont généralement considérés comme les plus honorifiques.

Saltaneh est actuellement gouverneur général c l'Azerbaïdjan. Chacun des enfants a hérité, selon l loi coranique, la fille d'une part simple, les fils d'ur double part. En ce moment, deux des fils résider à Hoséinabad où ils occupent le *bâlâkhâneh*, l'étag supérieur du caravansérail : l'un, Moudjîr-ed-Dowle (le refuge de l'État), n'a pas été en Europe et ne par aucune langue étrangère ; l'autre, le dernier de famille, Mohammed Khân, approche de sa vingtièn année. Il vient d'achever ses études à l'*Oberrea schule* de Charlottenbourg et y a bien appris le fra çais ; il compte suivre maintenant des cours d'agi culture pour prendre, dans quelques années, la ge tion du bien familial. Les deux frères ont pour hô un vieux propriétaire de Kazvin, Mirza ʿAli ʿAsk Chahidi : *Chahidi* veut dire « martyr », et ce surno fut donné, en signe d'honneur, à la famille d'ı mollah considérable, assassiné lors de l'agitati Babie. A eux trois, ils représentent les phases divers de la transformation rapide que subit la Per actuelle. Mîrzâ ʿAlî est un Persan de l'ancien régim il porte toute sa barbe, les cheveux rasés sous haut *kolâh* d'astrakan et les longues robes du vieı temps. Moudjîr-ed-Dowleh a déjà un col, une redi gote grise à plis et un bonnet de feutre noir, en forn de fez : sa figure est rasée. Quant à Mohamm Khân, il est habillé comme nous autres. Après coucher du soleil, les domestiques placent une toi cirée, puis une nappe sur les tapis du plancher; repas se compose de riz, de ragoûts, de fruits de laitage; des morceaux de fromages sont pr sentés sur des feuilles d'oignon. Tout autour, l convives agenouillés mangent avec leurs doigts.

Une succession ininterrompue de villages, ombragés de peupliers et de saules, au milieu des vignobles, remonte le cours de l'Abhar-Roud : Kirveh, Chérifabad, Khorremdéré, Hidedj, Nasirabad, Saïnghalè. La plupart de ces villages appartiennent au prince héritier ; les deux derniers furent offerts en cadeau, lors de son mariage, à la femme du Véliᶜahd par un groupe de hauts dignitaires de la Cour.

Sauf pour le millet, la moisson est achevée. Des tas de paille dorée s'amoncellent au devant des villages. Les gerbes ont été écrasées sous les pieds des bœufs, tirant un rouleau de bois hérissé de pointes ; la fourche a fait envoler les poussières ; les grains sont séparés au tamis. Avant d'être engrangée, la récolte jaunit au soleil. Les broussailles, coupées sur les terres en friche, les galettes de fumier, préparées par les femmes, s'empilent sur les terrasses des maisons pour le chauffage de l'hiver. Cette année, les prix sont bons ; le raisin, principal produit du pays, se vend 16 tomans le *kharvar*; le blé 14, le sainfoin, qui donne trois coupes annuelles, 4. Les labours d'automne ont déjà commencé, défonçant avec une charrue de bois, traînée par une paire de bœufs, la plus grande partie des terrains cultivables ; car on sème surtout des blés durs. Point de herse pour briser les mottes de terre. Les paysans se servent d'une bêche, au manche de laquelle une corde est attachée ; un homme l'enfonce, un autre la soulève, en tirant sur la corde ; et ce mouvement suffit à remuer le sol. Le bétail — bœufs, moutons et chèvres — pâture dans les chaumes. Pendant le jour, les chameaux se répandent à travers la campagne et les conducteurs de caravanes campent auprès des charges, alignées au bord de la

route. Tout le long de l'année, des Kurdes, venus des montagnes lointaines, conduisent au marché de Téhéran leurs troupeaux de moutons.

Plus haut, la vallée se dénude ; quelques villages ont trouvé sur les pentes arides assez d'eau pour entretenir un peu de verdure. Voici le caravansérai de Hasanabad, et, à plus de 2.000 mètres d'altitude le seuil à peine perceptible, séparant le versant du plateau d'Iran des rivières qui, par le Kizil-Ouzen s'en vont à la Caspienne. On aperçoit toute la plaine de Soltanieh, où, par delà les champs de ricin, de millet et de sainfoin, se dresse la haute coupole, sous laquelle reposait naguère Schah Mohammed Khodabendeh.

Ouldjaïtou Khan, qui régna de 1304 à 1316, sous le nom de Khodabendeh — (le serviteur de Dieu) — fut le huitième souverain de la dynastie mongole issue de Gengis Khan. Abandonnant les vieilles capitales de Tauris et Méragha, il s'établit définitivement à Soltanieh, où ses prédécesseurs se bornaient à faire leur campement d'été. Le premier jour de l'année 705 de l'Hégire, c'est-à-dire en juillet 1305, disent les annalistes persans, les constructions commencèrent en quarante jours, la coupole de la grande mosquée était achevée. Le XIVe siècle n'était point terminé que Tamerlan détruisait la capitale et balayait la dynastie

Le village actuel de Soltanieh s'est élevé sur les ruines de cette splendeur passagère : un pauvre village de 500 maisons, dépendant du domaine royal ; il occupe une élévation légère au centre de la plaine nue et se groupe autour du tombeau de son fondateur. La mosquée est une énorme construction de briques cuites, gardant sur plusieurs points son

revêtement de faïence : en bas, un carré à angles coupés, surmonté d'un octogone, puis d'une coupole, qu'entourent huit petits minarets. De l'intérieur, il ne subsiste rien ; les tombeaux de Khodabendeh et de son fils Abou Seyd ont disparu.

Les mollahs du village gardent encore la mémoire du fondateur de la mosquée grandiose où, de tout le pays, les gens venaient à la prière. Il n'y avait alors que des sunnites dans cette région de l'Iran. Quand survint un mollah d'Ispahan, Mollah Hoséin Kâchéfi (celui qui pénètre les secrets divins) ; le roi mongol, qui venait de répudier, pour la troisième fois, une femme aimée et d'humeur fantasque, désirait la réépouser une quatrième. Or, pour ce faire, la loi sunnite ne possédait plus de ressources. Mollah Hoséin sut exposer à temps les mérites du chiisme, plus libéral en pareille affaire, et guider la conscience souveraine. Le saint homme qui réussit ainsi à procurer à la Perse l'un de ses premiers princes chiites, est vénéré dans un *imamzadé* [1] voisin du village.

De tels souvenirs rendent si illustre la plaine de Soltanieh que Feth'Ali Schâh y voulut avoir un palais. A un kilomètre de la mosquée, auprès du village de Ghalè, se trouve une esplanade plantée de peupliers et de saules ; deux terrasses superposées conduisent au sommet d'un petit monticule ; un pavillon, ouvert sur les quatre côtés, orné de vers en l'honneur du Schah, donne vue sur tout le pays ; par derrière, s'étendaient les habitations royales. Feth'Ali Schah venait y passer chaque été, tandis que

1. *Imamzadé*, fils d'imam : les tombeaux saints, les *Koubbas* de la Perse sont généralement désignés sous ce nom.

son armée campait dans la plaine. Amédée Jaube l'y suivit en 1806. Aujourd'hui, tout est ruines.

Au sortir de la plaine de Soltanieh, la vallée de rivière de Zendjan se creuse et se resserre. A Dize les jardins commencent et se poursuivent, de faç presque ininterrompue. La route est remplie d'âne chargés de récipients en bois, pour apporter les frui en ville. Les maisons de Zendjan descendent jusqu' bord de la ravine, où la rivière coule dans la verdu La ville a 30.000 habitants, et, du dehors, le mên aspect que les villages : une masse grise, d'où su gissent quelques arbres et le dôme en faïence d' imamzadé.

Le bazar est fort important ; ses longues galeri serpentent au milieu de la ville ; chaudronnie couteliers, orfèvres expédient dans tout le pa Les négociants fournissent le Guilan de farine et beurre ; ils exportent en Russie du coton et des fru secs. Le coton prend la voie de Mendjil et Rec les fruits secs celle d'Ardébil et Astara. Ils achète à Recht, le sucre, le pétrole, les bougies, la faïence et la verrerie ; à Ardébil, les fers et la quincailleri à Téhéran, les cotonnades russes ; à Tauris, les draps soieries venus d'Europe, les cotonnades anglais à Hamadan, les cotonnades de l'Inde. Ces gens c des correspondants dans les principaux villages vendent aux petits détaillants de la province. sont tous musulmans ; point de juifs ; trois ou qua Arméniens.

Au devant de la grande mosquée, construite p un fils de Feth ᶜAlî Schah, qui fut gouverneur de ville, se trouve le palais du gouvernement, *Dâr Hokoûmeh*. Les cours, les appartements, les écuri

les cuisines sont vides. L'ancien gouverneur, un neveu du Schah, Djelal-ed-Dowleh (la gloire de l'État), vient de quitter son poste, après quelques mois seulement d'exercice. En attendant la venue d'un nouveau titulaire, un riche propriétaire du pays, homme déjà âgé, Asad-ed-Dowleh (le lion de l'État), administre la province, en qualité de sous-gouverneur. Au caravansérail de Yengui Imam, entre Téhéran et Kazvin, nous avions rencontré le prince, qui regagnait la capitale ; grand et fort, la moustache courte, il approche de la quarantaine et parle convenablement le français. Il était accroupi dans une chambre haute, en compagnie de son secrétaire et de son médecin, Mirza Taghi Khan, qui a étudié à Marseille. De grands plateaux, remplis de raisins, de melons et de pastèques, avaient été déposés sur le plancher par le respect du village. Sur le balcon, un domestique, tenant un faucon favori, lui donnait à manger un morceau de viande crue. Pendant ce temps, tout le train de la maison princière défilait sur la route, fourgons de bagages, cavaliers, *ferrachs* [1], *gholams*, *pichkhedmets*, *chaters*, *mehters*, femmes, mignons, ennuques, mollahs et seyyeds.

Bien que le Khamseh[2] soit une « petite province », ne possédant aucune autre ville que son chef-lieu, Zendjan, elle est néanmoins fort peuplée — 250 ou 300.000 habitants — (aucune statistique n'existe en Perse ; les estimations des autorités manquent de précision), divisés en 18 districts (*belouks*). Les gens y

1. Les *ferrachs* sont les « étendeurs de tapis », les gardes ; les *gholams*, les courriers ; les *pichkhedmets*, les domestiques de l'intérieur de la maison ; les *mehters*, les palefreniers.

2. Le Khamseh tire son nom des cinq villes, qui se trouvaient naguère sur son territoire.

sont de langue et de race turques, appartenant à la nation des Turcs Djagataï, qui suivit la fortune d'Houlagou, fondateur de la dynastie mongole. En les rendant sédentaires, le temps a détruit chez eux la primitive organisation des tribus, le souvenir même s'en est perdu et ils se sont fondus avec les Tates, pour devenir de simples *ra'yat.* Quelques groupes de Schah-Seven et une tribu Talech du Guilan sont les seuls nomades de la province. Presque tous les villages sont entre les mains de grands seigneurs, habitant Tauris ou Téhéran, gens d'influence, qui gênent le gouverneur aux entournures, rendent son autorité moins lucrative et, par voie de conséquence, la place moins désirable.

L'absence même de ces personnages livre la province à l'autorité spirituelle du grand *moudjtehed* Mollâh Ghorbân 'Ali, un Zendjani d'une soixantaine d'années, qui fit ses études à Nedjef, auprès du tombeau d''Ali. Il jouit d'une considération universelle, ayant vieilli dans la pauvreté et le désintéressement. Ses idées sont celles d'autrefois. Il affirme ne point voir clairement si les mollahs de Téhéran suivent la voie de la justice ; et, devant cet oracle, tombé de sa bouche, la province entière se maintient à l'écart du mouvement libéral.

Il existe pourtant, depuis deux ans, une petite école, fréquentée par 45 élèves, que cinq professeurs instruisent selon les méthodes européennes. Le directeur, le *moudir,* Mirza Mohammed 'Ali Khan, a appris le français à l'École polytechnique de Téhéran ; il enseigne notre langue ; deux mollahs donnent des leçons d'arabe. L'école est installée dans une jolie maison persane, dont les larges fenêtres s'ouvrent sur

un jardin ; des cartes murales françaises recouvrent les murs. Au tableau, un petit enfant écrivit en persan : « M... est venu nous rendre visite, nous l'en remercions de tout notre cœur. » Un autre se mit à lire fort correctement dans les Leçons d'*Enseignement scientifique* de Paul Bert.

Nous avions mis deux jours et demi pour aller de Kazvin à Zendjan. Il nous en fallut six encore pour arriver à Tauris. Jusqu'à Nikbey, 36 kilomètres, la vallée se ravine de plus en plus ; les deux chaînes parallèles forment des tables allongées ou de multiples bossellements. Les jardins cessent le long de la rivière ; les villages ne sont plus indiqués que par des peupliers isolés ou l'or des tas de paille. Le terrain devient accidenté. C'est merveille de voir nos cochers conduire leurs quatre chevaux, attelés de front, au travers des fossés profonds, des pentes rapides, dans la boue gluante des conduites d'irrigation. Nikbey compte 150 maisons ; les étables y sont creusées dans le calcaire de la butte voisine ; les ruines d'un vieux caravansérail dominent les pauvres bâtisses en terre. Afin de faciliter les communications, Schah 'Abbas, le grand organisateur de l'empire Séfévi, en établit ainsi sur les principaux chemins de la Perse : ses successeurs imitèrent son exemple ; ces caravansérails sont construits en briques cuites, sur un modèle à peu près uniforme : une cour carrée, bordée d'écuries ; à l'entrée, une arcade monumentale, dans laquelle s'inscrivent la porte et les fenêtres d'un bâlâkhâneh. Au-dessus de la porte, d'étroites plaques de marbre contenant une inscription persane, avec le nom du fondateur et la date de la construction.

Nikbey appartient à Agha Zia, *Naïeb-os-Sadr*,

vicaire de la grande mosquée de Zendjan. Ce seigneur religieux s'en allait, en grand appareil, passer quelques jours dans son village. Jeune encore, assez grand, un peu gras, comme il convient à l'état ecclésiastique, portant un turban d'une blancheur immaculée et un ample vêtement de drap gris, il voyageait à cheval d'une allure lente et digne. Précédé d'un coureur tsigane, en bas rouges, manteau marron, toque grise avec foulard de soie violette, en main un long bâton à pommeau d'argent ; des cavaliers armés formaient escorte ; plusieurs mules suivaient, chargées de *khourdjines* et de *mafrechs*[1], pleines des commodités temporelles, nécessaires à la villégiature du pieux personnage.

Le lit de la rivière de Zendjan s'élargit au point d'occuper tout le fond de la vallée : de petits tamaris poussent dans les galets ; sur les bords, des cultures de millet, de coton et de ricin. Aucun village. A 18 kilomètres de Nikbey, sur un promontoire isolé, se dresse le *tchapar-khâneh,* la maison de poste d'Akmézar. La poste à cheval est partout organisée sur les grand'routes ; l'administration persane fournit les locaux, paye une certaine somme pour le transport des sacs postaux, et afferme le service. De Kazvin au Kizil-Ouzen, les neufs relais de la route sont exploités par un homme de Zendjan, Mirzâ ᶜAli Khan. Dans le triste réduit d'Akmézar, ce dernier a placé dix chevaux, un *naïeb* et trois postillons.

Le *naïeb,* Mirza Djan, est venu d'un village voisin; il touche trois tomans par mois et doit être vêtu

1. Les *khourdjins* sont des bissacs ; les *mafrechs,* de larges enveloppes en tapis, que l'on place sur les bêtes de charge.

comme un fonctionnaire, — tunique bleue, bonnet d'astrakan; les postillons reçoivent deux tomans. La poste est à la disposition de quiconque vient muni d'un passeport postal. On acquitte, dans la ville prochaine, la taxe de deux krans par farsakh et par cheval, plus le cheval du postillon, qui, après avoir accompagné les voyageurs, doit ramener les montures au point de départ.

Dans la vallée déserte, quelques villages minuscules, que vient d'établir le Véli'ahd. Derrière nous, vers le sud, la cime dentelée de la montagne de Zendjan ; devant nous, les hauteurs bordant la rive gauche du Kizil-Ouzen. Un caravansérail de Schah 'Abbas, puis les 40 maisons de Serchem. Dans un bouquet de saules et de peupliers, campe une caravane de pèlerins; une centaine de personnes, quelques femmes, des mollahs, des seyyeds. Ce sont Schah Seven d'Ardébil, en route pour Kerbéla. Voilà six jours qu'ils sont partis, après avoir ramené leurs troupeaux de la montagne. Ils comptent arriver en quarante jours par Zendjan et Kermanchah ; trois semaines seulement de séjour aux lieux saints, afin d'être revenus pour l'hiver. Ces gens voyagent en compagnie d'un courrier — *tchaouch*, — conducteur professionnel de pèlerinages.— Agha Mir Nizam est un seyyed, jeune, mince, un peu chétif ; il porte des bottes, une tunique et une ceinture vertes, un turban noir, un fusil, un sabre en acier niellé. Il habite Ardébil et, depuis son âge le plus tendre, accompagne les pèlerinages des Schah Seven.

Chaque année, régulièrement, les pèlerins de la tribu se réunissent autour de lui ; on part, à l'automne, pour Kerbéla et Nedjef ; si quelque raison,

épidémie ou autre, ferme la frontière turque, on se contente d'aller vénérer, à Méchhed, le tombeau de l'Imam Réza ; parfois même on se décide au détour de Koum. Le conducteur s'occupe de tout ; il trouve les logements, débat les prix, déploie le drapeau rouge du pèlerinage, chante les prières coutumières à l'entrée et à la sortie des villages. Chaque pèlerin le rétribue selon ses moyens ; les riches lui donnent quinze, vingt tomans, ou même davantage ; les pauvres, quelques krans. Au retour, il devance la caravane de plusieurs étapes et reçoit les cadeaux des familles, auxquelles il annonce l'heureuse arrivée de leurs pèlerins.

Le départ est fixé pour une heure de l'après-midi ; toute la caravane est en selle, groupée autour de son conducteur. Agha Mir Nizam se met à chanter : « Allons au pèlerinage de Kerbéla ; adressons à Dieu une prière pour Mahomet et ses descendants. » Le chœur répond par la formule arabe des prières journalières : « Que Dieu bénisse Mahomet et sa famille ! » ; et les pèlerins disparaissent dans la direction de Zendjan.

Quittant la rivière de Zendjan, nous rejoignons, au travers d'un plateau jaunâtre, la vallée du Kizil Ouzen, qui descend des montagnes du Kurdistan, traverse sous ce nom les régions turques, se transforme en Séfid-Roud (en persan, la rivière blanche), dans la province iranienne du Guilan, pour se jeter dans la Caspienne. Les montagnes se rapprochent du fleuve, qui s'engage en une gorge étroite. Un vieux pont de trois arches, très élevé, aux piliers énormes ; on l'appelle le *Pol-è-Dokhtar* (le pont de la jeune fille). Il fut, dit-on, construit, du temps des Mongols, par la

fille d'un négociant de Tauris, dont le testament prévoyait une fondation pieuse, destinée à assurer les communications de l'Azerbaïdjan avec le reste de la Perse. Au-dessus, les rochers sont garnis de murs fortifiés, — sans doute un ancien château d'Assassins. La légende est plus ingénieuse : elle veut qu'une fille de Djemchid, le héros de l'Iran, habitant la forteresse, le *Kasr-è-Dokhtar*, ait fait construire le pont, pour permettre à son amant, un berger de l'autre rive, de venir la retrouver chaque nuit.

Par une pente rapide, la route s'élève le long du *Kaplan-Koh* (la montagne du Tigre). Sur plusieurs points, elle conserve encore les empierrements de rocs, effectués par ordre de Schah ʿAbbas. La descente est extrêmement raide ; les cochers, agitant leurs fouets, marchent au devant des chevaux pour en retenir l'allure. A nos pieds, le bourg de Mianeh et les trois vallées, se ramifiant en éventail au travers des districts d'Hachtaroud et de Garmaroud, dans la province de l'Azerbaïdjan.

Ce fut la tribu turque des Chaghaghis, qui occupa le pays en refoulant les Tates vers les hautes montagnes ; elle pénétra même jusqu'à la vallée du Adji Tchaï. A la fin du XVIIIe siècle, la tribu tout entière restait compacte, avec son organisation primitive. La décomposition générale de la Perse, qui suivit la chute des Séfévis, l'avait rendue à peu près indépendante, et son chef Sadik Khan s'employait à guerroyer dans les armées d'Agha Mohammed. La tribu changea d'humeur, après l'assassinat du premier Kadjar ; elle participa au pillage du camp royal et marcha contre Kazvin. Un instant, Sadik Khan se crut assez fort pour pouvoir aspirer au trône. Feth

Ali Schah eut facilement raison de l'opposition des Chaghaghis ; la tribu, divisée, perdit son individualité ; le sol lui échappa. Aujourd'hui, Hachtaroud possède un gouverneur propre ; Garmaroud se rattache à la province de Sérab.

Mianeh était naguère la capitale des Chakkakis. Un gros village de 5.000 habitants, dont les jardins et les vignobles descendent jusqu'à la rivière. Plus bas, des rizières où se vautrent les buffles. Mianeh appartient à un prince, beau-frère du Schah, Ferman-Ferma (celui dont les ordres sont exécutoires), actuellement gouverneur de Kerman. A défaut de gouverneur, le bourg possède une garnison : un régiment et 100 cavaliers, commandant la route de Tauris. Le chef militaire a le grade de *sertip* (général) et le titre de Nasr-os-Sultan (la victoire du souverain) : un gros homme, aux sourcils épais, à forte moustache ; il passe la belle saison dans son village, distant de six farsakhs, y préside aux travaux agricoles et regagne son poste, l'automne venu.

A la tombée de la nuit, les paysans se retirent de l'aire, où ils ont travaillé tout le jour à séparer les pailles du riz ; quelques enfants, laissés à la garde de la récolte, chantent en manière de distraction :

Karam aimait et se disait à part lui : que dois-je faire ? Prendre un sabre et m'en ouvrir la poitrine, pour aller montrer aux mollahs et aux moudjteheds ce qu'il y a dans mon cœur ? Oh non ! je ne dirai rien à personne ; il me suffira de me tuer.

Un derviche errant, venu d'un cimetière de Tauris, mendie de porte en porte. Il sollicite la charité publi-

que, en psalmodiant quelques vers, relatifs au martyre d'ʿAli et de ses fils. C'est Zéinab, qui pleure la mort de son neveu Kazem, fils d'Hasan, au lendemain même de son mariage avec une fille d'Hoséin.

J'avais la joie d'assister à vos noces et voici, hélas ! que je vous vois mourir.

L'allusion au deuil inconsolable, que déplore inlassablement la Perse entière, vaut au derviche l'aumône d'une poignée de grains ; il les verse dans son sac et remercie par un nouveau chant.

Je suis comme un serin dans sa cage et je chante pour ʿAli.

C'est un vendredi. Sur la place, un autre derviche reconte la mort d'Hoséin, au milieu des sanglots de la foule.

Un télégramme de bienvenue est arrivé du Véliʿahd. Le chef des 400 cavaliers, garnissant les *Karaoulkhanehs* de la route, vient à notre rencontre pour nous accompagner jusqu'à Tauris : un jeune homme, la moustache fine, vêtu de drap marron et décoré d'un titre glorieux : *Arslan-i-Nizam* (le lion de l'armée). Il ne nous reste plus que 156 kilomètres à parcourir.

Au sortir de Mianeh, la route emprunte le lit pierreux du Chekhri Tchaï, puis gagne les hauteurs par une succession fastidieuse de montées et de descentes. Les collines sont nues, cultivées presque partout en blé et en orge : les creux verdoyants et peuplés de villages. C'est le district de Garmaroud.

Nous passons successivement les deux Soumas, Khodja-Gias, Tourkmantchaï, où fut signé, en 1828, le fameux traité, qui détermine encore le droit public

de la Perse — Gharib-Doust (l'ami des voyageurs) — Karatchéman, Tikmadach. Les vallées s'élargissent, les plantations de tabac commencent ; du chanvre, des melons, des oignons, des aulx. A l'horizon, apparaît le sommet neigeux du Sahend, qui domine Tauris.

La plupart de ces villages appartiennent à des gens de Tauris : Gharib-Doust est le bien de Nazem-i-Mîzân — l'inspecteur des balances — dont le père s'enrichit dans les douanes ; Tikmadach revient à Madjid-ol-Molk, chef des chambellans du Vélî'ahd ; Tourkmantchaï et les deux Soumas à une dame Mouzavver-os-Saltaneh (la clarté de la dynastie), sœur de Fermân-Fermâ ; elle a épousé un seigneur du Kerman et vit dans cette lointaine province. Incapable de surveiller ses intérêts par elle-même, elle a loué son bien d'Azerbaïdjan à un seyyed de la ville, Moktader-os-Saltaneh (le puissant de la souveraineté), qui, possédant des terres dans le voisinage, y dispose déjà d'une administration organisée. Le contrat de location, conclu pour trois années, garantit un loyer annuel de 4.080 tomans, plus une bonne proportion de blé et d'orge.

Une fois sur la crête, nous descendons en pente très douce le versant du lac d'Ourmiah, vers les affluents du Adji-Tchaï. Les villages deviennent fréquents, les terres bien cultivées ; les maisons, plus aisées, comportent bon nombre d'étages. Le bourg de Hadji-Agha est partagé entre Reïs-os-Sa'âdat, le chef des seyyeds de Tauris, et un ancien domestique du Vélî'ahd. Le petit lac de Kouri-Gueul forme, au milieu des montagnes, une nappe d'eau très bleue, couverte de vols de canards. Après la passe de Dchébbli, le caravansérail et le village du même

nom, à l'Imâm-Djoumᶜé, l'imam de la grande mosquée de Tauris, puis Saᶜidabad, au Véliᶜahd, enfin Basmindj. Une dernière hauteur, et voici la vallée verdoyante du Chehri-Tchaï, où se cache la ville de Tauris. A gauche, les tentes d'un camp, formé en vue des difficultés de frontière qui ont surgi avec la Turquie ; à droite, le pavillon et le jardin de Saheb-Divan, où le gouverneur général de l'Azerbaïdjan vient, avec respect, recevoir la robe de cachemire, ou tout autre cadeau, qui lui est annuellement envoyé par le souverain. Là aussi, est attendu le vêtement sanctifié par le contact du tombeau de l'Imam Réza, qui vient de Méchhed à l'adresse du Véliᶜahd.

Selon la coutume de l'hospitalité persane, un landau du prince héritier nous attend à Saheb-Divan. Il est attelé de quatre chevaux ; le cocher et le piqueur portent une livrée bleu et or, bonnet d'astrakan avec glands verts et ganse d'or ; au devant, huit ferrachs en livrée grenat, le fusil en bandoulière et la canne d'argent sur l'épaule. Puis cinq *yadeks*, chevaux d'honneur, la selle recouverte de broderies de Recht, tenus en main par des piqueurs montés. Les soldats sortent des corps de garde et présentent les armes ; les passants s'arrêtent et saluent. Sous les voûtes sombres des bazars, où un mince rayon de soleil pénètre par les orifices, les marchands se lèvent, croisent leurs mains sur leur poitrine ou les placent sur leurs genoux et s'inclinent profondément.

II

TAURIS

L'Aïnal-Zéinal ; les litanies des imamzadés. — Tauris ; son histoire ; ses monuments. — La capitale des Mongols. — La Mosquée Bleue. — Le titre de la ville. — L'administration de *Naïeb-os-Saltaneh*. — La résidence du Prince héritier. — Les écuries princières. — Bagh-ech-Chémal. — La maison du *Véli^cahd*. Le gouvernement de l'Azerbaïdjan; le *pichkar* : Nizam-os-Saltaneh. — Les grandes familles de Tauris. — La révolution ; — Le commerce du bazar; l'industrie des tapis. — La communauté arménienne. — La colonie française. — L'école Lochmanié.

Une ligne de collines rougeâtres ferme, au nord-est, la vallée de Tauris. De la ville, il faut, à cheval, trois quarts d'heure pour atteindre la crête de l'Aïnal-Zeïnal et les imamzadés qui lui donnent son nom. Une galerie extérieure précède les chambres voûtées où reposent ᶜAoun-ibn-ᶜAli et Zeïd-ibn-ᶜAli ; corrompant leurs noms, la voix populaire en a fait Aïn-ᶜAli et Zeïn-ᶜAlî, d'où l'Aïnal-Zeïnal. Ce sont deux fils, attribués par la légende au premier Imam, qui auraient suivi dans l'Azerbaïdjan la conquête arabe, pour s'y faire les apôtres des Guèbres. Par malheur, l'histoire ne connaît que le premier d'entre eux et les tombeaux contiendraient, en réalité, deux frères tisserands, pieux et vénérés, que les derviches

Németoullâhîs se seraient plu à achalander après leur mort. Ils y ont, d'ailleurs, pleinement réussi ; depuis des siècles, la dévotion des Tabrizis reste attachée à ces prétendus imamzadés. Un tremblement de terre détruisit le premier monument élevé par Schah ᶜAbbas ; le monument actuel fut édifié par ᶜAbbas Mirza. Une famille de seyyeds en a recueilli la garde héréditaire et bénéficie des offrandes des pèlerins.

Le gardien-chef, Seyyed Mir Agha, nous introduit auprès des tombeaux, qui se font vis-à-vis, recouverts de draperies vertes : des planchettes de bois y sont déposées, portant écrit, en langue arabe, le *ziâret-nâmeh*, le « livre des prières », énumérant les litanies des deux saints.

Livre des prières pour ᶜAoun-ibn-ᶜAlî et Zéid-ibn-ᶜAlî...

Salut à vous, Prophète de Dieu ! (Mahomet)
(*deux fois répété*)

Salut à vous, l'ami de Dieu !
Salut à vous, le plus beau des hommes !
Salut à vous, messager splendide de Dieu !
Salut à vous, lumière éclatante !
Que la bénédiction de Dieu soit sur vous !
Salut à vous, prince des croyants ! (ᶜAlî.)
Salut à vous, le premier après notre Prophète !
Salut à vous, saint Imam !
Salut à vous, lion de la religion !
Salut à vous, et à tous les Prophètes, qui sont venus de la part de Dieu !
Salut à vous, saints Imams !
Salut à tous les anges !
Que la bénédiction de Dieu soit sur vous tous !
Salut à vous, brillante Fatémé (fille de Mahomet et femme d'ᶜAli).
Salut à vous, la première de toutes les femmes !

Salut à vous, la mère de tous les Imams !
Salut à vous et à votre mère, la grande Khadidja !
Que la bénédiction de Dieu soit sur vous toutes !
Salut à vous, serviteurs de Dieu ! (Hasan et Hoséin).
Salut à vous, fils du Prophète de Dieu !
Salut à vous, fils du Prince des Croyants !
Salut à vous, chefs des Imams !
Salut à vous, fils de la brillante Fâṭémé, la première des femmes !
Salut à vous, les plus généreux des hommes!
Salut à vous, fils du Prince des Croyants
Salut à vous, ʿAoun-ibn-ʿAli et Zéid-ibn-ʿAli et à vos deux frères, Hasan et Hoséin, les deux jeunes gens, Princes du Paradis !
Que la bénédiction de Dieu soit sur vous tous (*deux fois répété*) et la malédiction de Dieu sur vos ennemis !

Au pied même de l'Aïnal-Zéinal, s'étend la ville de Tauris. La vallée du Chehri-Tchaï est remplie de verdure ; des deux côtés de la rivière, s'arrondit la masse grise des maisons, ombragées de peupliers et d'ormes. Vues de haut, toutes les agglomérations persanes se ressemblent : les toits plats forment une surface indécise, où l'œil ne distingue que le bloc noir de l'Ark ; quelques minarets très bas, les dômes des imamzadés garnis de faïence, et les lignes voûtées des bazars. — Au delà, s'élève le Sahend; vers l'ouest, la grande plaine nue de l'Adji-Tchaï, le massif isolé du Chahi et le lac d'Ourmiah.

Tauris est une des plus grandes villes de la Perse; elle compterait 250.000 habitants. Ses maisons en terre battue gravissent les premières pentes de l'Aïnal-Zéinal et se répandent au loin dans la vallée. Les constructions étaient faites en matériaux si friables, les vicissitudes de l'histoire ont été si terribles, les tremblements de terre si fréquents, qu'il

ne reste plus grande trace d'un illustre passé. La ville fut, dit-on, fondée par la femme d'Haroun-ar-Rachid, qui s'y guérit d'une fièvre tenace, d'où le nom de *Tebriz* : qui chasse la fièvre ; — une conduite, amenant l'eau de la montagne, conserve encore, avec le nom de Zobéide, le souvenir de la fondatrice.

En 1238, Houlagou, maître de Bagdad, après y avoir détruit le Khalifat Abbasside, fit de Tauris la capitale mongole. De là, un siècle durant, la famille de Gengis-Khan maintint sa domination sur tout l'Orient Moyen. Ce fut une glorieuse époque : les *Ilkhanis*, encore rebelles à l'islamisme, marquaient à toutes les confessions une tolérance égale ; les temples du feu, les synagogues, les églises nestoriennes, les mosquées, les pagodes bouddhiques s'ouvraient librement dans leur empire. Un médecin juif, Sa'id-ed-Dowleh, devint grand-vizir ; plusieurs princesses byzantines entrèrent au harem royal ; des moines franciscains évangélisèrent la cour de Tauris, qui échangeait des ambassades avec le Pape et divers princes de la chrétienté. Ghazan-Khan fut l'organisateur de l'empire mongol, qui devait influencer si fortement les institutions de la Perse moderne ; il agrandit Tauris et l'entoura de murs. Sous son règne, la dynastie devint musulmane ; la persécution balaya les autres croyances. Puis vinrent la décadence et le passage destructeur de Tamerlan.

L'*Ark* a pourtant survécu : une énorme masse de briques noircies par les années. Sur l'un des côtés, un donjon forme saillie ; un escalier monte au dehors, jusqu'à l'étage supérieur fort élevé, qui domine la ville entière ; des cours, des habitations, des maga-

sins, des écuries sont groupés dans un quadrilatère entouré de murs, dont la forteresse forme un des angles.

En dehors de l'Ark, l'époque mongole a laissé peu de chose. Certains quartiers conservent encore leur appellation primitive ; au faubourg de Kara-Mélik, le mausolée monumental de Ghazan-Khan n'est plus qu'un amas informe.

Il va sans dire que les imamzadés ont été plus heureux. Seyyed Ibrâhîm était frère de l'imam Rézâ et fut protégé par sa parenté. Seyyed Hamzeh, descendant de l'imam Mousa, n'était qu'un vulgaire ministre de Schah Khodabendeh ; ayant perdu la vue, il se retira des affaires et du monde pour se consacrer à Dieu. Son fils, Seyyed Hoséin, lui éleva un tombeau ; les grands de l'Azerbaïdjan prirent l'habitude de se faire enterrer dans son voisinage. Sous les Séfévis, un gouverneur de la province, Zahîreddîn, eut assez de confiance dans le prestige du défunt, pour lui confier sa fortune en fondation pieuse, au bénéfice de sa propre famille. Ces biens, désignés sous le nom de *zahirié*, vaudraient actuellement plus d'un million de tomans ; ils ont permis jusqu'à ce jour l'entretien de l'imamzadé et le maintien de la clientèle.

Au XVe siècle, les dynasties turcomanes du Mouton Noir et du Mouton Blanc se succédèrent à Tauris. Djéhan Schah, du Mouton Noir, construisit la Mosquée Bleue ; la Mosquée Bleue, ou plutôt ce qu'il en reste, constitue la merveille de la ville ; elle donne sur le *Khiaban*, le large boulevard prolongeant jusqu'à l'Ark la route de Téhéran. Détruites par un tremblement de terre, les ruines du portail et de la

rotonde sont recouvertes d'admirables mosaïques de faïence. Malgré les blancs et les jaunes, la note dominante est le bleu; les écritures arabes courent en tous sens ; des plaques d'albâtre, creusées d'inscriptions, garnissent les murs du Mihrab. Au XVIe siècle, la ville resta sous la menace constante des Ottomans, qui l'occupèrent pendant dix-huit années. Ils y laissèrent le cimetière de Guedjil, au pied même de l'Ark, et la mosquée du Moudjtéhed.

Obligé de quitter l'Azerbaïdjan, le gouvernement des Séfévis s'installa plus avant vers le plateau d'Iran, d'abord à Kazvin, puis à Ispahan.

Depuis lors, Tauris a définitivement cessé d'être capitale : elle ne garde plus qu'un vain titre, en témoignage de sa grandeur disparue. Les chefs-lieux des provinces persanes partagent avec les villes espagnoles l'avantage de recevoir un qualificatif approprié : cet ornement figurait sur les pièces de monnaie, que chaque gouverneur était naguère en droit de faire frapper. Téhéran s'appelle le *Dar-ol-Hokoumeh* (la maison du gouvernement) ; Kachan, le *Dar-ol-Moumenin* (la maison des croyants) ; Chiraz le *Dar-ol-Elm* (la maison de la science). Tauris conserve le nom de *Dar-os-Saltaneh* (la maison de la souveraineté), qui appartient également à Kazvin et à Ispahan.

Au XVIIIe siècle, la décomposition de la Perse fit spontanément surgir, autour de Tauris, un lot de principautés quasi indépendantes. Chaque vallée, chaque tribu s'organisa à sa guise. La famille des *Dumbélis* vint de Khoy, prit possession de la ville, et lui imposa des *beglerbeguis*. Les Kadjars rétablirent l'autorité souveraine. Le second fils de

Feth ʿAli Schah, ʿAbbas Mirza, Naïeb-os-Saltaneh (le lieutenant de la dynastie), reçut, en 1805, le gouvernement de l'Azerbaïdjan. Il sut réduire les familles trop puissantes en les opposant les unes aux autres, exploiter les différences de race et de religion ; il repeupla les parties désertes. Entre temps, il avait supporté tout le poids des deux guerres avec la Russie. Son administration de trente-sept années a laissé sur l'Azerbaïdjan une empreinte décisive et il n'y existe plus grand'chose qu'on ne fasse remonter à Nâïeb-os-Saltaneh.

Pourtant, ʿAbbas Mirza n'avait pas résidé à Tauris en qualité de prince héritier ; il y fut remplacé par son fils Féridoun-Mirza ; puis Mohammed Schah y envoya quelque autre de ses frères. Le futur Nasreddin Schah fut le premier prince kadjar qui s'y installa comme *Véliʿahd*; depuis lors, la tradition s'en est maintenue. L'Azerbaïdjan doit l'avantage d'être considéré comme la première province du royaume, moins au glorieux souvenir d'ʿAbbas Mirza qu'au fait même des circonstances.

C'est une loi de l'histoire de l'Iran que les Mèdes, les Perses et les Parthes, c'est-à-dire les habitants de l'Irak avec l'Azerbaïdjan, du Fars et du Khorassan, s'y soient successivement arrogé l'autorité. A l'heure présente, une incontestable prépondérance revient à l'ancienne Médie. Elle est la région la plus peuplée et la plus riche du royaume ; les populations turques, plus fortes que les iraniennes, forment la meilleure réserve de l'énergie nationale ; l'idée de réforme, née d'hier, y puise sa principale vigueur. Par ailleurs, la complexité de sa formation ethnique et le danger de sa position géographique,

limitrophe avec la Russie et la Turquie, en rendent l'administration particulièrement délicate. Tauris est devenu pour le prince héritier la résidence la plus naturelle et la plus utile école de gouvernement.

Le Véli'ahd actuel, Mohammed 'Ali Mirza, occupe, au centre de la ville, le palais construit par 'Abbas Mirza, aujourd'hui fort délabré.

Durant la saison chaude, les écuries seules demeurent en ville ; il s'y trouve toujours 250 ou 300 chevaux, dont une soixantaine affectés aux voitures. Les attelages relèvent du *Kalisked ji-bachi*, Modjellel-ol-Molk (le glorifié du royaume). Le *mîrâkhâr*, un Kurde de Guerrous, veille au reste de la cavalerie avec le concours du chef muletier, spécialement préposé aux mules de charge. Tous sont assistés par M. Carré, vétérinaire en premier de notre armée. Le personnel est fort nombreux : 25 surveillants, 32 palefreniers, autant d'écuyers et un *djelodar* par chaque groupe de six animaux. Ces écuries sont bien tenues ; chevaux et mulets s'alignent dans d'immenses salles voûtées, sans séparation aucune, entravés par devant et par derrière, le poil luisant sous leurs couvertures à fil ras de fabrication kurde. Les deux races habituelles à la Perse, l'arabe et la turcomane, sont également représentées : le cheval arabe, venu de Syrie, au profil plan, plus ramassé et plus court ; le cheval turcoman, importé du Turkestan, au profil bombé, plus allongé et plus haut sur membres, moins joli à l'œil, mais, dit-on, meilleur.

Pour l'été, la cour se transporte un peu hors la ville, à Bâgh-ech-Chemân (jardin orienté au nord), qui date aussi d''Abbas Mirza. Une porte monumentale, récemment construite par M. Bourgeois,

architecte du prince, donne accès dans le vaste jardin, planté d'amandiers, d'abricotiers et de vignes. Les allées, droites, sont bordées de peupliers et de parterres de fleurs [1].

Derrière les bâtiments rapprochés du *biroun* et de l'*endéroun* [1], un enclos intérieur se termine par une construction à plusieurs étages, l'inévitable *kolâh farangui* (le chapeau européen), qui se retrouve dans toutes les grandes propriétés persanes. Une succession de petites maisons s'adossent au mur de clôture ; des tentes sont disséminées sous les arbres ; à l'écart se trouve le pavillon *E'té-zâdieh* [2], où demeurent deux fils du Vélî'ahd.

Il faut, du reste, de nombreux logements, car la maison princière est considérable : 150 chambellans relevant d'un *pîchkedmet-bachi*, sont soumis à un, roulement déterminé ; 25 d'entre eux reçoivent seuls un traitement et doivent un service journalier, sous les ordres du *Nâzem-é-khalvet*, Sarâdj-ol-Memalek (la lumière du pays), qui se tient toujours à la porte du Vélî'ahd, administre la maison intérieure et dirige les 30 *ferrâchs-khalvet*, domestiques du Palais. 800 *ferrâchs* se tiennent prêts à faire les commissions ou à exécuter les ordres du maître. Un vieux militaire, Salar Moufakkham, commande une garde de 1,000 *gholâms* montés, à côté de laquelle figurent 200 fusiliers d'escorte, généralement issus des Schâh Seven. 200 jardiniers, un gardien-chef, assisté par

1. Dans la maison persane, le *biroûn* est l'appartement de réception, l'*endéroun* celui d'habitation; le *selamlik* et le *harem* de la maison turque.

2. Le pavillon fut construit pour le Vélî'ahd actuel, qui, avant l'avènement de son père, s'appelait E'tézâd-os-Saltaneh ; son fils aîné porte actuellement le même titre.

une vingtaine de concierges, complètent l'ensemble des services extérieurs.

Dans la maison même du Vélî'ahd, figurent le garde du sceau, Vékîl-ol-Molk, le secrétaire, Banan-os-Saltaneh (le doigt de la dynastie); les médecins, parmi lesquels le docteur Coppin, médecin-major de notre armée coloniale, plusieurs comptables, le maître des cérémonies, l'*âbdârbachi*, qui répond de l'eau apportée au prince en bouteilles cachetées par ses soins, le chef de l'armurerie, les préposés au garde-meuble et à la garde-robe ; enfin, le *nâzir*, surintendant du Palais, dont l'adjoint est spécialement affecté au service de la princesse. Il existe, en outre, un petit groupe d'interprètes, dont le principal est un Karaïte de Crimée, M. Chapchat, décoré du titre d'Adib-os-Soltan (distingué par le souverain), des précepteurs pour les jeunes princes, un exécuteur des hautes-œuvres, un chef des maçons, chargé des constructions et des réparations du palais, un photographe, un artificier, M. Abraham, un tailleur et une couturière, M. et Mme Beyrand.

Un seul mollah, le *mollah-bachi*; aucun seyyed ni prédicateur particulier. Par contre, le Vélî'ahd entretient une troupe de musiciens et de danseurs, avec un poète de cour, qui doit à sa profession de médecin le titre de Chafâ-ol-Molk (la guérison du royaume). Pour soutenir ce train considérable, le prince dispose d'une dotation ; de plus, il est riche par lui-même, possédant de nombreux villages dans le Khamseh et l'Azerbaïdjan. Il est ordonné et économe ; sa cour est strictement organisée. Il n'y a pas de qualité plus précieuse chez un futur roi de la Perse.

Le mariage du Vélîᶜahd avec sa cousine, Malék-é-Djéhân (la reine du monde), ayant mis à l'écart une concubine qu'il avait prise auparavant, l'endéroun se trouve placé sous la seule autorité de la princesse royale. L'*agha-bachi*, un esclave noir, en surveille les détours, flanqué d'une quinzaine d'eunuques, noirs ou blancs ; les premiers furent achetés à la Mecque, les seconds sont des hermaphrodites, envoyés des provinces. L'un des eunuques blancs, Seyyed Rézâ Khân, de Chiraz, est le comptable du harem. Les servantes sont nombreuses : celles qui sont mariées passent la nuit au domicile conjugal, les autres couchent au palais ; les plus qualifiées sont même affublées de titres. On cite : Echref-os-Saltaneh (la plus noble de la dynastie), et Mîrzâ Khânoum, secrétaire de la princesse. Quelques-unes sont femmes des principaux de la cour et font office de dames d'honneur. Aucune cependant n'atteint l'éminente situation de Moᶜaz-zez-os-Saltaneh (la plus précieuse de la dynastie), une femme déjà vieille, qui, attachée à la mère du Vélîᶜahd, la suivit dans sa solitude, après sa répudiation par Mouzaffer-eddîn Schâh. Ayant élevé le prince, elle conserve sur lui une influence considérable, possède sa maison propre et jouit du revenu de plusieurs villages.

En théorie, l'administration de l'Azerbaïdjan appartient au seul prince héritier ; en fait, elle revient tout entière au *pîᶜchkâr*, nommé par le Schâh, qui est le principal conseiller du Velîᶜahd et le véritable gouverneur de la province. Le premier de ces fonctionnaires fut adjoint à ᶜAbbâs Mîrzâ, quand celui-ci, chargé des gouvernements du Khorassan, de Hamadan, Yezd et Kerman, en outre de l'Azerbaïdjan,

se vit hors d'état de suffire à d'aussi multiples obligations. Depuis lors, la fonction s'est maintenue. Nizâm-os-Saltaneh (le régulateur de la dynastie), est issu des Mafis, une tribu lekhe, retirée du Fars par Agha Mohammed Schâh pour être dispersée entre Kermanchah, Hamadan et Kazvin. Les 12.000 familles ainsi transplantées se perdirent peu à peu dans la masse des ra'yat ; il reste encore dans la plaine de Kazvin quelques villages et campements de nomades, ayant conservé leur individualité et leur dialecte primitifs. La famille de Nizâm-os-Saltanch a émergé de Kazvin ; tous les siens sont fort bien placés ; l'un de ses neveux est actuellement gouverneur de l'Arabistan ; lui-même a successivement administré les plus grandes provinces de la Perse — ce qui lui vaut une fortune considérable. Il est un des premiers personnages du pays ; un vieillard mince et chétif de soixante-quinze ans, vêtu des longues robes d'autrefois ; une mèche de cheveux blancs, par où le saisira l'ange pour l'introduire au paradis, persiste sur sa tête rasée et sort de dessous son bonnet. N'ayant jamais quitté l'Iran, il gouverne avec les idées et les procédés du passé. Ses manières sont parfaites ; son esprit est fin, sa conversation fort agréable. Il aime à parler de l'ancienne Perse, qu'il connaît dans ses moindres détails et dont il envisage avec résignation la disparition prochaine. Son fils unique, Mirza Hoséin Khan, vit auprès de lui, témoignage permanent de cette inévitable fin. Le jeune homme a été élevé à Harrow ; sa moustache tombante, les boucles de ses cheveux blonds ont pris une façon toute britannique. Son retour a rempli la maison paternelle des innombrables volumes

de l'*Encyclopædia Britannica.* Il ne comprend plus ni son pays ni sa famille ; il s'y sent mal à l'aise et son idée constante est de regagner un milieu où il devra bientôt se sentir aussi étranger qu'il le fait dans son milieu propre. La grandeur du père a valu au fils les fonctions de *reïs-et-toudjdjar* ; il renvoie aux moudjteheds les contestations des marchands de Tauris et assure l'exécution des sentences intervenues. Les bénéfices de cette charge, le bonnet qu'il porte sur la tête et les concombres crus qu'il mange au dessert sont les derniers signes de son origine persane.

L'administration de l'Azerbaïdjan est une grosse affaire : la province, fort étendue, se décompose en 12 « petites provinces » [1], dont les gouverneurs sont au choix du Velîᶜahd, quelquefois, pour les plus importantes d'entre elles, à la désignation du Schah lui-même. Les services militaires et financiers relèvent d'un *reïs-nizam* [2] et d'un *vézir-maliat* ; le *kargouzar*, général, délégué du ministère des Affaires Étrangères, dirige un groupe nombreux de *serperests,* échelonnés le long de l'Araxe et de la chaîne du Kurdistan, où se trouve le gros des populations chrétiennes de la Perse. La justice, appartenant aux autorités provinciales et municipales pour les affaires de droit coutumier, au clergé local pour les autres, n'exige aucune organisation d'État.

1. Les « 12 petites provinces » de l'Azerbaïdjan sont : Ardébil et Mechkin, Karadagh, Mérand avec Gargar et Djoulfa, Khoï et Salmas, Makou, Ourmiah, Soldouz, Saoudj-Boulaq, Méragha, Dehkhargan, Hachtaroud, Sérab et Garmaroud.

2. Le corps d'armée de Tauris comporte : un *lechkernevis-bachi,* chef de la comptabilité militaire; un *adjoudan-bachi,* chef de l'intendance, qui prépare les déplacements des troupes ; un *reïs-topkhanéh,* chef de l'artillerie ; un *reïs-é-makhzen,* chef de l'arsenal, un *djabéhdar-bachi,* chef des ateliers militaires, etc.

Le chef du tribunal s'efface devant les grands moudjteheds, auxquels les chefs des corporations se chargent de renvoyer les procès.

Appuyé d'un corps de ferrachs, le *Beglerbegui* administre la ville. C'est lui qui possède le privilège lucratif de fixer les prix des denrées au détail, avec le concours du chef des boulangers, des bouchers, des épiciers, des marchands de fourrages, de bois et de charbon. Il est assisté des *Ketkhodas*, préposés aux vingt-six quartiers de la ville : le chef unique des cinq quartiers habités par les chrétiens [1] porte le titre de *Kal'abegui*, celui des quartiers de Baghméché et de Chechguilan, le titre de *Kelanter*.

Le soin de la police urbaine revient au *darogha* ; le bazar possède son darogha propre, qui en est le véritable chef ; il assure la surveillance nocturne et se reconnaît responsable des vols commis pendant la nuit ; pour ce service, les intéressés lui payent un *chahi* par boutique et par jour. A ses côtés, opère le *moubacher*, qui perçoit la patente des marchands et artisans, et l'impôt locatif de 1 /10 sur les boutiques et caravansérails.

Ces diverses charges tendent à rester l'apanage héréditaire des grandes familles de Tauris. La ville doit son développement à la venue des Mongols ; ce sont eux qui en ont naturellement formé la population. L'élément turc, antérieurement introduit par les Seldjoukides, se fondit avec les nouveaux venus ; l'Islam fit disparaître chrétiens et juifs. Le temps, les migrations coutumières aux pays d'Orient, les accidents de l'histoire, ont doté Tauris

1. Ces quartiers sont : Arménistan, Léilabad, Méhadméhiné, Ahrab, Tchérindab.

de l'*Encyclopædia Britannica*. Il ne co
ni son pays ni sa famille ; il s'y sent m
son idée constante est de regagner un
devra bientôt se sentir aussi étranger
dans son milieu propre. La grandeur du
au fils les fonctions de *reïs-et-toudjdjar* ; i
moudjteheds les contestations des m
Tauris et assure l'exécution des sentences
Les bénéfices de cette charge, le bonne
sur la tête et les concombres crus qu'
dessert sont les derniers signes de son orig

L'administration de l'Azerbaïdjan est
affaire : la province, fort étendue, se dé
12 « petites provinces » [1], dont les
sont au choix du Velî^cahd, quelquefo
plus importantes d'entre elles, à la dés
Schah lui-même. Les services militaires
relèvent d'un *reïs-nizam* [2] et d'un *v*
le *kargouzar* général, délégué du mi
Affaires Étrangères, dirige un groupe n
serperests, échelonnés le long de l'Arax
chaîne du Kurdistan, où se trouve le gro
lations chrétiennes de la Perse. La jus
tenant aux autorités provinciales et
pour les affaires de droit coutumier, au
pour les autres, n'exige aucune organisat

1. Les « 12 petites provinces » de l'Azerbaïdjan s
Mechkin, Karadagh, Mérand avec Gargar et Djo
Salmas, Makou, Ourmiah, Soldouz, Saoudj-Bou
Dehkhargan, Hachtaroud, Sérab et Garmaroud.

2. Le corps d'armée de Tauris comporte : un *lec*
chef de la comptabilité militaire; un *adjoudan-bachi*,
dance, qui prépare les déplacements des troupes ; un
chef de l'artillerie ; un *reïs-é-makhzen*, chef de l'arsena
bachi, chef des ateliers militaires, etc.

Le chef du tribunal s'efface devant les grands moudjteheds, auxquels les chefs des corporations se chargent de renvoyer les procès.

Appuyé d'un corps de ferrachs, le *Beglerbegui* administre la ville. C'est lui qui possède le privilège lucratif de fixer les prix des denrées au détail, avec le concours du chef des boulangers, des bouchers, des épiciers, des marchands de fourrages, de bois et de charbon. Il est assisté des *Ketkhodas*, préposés aux vingt-six quartiers de la ville : le chef unique des cinq quartiers habités par les chrétiens [1] porte le titre de *Kal'abegui*, celui des quartiers de Baghméché et de Chechguilan, le titre de *Kelanter*.

Le soin de la police urbaine revient au *darogha* ; le bazar possède son darogha propre, qui en est le véritable chef ; il assure la surveillance nocturne et se reconnaît responsable des vols commis pendant la nuit ; pour ce service, les intéressés lui payent un *chahi* par boutique et par jour. A ses côtés, opère le *moubacher*, qui perçoit la patente des marchands et artisans, et l'impôt locatif de 1 /10 sur les boutiques et caravansérails.

Ces diverses charges tendent à rester l'apanage héréditaire des grandes familles de Tauris. La ville doit son développement à la venue des Mongols ; ce sont eux qui en ont naturellement formé la population. L'élément turc, antérieurement introduit par les Seldjoukides, se fondit avec les nouveaux venus ; l'Islam fit disparaître chrétiens et juifs. Le temps, les migrations coutumières aux pays d'Orient, les accidents de l'histoire, ont doté Tauris

1. Ces quartiers sont : Arménistan, Léilabad, Méhadméhiné, Ahrab, Tchérindab.

d'une aristocratie riche et puissante. De Djehan Schah, prince du Mouton-Noir, celui-là même qui construisit la mosquée Bleue, descend la famille, un peu déchue, des Djehanschahis. Les Doumbélis, qui fournirent les grands beglerbeguis du XVIIIe siècle, maintiennent encore leur ancien prestige. Les *Kouzzat* (pluriel de *Kazi*) furent juges de père en fils; les *Kelanter*, administrateurs des deux quartiers, confiés aux porteurs de ce titre. Mirza Taghi Khan, qui fut le premier Sadr A'zam et le beau-frère de Nasreddin Schah, possède, à Tauris, une postérité influente dans la personne de Sa'd-ol-Molk et de ses frères. Les Kadjars y sont rares et médiocrement placés. Une branche de seyyeds Thabathabaïs, descendant à la fois d'Hasan et d'Hoséin, vint d'Ispahan et forme aujourd'hui la principale famille de la ville. En sont issus : le garde des sceaux du Vélîʿahd, Vékil-ol-Molk; ʿAla-ol-Molk, qui fut ministre de l'Instruction publique, et même un grand moujtehed, Nizâm-ol-ʿOuléma; car il est de tradition dans la famille qu'un de ses chefs figure toujours dans le corps des mollahs. La même hérédité se retrouve dans le clergé, où l'imamdjoumé et les premiers moudjteheds sont fils des grands personnages religieux d'autrefois. Ces gens forment une société d'autant plus compacte et influente que chaque génération fournit son contingent à la cour du Vélîʿahd et passe à Téhéran, avec le changement de règne, pour y occuper les plus hautes charges de la cour et de l'État. En fait, les principaux de Tauris sont devenus les maîtres de la Perse actuelle. Leurs installations sont fort belles, soit qu'elles aient conservé la mode persane, comme la maison de

Nizam-ol-'Ouléma, soit qu'elles se rapprochent des nôtres, comme chez Vékil-ol-Molk, un ancien élève du collège des Lazaristes à Constantinople. Les commodités européennes ont déjà pénétré : le téléphone a 150 abonnés, payant 30 tomans par an ; depuis deux ans, un ancien élève de Saint-Cyr, aide de camp du prince héritier, Kasem Khan, a établi la lumière électrique [1].

La langue usitée dans la société comme dans le peuple de Tauris est le turc azéri, mais on y a pris l'habitude d'écrire en persan; comme il faut lire le Coran et prier en arabe, les gens sont également familiarisés avec les trois langues de l'Orient. Dans un tel milieu, l'influence russe est considérable; au début du XIXe siècle la politique de la Russie s'employa à soutenir contre les Kadjars les révoltes locales des grands de l'Azerbaïdjan; elle refusa de les abandonner à la paix de Tourkmantchaï. La proximité aidant, la culture russe passa l'Araxe, introduisant bon nombre de mots nouveaux dans le dialecte azéri; les coutumes russes trouvèrent un facile accès ; la *vodka* remplaça l'*arak* ; plusieurs jeunes gens furent envoyés, pour leur éducation, à Pétersbourg et à Moscou ; presque tous savent le français.

Chose curieuse, ces aristocrates musulmans, soumis à l'influence russe, ne marquèrent pas la moindre résistance à la vague révolutionnaire, qui passe en ce moment sur la Perse. Dès que le Schah se fut rendu aux premières exigences des gens de Téhéran, ceux de Tauris entrèrent en branle... Le 18 septembre, ils fermèrent les bazars, organisèrent des réunions

1. La lumière électrique existe également à Téhéran et à Recht ; e téléphone dans ces deux villes et à Ourmiah.

dans les mosquées et envoyèrent un fort contingent prendre refuge au consulat d'Angleterre, pour y trouver un point d'appui contre l'éventualité d'une action russe. Une somme de 20.000 tomans avait été recueillie en vue de l'opération. On réclamait les avantages concédés dans la capitale : l'institution d'un comité local et l'envoi de députés au Conseil national de Téhéran. Tout se passa au milieu du plus grand calme; la manifestation dura une dizaine de jours ; la jeunesse, dans l'aristocratie de la ville et l'entourage du Vélîᶜahd, se livrait à un enthousiasme illimité pour les idées nouvelles; leurs pères témoignaient plus discrètement de sentiments analogues; les vieillards, réactionnaires et récalcitrants, se retiraient prudemment dans leurs villages. Un télégramme du Schah vint ordonner l'application de la Constitution à sa fidèle province d'Azerbaïdjan. Un *andjouman*, aussitôt formé, se mit à contrôler une administration consentante; comme par enchantement, le régime de la liberté était inauguré à Tauris. Un manifeste, répandu par la ville célébra le succès d'un bouleversement politique, où, tout le monde étant d'accord, il n'y avait point de vaincus.

FÉLICITATIONS

Unissez-vous, vous qui êtes pauvres ! A l'apparition du rescrit auguste, annonçant l'avénement du régime constitutionnel et la création d'une chambre des députés, nous, les démocrates-socialistes, les champions de l'Islam en Perse, qui avons averti tous les partisans de la liberté et les vaillands défenseurs de la religion, — en cette heureuse fête et ce noble jour, nous adressons nos félicitations à tous les amis de la liberté, quelque soit le point de l'univers où ils

se trouvent... Nous félicitons particulièrement Leurs Excellences les oulémas, les négociants, les zélés ouvriers de la Perse et les champions de l'Islam à Téhéran, qui, pour atteindre ce but sacré, ont prodigué leurs biens et leurs vies...

Après leur avoir adressé nos remerciements bien sincères, nous leur dirons : O nos compatriotes ! O nos frères ! rendons grâce à Dieu, qui, dans sa suprême justice, a daigné permettre, grâce à l'union et a l'effort des amis de la liberté, de faire les premiers pas vers ce but sacré

C'est à nous, Persans, de faire à l'avenir de ce *Norouz* béni la plus grande des fêtes de notre histoire nationale: chaque année, en ce jour de bonheur, nous nous embrasserons et nous nous féliciterons mutuellement.

O nos véritables frères, il apparaît maintenant que tout peut s'obtenir par l'entente et par l'union. Ainsi disait le poète : « Que fut l'union pour les fourmis? Grâce à elle, elles réussirent à déchirer la peau du lion furieux. « Il est démontré qu'une nation, zélée et ardente comme le Japon, peut, en s'unissant, arracher le drapeau du bonheur à un tel adversaire que la Russie En conséquence, nous, les champions de l'Islam dans la voie d'Allah, nous ne devons pas nous endormir en disant que nous avons obtenu tout ce que nous voulions... Non, il est de notre devoir de profiter de ce rescrit auguste et de lancer notre équipage dans l'hippodrome de l'occasion. Arborons l'étendard rouge de la liberté et ne permettons pas que quelques hommes, ennemis de la justice, voilent, du rideau de leurs intérêts personnels, les lumineux rayons de cette constitution, que nous avons obtenu avec mille peines, en nous sacrifiant nous-mêmes...

Vivent les amis de la liberté et de la Constitution ! que la défaite et le mépris soient le sort des égoïstes !

Le parti des champions de l'Islam, les démocrates socialistes de la Perse.

25 Djémadi II, 1324.

Mon séjour à Tauris ayant coïncidé avec ces

événements, j'y trouvai les bazars clos ; sauf pour les denrées de première nécessité, aucune boutique ne restait ouverte ; les commerçants étaient en grève. En temps ordinaire, l'activité est considérable ; le marché de Tauris centralise la plus grande part des affaires de la province en fruits secs, peaux et tissus de laine[1], qui sont exportés en Russie ; les négociants *tabrizis* essaiment dans les principales localités de l'Azerbaïdjan pour y répartir les 58 millions 873.922 krans d'importations, accusées par la direction locale des douanes.

La douane de Tauris reçoit directement toutes les marchandises venues de Russie et de Turquie — après avoir été plombées à leur passage par les douanes de Marand et de Khoï. Elle forme l'aboutissement de la ligne des caravanes, qui, vu l'interdiction du transit par le Caucase, doivent partir de Trébizonde pour introduire dans le Nord et l'Ouest de la Perse les cotonnades de l'Angleterre, les draps de l'Allemagne et de l'Autriche, les soieries de France. Tauris réexpédie à destination l'ensemble de ces produits, importés par les soins des négociants persans de Constantinople[2].

Les statistiques de 1905-1906 indiquent une exportation de 22.651.980 krans de tapis de laine. L'industrie des tapis est la plus importante de l'Azerbaïdjan. où l'initiative privée l'a rétablie depuis quelque vingt-cinq ans. On compte actuellement à Tauris une centaine de fabriques, grandes et petites,

1. En 1905-1906 : 5.113.534 krans de fruits secs ; 2.744.200 de tissus de laine ; 2.505.988 de peaux.

2. En 1905-1906 : 8.663.650 krans de tissus de laine ; 3.897.075 de tissus de soie.

et environ 1.200 métiers ; 10.000 personnes vivraient de ce travail, concentrées en ville et dans dix-huit villages de la province[1]. Quatre fabriques sont particulièrement renommées. La plus grande d'entre elles fut fondée, en 1888, au quartier de Nouber, par un Tartare d'Elisavetpol, Baba Mahmédoff Gandjabi ; cet homme habite maintenant Constantinople, où il fait la banque et le commerce des tapis ; ses neveux dirigent la maison de Tauris. Dans les bureaux, deux dessinateurs restituent les vieux modèles, d'après les publications du Musée Commercial de Vienne. 600 ouvriers travaillent dans les ateliers ouverts sur une cour intérieure. Ce sont de longues salles, où s'enchevêtrent 50 métiers verticaux. Avec le progrès du tapis, s'élèvent les travailleurs, alignés sur une longue planche; ces travailleurs sont de petits garçons; chaque pièce en exige une moyenne de 8 ou 9; les plus grandes en veulent jusqu'à 15. Les enfants exécutent le modèle fixé sur le métier, en chantant les indications. « Après deux fils noirs, mettre quatre rouges... Après un point noir, mettre trois jaunes »; si bien que l'atelier tout entier s'emplit du bourdonnement des voix enfantines. Les petits ouvriers gagnent de 3 à 7 tomans par mois, les surveillants de 10 à 30.

Le goût de la clientèle, signalé par les correspondants, peut faire varier les dessins, les couleurs et les dimensions des tapis. Néanmoins, la dimension la plus habituelle est de six mètres sur trois. Le tapis de Tauris coûte de 12 à 45 tomans le mètre carré; celui de Hériz, plus commun, de 6 à 25. Chaque

1. Le plus important de ces villages est Hériz (Karadagh).

pièce représente donc un prix fort élevé, trop élevé pour les bourses européennes. L'Égypte est le principal débouché des tapis de soie, ceux de laine vont à Constantinople, pour être réexpédiés aux États-Unis.

Les diverses maisons de Constantinople, qui recueillent les tapis du Caucase et de l'Orient Moyen, entretiennent des agents à Tauris, la ville étant, avec Hamadan et Méchhed, le principal marché des tapis de Perse. Les tapis du Kurdistan et de l'Irak, concentrés à Hamadan, partent par Bagdad ; Méchhed envoie, par l'Asie centrale, ceux du Turkestan, de Hérat et du Béloutchistan.

La population chrétienne de Tauris, éliminée sous les Mongols, fut reconstituée par les Séfévis. Une petite fraction des Arméniens, entraînés vers l'Iran par Schah ʿAbbas, se fixa dans la ville; au cours du dernier siècle, ils y furent rejoints par des Arméniens de la Transcaucasie puis, par des Chaldéens, venus de l'autre côté du lac d'Ourmiah. Les juifs n'ont point reparu. Cette chrétienté habite, en majeure partie, les deux quartiers de Léilabad et d'Arménistan. On compte 5.000 Arméniens, le plus fort groupement de leur nation parmi les 34.000 de l'Azerbaïdjan ; aussi Tauris est-il devenu le siège des œuvres nationales pour le Nord-Ouest de la Perse et la résidence d'un archevêque grégorien[1]. Si les Arméniens de la province sont restés attachés à la terre, ceux de la ville s'emploient dans le commerce et les métiers. Les maisons arméniennes du bazar détiennent une bonne part du négoce avec la Russie. Aussi la com-

1. Il n'existe que deux diocèses grégoriens en Perse ; l'autre se trouve à Djoulfa (Ispahan).

munauté urbaine, devenue riche et influente, se trouve-t-elle en mesure de venir en aide aux petites communautés dispersées dans la campagne. Afin de soustraire les siens à l'arbitraire des seigneurs musulmans, elle s'efforce de racheter les villages, notamment dans la montagne du Karadagh, où résident 7.000 chrétiens. Elle tâche également de développer la culture nationale. Le mouvement, commencé vers 1890, grandit au moment des massacres d'Arménie, qui secouèrent toute la race et firent passer en Perse de nombreux fugitifs. Le Patriarcat d'Etchmiadzin envoya des professeurs ; un Comité de bienfaisance de femmes arméniennes, constitué à Tauris, créa des ouvroirs, des jardins d'enfants, ouvrit des écoles dans toute la province. A Tauris, à Salmas, à Ourmiah, des associations musicales et théâtrales se formèrent ; des bibliothèques furent fondées.

La nation vit groupée sous l'autorité de son évêque, assisté d'un conseil de 6 membres laïcs. Depuis quelques années, des difficultés se sont produites et le siège est vacant ; un simple curé, le P. Mégreditch, administre le diocèse. Chacun des deux quartiers chrétiens a son église et ses écoles.

Depuis une trentaine d'années, la mission américaine d'Ourmiah a pris pied à Tauris. Le temple presbytérien ne réunit qu'une centaine de *communicants ;* le dispensaire, l'hôpital de quinze lits et les deux écoles (190 garçons, 120 filles), attirent surtout la clientèle arménienne. Sous la pression des familles, les missionnaires américains viennent de se décider à introduire chez eux l'enseignement du français. Ils ont fait venir de là-bas un professeur, M. Léon

Vauthier, qui, tout enfant, quitta Belfort avec sa famille pour émigrer aux États-Unis ; ces gens se fixèrent à Springfield (Connecticut) ; la Nouvelle Angleterre fit du jeune homme un Américain et un congrégationaliste. Voici maintenant que les circonstances l'amènent en Asie pour y enseigner sa langue maternelle.

Les lazaristes français ne vinrent qu'en 1901, Bien que la communauté catholique soit réduite à la petite colonie européenne et à quelques Arméniens, leur école compte déjà 120 élèves, dont plusieurs musulmans. Depuis 1904, les sœurs de charité ont un orphelinat (18 petites filles) et une école (60) ; le grand bâtiment qu'elles occupent doit contenir plus tard un dispensaire et un hôpital.

Parmi les Européens, les Russes sont naturellement les plus nombreux ; ils ont fondé, auprès de Bagh-ech-Chemal, une petite colonie russe, avec de fort jolies maisons au milieu des jardins. Les autres vivent dans les quartiers chrétiens : les Anglais de la Banque impériale de Perse, les Suisses de la maison Ziegler, les Belges de la douane et le groupe français. En dehors des missionnaires, le gros des nôtres est attaché à la maison du Vélî'ahd ; M. Renard administre la pharmacie française ; M. Hiollet professe à l'école Lochmanieh. Celle-ci fut fondée, en 1899, par le médecin en chef du prince héritier. Le docteur Lochman-ol-Memâlek a fait en France ses études de médecine ; en souvenir de son séjour chez nous, il entretient de ses deniers une école, contenant plus de 100 élèves, dont la langue d'enseignement est le français.

III

AUTOUR DU LAC D'OURMIAH

Le lac d'Ourmiah. — Mélange de religions et de races. — Les usages de l'hospitalité persane. — Le gouverneur de Mérand. — Khoï. — Une ville de province en Perse ; l'organisation d'une « petite province ». — Le *Nâïeb-ol-Hokoumeh*. — Le grand Moudjtehed — Le tombeau de Hadji Mir Ya'koub. — Chems-i-Tabriz et Mollah Roumi. — La *Deutsche Orients Mission*. — Salmas. — Les Kurdes Chakkaks. — Tours mongoles. — Les Juifs de Kouné Chehr. — Arméniens et Chaldéens. — Les villages d'Heftevan et de Khesrova — Une mission suisse. — Sculpture sassanide. — Kouchtchi et la plaine d'Anzel. — Ourmiah. — Le commerce des raisins secs. — La tribu des Afchars. — Une ville de missionnaires : lazaristes, presbytériens, anglicans, orthodoxes. — Le passage des Nestoriens à l'orthodoxie. — Les chrétiens sous le régime persan.

C'est chose facile que de faire en voiture le tour du lac d'Ourmiah : 530 kilomètres par Khoï, Ourmiah, Saoudj-Boulaq et Meragha. Nous y avons mis dix-sept jours. La fertilité du sol, la douceur du climat, ont fait de ce bassin une région unique en Perse. Dans la partie occidentale, au pied de la chaîne du Kurdistan, les eaux sont abondantes et remplissent de végétation les larges vallées ; toutes les pentes sont en culture : un prolongement de la Transcaucasie, d'aspect analogue à l'Europe méridionale, précédant les oasis clairsemés du plateau d'Iran. Au milieu,

la nappe bleue du lac, encadrée par les hautes montagnes, longue de 130 kilomètres, large, en moyenne, de 40.

Cette région favorisée vit confluer les migrations de peuples. Ce fut l'ancienne Médie, où se développèrent Zoroastre et sa doctrine. Le royaume d'Arménie y fit avancer les siens. Chaldéens et Juifs vinrent de la vallée du Tigre. La conquête mongole introduisit les Turcs. Devant l'invasion de Tamerlan, chrétiens et juifs se retirèrent vers les montagnes, dont les Kurdes garnissaient la crête. A partir du XVIe siècle, les luttes constantes avec les Turcs Ottomans, entre sunnites et chiites, dépeuplèrent le pays. Les Séfévis y installèrent des gens du Caucase, des tribus turques de l'Iran, une poussière de peuples dispersée par la volonté souveraine. A la fin du XVIIIe siècle, chaque ville appartenait à une grande famille, s'efforçant à maintenir son indépendance contre les Kadjars. Après les guerres russes, qui portèrent à l'Araxe la frontière persane, ʿAbbâs-Mîrzâ réorganisa la province,

Tant d'événements ont laissé leur empreinte sur les bords du lac d'Ourmiah. La diversité ethnique y est infinie. Dans les vallées successives, se mêlent villages arméniens et chaldéens, tribus turques et kurdes, colonies juives et fonctionnaires persans. La personnalité des tribus, la fortune des grandes familles n'ont point encore tout à fait disparu ; chacun conserve la part d'autorité que lui valent les circonstances ; selon les lieux, l'action gouvernementale ménage plus ou moins les restes du passé. Les croyances religieuses sont également variées. Le chiisme n'a pu conquérir entièrement ces marches

de la Perse ; les Kurdes restent sunnites. A côté des synagogues juives, persistent les églises des grégoriens et des nestoriens. Toutes les missions imaginables — catholiques, orthodoxes, protestants de toutes sectes et de toutes nations, — se sont abattues sur ce petit noyau de chrétiens.

Nous sortons de Tauris par la longue rue des Chameaux, le quartier de Chechguilan et le pont biscornu de l'Adji-Tchaï. La chaussée, longue de 130 kilomètres, construite par les Russes entre Djoulfa et Tauris, a été récemment achevée ; mais nos cochers demeurent fidèles à l'ancienne piste, qui conduit, en 36 kilomètres, jusqu'à Sofian. La vaste plaine est peuplée de rares villages ; les dépôts salins y témoignent du retrait des eaux ; le bétail se disperse dans les pâturages. Les pentes sont nues et ravinées. Sofian a 700 maisons, un peu de verdure, des champs de coton et de ricin ; le tout constitué en fondation pieuse pour le tombeau de l'Imam Rézâ, à Méchhed. Dans le cimetière, l'Imâmzâdé Ibrâhîm, parent du saint propriétaire, repose sous une coupole à faïences vertes, précédée de pierres tombales chaldéennes, en forme de béliers.

Le Michau-Dagh s'avance vers le lac ; la route s'enfonce dans l'intérieur. L'étroite vallée a des arbres et des cultures, des plantations de chanvre et de tabac. Les charrettes, attelées de bœufs, conduisent à la frontière russe leur cargaison de fruits secs. En haut, le vieux caravansérail de Yam ; puis descente rapide sur le bourg de Mérand.

L'hospitalité persane comporte certains usages qui sont partout uniformes et dont l'ensemble se nomme *istikbal*. Des cavaliers, des *ferrachs*, portant le

bâton à pomme d'argent, des chevaux d'honneur, recouverts de broderies de Recht, harnachés d'argent et d'or, avec des colliers d'or ou des cercles d'argent, viennent, à plusieurs kilomètres, au-devant de l'hôte attendu. Une voiture est envoyée à sa rencontre. Aux premières maisons, un flot de domestiques forme cortège et court à vos côtés, — munis de lanternes s'il fait nuit. Celui qui vous reçoit, — gouverneur ou grand propriétaire — se tient au seuil de son habitation et vous accueille, entouré des siens.

Le gouverneur de Mérand, Choudjâ'-é-Nizâm (le brave de l'armée), un Turc du Mechkin, a dû partir avec ses cavaliers pour prêter main-forte au gouverneur de Khoï, contre une irruption des Kurdes dans la plaine de Salmas. En son absence, son fils Choudjâ'-é-Lechker (le brave d'entre les soldats) remplit les fonctions de sous-gouverneur. Mérand forme une agglomération de 1.500 maisons, disparaissant sous les peupliers, les saules, les ormes et les jujubiers[1].

Jusqu'à Khoï, 72 kilomètres au travers d'une large vallée débouchant sur un affluent de l'Araxe, le Kotour-Tchaï. Les arbres marquent les lieux habités; entre eux, des champs de blé et d'orge, et de nombreuses parcelles, plantées pêle-mêle, de coton, de chanvre, de ricin et de sésame. Les premières pentes, où passe la route, sont nues et pierreuses. Puis un immense pâturage salé, livré au bétail, et les maisons de Kerklar. Dans un creux verdoyant de la mon-

1. Les jujubiers de la Perse n'ont rien de semblable aux buissons épineux de l'Afrique du Nord. Ce sont des arbres de la dimension et de l'apparence des oliviers. — Nos voyageurs les appellent oliviers de Bohême ou faux jujubiers.

tagne, Zendjireh, propriété du gouverneur de Mérand. La vallée se resserre ; le chemin coupe à travers un plateau désert et gagne le Kotour-Tchaï. A Valdian, vit un petit groupe de nomades, dont les tentes noires entourent quelques maisons basses, construites en terre et en roches ; ce sont des familles Schâh-Seven, de la tribu des °Inanlou, égarées dans ce coin de pays. A Navahi, la rivière ronge le pied de la montagne et la magnifique plaine de Khoï apparaît. Les conduites d'irrigations se répandent en tous sens, des lignes de saules bordent les champs ; des masses de verdure recouvrent les villages ; melons, courges et pastèques, mûrs en cette saison, s'alignent dans les melonnières. Au fond, la ligne des grandes montagnes du Kurdistan, d'où descend le Kotour-Tchaï.

Khoï est une ville forte. Elle se trouvait naguère sur le chemin des invasions turques, qui, d'Erzeroum, contournaient le massif de l'Ararat ; elle reste toujours sous la menace des Kurdes. Aussi garde-t-elle des murs crénelés, des bastions en terre, des fossés, des remblais, des ponts-levis, de doubles portes, tout un système de défenses moins efficace que pittoresque. La ville a 14.000 habitants ; 6.000 seulement tiennent dans ses murs ; faute d'espace, les maisons, privées de jardins, se serrent les unes contre les autres ; à peine quelques saules réussissent-ils à pousser auprès des ruisseaux. Le reste de la population occupe trois quartiers extérieurs, par delà les cimetières : Chahanagh, Imamzadé, Robat.

Dans chaque quartier, le gouverneur désigne un *Khetkodâ*, chargé des menues questions de police et de justice ; ces sept fonctionnaires relèvent du

Kelanter (maire de la ville), Mo'ïn-è-Divân — (l'auxiliaire du Conseil), — assisté du chef de police Yoûsef-beg, *darogha.* Le prévôt des marchands, Mirza Asadoullâh, *Malek-et-Toudjdjâr*, administre le bazar. Le commerce de Khoï n'a guère de relations qu'avec Constantinople par la voie de Trébizonde, accidentellement avec Tauris ; cotons, fruits et peaux gagnent la Russie par l'Araxe.

Les gens de Khoï gardent jalousement les terres voisines; à peine quelque Arménien s'est-il rendu propriétaire. Une région aussi localisée est naturellement administrée par les siens. L'organisation provinciale, superposée, dans toutes les « petites provinces »[1] de la Perse, à l'organisation municipale, se trouve entièrement entre les mains de ceux du pays. Le *vézîr-i-chehr* (ministre de la ville), Hisâm-é-Defter (le sabre de l'administration), le *moustofî* qui l'assiste pour la perception des impôts (80.000 tomans par an, 6.000 kharvars de blé ou d'orge), le *serperest*, agent du ministère des Affaires Étrangères et gouverneur des non-musulmans, l'agent des domaines, *ma'moûr-é-khalisé* ; tous sont de Khoï. En dehors du Belge, directeur des Douanes, il n'y a d'étrangers que le gouverneur, à la fois civil et militaire, qui est envoyé de Tauris. Résidant dans une place forte, il fait également métier de *Reïs-el-Fowdj* et commande la garnison : 2 régiments, 300 cavaliers, 200 artilleurs. Il joint à son gouvernement de Khoï le district de Salmas, où l'ont présentement appelé les incursions kurdes.

Quand un gouverneur vient à s'absenter, sans

1. On appelle « petite province » celle qui n'a d'autre ville que son chef-lieu.

laisser derrière lui un homme de sa famille ou de sa confiance, il a coutume de remettre les fonctions de sous-gouverneur (*Nâïeb-oul-Hokoûmeh*) au plus grand propriétaire du lieu. Hâdjî Haïdar Khân, un vieillard à cheveux blancs, est le seul homme de la province auquel ses moyens aient permis d'acquérir le grade militaire d'Emîr Toûmân. Sa famille, d'origine arabe, vint de Syrie avec la conquête ; les Séfévis transportèrent ses ancêtres d'Ispahan à Khoï. Son grand-père était gouverneur et se distingua dans la guerre russe ; il obtint, en récompense, une exemption d'impôts, dont bénéficie encore sa descendance. Haïdar Khân est fort riche ; il possède des villages, des bains, des boutiques, quatre caravansérails. Son jardin de Daghbaghi, sur la route de Salmas, est le plus beau de la plaine ; les eaux y tombent en cascades, entre deux superbes rangées de platanes ; sa maison est la meilleure de la ville.

J'y reçus la visite d'un cousin de mon hôte. Loutf'alî Khân faisait partie du premier groupe de jeunes Persans envoyés en France par Nasr-ed-Din Schah. Il vint en 1860 et resta sept ans. Confié tout d'abord aux soins de marchands de soupe successifs, il passa par le lycée Charlemagne et même par Saint-Cyr ; il revint avec la connaissance de notre langue, — avantage unique de son long séjour au Franguistan. La culture européenne a rarement porté bonheur aux premiers Orientaux qui s'y sont adressés. Retour de Paris, Loutf'alî Khân reçut, à Bouchir, un emploi modeste ; il s'en dégoûta vite et reprit, sur l'héritage paternel, l'existence du petit propriétaire persan, guéri d'illusions occidentales. Il y vieillit tristement ; de ses huit enfants n'ont survécu qu'un fils et deux

filles ; il a naturellement négligé de leur apprendre le français.

La ville de Khoï se confit en dévotion. Elle entretient quarante mosquées, un peuple de mollahs et de seyyeds. — L'*Imâm-Djoumᶜé*, Cheikh Yahya, qui dessert la mosquée principale, est le chef officiel des mollahs, nommé par le gouverneur : il a dépouillé de toute autorité le *Cheikh-oul-Islâm*, désormais paré d'un titre vain. De même Mirza Seyyed Mohammed, *Reïs-os-Sadat*, a écarté Mîrzâ Seyyed ᶜAlî, *Nâïeb-os-Sadat*, dont les fonctions héréditaires consisteraient à maintenir le bon ordre parmi les descendants du Prophète. Le grand Moudjtehed Hadji Mirza Ibrâhim Agha vit entouré du respect public. — Sa maison est petite ; une seule pièce, meublée de tapis, s'ouvre sur une cour étroite ; à la porte, selon l'ancienne mode, une barre de bois marque l'endroit où se doivent déchausser les visiteurs. Le vieillard reste accroupi près de la fenêtre, au milieu d'un fouillis de livres de jurisprudence musulmane et des dossiers d'affaires soumises à sa décision. Il porte lunettes ; sa tête est entourée d'un large turban blanc, sa barbe teinte au henné. Après s'être formé, à Nedjef, sous les grands maîtres, il est venu répandre l'enseignement et la justice parmi ses concitoyens. Enrichi par ses vertus et par sa science, il continue de vivre pauvre, distribue ses revenus en aumônes ; quand il mourra, ses biens seront consacrés en fondation pieuse au tombeau du 3e Imam. Ses pèlerinages sont incessants ; il a plusieurs fois visité la Mecque et, malgré son grand âge, deux années ne s'écoulent point sans qu'il se rende à Kerbéla ou à Méchhed. Les gens de Khoï s'attendrissent à le voir prier dans

la mosquée, ses souliers sous le bras, comme le commun des mortels.

Une ville aussi pieuse ne pouvait se passer d'un tombeau miraculeux. Hadji Mir Ya'koub a bien voulu le lui fournir. C'était un descendant du 4e Imam, Zeïn-el-'Abedin. Réfugiée au Caire, lors des persécutions abbassides, sa famille s'établit ensuite dans les montagnes du Kurdistan, dont il vint lui-même pour parfumer de sa sainteté toute la plaine de Khoï. Le tombeau est couvert de draperies, enclos de grilles; des lustres en cristal, des sabres, des poignards pendent au plafond. On y vient, de l'Azerbaïdjan et même du Caucase, accomplir des vœux, implorer des guérisons. Les gens en délicatesse avec le pouvoir trouvent un asile sûr auprès du sanctuaire. Le jeudi est jour de pèlerinage, où affluent les offrandes d'argent et de bétail. A la différence des imamzadés vulgaires, Mir Ya'koub peut s'offrir le luxe de rester illuminé la nuit entière. La troisième génération, issue du saint, est représentée par trois personnages honorés du nom de leur précieux auteur. Une exploitation aussi lucrative en a fait les plus opulents parmi le monde religieux de Khoï.

L'aîné, un seyyed mince, à barbe blanche, vêtu d'une robe bleue, d'un *aba* marron et d'un turban noir, se mit à raconter les merveilles de l'ancêtre et la puissance de ses reliques. Dès sa jeunesse, Mir Ya'koub aurait été le réceptacle des faveurs divines. Comme il était, à Nedjef, un étudiant fort paresseux, 'Ali se serait donné la peine de lui apparaître en rêve, pour lui enseigner le *Bismillah*, la première formule du Coran. Un jeune homme si protégé par le « maître des confesseurs », ne pouvait manquer de réussir

en ce monde, et même au delà. Dès son arrivée, affirme fièrement le petit-fils de Mîr Ya'koûb, aucun gouverneur ne manquerait de vénérer le glorieux tombeau; or, ceux qui, durant leur administration, s'attachent à lui marquer le respect convenable, sont parvenus à réussir dans leur tâche ; les autres ont dû quitter la place. Un gouverneur impie, ayant maltraité les seyyeds, vit tous les siens mourir autour de lui ; la terre trembla sous les pieds des cavaliers, qui prétendaient percevoir l'impôt dans le village d'un seyyed. Par ailleurs, feu Mir Ya'koub ne possède aucun wakf et vit de la générosité publique. « Toute la province, ajoute prudemment le sous-gouverneur, s'est faite le wakf volontaire du saint tombeau. »

Si le tombeau de Hadji Mir Ya'koub est le plus lucratif qui soit à Khoï, il n'en est pourtant pas le plus illustre. Au quartier de Robat, un vieux minaret émerge des arbres ; le balcon et la lanterne en sont fort délabrés ; une multitude de cornes de moufflons pointent entre les briques. La légende veut qu'un roi, venu à Khoï, ait tué en un seul jour le nombre de moufflons nécessaires à la décoration du monument, Le respect populaire y vénère ce qui reste du tombeau de Chems-é-Tabrîz. C'était au XIIIe siècle, sous le règne des premiers souverains mongols de Tauris; Djelal-ed-Din Er-Roumi, chassé de la Bactriane par la jalousie souveraine, vivait réfugié à Konieh, auprès du Seldjoukide. Il se livrait aux spéculations philosophiques ; la réunion de ses disciples commençait à former l'ordre des Mevlevis, c'est-à-dire des derviches tourneurs. Il avait atteint sa soixantième année. Or, dans le même temps,

Chems-ed-Din Tabrizi, fils d'un mercier de Tauris, grandissait, muni des « lignées spirituelles » les plus distinguées, aussi célèbre par sa beauté que par sa science et sa vertu. Les avis inspirés de ses maîtres le dirigèrent vers Konieh. « Tu dois aller à Konieh, lui dit un cheikh, il y a là-bas un homme consumé dont il faut ranimer la flamme ». — « Dieu, lui dit un autre, te donnera un compagnon pour exprimer, en ton nom, la somme des vérités et des connaissances ; la source de la philosophie coulera de ton cœur à ses lèvres ; ses ornements seront le vêtement de ton nom. » La vieillesse de Mollah Roûmî s'éprit de la beauté de Chems ; de l'étroite union formée entre ces deux hommes, naquit le poème du Mesnévi, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature persane, la gloire de la philosophie soufie. A la longue, cette intimité littéraire déplut aux fils et aux disciples de Djélal-ed-Din, qui s'arrangèrent pour supprimer l'intrus. Les gens de Khoï aiment à penser que l'illustre derviche de Tauris a été enterré chez eux[1].

L'enceinte fortifiée de Khoï appartient aux seuls musulmans ; 110 familles arméniennes vivent dans les quartiers extérieurs. Il existe encore une très vieille

1. L'un des principaux mollahs de Téhéran, qui a bien voulu me remettre une note sur Mollah Roumi et Chems-é-Tabriz, s'exprime ainsi sur le compte de ce dernier :

« Il était si beau dans sa jeunesse, qu'on le cachait au milieu des femmes, par crainte que des yeux pervertis ne vinssent à tomber sur lui. Les femmes de Tauris lui avaient appris l'art de la broderie... »

La note se termine par ces mots :

« Fin de la notice abrégée sur Cheikh Chems-ed-Din. D'après les ouvrages consultés, sa résidence habituelle était Konieh. Les tombeaux qu'on lui attribue dans l'Azerbaïdjan et à Khoï sont probablement ceux d'un autre Chems-ed-Din... Dieu est le plus savant, et connaît la vérité...

» Moi, le serviteur qui consacre mon âme,

NASROULLAH, le prédicateur, El-Isfahani. »

église grégorienne, construite en pierres jusqu'à mi-hauteur ; l'intérieur est sombre et voûté. On dit que toute la communauté arménienne y trouva refuge, lors du passage de Tamerlan. Parmi eux s'est établie la *Deutsche Orients Mission*. Luthérienne, elle fut fondée, il y a huit ans, à la suite des massacres d'Arménie, par le docteur Lepsius, fils du célèbre égyptologue. Son quartier général est à Ourfa, en Mésopotamie ; elle possède trois stations en Perse, Khoï, Ourmiah et Saoudj-Boulak. Celle de Khoï est de beaucoup la plus importante. Elle comprend un pasteur, une demoiselle, directrice de l'orphelinat, deux professeurs d'arts et métiers. qui enseignent à une cinquantaine d'enfants la menuiserie, la cordonnerie et le tissage.

Après avoir passé le village arménien de Diza, et le pont du Kotour-Tchaï, la route de Khoï à Salmas remonte une vallée desséchée pour aborder la montée du Kara Tépé (colline noire). Au delà commence la plaine de Salmas, verdoyante et arrosée comme celle de Khoï, entourée d'un cirque de montagnes grises...

Un groupe de cavaliers se dirige vers les crêtes, à la recherche des Kurdes. Voici de longs mois que le *choulouk*, l'agitation règnent dans le district. Il y a deux ans, Djacfer Agha gouvernait la tribu des Chakkaks, qui occupent les hauteurs de Salmas, à cheval sur la frontière turque. Entre les Persans et les Kurdes de la région, les rapports restent tendus. Ces derniers reconnaissent bien en principe la souveraineté du Schah; ils sollicitent son investiture pour leurs chefs héréditaires, consentent même à payer l'impôt et le *khanévari* des gouverneurs. Mais leur soumission

s'arrête là. Leurs chefs, chargés de la garde de la frontière, rançonnent impunément le pays plat; ils pillent, enlèvent les filles et le bétail, frappent d'amendes les villages récalcitrants. Par voie de représailles, tout Kurde, saisi en flagrant délit par les autorités de la province, est mis, séance tenante, à la bouche du canon. Les déprédations de Djaᶜfer-Agha dépassant la mesure ordinaire, il fut attiré à Tauris et traîtreusement assassiné. Depuis lors, il y a plus de sang que de coutume dans la plaine et sur la montagne. Tandis que la mère du chef défunt s'en allait à Constantinople porter sa plainte au sultan des Turcs, ses parents ne tardaient pas à tuer son successeur, choisi à dessein dans une famille rivale. Aujourd'hui, Ismaᶜil Agha a remplacé son frère. Les diverses fractions des Chakkaks se battent les unes contre les autres et ravagent la plaine d'un commun accord. Une nouvelle incursion vient de se produire et voici pourquoi les gouverneurs de Khoï et de Mérand ont dû se rendre en force à Salmas.

La population, ainsi exposée aux violences des Kurdes, diffère selon les villages. Diliman, chef-lieu du district, est musulman; un bourg, enclos de murs, de 4.000 habitants. Les chiites y sont en majorité; descendants d'une fraction lekhe, transplantée du Sud par ᶜAbbas Mirza. Les sunnites, assez nombreux dans la campagne, proviennent d'établissements antérieurs, garantis par leur éloignement contre la pénétration de la croyance nouvelle.

Le gouverneur de Khoï et Salmas, Salar-e-Arféᶜ (le plus élevé des maréchaux), se trouve en ce moment à Diliman; un homme jeune et de fort bonnes manières, les yeux bleus, la moustache blonde, les mains

très fines. Il revêt une tunique d'uniforme, avec des coins d'or au col, des boutons dorés à l'effigie du lion et du soleil , des bottines vernies. Il s'exprime en français avec quelque peine. Le gouvernement qu'il détient depuis peu, est dû à l'influence de sa famille; c'est un seyyed Thabathabaï de Tauris, fils de Nizam-ol-ᶜOuléma. Comme il sied à la dignité de sa charge, Salar-é-Arfé se fit apporter un kalyan de Chiraz, en argent repoussé, où le tabac disparaissait sous un cercle de fleurs; majestueusement il en tira quelque bouffées et le remit à ses serviteurs.

Vers le fond de la plaine, au devant du village de Kouné Chehr, se trouve un vieux tombeau comme il en existe plusieurs autour du lac d'Ourmiah : ce sont tours en briques surmontées de coupoles; deux portes opposées, décorées d'inscriptions arabes et de mosaïques en faïence bleue, donnent accès dans le tombeau ; la coupole est tombée ; les motifs décoratifs s'effritent ; les inscriptions se lisent à peine : « Construit par Eminé Khatoun, fille d'Oghouz Agha », et le verset, usité sur les tombes : « Tout le monde doit mourir, sauf Dieu, qui reste éternel. »

Kouné Chehr est le seul village de Salmas où il y ait des juifs. Les juifs de l'Azerbaïdjan sont groupés le long de la chaîne du Kurdistan, de Salmas à Miandouab. Les premiers vinrent de la vallée du Tigre, lors de la captivité de Babylone ; ils furent rejoints par les restes de la colonie juive de Tauris, jadis florissante, grâce à la tolérance des Mongols, persécutée à la suite de leur conversion à l'islamisme. Le petit groupe, resté fidèle à la foi mosaïque, dut quitter la ville. Ne pouvant se fixer ni à Méragha, ni à Khoï, ils s'échouèrent de l'autre côté du lac. Plus

récemment, quelques familles sont arrivées de Turquie, attirées par la douceur relative du régime persan. Tous parlent un jargon syriaque, mêlé d'hébreu, qui leur permet de s'entendre avec leurs voisins Chaldéens. Leurs communautés, privées d'organisation, vivent dans l'abjection et l'ignorance. Ils reconnaissent pour chef un grand rabbin, qui perçoit, à son profit, la taxe sur la viande *kacher*. Le passage annuel du *Khakham-Chalimi* constitue le seul lien réunissant ces israélites dispersés au reste du judaïsme. En vertu de ses lettres de créance, délivrées à Jérusalem, celui-ci prodigue les enseignements, tranche les litiges et chaque famille juive lui paye volontiers, selon ses moyens, de deux à quinze krans d'offrande. Ceux de Salmas sont une soixantaine de familles qui font l'usure, le colportage, le petit commerce ; quelques-uns possèdent des vignes. De leur sort présent, ils ne se plaignent point ; leur village appartient à la princesse héritière, et c'est une garantie suffisante contre les exactions. Mais le pays n'offre point de chances de développement à la jeunesse, qui tend à passer en Russie. Le grand Rabbin, Rabbi Khazkhiel, dessert la synagogue, tue selon les rites et charge son frère de tenir le *talmud thora*. Il dispose même d'un tombeau pour entretenir la piété publique ; son grand-père, Rabbi Aaron, est l'imamzadé du cimetière, qui guérit les malades et attire les pèlerinages.

Les soixante villages de Salmas sont disséminés sur les deux rives du Zolla-Tchaï ; indiqués par des bouquets d'arbres, séparés par des champs, où se dressent les tours de guet contre les Kurdes : 40.000 habitants, Musulmans, Arméniens et Chaldéens.

rocheuses, précédée de blocs isolés ; le lac d'Ourmiah luit au soleil. A mi-hauteur du *Sourat-Bourni* — (le nez, le cap de l'image), — deux cavaliers se détachent en relief sur le rocher poli ; ils portent des sabres droits, des étoffes flottantes, des disques sur la tête ; un homme se tient à la bride de leurs chevaux. La sculpture est grossière, sans inscriptions. Les savants y veulent voir l'image d'Ardéchir, le premier Sassanide, et de son fils Sapor, recevant la soumission des Arméniens, vers l'an 230 de notre ère.

Une vallée latérale nous conduit à la passe de Vergaouz. Par crainte des irruptions kurdes, de nombreux *karaoulkhanehs* gardent le chemin. Au col, la vue est superbe ; d'un côté, Salmas ; de l'autre, le lac, les îles, le dôme isolé du Gemboul-Dagh, à l'entrée de la plaine d'Ourmiâh ; tout au fond, la crête dentelée du Bizaou-Dagh (la montagne du veau) à la hauteur de la ville.

A mesure que nous descendons dans le ravin, apparaissent la petite plaine et la lagune d'Anzel ; par delà les eaux très bleues, le massif du Chahi. La nuit tombe ; la lune de Cha'ban est à son milieu ; peu à peu s'effacent les masses grises des montagnes. Au milieu des noyers, des peupliers et des saules, les 350 maisons du village de Kouchtchi descendent en pente douce vers le lac. De Tauris, Vékîl-ol-Molk, qui en est propriétaire, a prévenu ses gens de notre arrivée ; des cavaliers sont venus jusqu'au col ; les mollahs et les seyyeds, les paysans attendent alignés dans le cimetière. A l'entrée de la maison du maître, un mouton est immolé en signe de bienvenue et les flaques de son sang rougissent

le seuil [1]. Les retraités, parmi les vingt-quatre soldats que doit fournir Kouchtchi, ont pris shakos, ceinturons et fusils pour venir monter la garde.

Entre le lac et la montagne s'étend en demi-cercle la plaine d'Anzel ; le rivage y forme une lagune peuplée d'oiseaux. Les fonds sont cultivés en blé et en orge ; les villages, propriété de gens d'Ourmiah, occupent les premières pentes. Kouchtchi est chiite ; Djemlava, arménien et chaldéen ; Guiavilan, chaldéen; Kouloumdji, sunnite. Guiavilan s'élève au-dessus des vignobles, des jardins d'amandiers et de pêchers, dominé par un carré fortifié, servant de refuge aux habitants, à l'approche des Kurdes. Le curé est allé à Salmas ; le maire, un catholique, *Mamou* (oncle) Abraham, travaille aux champs; sa maison est aisée, garnie de tables, de chaises et de fauteuils; elle est tenue par la nièce du vieillard, qui est une veuve de prêtre. Des 80 familles du village, 27 sont catholiques, 15 protestantes, le reste orthodoxe.

Deux villages chiites marquent la fin de la plaine ; à mi-côte, sur l'Akdagh, Imam Kendi; Djebel Kendi au bord du lac. Au caravansérail fortifié de Ghazkalé, placé à la pointe de la montagne, s'ouvre l'immense plaine d'Ourmiah. Les deux premiers villages appartiennent à un homme de Nakhitchevan, Rahim Khan, sujet russe et officier au corps des cosaques. Khangha est musulman, Rahimabad

1. L'usage de sacrifier un mouton à l'arrivée d'un hôte est universel en Perse. Le sacrifice est bien un signe d'allégresse, comme naguère le père de l'enfant prodigue tuait le veau gras, mais il a surtout pour but de détourner sur la victime immolée le malheur qui pourrait éventuellement frapper l'hôte. C'est également un acte d'hommage. En Égypte, j'ai vu sacrifier des buffles, à l'entrée des villages, lors de l'arrivée du Khédive.

chrétien : 26 familles, dont 8 chaldéennes ; les autres sont Arméniens grégoriens. Le prêtre catholique, *Rabbi Kacha* Israël, est de Guiavilan ; il a étudié et reçu les ordres à Ourmiah ; sa barbe et ses cheveux courts commencent à blanchir ; il porte un bonnet d'astrakan et, sur sa soutane, une tunique persane à petits plis. Il s'assied en s'agenouillant, comme les musulmans ; sa maison ne diffère point des autres ; il y possède les trois accessoires indispensables : un samovar, un kalyan, un fusil. Usant de la tolérance concédée à la communauté chaldéenne catholique, il a épousé une femme de son village, qui lui a donné trois filles. Son cousin, un *chemacha* (un homme instruit, un *mirza* diraient les Persans), fait la classe aux dix enfants de l'école.

18 kilomètres dans la verdure de la plaine ; un pont, orné de colonnettes, traverse le lit desséché du Nazli-Tchaï. Les montagnes, où la neige a persisté tout l'été, s'écartent de plus en plus. La route est bordée de saules ; de petits murs en terre séparent les vignobles ; les ceps, plantés au creux des fossés, remontent le long des talus ; des glacis inclinés servent au séchage des raisins.

Ourmiah est une ville de 30.000 habitants, au centre même de la plaine, fortifiée comme Khoï et de même apparence ; quelques rues plus larges, ombragées de saules. L'agglomération disparaît sous les peupliers et les platanes. Au dehors, une vieille tour mongole, *Utch Kombaz* — les trois voûtes — avec des restes de faïences et d'inscriptions koufiques. Le commerce est réparti entre 30 caravansérails et 1.500 boutiques. Le raisin sec fait la richesse du pays ; il en existe de deux espèces, le *Kichmich*, simple-

ment séché au soleil, le *Sabza*, trempé au préalable dans un bain de potasse... On en exporte une moyenne annuelle de 300.000 *khonkars*[1], pour une valeur d'un million de tomans. Ces raisins sont vendus aux négociants de Tauris ou bien expédiés directement à Djoulfa et Érivan. Le tabac se consomme dans le Nord de la Perse. Pour l'importation, les marchands d'Ourmiah ont surtout affaire avec Constantinople, par la voie de Trébizonde, avec Hamadan pour les épices et les cotonnades de l'Inde. Par sa position, la rive occidentale du lac échappe davantage à la pénétration russe.

Le gouverneur, Zafer-os-Saltaneh, — la victoire de la dynastie, — est un prince Kadjar, mince, distingué, le dos un peu voûté, la moustache noire, le nez en bec d'aigle ; des boucles de cheveux s'échappent des deux côtés de son *kolâh*. Il parle convenablement notre langue et a fait élever ses enfants par une bonne française. Avant la conquête arabe, le pays était peuplé d'Arméniens, auxquels se mêlaient des Chaldéens et des Juifs. Avec l'invasion mongole arrivèrent les Turcs. Parmi ces sunnites, la prédication des Cheikhs, envoyés par les Seyyeds Séfévis d'Ardébil, ne donna point de résultats complets ; aucune tribu kurde ne se convertit au chiisme ; il y eut des résistances jusque dans la plaine. Pour remédier à la dépopulation, causée par les guerre avec les Ottomans, Schah ʿAbbas introduisit les Turcs Afchars.

Un savant d'Ourmiah, Adîb-ech-Choʿara (le maître des poètes), a pris la peine d'écrire l'histoire de sa

1. Le *khonkar* est une mesure spéciale à Ourmiah ; elle comporte 25 batmans (75 kilos).

tribu. Le vieillard, menu et contrefait, se met à fumer son kalyan et commence de façon redoutable : « Lors du déluge, Noé avait deux fils, Japhet et Fars. Turc fut fils de Japhet. » Par bonheur, il passe rapidement à l'époque où deux cousins, issus de Turc, Afchar et Kadjar, erraient à travers l'Asie centrale; puis il arrive aux invasions Seldjoukides, qui amenèrent la tribu dans le Khorassan. Quelques-uns se rattachèrent à la fortune naissante des Séfévis et les Afchars furent une des sept tribus privilégiées, organisées par Schah Isma'il; d'autres contribuèrent à la formation du groupe des Schah-Seven. Schâh 'Abbâs en mit 8.000 à Ourmiah, d'autres au sud du lac, dans la haute vallée du Djigatou, à Ispahan et à Hamadan. Parmi ceux d'Ourmiah, la famille des Kazemlou prit aussitôt la prépondérance. Avant la fin du XVIIe siècle, son auteur, Khodadad-Khan, avait, pour ses services contre les Kurdes, reçut le titre héréditaire de *beglerbegui*. La chute des Séfévis rendit les Afchars indépendants. Contre la naissante autorité des Kadjars se forma la coalition des princes de l'Azerbaidjan. Mohammed Kouli Khan d'Ourmiah, s'allia au Dumbéli de Tauris et au chef des Chakkakis. Réduits par Abbas Mirza, les Afchars durent subir un gouverneur ; le détenteur actuel du firman des Séfévis, Habiboullah Khan, un propriétaire peu fortuné, ne peut plus se parer que du vain titre conféré à ses ancêtres. Il s'est pourtant maintenu, parmi les Afchars, certaines familles assez puissantes pour tenir tout le pays et acquérir les grades militaires les plus onéreux : un *Salar* et cinq *Emir-Toumans*. La plupart de ces seigneurs possèdent de jolies villas sur les bords

du Chehri-Tchaï ; leurs fils sont élevés chez les Lazaristes et savent généralement un peu de français.

La plaine d'Ourmiah contient 350 villages ; le massif isolé du Bizaou-Dagh la sépare du lac ; elle est entourée par les grandes montagnes où s'ouvre la gorge du Chehri-Tchaï. Partout de l'eau et de la verdure. Au travers des champs, les paysans, coiffés d'un bonnet de drap à bordure d'astrakan, conduisent leurs charrettes triangulaires, montées sur deux roues énormes où, à la pointe extrême du triangle, sont attelés les buffles. En bas, les villages sont turcs et chiites ; sur les hauteurs, ils deviennent kurdes et sunnites. Un appoint considérable d'Arméniens et de Chaldéens s'y joint aux musulmans, si bien qu'Ourmiah s'est trouvé le centre naturel des missions diverses, travaillant à l'évangélisation de l'Azerbaïdjan.

Dans la ville, les chrétiens habitent les deux quartiers de Kurdi-Chehr et de Mart-Mariam (Sainte-Marie, du nom d'une vieille église nestorienne). En plaine, les Arméniens sont moins de 6.000, dispersés dans 31 villages ; les Chaldéens peuvent ateindre le chiffre de 30.000, et forment le principal noyau de leur nation en Perse. Les sectes concurrentes n'ont plus à se disputer que ce dernier groupe de chrétiens. Rebelle à toute conversion, le musulman persan a ceci de particulier qu'il hésite même à fréquenter les écoles confessionnelles. D'autre part, la religion grégorienne veut être le symbole de la nationalité arménienne ; les *Fédaïs*, les *Azqacers*, sont venus de Turquie, fortifier chez leurs compatriotes de l'Iran le sentiment national ; et l'Arménien ne se convertit plus.

De ce côté, ni le catholicisme, ni le protestantisme

ne peuvent recruter de nouveaux adeptes, et les écoles américaines trouvent maintenant en face d'elles des écoles nationales fortement organisées[1]. La masse chaldéenne reste seule ouverte au travail des missionnaires, qui se la disputent avec acharnement. Les Américains du *Presbyterian board of missions* de New-York arrivèrent les premiers, en 1835, les Lazaristes vinrent en 1840, les Anglicans s'installèrent en 1843, auprès du Patriarche nestorien. Depuis huit ans, les missions russe et allemande sont intervenues à leur tour.

Les Lazaristes trouvaient le terrain préparé. Au XVIII[e] siècle, un élève des Dominicains de Mossoul ayant converti l'évêque nestorien de Salmas, le diocèse entier avait imité son pasteur. Au cours de ses études religieuses à travers l'Orient, M. Eugène Boré y précédait de peu nos missionnaires. L'œuvre catholique s'est étendue : les Chaldéens comptent aujourd'hui trois diocèses : un archevêché à Ourmiah, des évêchés à Salmas et à Senneh (Ardélan). La mission lazariste appuie de sa science et de sa doctrine la communauté indigène. Elle est dirigée par un prêtre breton, qui vit en ce pays depuis trente-deux ans, Mgr Lesné, évêque latin d'Ispahan, délégué apostolique de la Perse.

Le séminaire est à Salmas : les clercs vont achever leurs études chez les Dominicains de Mossoul ou au collège de la Propagande à Rome. L'imprimerie fonctionne à Ourmiah pour la publication de livres en langues française, syriaque, chaldéenne et arménienne. 7 Lazaristes, dont plusieurs Chaldéens,

1. Il n'existe d'Arméniens catholiques que dans deux villages de la plaine d'Ourmiah.

desservent la mission d'Ourmiah. Le collège a 142 élèves ; les Sœurs de charité reçoivent 203 petites filles et tiennent un petit hôpital de 8 lits. Le diocèse a 4.000 catholiques, répartis entre la ville et 45 paroisses ; 739 enfants fréquentent les écoles des villages, régulièrement visitées par les religieux français.

Les autres missions résident hors la ville parmi les jardins du quartier de Dilkoucha (qui épanouit le cœur). Un porche, surmonté d'une tour, donne accès dans la « forteresse » américaine ; les maisons de briques se dispersent sous les grands platanes, l'habitation d'été se trouve à Séir, sur la montague voisine. Ils sont 5 clergymen, 2 médecins, 3 institutrices : ils entretiennent un collège[1], un hôpital de 40 lits, un dispensaire ouvert deux fois la semaine. Leur activité s'étend jusqu'à Van, en territoire turc. La congrégation presbytérienne relevant de la mission d'Ourmiah, comprendrait 2.728 *communicants*, 2.758 enfants seraient inscrits dans les écoles.

La mission anglaise prêtait aux Chaldéens nestoriens le même appui religieux que les Lazaristes donnent aux catholiques. Sous la menace des Kurdes, Mar Schimoun, le détenteur héréditaire du fief patriarcal, se rapprocha du consul d'Angleterre à Mossoul et sollicita le concours des anglicans, en vue de préserver sa nation contre la double influence des Français catholiques et des Américains presbytériens. La mission relève de l'archevêque de Cantorbéry, qui installe des missionnaires à Kotchanès, résidence du patriarche, à Van et à Ourmiah. Ce sont gens aimables et instruits, distrayant leur exil par

1. Des 60 élèves, quelques-uns apprennent un peu de théologie ou de médecine pratique.

l'étude des textes syriaques; ils portent une façon de soutane. Par malheur, leurs ouailles leur ont presque complètement échappé. A peine reste-t-il quelques débris de la communauté nestorienne, sur la montagne ou dans le district de Soldouz. La plaine est passée tout entière à l'orthodoxie.

Trois évêchés nestoriens existaient naguère à Guiavilan, Ardicher et Supurghan; les deux premiers sièges n'ont plus de titulaires ; l'un des évêques s'est fait presbytérien : les Kurdes ont assassiné l'autre. Quant à l'évêque de Supurghan, Mar Jonan, s'étant il y a huit ans, brouillé avec les anglicans, il prit le chemin de Pétersbourg pour en revenir à l'état d'évêque orthodoxe ; une mission russe le suivit ; un vice-consul de Russie s'établit en ville... D'un mouvement unanime, les Nestoriens abandonnèrent les missionnaires anglais et se firent orthodoxes.

La « forteresse » russe est habitée par un archimandrite, deux moines et deux diacres, prêtres distingués, envoyés par le Métropolite de Pétersbourg, dont relève la mission. Ils ont une imprimerie et un collège ; soixante jeunes gens s'y préparent au professorat ou à la prêtrise. La jeune communauté comporte 30 paroisses et 40 prêtres. L'évêque est flanqué d'un coadjuteur, Mar Iliya, qui, après un séjour de cinq années à New-York aux frais des Américains, en a passé sept à Pétersbourg, pour le compte des Russes. Il porte l'ample robe et les longs voiles des dignitaires de l'Église orthodoxe ; sur la poitrine, un crucifix et l'image de la Vierge. L'ardeur de ces néophytes envisage déjà la création en Perse d'un patriarcat chaldéen-orthodoxe.

Non point que les chrétiens de la Perse soient

particulièrement malheureux. Les missions s'accordent à reconnaître la douceur relative du régime persan. Il ne subsiste de ce côté aucune haine entre sunnites et chiites, entre chrétiens et musulmans ; tous sont également exposés aux déprédations des Kurdes et à la rapacité des puissants. L'impôt est en lui-même peu élevé, le loyer des terres raisonnable. Il est généralement admis que les grands seigneurs persans se montrent libéraux à l'égard de leurs paysans; le mal viendrait des intendants et des petits propriétaires.

La répartition des taxes, le *gueural* (vois et prends) sur les travailleurs, les immeubles et le cheptel, le partage de la récolte prêtent à de facile abus ; de même, les cadeaux, les corvées, les punitions et les amendes; c'est la destinée commune à tous les ra'yat du pays. Je ne sais si ce fut une idée très heureuse de soustraire les non-musulmans à l'autorité du gouverneur local pour les livrer à des *kargouzars* ou *serperests*, relevant du ministère des Affaires Étrangères. Les publicistes russes affirment que cette institution fut due à l'initiative de la Russie, aussitôt après le traité de Tourkmantchaï ; lord Curzon en reporte tout l'honneur à la diplomatie anglaise. Quoi qu'il en soit, les plaintes sont générales contre ces malencontreux fonctionnaires. Privés de traitement, obligés à des sacrifices pour obtenir leur place, il leur faut vivre sur leurs administrés. Chaque affaire entraîne son bénéfice ; et les prétentions sont d'autant plus grandes que les administrés sont moins nombreux.

Aussi l'intervention des missionnaires est-elle constamment réclamée pour protéger les villages ; le *millet-bachi*, le chef de la nation, chargé des rapports

avec les autorités, est, en fait, le procureur de la mission ; et celle-ci est d'autant plus achalandée qu'on lui suppose plus d'influence. La conversion en masse des nestoriens, la défection de protestants et de catholiques furent dues à l'espoir d'une toute-puissante action russe, s'exerçant en faveur de la nouvelle communauté orthodoxe; les déceptions qui suivirent en ramenèrent bon nombre au bercail. D'où une tendance naturelle à s'immiscer dans les affaires des villages, afin d'y gagner des prosélytes.

Désireuse de maintenir son groupe en haleine, chaque mission publie son journal : et Ourmiah possède une presse plus abondante qu'aucune autre ville de Perse. Quatre journaux paraissent régulièrement en langue chaldéenne : les missionnaires Français publient chaque mois la *Kala d'chrara* (la voix de la vérité) ; les Américains, le *Tahrira d'bahra* (le rayon de lumière) ; les Russes, tous les deux mois, *Ourmiah-Orthodoxata* (Ourmiah Orthodoxe) ; la jeunesse chaldéenne, piquée au jeu, fait paraître, tous les quinze jours, une feuille nationale, *Kaokhva* (l'Étoile).

La plupart des chrétiens sont ra'yat; très peu font le commerce. Ils s'habillent comme les musulmans, au milieu desquels ils vivent. Les femmes, enveloppées dans une étoffe noire, portent sur la tête une petite toque que recouvre le voile ; elles ont coutume de se cacher le visage à l'approche des étrangers. Il n'existe chez les Chaldéens aucun nom patronymique ; les noms de baptême sont réunis par le mot *bar* (fils de). La vie chrétienne tourne autour des imamzadès, tout autant que la vie musulmane.

Des tombeaux ou des chapelles attirent les vœux et les pèlerinages ; la veillée annuelle de la fête du

saint devient une nuit d'orgies; le gardien, placé par le prêtre, s'enrichit des offrandes apportées par les fidèles. Les caractères, rusés et sournois, se ressentent d'un abaissement séculaire. Sollicités par toutes les sectes, ces gens penchent à choisir la plus profitable et exploitent de leur mieux la croyance qu'ils ont adoptée. Le monde protestant, surtout les États-Unis, est visité par des quêteurs chaldéens soi-disant pasteurs, qui recueillent des aumônes pour leur église. Les orthodoxes commencent à prendre le chemin de la Russie.

Les juifs habitent Ourmiah et Ouchnou; la première de ces villes en contient trois cent cinquante familles, le groupement le plus nombreux de race israélite, existant dans l'Azerbaïdjan.

IV

CHEZ LES KURDES

D'Ourmiah à Saoudj-Boulak. — Le district de Soldouz. — Village offert en *pichkech.* — La migration des Karapapaks — En pays kurde. — Kérim-Agha. — *Tamacha* ; musique ; jeu de *taghalèh.* — Mokris et Deh-Bokris. — Le tombeau de Pir-Boudaq-Sultan. — Le commerce de Saoudj-Boulak. — Le sunnisme persan : le mufti chaféi ; le chef des confréries religieuses. — Danse nationale : le *tchioupi.* — Les « diseurs de chansons ». — Poésie kurde. — Contestations de frontières. — Le village de Kadr Agha. — Hospitalité kurde ; chants de bienvenue. — Le sacrifice du mouton. — Le « joli garçon » de Kerbé Réza Khan. — La plaine de Miandouab. — Méragha. — Le prétendu tombeau d'Houlagou. — La tribu des Moghaddams. — Un *mourchid* Nématoullahi. — Chez le prince Imam Kouli Mirza. — Dehkargan. — Retour à Tauris.

Nous sortons d'Ourmiah par la porte de *Bazarbach* (le bout du bazar). Des murs en terre battue bordent la route : beaucoup de villages, de vignes, de melonnières, des champs de blé et de millet. Auprès du lac, des lagunes et des rizières. Les cultures se prolongent ininterrompues sous la saulaie. Nous passons entre les derniers contreforts de la grande chaîne et le massif isolé du Bizaou-Dagh. Un pont de quatre arches sur le Chehri-Tchaï et nous voici dans la plaine de Barandouz.

Peu à peu les collines se rapprochent ; nous attei-

gnons le bord du lac, recouvert de dépôts salins et de boues puantes. Dans les arbres, quelques villages espacés : Raché-Kend, Dach-Agher, Disadj, à 42 kilomètres d'Ourmiah. C'est la vallée de Daul, à l'extrémité de la province. Aucune trace de populations chrétiennes. Disadj est entièrement sunnite et sert de résidence au *Kazi*, à la fois prêtre et juge pour les 20 villages sunnites de la vallée. La plupart sont chaféis; quelques-uns, venus du Caucase, restent fidèles au rite hanéfi. Hadji Mollah Abdoullah Kazi porte le turban blanc, enroulé sur le bonnet pointu des Kurdes. Ayant achevé ses études religieuses dans un collège de la montagne, il vint à Disadj remplacer son père. Quel que soit leur rite propre, il dispense invariablement à ses justiciables la jurisprudence chaféie.

Le *Guezdermé Déressi* (la vallée de la peur) est un mauvais passage, où les Kurdes viennent attaquer les convois d'ânes portant à Ourmiah l'orge et le blé du Sud. Désormais on ne rencontre plus que gens armés de fusils et vêtus du costume kurde : larges pantalons tombant jusqu'aux pieds, veste courte, ceinture épaisse, garnie de poignards et de cartouchières, sur la tête un bonnet de feutre blanc — entouré d'un foulard à glands ou à franges. Le pays est nu ; les villages deviennent rares et petits, les terres basses émergent au fond du lac; de l'autre côté, se dresse la masse indistincte du Sahend. Le district de Soldouz commence avec la passe de Kamar Ghada (la ceinture de pierres) et le village de Cheikh Ahmed ; plus bas s'arrondit un étang desséché par l'été. Le propriétaire du village As'ad Khan, Serheng (colonel), est venu jusqu'au col avec ses cavaliers.

Du geste, il montre sa terre et dit en s'inclinant profondément ; « Ce village appartient à Votre Seuil Élevé : je le lui offre en *pichkech*[1]. »

30 kilomètres de Disadj à Mehmed-Yar. — De tous les villages de la plaine arrivent des cavaliers. Une superposition de feutres longs et étroits recouvre la croupe entière des chevaux ; des glands de soie pendent aux selles ; des franges de cuir s'attachent aux poitrails ; de larges étriers, incrustés d'argent ; des ceintures, des costumes aux couleurs voyantes : les turbans enroulés autour des bonnets pointus sur les longs cheveux que sépare une raie médiane, les mousselines détachées des manches flottent au vent. Les chefs viennent précédés de *ferrachs*, porteurs de cannes d'argent.

La montagne est aux Kurdes ; les Karapapaks occupent la vallée du Ghadar-Tchaï, qui se jette au sud dans le lac d'Ourmiah. Soldouz, le nom du district, était celui d'une tribu mongole, dont toute trace a disparu. Les occupants actuels s'appelaient naguère des Boztchallou. Ils appartenaient à une tribu turque, fixée aux environs de Hamadan. Schah ʿAbbas les dispersa, en établit un groupe entre Tiflis et Akstafa. Fuyant la conquête russe, leurs descendants passèrent à Van, où ils reçurent le surnom de *Karapâpaks* (bonnets noirs). Après la paix de Tourkmantchaï, ʿAbbas Mirza leur concéda le district de Soldouz ; où ils n'ont à fournir ni impôts ni soldats. Lors de la der-

1. Seuil élevé (*Djénabé-ʿAli*) est l'équivalent d'Excellence. Il s'applique, en Perse, à un nombre illimité d'individus. Le pichkech est l'hommage de l'inférieur au supérieur. Vous ne rencontrerez rien sur votre route qui ne vous soit aussitôt offert en pichkech. C'est une formule banale de la politesse persane. Les Espagnols disent avec la même sincérité: A *la disposicion de Vd.*

nière migration, Naghi Khan se trouvait être le grand chef, l'*ilkhani* de la tribu; un de ses neveux, Hadji Nedjef Kouli Khan, Émir Touman, est encore reconnu comme chef héréditaire; mais le gouverneur de l'Azerbaïdjan, désireux de briser une autonomie dangereuse, a remis l'autorité effective à un autre membre de la famille, Hasan 'Ali Khan, Mirpendj, avec le titre de gouverneur. L'organisation de la tribu s'est pourtant conservée. Chacune des sept fractions possède son *sardesté* (tête de colonne). Négadeh, un gros village de 600 maisons, sert de chef-lieu au district. Les Karapapaks comptent 5.000 familles ; tous sont chiites ; ils possèdent, pour leur usage propre, une branche spéciale de seyyeds, les *Oulad Seyyed 'Ali Marhoum* (les fils de feu Seyyed Ali) qui les ont constamment suivis dans leurs divers déplacements. Mêlé aux sept fractions, les 120 villages contiennent un résidu d'Afchars, d'Arméniens, de Chaldéens et de Juifs ; en outre, un millier de familles de Van, qui vinrent partager sur le sol persan la fortune des Karapapaks ; ceux-là restent sunnites. Les chrétiens — 200 familles, également réparties entre les deux nations, — sont cultivateurs, dispersés parmi les musulmans. Les juifs, 300 familles, font le petit commerce et le colportage ; les deux tiers d'entre eux, avec le grand-rabbin, résident à Négadeh.

Mehmed-Yar se trouve sur la grand'route, à 12 kilomètres à l'est du chef-lieu. De là, deux chemins conduisent à Saoudj-Boulaq. Le plus direct, 30 kilomètres, traverse la montagne ; Agha Mohammed Schah, le premier Kadjar, y passa et lui laissa son nom. Pour plus de sûreté, on nous fit faire un détour par les cultures et les pâturages du Ghadar Tchaï.

Dans la plaine de Chehréviran, nous arrivons en pays kurde. Sur la crête attendent, alignés, quarante cavaliers et l'agha du village voisin. Kérim Agha monte une jument blanche (chez les Kurdes, la jument a plus de prix que le cheval), tatouée à la tête et aux flancs, pointillée des deux côtés de la crinière et de la queue ; le fusil sur la cuisse, son frère Gharam Agha le suit. Tous deux exécutent des voltes rapides au-devant de nos voitures, tandis que la fantasia de leurs cavaliers se répand à travers la plaine. L'agha revêt son costume des grands jours : caraco de feutre marron par-dessus la veste noire, ceinture de soie noire, à fleurs, où passe un poignard recourbé ; sur la tête rasée et recouverte d'un linge blanc, un turban violet et un bonnet pointu en peluche jaune à gland noir. Il y a des années que son père est mort à Kazel-kop, sur le bien de la famille. Elevé par son oncle, ʿAziz Agha, le *beglerbegui* de la tribu, il est venu vivre dans son village de Kozé-Kehriz. De l'étage de sa maison, garni de tapis qu'ont fabriqués les femmes pendant le chômage de l'hiver, il domine le groupement des terrasses où s'amoncellent à l'arrière-saison les roseaux, les herbes sèches et les galettes de fumier : au delà, la plaine jaunie, fermée par une ligne de collines.

Comme tous les seigneurs kurdes, Kérim Agha réside sur sa terre. Il est grand, mince, le nez recourbé, la figure rasée, le teint basané ; il a maintenant trente ans et n'a encore pris qu'une seule femme. L'âge venu, un domestique de sa confiance s'en fut chercher quelque parti sortable, parmi la noblesse des environs. les femmes kurdes ne portent point de voiles; mais il n'y a que les gens du commun pour vouloir connaî-

tre leur femme avant le mariage. La décision une fois prise sur l'avis du messager, un parent se chargea de la demande, conclut l'affaire, fixa la dot[1]. Au jour marqué pour la cérémonie nuptiale, plus ou moins éloigné selon les convenances, un cortège de cavaliers et de serviteurs alla chercher la fiancée, avec des tambours et des flûtes. A mi-chemin, attendait l'époux, entouré des siens ; quand il vit la jeune fille, il lui présenta, selon la coutume persane, un fruit ou l'extrémité d'un pain de sucre, en signe d'acceptation. A la maison, un mollah dressa l'acte séance tenante et remise fut faite de la dot. Le ménage a déjà trois enfants qu'instruit le mollah local ; ils apprennent le dialecte de leur tribu, le persan, un peu de turc.

Kérim Agha est un gentilhomme campagnard, tout à la dévotion et à l'agriculture. Lui-même administre son village, qui n'a ni maire, ni intendant. Il vend son blé et fait ses achats à Ourmiah, plus rarement à Saoudj-Boulak. Quelque difficulté survient-elle parmi ses paysans, c'est lui qui rend la justice ; entre deux villages, les aghas, presque toujours apparentés, s'empressent d'arranger l'affaire ou de la remettre à la décision de mollahs connus.

Notre hôte vit simplement occupé du soin de son village ; il ne se rend à Saoudj-Boulak que pour visiter le kazi et le médecin, ou bien sur l'appel du gouverneur persan, dont il accepte loyalement l'autorité. Parfois même, il pousse jusqu'à Chérifkend, où réside le cheikh Yousouf Chems-ed-Din, son directeur de conscience, le saint homme dont il suit la discipline et la règle de prières.

1. Elle varie de 1 à 1.000 tomans selon la position des gens.

Le lendemain, au lever du jour, deux hommes parcourent les ruelles de Kozé-Kehriz, afin de réunir les cavaliers. Le *tapledji* tape sur son tambour ; le *tchaouch* joue d'une flûte grosse et courte, qui rend un son grêle. Devant sa porte est accroupi Kérim Agha, le fusil sur les genoux. Nous partons à travers la plaine. De Kazelkop, le vieux *beglerbegui* nous a rejoints avec ses gens ; de temps à autre, la musique éclate ; les flûtes sortent d'une gaine de bois ; plusieurs cavaliers frappent, avec une lanière de cuir, de petits tambours pointus, fixés à l'arçon de leur selle. Jusqu'à Saoudj-Boulak, il n'y a plus guère que 20 kilomètres; le chemin se rapproche de la rivière, qui sort d'une gorge remplie de saules. Au delà de Yousef-Kend, la route cesse brusquement d'être carrossable ; de la ville et des villages voisins, plus de cinq cents cavaliers sont venus grossir notre troupe ; on m'amène un cheval harnaché d'or, portant au cou un collier en lamelles d'or. A l'issue du défilé, grand *tamacha* (spectacle). C'est toute une cavalcade qui déborde sur la campagne ; au-devant de mon cheval, les grands chefs exécutent les voltes rapides prescrites par la courtoisie kurde. Plusieurs cavaliers partent au galop pour lancer le *taghaleh*, un bâton de bois léger, muni, aux deux bouts, d'un tampon de cuir ; le bâton frappe la terre, vole en rebondissant aux côtés du cheval et doit être rattrapé dans l'air par un joueur adroit.

Saoudj-Boulak est une petite ville de 15.000 habitants, étagée sur la rive droite de la rivière, dans un élargissement de la vallée ; sur la rive gauche, les jardins et les vignobles. C'est la seule province de l'Azerbaïdjan où les Kurdes soient descendus jusqu'à

la plaine ; ils y forment le groupement le plus nombreux de leur race existant au nord de la Perse[1]. Les Kurdes s'y trouvaient déjà à l'époque de Tamerlan. Les annales du pays racontent que les Mokris s'étendaient alors du Tigre au lac d'Ourmiah, sous l'autorité de deux frères, Baba Omar et Mir Pacha, établis l'un sur le versant persan, l'autre près de Mossoul, sur le versant turc. Les Mokris eurent le mauvais goût de s'opposer à la fortune naissante des Séfévis ; la destruction de leur capitale donna son nom à la plaine de Chéhréviran (la ville détruite). Leur chef erra de montagne en montagne, puis fit sa soumission et devint gouverneur héréditaire pour le compte de la dynastie nouvelle. Le fondateur de Saoudj-Boulak, Chir Khan, mourut en guerroyant contre les Turcs. Son fils, Pir Boudak Sultan, qui florissait dans la seconde moitié du XVIIe siècle, reste l'ancêtre vénéré; il fit construire et dota de fondations pieuses la grande mosquée de la ville ; la coupole de son tombeau garnit la hauteur voisine; l'édifice est ruiné, envahi par les pierres tombales de la famille ; des alignements de dalles, plantées en terre, se poursuivent au dehors. Boudak Sultan eut deux fils : 'Abdulaziz Sultan et 'Abdullah Beg. Du premier sont descendus les *Khanzadès*, groupés dans la ville ; du second, les *Begzadès*, dispersés dans la campagne. Ces deux branches forment la noblesse de la tribu et lui fournissent des chefs. Cependant, au milieu du dernier siècle, un Mokri vulgaire devint gouverneur général de l'Azerbaïdjan ; il en profita

1. On estime qu'il y a, sur le territoire persan, le long de la chaîne du Kurdistan, de 600 à 800.000 Kurdes : de 250 à 450.000 dans le Nord, 120.000 à Senneh et dans l'Ardélan ; 230.000 à Kermanchah.

pour détruire, dans sa tribu d'origine, le pouvoir des fractions privilégiées. Dès lors, les Mokris ont cessé de se gouverner eux-mêmes ; un gouverneur persan réside à Saoudj-Boulak.

Depuis trois ans, un homme de Tauris, Rachid-ol-Molk, réussit dans ce gouvernement difficile. Il est seul, avec un groupe infime de fonctionnaires, à représenter parmi les Kurdes l'autorité persane. Aucune garnison ne les appuie. Le Chiisme les isole ; aux mois de Ramazan et de Moharrem, des prédicateurs viennent spécialement de Tauris les édifier de leurs pieux récits. La population ne fournit ni soldats, ni cavaliers ; elle paye des impôts dérisoires. D'autre part, si la tribu a perdu son organisation primitive, les fractions ont conservé la leur ; vis-à-vis d'elles l'administration devient affaire de tact et de diplomatie ; elle s'impose aux gens de la plaine, ménage ceux de la montagne pour ne les point pousser du côté des Turcs ; la distribution de pensions, de titres honorifiques et de grades militaires sert à rattacher les individus.

Il y aurait environ 50.000 familles de Mokris, 10.000 de Deh-Bokris. Ces derniers se sont faits les meilleurs auxiliaires du gouvernement. Au XVIII[e] siècle, la misère les chassa de Diarbékir ; traversant les terres des Mokris, ils arrivèrent sur le lac d'Ourmiah. Industrieux et actifs, leur domaine s'étendit jusqu'à absorber la plaine entière de Chéhréviran; ils comptent maintenant 200 aghas de villages. Le plus riche d'entre eux, Kadr Agha possède toute la vallée jusqu'aux portes de Saoudj-Boulak.

Quel que soit leur degré de soumission au pouvoir central, Mokris et Deh-Bokris restent également

fidèles à leurs origines kurdes. Ils tiennent à parler le dialecte spécial à leurs tribus ; et, comme le kurde est un idiome iranien, ils apprennent plus volontiers le persan que le turc. Une soixantaine de familles arméniennes, quelques chaldéennes, vivent tranquillement parmi eux. Un millier de familles juives ont adopté le costume et les mœurs kurdes. Ils sont disséminés partout, plus nombreux à Saïn-Ghalé, Miandouab et Sardecht, occupés au colportage, au petit commerce, aux petits métiers.

Le commerce de Saoudj-Boulak est aux mains des Kurdes et des Juifs, auxquels se joint un groupe de commerçants venus de Tauris, un autre de gens de Mossoul, Arabes, Chaldéens et Jacobites. Ces derniers importent, par la passe de Ravandouz, les tissus de laine et de soie fabriqués en Syrie. Les autres achats se font à Tauris, Hamadan, surtout Ardébil. La grande forêt, recouvrant la montagne entre Bani et Sardecht, fournit aux maisons de la place les produits d'exportation, gommes et noix de galle, gagnant la Russie par Astara; certaines matières tinctoriales, destinées aux industries de Tauris et de Hamadan.

Comme les autres Kurdes, Mokris et Deh-Bokris sont sunnites et chaféis. Ils attachent peu d'importance au clergé officiel. Le mufti, Mollah Mohammed, est un Mokri; ses ancêtres étaient, prétend-il, les chefs spirituels de tout le Kurdistan ; le temps réduisit à la seule province de Saoudj-Boulak la juridiction de la famille. Encore le gouverneur prend-il maintenant sur lui de nommer les juges et desservants de mosquées, si bien que le rôle de Mollah Mohammed se borne à l'administration des fondations pieuses, dont les revenus défrayent les mosquées et les écoles. Seyyed

Kérim *Nakib* préside aux confréries religieuses ha-tuelles en pays sunnite. Deux confréries, les Kadris et les Nakchabendis, se disputent la clientèle ; ces derniers se trouvant les plus nombreux, il va sans dire que le gouvernement a remis l'autorité à un Kadri. Presque tous les Seyyeds de la province prétendent descendre de Sidi Abdelkader El-Guilani; mais bon nombre ont renié le saint homme de Bagdad pour se rattacher à son rival de Bokhara. Au reste, le sang du Prophète ne procure pas une influence illimitée ; les Kurdes ne veulent relever que de leurs cheikhs, élevés dans les plus célèbres collèges de la montagne ou de la vallée du Tigre, qui réussissent à leur en imposer par leur piété et par leur science. L'origine ne fait rien à leur succès. A l'heure actuelle, les deux plus grands personnages de la province sont un vieillard aveugle, le cheikh Yousouf Chems-ed-Din, de Chérif Kend, et le cheikh de Zenbil, Hadji Seyyed ᶜAbdel-kérim ; le premier pourrait disposer de 30.000 adhé-rents, le second de 50.000. Tous deux sont Nak-chabendis. Après leur mort, la foule dédaigneuse des ignorants seyyeds visitera les tombeaux des cheikhs comme des imamzadés.

Le gouverneur de Saoudj-Boulak m'a donné l'hos-pitalité. Rachid-ol-Molk est un homme jeune encore et fort élégant ; sa grande maison domine la rivière[1]. Un groupe de Kadris vint opérer dans le jardin, sous la direction du chef des confréries... quatre derviches agitèrent leurs tambourins ; un grand feu fut allumé ; un fakir plaça entre ses dents une plaque métallique,

1. A la table fort soignée de Rachid-ol-Molk, on servit des *bivèzas* longues tiges spéciales aux montagnes kurdes, macérées dans le lait caillé et le vinaigre.

chargée de braise ardente ; un autre plaça un poignard sur sa joue et fit mine de l'enfoncer. L'après-midi, les filles kurdes ayant eu scrupule de danser devant un étranger, la jeunesse d'Israël consentit à « se prendre au *tchioupi* ». — La danse nationale est une interminable farandole, au son de la flûte et du tambour : un pas en avant, un pas en arrière, avec un léger balancement du corps. Hommes et femmes, mêlés ensemble, se tiennent par la main. Tous revêtent le costume kurde. Les femmes portent une superposition de jupes claires, un corsage de velours ou de brocart, un voile blanc à ramages, retenu par un foulard noué autour de la tête ; en sautoir, une écharpe de soie noire ; aux oreilles, de larges cercles d'or ; un collier de monnaies pend du voile et passe sous le menton ; un autre garnit le front ; les joues sont fardées de rouge, les sourcils réunis par une ligne noire Quelques-unes, plus coquettes, font remonter jusqu'à la pointe du nez une étoffe noire triangulaire, cachant tout le bas du visage.

Le soir, il y eut musique. Deux chanteurs renommés de la ville, Sa'id et Ahmed Emin, la ceinture garnie de poignards, des mouchoirs bleus serrés autour de leurs bonnets pointus, apportèrent leurs instruments[1] guitare, et tambour à pied.

De leurs origines orientales, les Kurdes tiennent le goût naturel de la poésie et de la musique ; les « diseurs de chansons », *goranibechs*, colportent de maison en maison les vers des poètes ; le jour, ils travaillent de leur métier et deviennent musiciens le soir. Il paraît qu'il existait jadis une poésie et une

1. La guitare, usitée en Perse, *tar*, est à double renflement ; elle se termine par un long manche, orné d'ivoire.

musique spéciales aux Kurdes ; le rythme était vif, l'inspiration ardente, comme il convient à une race guerrière. Aujourd'hui, les influences arabes ont prévalu ; les airs s'alanguissent en soupirs prolongés ; la poésie n'a d'autre objet que les femmes, le vin ou les fleurs ; elle s'épuise aux complications amoureuses des *ghazels* arabes. Il n'y a plus de kurde que la langue.

Chaque dialecte possède ainsi son trésor de versification populaire, et voici deux pièces que nous chantèrent les jeunes Mokris :

Votre gorge est une orange fraîche, également délicieuse, qu'elle soit sûre ou douce. J'aime vos beaux yeux, vos sourcils et votre taille. Je veux les chanter sur la guitare. O Dieu, viens à mon aide ; car j'ai perdu ma bien-aimée. J'aime vos beaux yeux, vos sourcils et votre taille. Ce mois est celui de la naissance du Prophète ; c'est aussi le mois du mariage de ma bien-aimée, quand, avec des sanglots, je me suis affaissé sur le sol.

L'arak et le vin ne sauraient me troubler : il n'y a que vos yeux glauques pour me rendre ivre. Je suis venu de Suleimanieh, de la vallée aux fleurs jaunes. J'allais retrouver les yeux de ma Leïla. A Suleimanieh, il y a du vent et de la poussière. Entre vos deux seins, passe la vallée de Karavankouch[1]. Avant que je n'en meure, prenez votre kandjar et tuez-moi.

Vers le milieu du dernier siècle, un grand poète se leva parmi les Kurdes, qui, dépassant les limites de sa tribu, s'imposa à toute la race. *Chaᶜer Nali* était un mollah de Suleimanieh, dans le Kurdistan turc ; ses vers ont maintenant pénétré dans les vallée les

1. Une vallée dans les montagnes du Kurdistan, où les caravanes ont beaucoup à souffrir du vent et de la poussière.

plus écartées. Les poésies suivantes nous furent traduites en persan par le mufti de Saoudj-Boulak :

O ma bien-aimée, vos cheveux flottants, votre taille ondulée, ont bouleversé la journée de ma vie. Comment se fait-il que je ne pleure point de ce que vous ayez cent fois brisé le flacon de mon cœur avec la pierre de votre dédain ? C'est que le vin de mon cœur est fait des pleurs venus de mes yeux. Comment ne se répand-il pas, puisque le flacon qui le contient a été brisé en cent endroits ? Là où vous rencontrerez l'eau salée ou rouge comme le sang, ce n'est pas qu'il y ait eu du sel ou que le sang y ait coulé. Sachez que c'est le lieu où j'ai pleuré, versé des larmes de sang. Bien que je ne possède rien, je voudrais voir votre visage. Les orphelins dénués de tout osent paraître devant le soleil. Or, je suis un orphelin ; votre visage est un soleil. La passion de mon cœur est seule cause de mes emportements et de mes pleurs ; le feu provoque ainsi l'ébullition de l'eau. Le peintre le plus célèbre de la Chine ne saurait rendre la forme de vos sourcils ; leur arc n'a pas été dessiné par une main humaine ; c'est une création divine. Nali, le poète, faible comme la fibre du roseau, ténu comme un de vos cheveux, veut être placé sous vos pieds. Foulez-le à votre guise; mais ne le frappez point et ne le rejetez pas.

La vie de Khezr[1] n'est pas aussi longue que la moitié de vos cheveux; un seul d'entre eux fait cent anneaux pour enchaîner le cœur qui vous aime... O ma bien-aimée, vos sourcils ont la forme d'un sabre sortant aiguisé du fourreau : leurs froncements coupent d'un fil tranchant le cœur qui vous aime. Le voile sombre de vos cheveux recouvre, avec la clarté de votre visage, le cœur qui vous aime... Ne dites point que l'ombre est mauvaise ; car les papillons savent trouver dans l'obscurité le point brillant qui les attire.

1. Khezr-Élie est un des patriarches sémites, qui a trouvé l'eau d'éternelle jeunesse.

vos yeux feignent l'ivresse ou le sommeil; on ne saurait distinguer s'ils sont déjà endormis ou si le sommeil y va pénétrer. Mes soupirs ont écarté les cheveux de votre visage, mais vos yeux ne veulent point me voir. Le nuit passe au souffle du matin, le jour apparaît; ainsi mes soupirs ont fait apparaître le visage de ma bien-aimée; mais vos yeux ne se sont pas ouverts... O soleil, auquel les étoiles empruntent leur lumière, Nali, le poète, dépérit loin de vous ; de même, sur son commencement et sur sa fin, s'animait la lune, trop éloignée pour recevoir la clarté solaire.

En ce moment, une commission persane réside à Saoudj-Boulak. Il s'agit de régler une contestation de frontière, d'accord avec une commission turque qui se promène quelque part du côté de Mossoul. Sauf sur quelques points, de l'Ararat au golfe Persique, la frontière turco-persane n'a jamais été délimitée. Des commissaires anglais et russes en commencèrent l'étude en 1843, et leurs travaux, interrompus par la guerre de Crimée, aboutirent à une convention de 1869, qui laissait entre les deux pays une bande indécise de territoire. Pareil état de choses est propice aux contestations. Le printemps passé, l'administration persane avait avancé ses postes de douane; les tribus des crêtes voyaient d'un mauvais œil le chef nommé par les Persans. Il n'en fallut pas davantage pour appeler les Turcs, qui occupèrent les trois districts de Decht, Mergéver et Tergéver. Depuis lors, on négocie. Les diplomaties anglaise et russe s'évertuent, à Constantinople, sans grands résultats; les Allemands eux-mêmes y trouvent un prétexte pour chercher à jouer leur rôle en Perse.

A 5 kilomètres de la ville, en descendant la rivière, se trouve Agri Kach, un grand village de neuf

cents maisons, boulevard de la puissance de Kadr Agha. Cet homme s'est fait, lui-même; Deh-Bokri, il a grandi de la faveur gouvernementale, qui tenait à s'asssurer un point d'appui solide contre les Mokris, à proximité du chef-lieu. Pensions et honneurs lui ont été prodigués ainsi qu'à ses fils. Il fut l'*ilkhani* de sa tribu ; 8.000 paysans vivent sur ses terres ; 1.000 de ses cavaliers sont prêts à accourir au premier appel du gouverneur ; il fournit même au ministre de la Cour une quarantaine d'hommes pour la garde royale. Presque centenaire, Kadr Agha est un petit vieillard diaphane, grelottant sous ses fourrures. Ses deux fils, déjà âgés, Choudja'-ol-Molk (le brave du royaume), et Samsam-os-Soltan (le sabre du souverain), m'accompagnent au village paternel. Leurs cavaliers s'allongent en ligne dans la vallée de Saoudj-Boulak ; au-devant, marche le groupe des derviches Kadris, agitant en l'air ses tambourins ; pour solliciter une aumône, le spécialiste s'approche de mon cheval et fait mine de se percer la joue de son poignard.

Les maisons d'Agrikach, plus basses que celles des campagnes persanes, forment une masse grise d'où pointent les peupliers. Les paysans, armés de fusils, garnissent les rues étroites ; sur les terrasses, les femmes vêtues de bleu, la figure dévoilée, la tête couverte d'une longue capeline rouge attachée sous le menton par un ruban ou un collier. A mes côtés, deux *gorani bechs* à cheval chantent des souhaits de bienvenue composés par la muse locale :

Quand il y a paix et amitié entre deux gouvernements, il est d'usage universel que leurs nationaux en visitent les territoires réciproques. La Perse et la

France sont deux sœurs, l'une habitant l'Europe, l'autre l'Asie. Les deux pays sont les plus beaux et les meilleurs de tous. M... est instruit, plein de qualités solides, réfléchi, perspicace ; devant lui l'ennemi est sans forces. Les siens s'enorgueillissent de son énergie et de son expérience, comme fait Tokio de son Mikado. Il est venu de Téhéran visiter villes et villages ; il s'est levé comme la lune du milieu du mois. C'est un hôte noble, généreux et magnanime, qui est venu au pays de Djem (la Perse)...

Partout où il a passé, les cavaliers l'ont reçu avec la musique, les tambourins, les *taghalehs* et les *djérids*, Mais, nulle part mieux que sur le territoire des Mokris. des Begzadés, des Deh-Bokris, des Mamechs, des Monkris, des Zoudios, des Kourks et des Motkaris[1]. Tout le monde l'a reçu avec une extrême magnificence ; car il était le premier qui eût honoré les Mokris de sa visite. Toute la province de Saoudj-Boulak s'offre à lui en *pichkech.* Le gouverneur, Rachid-ol-Molk, est heureux de recevoir un tel hôte, de la part du gouvernement persan. Bien que ceci soit chanté en vieux dialecte kurde, il exprime bien la sincérité de notre caractère et la pureté de nos intentions.

Au centre du village, séparés par une petite place, se trouvent les habitations et les jardins de Kadr Agha. Nous y prenons le thé. Les *gorani bechs* continuent leurs chansons. Sur le sol s'alignent des plateaux, remplis de melons et de pastèques. des corbeilles de raisins, de prunes et de figues, toute la splendeur des fruits de la Perse.

10 kilomètres par delà la montagne, nous arrivons à Khatounbagh ; les paysans sont rangés à l'entrée du village ; en face d'eux se placent les cavaliers ; un homme maintient un mouton et l'égorge d'un

1. Noms de tribus et de fractions kurdes.

coup rapide ; la tête sanglante roule sous les pas de mon cheval ; mes gens s'emparent de la bête, que leur attribue la coutume persane. Le propriétaire, Séham-os-Soltan (la flèche du souverain), chef de police à Saoudj-Boulaḳ, a confié à son oncle Sa'doun Agha l'administration de son bien. Les 80 maisons du petit village descendent vers la ravine, bordée de peupliers; au delà, remontent vignobles et melonnières ; plus haut, les étables, dont le toit aigu s'enfonce dans la montagne. La maison du maître possède une galerie et un étage, meublés de tapis, de feutres et d'étoffes brunes à dessins noirs. Le repas est servi sur de grands plateaux : des pilaus, où des baies d'épines-vinette se mélangent au riz ; des ragoûts ; des *kébabs*, enfilés sur de longues tiges de fer et enveloppés de feuilles de pain ; des *chirinis* (bonbons) ; des bols de sirops et de laitage ; puis du café turc et des tchibouques à fumer.

Le chemin, à peine tracé, suit les pentes ; le village de Khatchi marque l'entrée de la large plaine où les deux rivières, venues du Sud, le Tatavou et le Djigatou, coulent parallèlement vers le lac d'Ourmiah ; quelques champs isolés de ricin et de coton ; un lac desséché recouvre d'une tache blanche les abords de Kerbé[1] Réza Khan. Parmi les cavaliers et les paysans qui se pressent autour de nous, à côté du mouton qu'on égorge, le « joli garçon » du lieu, vêtu d'un pantalon rouge et d'une tunique verte, les cheveux longs et flottants, exécute une danse engageante, au son du tambour et de la flûte. Le village à 300 maisons, tout proche du Tatavou, qui forme la limite

1. Diminutif de *Kerbélaï*.

des territoires kurdes et de la foi sunnite. Son propriétaire, un begzadé fort endetté, a dû abandonner pour vingt années, au tadjer-bachi[1] russe de Tauris, l'administration de sa terre.

La plaine est riche, elle produit le blé, l'orge, le riz, le coton, le ricin, le chanvre, les pois et les lentilles, qui se vendent à Ourmiah ou à Méragha ; le tabac gagne Tauris. Afin de créer un lien entre Turcs et Kurdes dans la plaine qu'ils se partagent, un marché du jeudi, *Pendjchembé-Bazar*, a été organisé sur le bord de la rivière, près du village de Ghebagh-Kendi. Nous y passons un vendredi ; le sol est foulé par les animaux, encombré des détritus du marché de la veille. Tout le pays, de Tauris à Hamadan et Kermanchah, y fréquente la foire de bétail. Le sous-gouverneur de Miandouab en a la surveillance et perçoit les taxes.

Le bourg et les jardins de Miandouab (entre deux eaux) réunissent les deux rivières. C'est une importante agglomération de 2.000 maisons, appartenant au domaine royal. ʿAbbas Mirza la peupla de Beloutches du Kerman, et d'un ramassis turc, cueilli dans l'Azerbaïdjan ; quelques familles arméniennes, 160 familles juives. Une humidité propice développe les vignobles, les cultures maraîchères et les champs de coton.

La plaine reprend au delà du Djigatou, les voitures s'embourbent dans les fossés d'irrigation, bordés de

1. Le *tadjer-bachi* (chef des marchands) remplit, en Perse, vis-à-vis des consulats le même office que font, en Orient, nos députés de la nation. Il est censé être le chef de la colonie et le porte-parole de tous. Dans le Nord de l'Iran, les Russes ont multiplié les tadjer-bachis, qu'ils ont fait reconnaître comme de véritables agents consulaires ; parfois même ils en nomment deux, l'un pour les chrétiens, l'autre pour les musulmans.

melonnières ; quelques villages dénués d'arbres ; au loin une ligne de hauteurs, dominée par le Sahend. Le pays est peuplé de Tchahardaulis, tribu lekhe, primitivement établie dans les montagnes du Fars. Quand la lutte du Nord et du Midi, des Kadjars contre les Zends, eut abouti au triomphe de la dynastie actuelle, Agha Mohammed Schah voulut détruire le bloc des tribus adverses ; il entraîna plusieurs fractions à sa suite, parmi lesquelles un millier de familles tchahardaulies. A la mort du roi, leur chef, Norouz Khan, prit la fuite, se dirigea vers l'Ouest, et s'établit, avec les siens, dans la plaine, alors déserte, de Miandouab. 18 kilomètres plus loin, nous atteignons les arbres du Mourdi-Tchaï et le grand village domanial de Malékendi. 24 kilomètres encore jusqu'à Méragha. La route franchit une succession de collines ondulées, que des amoncellements de pierres ont fait nommer *Kara Ghochoun* (les armées noires). La vallée du Soufi-Tchaï sort du Sahend et s'élargit vers le lac ; les interminables jardins de Méragha remontent les premières pentes et s'enfoncent entre les contreforts de la montagne.

La ville connut des jours illustres. Elle fut la première capitale des Mongols et resta leur séjour d'été. A côté de la mosquée du Cheikh-ul-Islam, deux tours en briques s'élèvent sur des soubassements de pierre : l'une est ronde, très simple, à moitié détruite ; l'autre en forme de décagone, recouverte d'une coupole. Les portes cintrées, les inscriptions koufiques, les reliefs des murs ont perdu une bonne part de leurs revêtements de faïence bleue. Dans l'intérieur court, presque intacte, une inscription circulaire. Point de noms sur les pierres tombales. La

croyance populaire y veut voir le tombeau d'Houlagou, fondateur de la dynastie mongole. Les gens informés affirment, au contraire, que ces tours contiendraient, tout au plus, la sépulture de sa mère et de ses femmes. Selon la coutume de sa race, avant la conversion à l'islamisme, le souverain lui-même se serait fait enterrer sur les collines, au fond de la plaine de Miandouab, où toute trace en a disparu.

Traversant le Khorassan, Houlagou ramassa sur sa route Khodja Nassr-ed-Din et Tousi, grand astronome et philosophe renommé. Cet homme suivit les hordes mongoles et se fixa à Méragha. Les hauteurs pierreuses, à l'ouest de la ville, portent encore le nom de l'observatoire, *Rasad-Khaneh*, qu'y avait fait établir Nassr-ed-Din. Il en reste quelques débris de briques, des fossés, des traces de chemin pavé. Le savant avait choisi, pour ses expériences, le plus beau point de vue du pays : au pied, la masse verdoyante des peupliers, des saules, des jujubiers et des noyers, qui entoure l'enceinte fortifiée de la ville et remonte vers le Sahend ; de l'autre côté, la vallée du Soufi-Tchaï, le lac brillant au soleil, les îles, et, dans la brume, à peine distintes, les montagnes du Kurdistan.

Au XVIIIe siècle, là comme ailleurs, une famille réussit à s'élever, de la tribu des Moghaddams qui peuplait le pays. Deux frères, Hadji Kasem et Hadji ʿAli Mohammed, surgirent d'entre les fractions divisées, se distinguèrent dans la guerre turque, reçurent pensions et honneurs, avec l'autorité sur la tribu. Ahmed Khan, leur successeur, mieux inspiré que le Chakkaki de Mianeh, le Dumbéli de Tauris et l'Afchar d'Ourmiah, évita de se prononcer contre

les Kadjars ; les dépouilles de ses voisins malavisés vinrent récompenser sa prudence. Feth 'Ali Chah le nomma beglerbegui de Tauris, épousa l'une de ses filles, en fit épouser une autre à son fils aîné, Mohammed 'Ali Mirza, gouverneur de Kermanschah. Jaubert visita Ahmed Khan, lors de son passage à Tauris, et fut frappé de ses idées de progrès. Ainsi écartée de son lieu d'origine, la famille en perdit le gouvernement héréditaire ; mais elle y demeure très puissante ; les descendants d'Ahmed Khan possèdent la majeure partie de la plaine et fournissent ordinairement les gouverneurs de la province.

Le sous-gouverneur, Mansour-os-Sultan (la victoire du souverain), un très jeune homme, tient la place de son oncle absent. Il nous reçut dans la maison familiale. Le *Narandjistan* (l'Orangerie) est situé un peu hors de la ville. Des appartements, séparés par des serres, s'ouvrent sur une longue cour, garnie de bassins et de parterres de fleurs. Les volets de la chambre où j'habitais étaient en vieux vernis-martin : d'un côté, des bouquets de fleurs sur fond d'or ; de l'autre, des paysages, avec des femmes et de jeunes garçons. La cheminée de la salle à manger portait une inscription persane : « Puisse ce foyer durer jusqu'au dernier jour ! Que la lampe y reste éternellement allumée ! »

Hadji Mirza Kébir Agha est un des grands personnages religieux de l'Azerbaïdjan. Le vieillard est recroquevillé sur un matelas dans une chambre claire, ouverte sur les fleurs du jardin. Sa figure est mobile et expressive : sa moustache, sa barbe, ses sourcils, teints au henné, se hérissent quand il parle,

deux jeunes gens, un mollah et un seyyed, sont respectueusement accroupis aux pieds du maître. Kébir Agha prétend descendre de Schah Né^emetoullah, dont le tombeau honore Kerman ; dans la dispersion de la famille, ses ancêtres s'établirent à Méragha, où il est reconnu comme *mourchid* par tous les Né^emetoullahis du Nord-Ouest de la Perse. Il se glorifie d'avoir attiré des arméniens, des juifs, des sunnites ; néanmoins, le nombre de ses disciples reste assez faible ; il n'aurait sans sa direction que 1.500 derviches. Les écoles théologiques de la Perse chiite n'ont point l'expansion des confréries religieuses du sunnisme. Elles dédaignent les masses, pour atteindre orgueilleusement l'adhésion des classes cultivées. Le cheikh sunnite est un apôtre populaire ; le chiite est souvent un professeur de philosophie à usage des gens du monde. Kébir Agha a mis son enseignement en vers persans. Le recueil du *Bahr-el-Asrar* (la mer des secrets), prêche, sans grande originalité, le néant des choses d'ici-bas. La pièce suivante est assez curieuse, car elle jette un jour pittoresque sur la conception persane du bonheur terrestre.

O mon cœur! admettons que vous ayez cueilli toutes les fleurs de ce monde — admettons que, royalement, vous ayez réalisé tous vos espoirs. Admettons que, du premier au dernier jour, vous ayez reposé sous une tente céleste. Admettons que vous ayez vécu au bord d'un ruisseau, dans un jardiu dont les arbres atteindraient le ciel. Admettons qu'aux lèvres de belles maîtresses, douces comme le miel, vous ayez bu l'eau d'éternelle jeunesse. Admettons que toutes les beautés se soient offertes à vous. Admettons que femmes et garçons aient comblé tous vos désirs. Admettons que de l'Orient à l'Occident, vous ayez pu acheter, comme

esclaves, toutes les belles filles et tous les jolis garçons. Admettons que le sabre vous ait conquis la Chine et l'Inde, l'Europe et le pays de Roum. Admettons que tous les rois de la terre se soient prosternés devant vous. Admettons que ces mêmes rois, aussi grands poètes qu'Aboul-Madjan, aient composé en votre honneur des *ghazehs* et des *kasidas*. Admettons que vous soyez devenu le plus savant des docteurs et que votre science ait été reconnue en tous lieux. Admettons que vous soyez une fleur qui vient d'éclore. Vous n'en serez pas moins piqué par l'épine de la mort.

Votre dernier jour venu, le message de mort arrivé, vos mains se trouveront liées ; ni parents, ni amis ne réussiront à vous guérir. Le loup de la mort mettra sa patte sur votre vêtement et le déchirera du haut en bas. Le printemps de votre vie est terminé, l'automne est là. L'esprit s'est envolé de votre corps... vos proches vous ont placé dans la terre. Vos amis ont fui... vous n'avez plus à vos côtés que les bonnes actions de votre vie.

Modjrem [1], votre vie est terminée. Plaisirs et jouissances sont choses du passé! Comment, avec tous vos péchés, oserez-vous demander l'entrée du paradis! Il faut, pour y pénétrer, avoir acquis des mérites.

Méragha peut avoir 40.000 habitants, tous musulmans, à l'exception de 200 familles arméniennes. Les gens de Tauris peuplent le bazar; toutes les marchandises lourdes arrivent d'Ardébil; les fruits secs s'exportent par Astara, le coton, la cire et le miel, produits sur les pentes du Sahend, par Djoulfa [2].

24 kilomètres jusqu'à Chichevan, en contournant

1. *Modjrem*, le coupable, surnom que le poète se donne à lui-même, suivant la coutume de la poésie orientale.

2. On calcule que Méragha exporte annuellement 3 ou 4.000 caisses de fruits secs ; 10.000 boîtes de miel ; 3.000 ou 4.000 balles de coton.

le Sahend ; d'abord deux gros villages, Khormazed et Ravecht, dans des vallons successifs ; puis à travers la plaine nue, nous gagnons l'oasis de verdure créée par les eaux du Dizadja-Roud.

Le prince Imam Kouli Mirza, petit-fils de Feth ʿAli Schah, est seigneur de Chichevan. Son père, Melek Kaem, fut installé par Abbas Mirza dans le gouvernement d'Ourmiah, qu'il détint pendant quatorze années. Il s'attacha au pays, acheta sur le lac de nombreux villages. Le fils hérita des goûts paternels ; sa haute naissance lui valut le gouvernement des principales villes de l'Azerbaïdjan ; entre temps, il réside sur sa terre. Ses principaux intérêts se trouvent dans la plaine de Miandouab, où il possède dix-sept villages ; il n'en a que quatre dans la vallée du Dizadja-Roud, avec une superficie de 1 farsakh 1/2 de long sur 1/2 de large. C'est là néanmoins qu'il a fixé son habitation : une suite de bâtiments et de cours, ombragés de peupliers et de platanes, entourés de vignobles, de jardins d'abricotiers et d'amandiers. Les produits en sont variés : le blé, l'orge, le coton, le ricin, les amandes et les raisins secs ; au bord du lac, le riz. 2.000 moutons, 400 bœufs ou buffles paissent les pâturages salés, créés par le retrait des eaux. Imam Kouli Mirza est de taille moyenne; les longs cheveux noirs, la moustache tombante, commencent à grisonner ; la figure est rose et aimable. Il porte l'uniforme militaire avec les armes de Perse en brillants sur les pattes d'épaule. Son père avait fait venir un ménage français pour l'éducation de ses enfants ; il en a gardé une certaine connaissance de notre langue. C'est un homme pieux et digne qui n'a fait d'autre voyage

que celui de Kerbéla. Ses manières sont parfaites ; sa maison bien tenue ; le dîner fut excellent.

Le lendemain matin, nous partîmes à cheval, suivis de cavaliers, de chevaux tenus en main, de lévriers et de faucons ; si le prince apercevait quelque oiseau, il le rejoignait au galop et le tirait au vol. A l'ouest, une chaîne de collines sépare du lac la plaine du Dizadja-Roud. La région est peuplée de Baharlou, l'une des sept tribus turques qui soutinrent la naissante fortune des Séfévis. L'anse de Ghalich-Dagh sert de port ; les embarcations touchent une plage de sable entre deux pointes rocheuses ; au large, les îles montagneuses émergent des eaux très bleues. Imam Kouli Mirza détient le monopole de la navigation sur le lac d'Ourmiah. Actuellement, il met en service trois barques pontées, avec neuf hommes d'équipage chacune ; il attend l'arrivée prochaine d'un bateau à vapeur. Les barques s'engagent au travers des îles, et, par bon vent, gagnent, en huit ou neuf heures, la côte d'Ourmiah ; elles y portent les fers et tissus, venus d'Ardébil ; le tabac constitue le fret de retour.

La passe de Karka Bazar nous ramène promptement vers la grande plaine salée, rejoignant le massif du Chahi à la vallée de Tauris. Nous avons achevé de contourner le Sahend. A droite, la vallée de Chéramin, puis celle de Dehkhargan, enfoncée dans les derniers contreforts de la montagne. La petite ville a 12.000 habitants, parmi lesquels une demi-douzaine d'Arméniens. Ses jardins produisent surtout des amandes, une bonne proportion de fruits secs, un peu de coton. Les villages, le commerce appar-

tiennent aux gens de Tauris. Dehkhargan est le chef-lieu d'une province dont les trois districts occupent le versant nord du Sahend.

48 kilomètres encore jusqu'à Tauris. La route traverse l'interminable plaine ; les caravansérails, les caravanes se multiplient. Aussitôt passé le gros bourg de Zerdaroud, se montrent de plus en plus distinctement la colline rougeâtre d'Aïnal-Zéinal et la masse noire de l'Ark.

V

DE TAURIS A LA CASPIENNE

De Tauris à Ardébil. — La province de Sérab. — La tribu des Schah-Seven : son origine, sa répartition. — Les fractions établies dans le Savalan-Dagh ; leur organisation — Ardébil — Un entrepôt du commerce russe dans le Nord-Ouest de la Perse — Arméniens et juifs. — La dynastie Séfévie. — Le « tombeau du cheikh ». — Le Trésor de la mosquée. — La « famille du cheikh » ; Seyyed Ahmed, le « chef des serviteurs ». — Bénéfices des Seyyeds Séfévis ; les pèlerinages. — Le Taliche. — Les Olouflou. — Le district de Velkidj. — Le khan de Namin ; Saarem-os-Saltanèh. — Villages sunnites. — La route d'Astara ; la forêt des régions caspiennes. — Le commerce du port. — Pêcheries russes. — D'Astara à Enzéli.

110 kilomètres de Tauris à Sérab. — Aussitôt franchi la passe de Dchébbli, on quitte la route de Zendjan et Kazvin pour longer, vers le nord, le petit lac Kouri Gueul. Quelques villages au fond des vallons successifs : Arichtanab, qui appartient à un *moustofi-divan*, un comptable du prince héritier ; Kurd Kendi, Douz-Douzoun, Bahraman, propriétés du Kelanter de Tauris ; sur la droite, au pied des montagnes, Chérabian. Point de propriétaire pour nous recevoir. Il faut demander asile dans la moins mauvaise maison des villages et disposer notre campement entre les quatre murs nus d'un balakhaneh; les tapis,

étendus sur le sol, constituent le seul mobilier des campagnes. Le chemin remonte la large vallée de l'Adji-Tchaï (la rivière amère), aux bords recouverts de dépôts salins. Peu d'arbres : au fond, une ligne de hauteurs ferme la vallée, joignant la chaîne du Koh-é-Bouzgouch (la montagne à l'oreille de chèvre), au massif du Savalan-Dagh, 4.600 mètres, dont la crête dentelée et neigeuse se perd dans les nuages.

Précédée du petit village de Guilekabad, Sérab forme une vaste agglomération au milieu des jardins. La ville, d'aspect triste et délabré, peut avoir 15 ou 20.000 habitants. Sérab est chef-lieu d'une petite province, divisée en deux districts (Sérab et Garmaroud), avec 150 villages. Les terres de la haute vallée du Adji Tchaï sont toutes aux gens de Tauris, surtout parmi l'entourage du Véliᵉahd. La population comprend les restes de la tribu des Chakkakis ; bon nombre portent le bonnet conique en peau de mouton, habituel au Caucase. Les nomades Schah-Sévèn descendent du Savalan pendant l'été, font leurs achats en ville, y vendent des moutons, du beurre et du lait ; quelques-uns s'y sont fixés. Retenu à la cour par les responsabilités de sa charge, Séif-ol-Mémalêk (le sabre du pays), chef des gardes de la princesse héritière, n'a cure de son gouvernement de Sérab et l'abandonne à un sous-gouverneur de son choix.

Jusqu'à Ardébil, 72 kilomètres. — La gorge du Adji-Tchaï s'enfonce dans le Savalan. Une montée rapide conduit à la passe de Saïn : deux villages, Mangouta et Imam Tchaï ; au delà, Saïn-Gayé, dans les rochers et la verdure. La route devient mauvaise, le passage difficile. Nous voyageons accompagnés d'un

gros de cavaliers, chargés de relever les voitures, si celles-ci venaient à verser. De l'autre côté de la montagne, dans la vallée de la rivière Balouk, le village de Nir.

De Mangouta à Nir, la propriété du sol revient aux héritiers de Khosro Khan, ancien *ilbègui* des Schah-Seven, auquel le gouvernement fit payer de sa vie la turbulence de ses administrés. Les habitants sont un mélange de Tates et de Schah-Seven. L'invasion mongole n'a point dépassé le plateau de Sérab. Si des incursions passagères dévastèrent le pays d'Ardébil, la population primitive n'en fut guère affectée ; le cours entier du Balouk et du Kara-Sou resta aux Tates jusqu'à l'Araxe. Pourtant la langue persane a disparu devant le turc : après la bataille d'Angora, Tamerlan ramena dans la plaine d'Ardébil un lot de captifs turcs, pour y demeurer sur les instances du cheikh Sefi. Les Schah-Seven peuplèrent les montagnes voisines ; beaucoup, renonçant à la vie nomade, sont venus s'établir en plaine, où ils réussirent à décomposer la masse iranienne.

Les *Schah-Seven* (les amís du Roi) appartiennent au groupement arbitrairement créé par Schah ʿAbbas pour remplacer les tribus turques privilégiées, qui avaient soutenu dans le principe la dynastie séfévie. A l'appel du monarque, des volontaires turcs se présentèrent en foule : de toute la Perse, de la Mésopotamie et même de l'Asie antérieure. C'étaient gens dont les ancêtres avaient suivi, pour la plupart, la fortune des Seldjoukides ou celle des descendants de Gengis-Khan. Ils servirent à constituer dix tribus, dont les noms rappellent encore les origines. Schah ʿAbbas leur confia la sécurité de Kazvin, la capitale

primitive de la dynastie, et la défense des frontières occidentales, menacées par les Turcs Ottomans. Ils se trouvèrent répartis dans les trois provinces de Kazvin, Téhéran et Zendjan, dans les deux forteresses naturelles du Sahend et du Savalan Dagh[1]. Naguère, le gros des Schah-Seven avait été fixé autour de Kazvin ; ceux-là sont aujourd'hui très réduits ; quelques groupes de tentes se sont dispersés ; beaucoup se perdirent parmi les populations sédentaires. Il en fut de même avec les Schah-Seven du Sahend ; si bien que le Savalan est devenu le dernier boulevard de ce groupe ; ils y restent nombreux et compacts, malgré l'attirance de la plaine et la déperdition continue qui en résulte. A l'exception du Karadagh, toutes les montagnes, encadrant le bassin du Karasou, sont occupées par les Schah-Seven : 19.700 familles, partagées entre 60 fractions ou *odjaks*.

L'été, ils vont au *yelak*, dans la montagne, faire paître les troupeaux de bœufs, moutons, chevaux et chameaux qui constituent leur principale richesse. La mauvaise saison les ramène au *kechlak*, soit dans leurs villages, soit dans les campements de la plaine. Les campements, dont la composition d'été diffère parfois de celle de l'hiver, leur sont reconnus par un usage prolongé. Chaque odjak a son *ketkhoda*, choisi dans son sein par le chef suprême de la tribu ; cet homme maintient l'ordre parmi les siens, aplanit les diffé-

1. Les tribus des *Schah-Seven* se trouvent ainsi décomposées les Kourballou et les Bagdadis (gens venus de Bagdad) se répandirent dans la plaine de Téhéran; les Inanlou se partagèrent entre les provinces de Téhéran et de Kazvin; les Afchars et les Douirans occupèrent les montagnes du Khamseh. Dans l'Azerbaïdjan furent placés les Yourtchis, les Hadji-Khodjalou, les Kodjabaghlou, les Foulardlou et les Sardarlou.

rends, perçoit des impôts fort minimes. Le grand chef, l'*ilbégui* des Schah-Seven, est, selon les circonstances, élu par les contribuables ou désigné par le gouvernement ; il est généralement chargé de l'administration de la province.

Ardébil aurait 60.000 habitants; la ville doit son développement à une double cause, le commerce et la religion. Le plateau, étant trop élevé pour la culture du coton ou du raisin, ne peut exporter que des moutons, destinés aux steppes de l'Araxe. Mais l'avantage de sa position y fixe le principal point de répartition pour le commerce russe d'importation dans le Nord-Ouest de la Perse. Les marchandises lourdes, — sucres, fers, pétroles, — incapables de supporter le prix élevé des transports terrestres, empruntent les canaux, le Volga et la Caspienne, pour arriver au port d'Astara, d'où elles sont réexpédiées jusqu'à Ardébil, sis à moins de 60 kilomètres dans l'intérieur, par delà la chaîne côtière.

La distribution de ces marchandises, effectuée par les soins des négociants de la ville, crée un immense mouvement de caravanes. La sphère d'attraction commerciale d'Ardébil s'étend de Zendjan au sud du lac d'Ourmiah, — descend jusqu'à Hamadan et touche même Tauris. En chiffres ronds, 5.000 chevaux et mulets, 2.500 chameaux sont régulièrement affectés à ces transports. En cas de besoin, durant l'afflux de l'été, on fait appel aux 3.000 chameaux des Schah-Seven du Sahend, ainsi qu'à ceux d'Avadjik, sur la frontière turque, employés d'ordinaire au commerce de Trébizonde. Les chameaux sont concentrés en quelques mains ; certains disposent de 3 ou 400 de ces animaux ; un personnel de 5.000 individus vit

de cette industrie. Chaque négociant a ses chameliers et muletiers attitrés ; il est d'usage que les mêmes bêtes de charge fassent constamment la même route. Été comme hiver, les caravanes, une fois formées, partent sous la direction du maître des animaux ; chaque groupe de sept forme un *ghatar*, une ligne, confiée à un *djélodar* spécial. On voyage la nuit, on se repose le jour; le convoi marche accompagné d'un manifeste, adressé par l'expéditeur au consignataire.

Les marchands musulmans sont en majorité dans les douze caravansérails, siège de cet important commerce. Il s'est cependant formé, à côté d'eux, un groupe arménien et un groupe juif. Les Arméniens ont essaimé de Tauris. Ils sont, en tout, une vingtaine de familles, négociants et artisans, entretenant, à leur usage, une église et une école. Parmi eux, un médecin éduqué à Constantinople ; un autre, le docteur Sissak Moujikian, de Diarbékir, qui, après avoir passé douze années à Paris pour ses études de médecine, a dû fuir sa ville natale devant le régime turc ; enfin un Chaldéen protestant, envoyé à Chicago par les missionnaires américains d'Ourmiah. Peu de ces gens sont sujets russes. Le principal d'entre eux, un commerçant, M. Schahdaziantz, est *tadjer-bachi*, agent consulaire de Russie ; il veille aux intérêts d'un petit groupe de familles musulmanes, venues du Caucase, qui s'occupent d'agriculture ou de l'exportation des moutons [1].

La colonie juive est une simple délégation des négociants israélites d'Hamadan, chargée des achats

1. En 1905-1906, il est sorti pour 1.848.000 krans de moutons à destination de Moghan par la douane de Bilecevar. La défense d'exportation du bétail est levée sur cette frontière.

de produits russes. Elle comprend une trentaine d'individus sans cesse renouvelés. Éloignés de leurs familles, tous vivent groupés autour de leur petite synagogue, au caravansérail Hadji Choukour. Deux rabbins et trois médecins sont le seul élément stable de la communauté. Après avoir étudié à Hamadan la loi et la médecine, le grand rabbin, Rabbi Johanna Benchimol, un vieillard à la longue barbe blanchissante vêtu d'un costume persan, habite Ardébil depuis quarante-cinq ans. Il a voyagé par tout l'Orient, appris l'hébreu, le turc, le persan, le kurde, l'arménien, un peu de russe. Il vit isolé, maintenant parmi les siens les pratiques du culte mosaïque et du sacrifice rituel.

L'apport des districts voisins, Mechkin et Khalkhal, a peuplé la ville ; bon nombre de nomades s'y sont fixés : des gens de Tauris ; quelques Turcs. Lors de la décomposition de la Perse, survenue au XVIIIe siècle, Ardébil ne fit point parler d'elle. Il n'y put s'élever comme ailleurs, en Azerbaïdjan, de grande famille aspirant à l'indépendance. Pourtant, les fonctions héréditaires de *ketkhoda-bachi* sont maintenues dans une même famille, par firman d'ᶜAbbas Mirza ; un Turc, ᶜAli Akbar, Moᶜin-er-Rayᶜat (le soutien des sujets), y a succédé à son père; c'est à lui de désigner les chefs des six quartiers et le *darogha*, chef de police. Le *kargouzar*, délégué du ministère des Affaires Etrangères, et gouverneur des non-musulmans, Mirza Ahad, est un homme du pays, détenant la place depuis vingt-quatre ans. En l'absence du gouverneur récemment destitué, Mirza ᶜAli Khan, Émir Touman, administre la province ; il est venu de l'ᶜIrak ᶜAdjemi, s'est établi à Ardébil et possède en plaine quelques villages.

Vers la fin du xve siècle, surgit à Ardébil la plus glorieuse des dynasties persanes. Son véritable fondateur Cheikh Séfi-ed-Din (l'homme pur de la religion), était le 22e descendant du 7e imam Mousa Kazem. Depuis six générations, ses ancêtres habitaient la Perse, installés dans le Guilan, ensuite dans un village voisin d'Ardébil. A ceux qui venaient visiter leur *Khanégah* (asile, ce que l'on appellerait, dans l'Afrique du Nord, une Zaouïa), ils parlaient discrètement des revendications des Alides, cherchant à inspirer le respect de cette famille infortunée, persécutée par les usurpateurs du Khalifat. Les seyyeds voyageaient et leurs plaintes remplissaient la Perse, alors livrée aux migrations des Turcs et des Mongols ; aucun n'avait cependant réussi à grouper de force suffisante pour soutenir un pouvoir éventuel. Cheikh Séfi parut au moment propice : c'était au milieu du xive siècle ; l'empire mongol tombait en ruines ; Tamerlan s'apprêtait à venir. Cheikh Séfi étudia à Chiraz, puis chez un ascète du Guilan. Ce dernier lui donna sa fille et son manteau, le chargea de prêcher le soufisme à Ardébil, avec la « doctrine des Douze »[1]. Cheikh Séfi s'y construisit une maison et une *koumbèd* (nous dirions une *koubba* dans l'Islam méditerranéen), — où il fut enterré après trente années de prédication. Ce fut le premier apôtre efficace du chiisme en Perse ; on le visitait de l'Irak et de l'Azerbaïdjan ; les gens se convertissaient en foule ; il comptait, à sa mort, un million et demi de disciples.

L'autorité religieuse était fondée ; restait à dégager

1. Quand un cheikh devient vieux, il donne son manteau à celui de ses disciples qu'il veut pour successeur de sa science et de ses vertus.

l'autorité politique. En pays musulman, les chefs spirituels trop achalandés provoquent la juste méfiance des pouvoirs établis. Pendant tout le xve siècle, les princes turcomans du Mouton Noir, qui se succédaient à Tauris, regardèrent avec inquiétude l'affluence de disciples attirée par les successeurs du Cheikh Séfi. Ceux-ci durent, à plusieurs reprises, chercher asile au Guilan ; ensuite, ils errèrent du Caucase à la haute vallée du Tigre. En cours de route, ils eurent la chance de contracter mariage dans la famille du prince turcoman du Mouton Blanc, qui régnait à Diarbékir. Les Séfévis joignirent ainsi une alliance politique à leur clientèle religieuse ; le soin de leur sécurité les forçait à agir ; autour d'eux les principautés se décomposaient ; les Turcs Ottomans apparaissaient aux frontières. Dès lors, les cheikhs deviennent batailleurs, et leurs adhérents forment une armée. Après la mort de son père et de ses frères, le fils cadet de Sultan Haïdar, Schah Isma^cil, se rend maître du Caucase, de l'Azerbaïdjan et de l'ʿIrak, réunit les terres persanes, et crée la Perse moderne, unifiée par le chiisme contre la menace du Turc.

Parmi les quatre-vingt-quatre mosquées d'Ardébil, il n'en est pas de plus vénérée que le « Tombeau du Cheikh ». On désigne sous ce nom l'ensemble des constructions, successivement élevées par les rois séfévis, autour de l'habitation primitive de leur ancêtre. Une porte, aujourd'hui isolée. — donne accès sur la cour d'entrée, devenue un marché de fruits et de légumes. Une cour allongée, plantée de poiriers, et un étroit couloir, recouvert de belles faïences à fond jaune, conduisent à une dernière cour, assez petite, sur laquelle s'ouvrent la mosquée nom-

mée «la maison du Paradis» et les chapelles funéraires. Des faïences bien conservées, où l'écriture des versets du Coran forme le principal motif de décoration, ornent les murs, la porte et les fenêtres ; au bout de la chapelle, un mur abaissé sépare la cour du cimetière des seyyeds, Cheikh Séfi et Schah Ism'aïl, le saint et le guerrier, auteurs de la grandeur séfévie, y reposent côte à côte sous des tours rondes, incrustées de briques bleues et surmontées de dômes, où nichent les cigognes. Plusieurs des successeurs spirituels de Cheikh Séfi et les cinq premiers rois séfévis — (de Schah Isma'il à Schah 'Abbas) reposent dans la mosquée d'Ardébil, sans parler de plusieurs princes de leur famille.

La foule oisive de la mosquée s'était amassée autour de l'étranger, introduit en un lieu si auguste. On me pria d'enlever mes chaussures avant de pénétrer dans le sanctuaire. L'intérieur a tout l'aspect d'une chapelle chrétienne ; il est décoré de lignes et de feuillages or sur fond bleu foncé ; les portes sont garnies de plaques d'argent; au premier étage des galeries latérales, des niches profondes devant les fenêtres, Au fond, une grille d'argent marquerait le commencement du chœur; la chapelle se rétrécit ; le plafond s'abaisse. Une grille d'or ferme la tour où se trouve le tombeau du Cheikh Séfi. Les parois sont recouvertes de carreaux à reflets métalliques ; une inscriptions court à hauteur d'homme ; les fenêtres sont fermées de volets d'argent incrustés d'or. Le cercueil est en bois des Indes, très fouillé ; au devant, des cierges allumés et une table d'offrande.

Entre les deux grilles d'argent et d'or s'ouvre un corridor conduisant à une seconde tour ; la décora-

tion en est identique ; le tombeau de Schah Isma'il est en bois, inscrusté d'ivoire et de turquoises, avec des versets du Coran en relief. Une théorie ininterrompue de paysannes, vêtues de cotonnades rouges, leurs enfants dans les bras, s'agenouillait devant les divers pupitres posés à terre, y baisait dévotement la reliure des Corans ; puis, avant d'entrer dans la chambre funéraire, embrassait sur la porte d'argent les images en écriture comme on fait aux icônes des églises orthodoxes.

Dans une niche, auprès d'une fenêtre, m'attendait Seyyed Ahmed, *khoddam-bachi* (chef des serviteurs) entouré de seyyeds et de mollahs. Son père, Mir Fatha, chef des gardiens du tombeau, était à Tauris pour affaires. Lui-même a dépassé la trentaine, grand, gros, la barbe noire très courte, les cheveux rasés sous son turban noir. Il se fit remettre un paquet de clefs, enveloppé d'un linge, en rompit le sceau et les gens de la famille déplièrent successivement devant nous les dix-huit tapis de prière, gloire de la mosquée d'Ardébil. Ce sont de petits tapis, spécialement fabriqués aux XVIe et XVIIe siècles, à Tauris, Ispahan et Kerman pour être offerts au saint tombeau par de pieux donateurs. Les noms des douze imams forment la bordure... En haut, la profession de foi chiite, la maxime : « Il faut se hâter de prier avant que le temps ne passe » ou bien le verset du Trône : « Dieu ! Il n'y a de Dieu que lui, le Dieu vivant, existant par lui-même, qui jamais ne dort ni ne sommeille... » Les fonds blancs sont fréquents ; les nuances, fondues par les années, d'une merveilleuse délicatesse.

Seyyed Ahmed me conduisit dans le *Tchini Khaneh*,

une rotonde communiquant avec la chapelle. A terre était aligné le trésor des porcelaines, porcelaines de Chine et de Perse, vases, bols, plats, assiettes, aiguières, une lampe en verre avec inscriptions. Sur toutes ces pièces était imprimé « le Chien du seuil d'Ali » ou « l'Esclave d'ʿAli, Schah ʿAbbas », le cachet du souverain qui les offrit au tombeau de son aïeul.

Un firman royal confie à la « famille du Cheikh » la garde de ces tombeaux. Il reste à Ardébil une centaine de seyyeds Séfévis, ayant part aux bénéfices; les autres résident à Ispahan, qui fut la dernière capitale de la dynastie. L'ombre du Cheikh Séfi est devenue moins lucrative qu'autrefois. En dehors des tapis et des porcelaines, il ne subsiste plus aucune fondation pieuse. ʿAbbas Mirza porta une main sacrilège sur les villages, donnés naguère par les souverains, afin d'assurer le sort de leur parenté, et les fit vendre au profit du fisc ; en compensation, les tombeaux reçoivent annuellement la proportion dérisoire de 90 kharvars de blé. Après les avoir ainsi ruinés, les Kadjars s'employèrent à détruire l'influence des seyyeds, en excitant contre eux mollahs et moudjteheds ; si bien que, malgré leur illustre origine, les Séfévis sont devenus quantité à peu près négligeable, et l'on ne juge même plus nécessaire de les pensionner. Néanmoins, les tombeaux font encore leurs frais ; les paysans des alentours y demeurent fidèles ; il y a foule le jeudi et pèlerinage spécial aux grandes fêtes musulmanes. Ceux du Caucase et de l'Azerbaïdjan ne manquent jamais de visiter Ardébil avant de se rendre aux lieux saints. Les derviches y viennent de toute la Perse, quelques-uns même du Turkestan et de l'Inde. Cette affluence vaut aux

tombeaux une quantité appréciable de poulets et de moutons, avec une somme d'argent assez ronde. Il paraît aussi que les propriétaires des villages, autrefois wakfs de la mosquée, s'emploient à racheter par leurs offrandes la faute de leurs ancêtres, acheteurs de ces biens nationaux. Malgré son autorité limitée, Mir Fatha passe pour riche ; on lui attribue 200.000 tomans de fortune, il possède quelques parts de villages, notamment celui de Kelkhoran, où habitait la famille avant sa venue à Ardébil et où serait enterré Cheikh Amin-ed-Din Djebraïl, père du Cheikh Séfi.

Tout s'efface, à Ardébil, devant le tombeau du Cheikh. Avant de devenir un entrepôt du commerce russe, la ville n'avait d'autre raison d'être ni d'autre moyen d'existence. Sur la route de Tauris, la forteresse est un quadrilatère entouré de fossés, de doubles murs et de bastions d'angle ; elle fut, dit-on, fondée par les Turcs. ʿAbbas Mirza la reconstruisit sur les plans des officiers français envoyés en Perse par Napoléon avec la mission du général Gardane. L'intérieur contient le palais du gouverneur, quantité de cours et de bâtiments qui servaient naguère de prison d'État; on y enferma plusieurs fils de Feth ʿAli Schah, dont le nombre et l'esprit d'intrigue constituaient un danger public.

20 kilomètres d'Ardébil à Namin, à travers les champs cultivés de la plaine. Nous nous dirigeons à l'est, par la chaussée d'Astara. Il a plu toute la nuit, la route, qui n'est pas encore macadamisée, est pénible pour les chevaux ; les nuages couvrent les montagnes. Au petit village de Novadeh, nous traversons le Karasou, pour pénétrer dans le Taliche.

Sur les premières pentes du Guervé-Dagh, au sommet duquel passe la ligne-frontière russo-persane, le gros bourg de Namin : 1.500 maisons dans les peupliers et les saules, entourées de jardins fruitiers, déjà jaunis par l'automne.

Le Taliche comprend la chaîne côtière de la Caspienne, du Kour au Chafiroud, près d'Enzéli. La province, préservée des invasions par sa situation même, demeura iranienne. Coupés de l'Iran par les Turcs et les Mongols, les Iraniens du Nord durent développer eux-mêmes leur langue et leur nationalité ; les influences turques et arabes, si fréquentes chez les Persans, ne pénétrèrent point chez eux ; et le dialecte *talichi*, comme ceux du Guilan et du Mazandéran, conserve plus de traces des idiomes antérieurs à la langue persane. Mais ce dialecte n'est pas écrit ; il descend au rang d'un simple patois, bon tout au plus pour la poésie populaire. Le turc pénètre peu à peu ; déjà, à l'extrémité de la plaine d'Ardébil, le district de Velkidj, dit, pour cette raison, le Taliche Turc, est presque complètement turquifié ; dans les villes, à Lenkoran, à Astara, les gens cultivés parlent le turc.

Des khans locaux se partageaient le pays, quand, au commencement du XVIII[e] siècle, un Seyyed Mir ʿAbbas apparut au village d'Olouf, dans le Lenkoran. Ses vertus lui valurent une clientèle et la famille des Olouflou grandit de la sainteté de son auteur ; dans leur petit domaine, les seyyeds du Taliche commencèrent une fortune analogue à celle des Séfévis dans tout le royaume. En 1743, Mir Kara, le fils du pieux seyyed, se trouvait déjà assez puissant pour rendre à Nadir Schah des services appréciables au

cours de la campagne du Daghestan. Il devint Kara-beg et reçut plusieurs villages. Lors de la décomposition de la Perse, la famille, riche et puissante, était en mesure d'aspirer à l'indépendance; Mir Hasan Khan avait détruit les petits princes du Taliche et réuni toute la province; allié avec les grandes tribus du voisinage, il commençait à menacer Recht et, négociant en sous-main avec les Russes, il tenait tête aux Kadjars. En 1813, le traité de Gulistan attribua à la Russie le Taliche de Lenkoran. Alors, Mir Hasan se retourna vers Feth 'Ali Schah et guerroya, dans ses montagnes, contre les conquérants; les plaintes des Russes le firent emprisonner à Ardébil; mais 'Abbas Mirza voulut récompenser un tel homme de son patriotisme et de sa bravoure. Son fils, Mir Kazem, devint gendre du prince et reçut, à titre héréditaire, le gouvernement des trois districts d'Astara, Velkidj et Oudjaroud, avec la garde de la frontière. Sur le territoire ainsi concédé s'éleva le bourg de Namin: 3.000 familles de réfugiés, quittant Lenkoran, vinrent peupler le nouveau village et le district de Velkidj. Le reste du Taliche fut rattaché au Guilan.

A la mort de son père, il y a cinq ans, Mir Sadik Khan, Saarem-os-Saltaneh (le sabre de la dynastie), est devenu Khan de Namin. Il n'a pas trente ans et vit avec ses jeunes frères. Un mollah de village lui apprit, dans le Coran, la lecture et l'écriture, le persan, un peu d'arabe; la langue usitée dans la famille était le turc. Plus tard, un professeur vint de Tauris, qui resta dix-huit mois à Namin pour enseigner le français. Son intruction s'est bornée là; il n'a pas voyagé; de temps à autre, il passe quelques jours à Ardébil afin d'y vendre son blé et régler ses affaires. Car

il relève nominalement du gouverneur de la province : en fait, il ne lui fournit ni argent, ni soldats ; l'impôt qu'il devrait payer est dépassé par les pensions dont jouit une famille aussi puissante, chargée de faire, avec ses propres cavaliers, la police de la frontière. Si Mir Sadik est allé à Tauris, ce fut pour s'y marier avec la sœur d'un moudjtehed de la ville. Il demeure constamment à Namin, d'où il administre ses trois districts et les douze villages qui constituent son bien personnel. Deux journaux, auxquels il est abonné, le tiennent en contact avec le monde extérieur : le *Mollah Nasr-ed-Din,* journal satirique, qui paraît à Tifflis en turc *azeri*, et l'*Habl-oul-Matin*, publié en persan à Calcutta ; il y puise des idées libérales et apprend à critiquer les gouvernements.

Sa maison est grande et confortable. Il me reçut, entouré de ses frères, de deux de ses oncles, portant l'uniforme militaire : Mansour-é-Nizam (le victorieux de l'armée) et Mobasser-os-Saltaneh (le clairvoyant de la dynastie). Ces deux Émirs Toumans passèrent la journée à jouer au trictrac dans une boîte en marqueterie persane, où les deux côtés du jeu se trouvaient séparés par une inscription :

Depuis que j'ai joué et que j'ai perdu votre amour, mon cœur se trouve placé dans la sixième case — [celle où un pion reste enfermé, les dés n'ayant que six points] — et mes forces se sont évanouies.

De la terrasse de sa maison, Mir Sadik voit son village, remontant sur les deux bords de la rivière, le minaret de la mosquée, les petites coupoles des deux bains, les cent boutiques du bazar, les nombreux balakhanèhs et les jardins de sa parenté. Car

Velkidj tout entier appartient à la famille des *khavanin* (pluriel de khan), groupée dans le district et autour de Lenkoran; bien que le khan de Namin nomme les sous-gouverneurs d'Astara et d'Oudjaroud, les siens n'y possèdent guère de villages. Les Olouflou tiennent de leur origine chérifienne l'avantage de réunir entre leurs mains l'autorité temporelle avec l'influence religieuse; leurs seyyeds, morts ou vifs, suffisent à la vénération des administrés.

Non point que toute la population du Taliche soit chiite : il y a dans la montagne des endroits reculés, où n'ont pénétré ni la prédication du Cheikh Séfi, ni le les armes de ses descendants. Dans le Velkidj, une demi-douzaine de villages sont restés purement sunnites ; il en existe d'autres vers Lenkoran et Astara; de même les tribus nomades ont conservé l'ancienne croyance. Les villages sunnites possèdent leurs *kazis* propres ; tous s'inclinent devant la science d'un mufti, élevé à Constantinople, Cheikh Mohammed Séid, qui vit dans la montagne, au-dessus d'Astara.

Nous avions fait un léger détour pour venir à Namin ; nous rejoignons la grand'route au petit village d'Arpa-Tépé. Elle remonte un vallon, traversé d'eaux courantes, où le bétail trouve à paître une herbe très verte ; dans les creux, la montagne pelée se recouvre de broussailles, et de quelques pousses de hêtre. La pluie, habituelle sur les bords méridionaux de la Caspienne, tombe fine et serrée ; le chemin devient de plus en plus mauvais ; les chevaux marchent péniblement sur la boue glissante ; parfois les voitures enfoncent jusqu'aux essieux. Près du col, une longue fondrière ; les caravanes, venant d'Astara, s'y sont embourbées depuis la veille ; les chameaux

ont dû s'arrêter, leurs pieds plats n'avaient plus prise sur le sol aussi incertain ; la route est jonchée de barils de pétrole, qu'il a fallu abandonner, pour dégager les bêtes de charge ; nos cavaliers les écartent et donnent ainsi passage aux voitures.

Sur l'autre versant, descente en lacets rapides. Les travaux ne sont point achevés, de gros blocs de rochers encombrent le chemin. Une voiture verse : aussitôt les cavaliers la relèvent, en invoquant Allah, Mahomet et ʿAli. Les nuages empêchent la vue qui, par temps clair, devrait embrasser tout le Taliche, d'Astara à Lenkoran. La montagne est nue ; les labours remontent très haut sur les pentes ; les semences d'automne commencent à germer ; des ronces, des arbres isolés, — chênes et hêtres. — Les 230 tentes de la tribu des Darilou, qui redescendent l'hiver dans la forêt, occupent les pâturages durant l'été. Depuis Namin, 18 kilomètres, que nous avons mis plus de cinq heures à parcourir.

La forêt commence au village de Héiran, dont les maisons de bois, au toit fixé par de grosses pierres, s'éparpillent dans un fond. Désormais, la route est bonne, bien que coupée, de temps à autre, par des éboulements. Elle suit la gorge étroite de la rivière d'Astara, qui marque la frontière. De tous côtés, lui viennent des torrents et des cascades tombant sur les roches moussues. C'est la splendeur de la forêt des régions caspiennes : un immense fouillis de chênes, de hêtres et de platanes. 10 kilomètres plus loin, à Baharistan, la vallée s'élargit, les montagnes s'abaissent en collines, les rivières se forment, la forêt devient plus variée d'essences : des sureaux, des grenadiers, des figuiers sauvages, apparaissent.

L'aspect des maisons en bois, aux interstices remplis de terre, est très misérable. A l'entrée de la plaine, un pont a été emporté. Nos voitures ne peuvent aller plus loin ; la nuit est déjà tombée. Par bonheur, le téléphone a prévenu les gens d'Astara, qui viennent à notre rencontre.

Astara est une petite ville de 3.000 habitants, sise à l'embouchure de la rivière, par conséquent à la frontière même. Un pont la fait communiquer avec Astara russe. Après les constructions en terre et la rare verdure des hauts plateaux, on ne se croirait plus en Perse; l'aspect est très méridional : les cases en bois ou en terre blanchie à la chaux, recouvertes de paille de riz; les jardins enclos de claies de roseaux; les habitations d'été, les *lams* à deux étages, ouverts aux quatre vents, dont le toit de chaume est supporté par des poutres de bois ; les portes à auvent ; les toitures en tuile des maisons ; les boutiques en plein air, précédées d'une galerie extérieure, — tout cela disparaît sous les saules, les acacias, les figuiers et les mûriers, parmi les buissons de grenadiers.

A la différence d'Astara russe, simple poste frontière et village de pêcheurs, Astara persan, port d'Ardébil, et, partant, de tout le Nord-Ouest de la Perse, prend une importance commerciale considérable. La douane y a été fort bien installée par les préposés belges. Les marchandises, une fois descendues des *kéredjis*, aux rames arrondies, qui, des navires, les portent à terre, trouvent une voie Decauville pour les amener aux magasins. Les terrains du rivage, le droit de *benderi* ou d'atterrissage appartenaient aux khans de Namin ; la douane dut négocier avec eux ; les khans construisirent bureaux

et hangars, et touchent, à titre d'indemnité, une annuité de 12.500 tomans... En 1905-1906, il est entré par Astara pour 11 millions 1/2 krans de sucre, plus d'un million de pétrole, autant de fers et d'aciers, 9 millions et demi de cotonnades, 300.000 de verreries, 162.000 de faïencerie, 480.000 de mercerie. Il est sorti pour 11 millions 1/2 de fruits, 620.000 de gommes, 800.000 de peaux.

Le commerce d'Astara se trouve entièrement entre les mains de sujets russes musulmans, la plupart turcs de Bakou ; ils sont agents des compagnies de navigation et réexpédient les marchandises vers Ardébil ; le commerce local est insignifiant ; on n'exporte à Bakou qu'une petite proportion de cocons, de riz et de bois.

Malgré son mauvais état actuel, la chaussée en construction facilite grandement les communications entre Astara et Ardébil. Elle avait été concédée à une société persane et tracée par un ingénieur indigène, Soléiman-Khan, ancien élève de l'École polytechnique de Téhéran. L'affaire paraissait bonne ; le passage journalier comporte de 6 à 1.500 bêtes de charge, payant trois krans chacune ; les recettes mensuelles pouvaient s'élever à 10 et 12.000 tomans... Malheureusement, la discorde se mit dans la Société, la comptabilité présentait des irrégularités ; les parties lésées mêlèrent les Russes à la bagarre, et une bande de Cosaques, faisant irruption par delà la frontière, les ont récemment introduits dans la place, à la barbe des autorités locales. La route possède maintenant un directeur russe.

Les statistiques douanières d'Astara accusent, l'an passé, une exportation de 550.000 krans de pois-

son. La Compagnie Lianozoff, d'Astrakan, a acquis le monopole des pêcheries persanes de la Caspienne. Astara est une de ses stations principales. L'établissement est situé en dehors de la ville, à l'extrémité d'une lande parsemée de grenadiers nains. Les bureaux, le logement du directeur et des employés, les longues maisons des ouvriers, un hôpital de sept lits, les ateliers de construction et de réparation des bateaux, l'étalage des filets séchant au soleil, s'agglomèrent sur les deux bords d'une petite rivière, qui forme une courbe allongée en se jetant dans la mer. Une centaine de barques à fond plat, montées par trois ou cinq hommes, vont constamment au large de l'embouchure, à la pêche du saumon et de l'esturgeon. Douze postes, échelonnés depuis Enzéli aux divers estuaires de la côte et reliés entre eux par téléphone, envoient leurs poissons à la station centrale dans des barcasses à vapeur. Astara emploie 400 ouvriers, dont la moitié russes ; ceux-ci sont chargés des besognes techniques ; ils ont, chaque année, deux mois de congé, juillet et août, qu'ils vont passer dans leur pays. Un bateau, sa voile unique déployée au vent, entre dans l'estuaire et se range le long du quai. Il y jette le produit de sa pêche. quatre gros esturgeons. On en retire tout d'abord le caviar, gris, crémeux, qui est aussitôt lavé et passé au tamis ; puis, d'un coup de hache, un ouvrier fend la tête, ouvre le corps, brise l'arête médiane et en retire la moelle. Le poisson se trouve prêt à être salé puis expédié à Astrakan.

65 milles d'Astara à Enzéli ; les communications sont à peu près journalières entre les deux ports. La Compagnie Caucase et Mercure fait un service

postal bi-hebdomadaire ; la côte du Taliche se poursuit; les sommets dénudés, les pentes couvertes de forêts admirables ; au bord de la mer, une bande étroite de plat pays. Puis, la côte du Guilan[1] s'in-

1. Enzéli, le principal port persan du littoral de la Caspienne, se trouve à l'entrée de la vaste lagune du Mourdab; les barques la traversent, pénètrent dans une étroite rivière et accostent au village de Piré-Bazar, à 10 kilomètres de Recht. Le traité de Tourkmantchaï contient un long protocole, réglant dans ses plus minutieux détails la réception d'un agent diplomatique par le Schah de Perse. En vertu de ce document suranné, les infortunés envoyés étrangers revêtent leurs uniformes à Enzéli, traversent solennellement la lagune et reçoivent, à Piré-Bazar, les honneurs d'un *istikbal* qui met bien inutilement sur pied les autorités et les troupes de la ville. Si les diplomates se laissent trop souvent déconcerter par la simplicité américaine, il leur reste pour compensation la prévoyance russe et le respect de l'Asie.

Recht est une ville sale et humide de 30.000 habitants, dont les maisons, recouvertes de tuiles, se perdent dans la grande forêt des régions caspiennes. Elle est le centre du commerce des soies en Perse et intéresse, à ce titre, l'industrie lyonnaise. Détruite par la maladie des vers à soie, la sériciculture, célèbre jadis, avait à peu près disparue du pays, quand elle fut rétablie, il y a une quinzaine d'années, par un graineur grec, qui introduisit des graines pasteurisées. En 1899, la maison Bonnet, de Lyon, prit pied à Recht, et y bâtit une coconnerie ; deux ans plus tard, son exemple était suivi par la maison Terrail Payen. La maison Cosséry s'installa dans la campagne pour la vente de graines. Un Persan, Emin-ez-Zarb, avait confié à des Français la construction et l'administration d'une filature Il existe actuellement 48 coconneries, appartenant à des Persans, des Grecs, des Arméniens. La récolte du Guilan peut atteindre 7 ou 800.000 batmans : les coconneries, devenues trop nombreuses, l'introduction de graines de mauvaise qualité, l'excès de graines et la détérioration des cocons ont abîmé le marché, les affaires périclitent. Pour remédier à cette situation, le gouvernement persan a voulu réglementer la sériciculture et vient d'engager en France un inspecteur.

Les trois maisons françaises établies au Gulan sont installées à Recht et à Lahidjan. Elles peuvent absorber 200.000 batmans de cocons, soit un quart de la production totale. Une d'entre elles, seulement, la maison Cosséry fait le commerce des graines; la plupart sont introduites, pendant l'hiver, par des Grecs, qui importent par le Caucase, le transit russe étant ouvert à cette marchandise, des graine de Brousse et des côtes de la mer de Marmara. La graine se vend le plus souvent à crédit, et le graineur doit faire des avances, dont il est par la suite remboursé en cocons. Vers le 15 avril, quand apparaissent les premières feuilles du mûrier, on met les graines à l'éclosion : la récolte commence en juin. C'est alors qu'arrivent les

fléchit vers l'est, et les montagnes s'écartent du rivage.

représentants des maisons de Lyon ; la campagne achevée, les cocons étouffés et séchés dan les coconneries, nos gens quttent le pays, au mois de septembre. Les cocons de Recht sont expédiés à Marseille et à Gênes. En 1905-06, le commerce français a absorbé pour 12.769.142 francs de cocons sur un total de 13.576.358.

[1] Une chaussée à péage, construite par les Russes, monte de Recht à Kazvin ; elle traverse la forêt, s'engage dans la passe du Séfi-Roud, passe les olivettes de Roudbar et le pont de Mendjil pour déboucher sur le plateau d'Iran.

VI

LE CHANGEMENT DE RÈGNE

La mort de Mouzaffer-ed-Din Schah. — Le Gulistan. — Le *Talar* des Brillants. — Cérémonies funèbres. — Translation provisoire du corps au *Tékich*. — Le *Khatm*. — L'enterrement se fera-t-il à Kerbéla? — Le couronnement de Mohammed ˓Ali Schah. — La tiare des Kéyaniens. — L'astrologue du Palais. — La salle du musée. — Le trône de Feth ˓Ali Schah. — La cour de Perse : les *Moustofis*; la tribu des Kadjars. — Discours officiels : la *Khotbé* du prédicateur, la *Kasidé* du poète de cour. — Téhéran illuminé. — Le *Salam* du Roi des Rois. — Le *Derbar*; le trône de marbre. — L'˓*Aïd-è-Kourban*. — Sacrifice du chameau. — Le sacrificateur représentant le Schah. — Désignation du nouveau *Véli˓ahd* — La loi de succession dans la dynastie kadjare.

Téhéran, janvier 1907.

Mouzaffer-ed-Din Schah est mort, le 8 de ce mois, à l'âge de cinquante-trois ans. Souffrant d'albuminurie, il était, depuis plusieurs années déjà, condamné par les médecins.

Dans l'intérieur de l'Ark, où résident, à l'abri de murailles crénelées, le souverain et le gouvernement de la Perse, il existe une grande cour carrée, qui constitue le *biroun* royal. Le Gulistan est un fort beau jardin, planté de platanes, de pins et de cyprès, coupé de vastes pièces d'eau. Les constructions furent élevées par Nasr-ed-Din Schah, sur l'empla-

cement des palais de Kérim-Khan le Zend et de Mohammed Schah. Dans un coin, une petite cour garde encore, avec le nom de Kérim Khan, un reste des bâtiments primitifs. Le côté nord comporte : le palais du musée, celui des Brillants et s'achève par une longue orangerie, où citronniers, orangers et cédratiers poussent en pleine terre, des deux côtés d'une eau courant sur des faïences bleues ; plus loin, le Palais Blanc, servant aux réceptions souveraines, le *Tékiéh*, pour les représentations religieuses des jours saints, le *Sandouk-Khanéh* (garde-meubles) et le *Chems-el-ᶜImaret* (le soleil des palais), dont les tours jumelles découvrent la masse grise de Téhéran, les pentes boisées de Chemran, la ligne neigeuse de l'Elbourz et la pyramide du Démavend.

Mouzaffer-ed-Din vécut ses derniers jours dans le *Talar* des Brillants, composé de plusieurs pièces, aux parois revêtues de cristal taillé, selon le goût persan. Les larges fenêtres, accolées les unes aux autres, s'ouvrent sur la verdure du Gulistan. La chambre principale est meublée à l'européenne : quatre grands portraits en surmontent les portes : ceux de Mohammed Schah et de Nasr-ed-Din, deux du Schah qui vient de mourir ; des tables, des pianos, des bahuts chinois et italiens, des stéréoscopes achetés à Paris, trois cheminées avec chenets et garde-feu, une statuette de la reine Victoria, une vue du Colisée, le tableau des membres de la Légion d'honneur, dressé à l'occasion du centenaire, un portrait de Porfirio Diaz, s'alignent le long des murs. Des orchidées, des fleurs rares garnissent les jardinières ; les lustres sont éclairés à la lumière électrique ; des tapis de Tauris et de Kerman recouvrent le plancher.

Le Schah y est mort à 10 heures du soir. A l'approche de sa fin, la couche du moribond fut tournée dans la direction de la Mecque. Ses fils étaient là, ainsi que les principaux personnages de la cour, le SadrAᶜzam (premier ministre) et le Seyyed-è-Bahreini, un chérif originaire des îles du golfe Persique, que le souverain s'était attaché, afin d'acquérir, par son intermédiaire, les faveurs inhérentes à la descendance du Prophète. Selon la coutume islamique, qui ne veut faire entendre d'autre parole aux mourants que la profession de foi musulmane, les assistants récitèrent la formule chiite : « Il n'y a de dieu que Dieu; Mahomet est son prophète et ᶜAli le lieutenant de Dieu. » Après le décès, tous prononcèrent la *Fatihé*[1] spéciale au culte des morts. La porte de l'andéroun fut aussitôt fermée ; nul n'était plus en droit d'y pénétrer, le harem ayant perdu son maître.

Il fut procédé, séance tenante, au lavage du corps. Quand il s'agit des rois de la Perse, la corporation ordinaire des laveurs des morts ne saurait être appelée ; leur office veut être rempli par quelques membres de la famille régnante. Un *Schahzadé*, Hadji Féridoun Mirza, pratiqua les trois lavages successifs ; avec de l'eau pure, une solution de bois de cèdre, une solution de camphre. Enveloppé dans un triple linceul, le cadavre fut placé dans un cercueil temporaire, la face inclinée vers la *kibla*[2]. On lui mit aux

1. Le *Fatihé* comporte la 1ʳᵉ sourate du Coran. On y joint la sourate CXII « Dis : Dieu est un. C'est le Dieu à qui tous les êtres s'adressent dans leurs besoins. Il n'a point enfanté et n'a point été enfanté.,. Il n'a point d'égal en qui que ce soit », que l'on récite dans les enterrements et en visitant les cimetières.

2. Direction de la Mecque.

pieds et aux mains un peu de terre de Kerbéla, au cou un collier de même composition ; sous les aisselles, deux tiges de bois, pour lui permettre de se relever plus aisément, quand, la nuit suivant l'inhumation, les anges Nakir et Monkir viendront aux côtés du mort l'interroger sur les actes de sa vie. — Entre temps, les mollahs accourus avaient commencé les prières mortuaires.

Le lendemain, à 3 heures de l'après-midi, sans grand apparat, le cercueil traversa le Gulistan pour gagner le Tékie[1]. On le mura dans une niche de la vaste rotonde ; au-dessus fut placé un portrait en pied du défunt ; le tout entouré d'un édifice de feuillage et de fleurs, où brillait la lumière des bougies. Les troupes se rangèrent sur les gradins. La corporation des lecteurs de Coran se relaya pour assurer la permanence des pieuses lectures. Pour les morts ordinaires, la cérémonie du *khatm* s'effectue dans la maison même et y dure trois jours. La famille se groupe autour d'un catafalque et reçoit les visiteurs. Ceux-ci apportent leurs condoléances, récitent quelques versets du Coran, boivent du café sans sucre et font une ablution rapide avec de l'eau de rose. Pour un Schah, le *khatm* s'effectue dans le *tékieh* du Palais, aussi bien que dans les principales mosquées de la capitale; il se prolonge jusqu'à l'enterrement définitif.

Or, rien n'est encore fixé quant aux destinées futures du corps de Mouzaffer-ed-Din Schah. C'est une pieuse coutume chez les Persans que de vouloir

1. Le *Tékieh* est la rotonde attenante au Palais Royal, où, pendant les dix premiers jours du mois de Moharrem sont représentés les mystères chiites.

dormir leur dernier sommeil auprès des tombeaux les plus vénérés du chiisme, et chacun prend soin de spécifier, dans son testament, le voisinage mortuaire qui lui agrée. Il va sans dire que les lieux saints exercent l'attraction la plus forte : la tombe de l'Imam Réza à Méchhed attire également bon nombre de convois funéraires. Les premiers Séfévis se firent enterrer à Ardébil auprès de leur auteur, le cheikh Séfi. Les souverains postérieurs préférèrent la résidence de Koum, sanctifiée par Fatémé la Pure, une sœur de l'Imam Réza. Nasr-ed-Din Schah dut se contenter du sanctuaire local de Schahzadé ʿAbdoul ʿAzim, près de Téhéran, où il avait eu la malchance d'être assassiné. Les prétentions de Mouzaffer-ed-Din ont été moins discrètes; ses volontés dernières réclament le séjour de Kerbéla, mais le transport d'un cadavre royal, son entretien chez l'Imam Hoséin, sont choses fort onéreuses ; si bien que l'on hésite encore à l'exporter en territoire turc.

L'état du Roi était si désespéré que, depuis plusieurs semaines, le Véliʿahd avait été appelé de Tauris. Le prince héritier, Mohammed ʿAli Mirza, se trouvait donc à Téhéran, lors de la mort de son père ; il avait même été chargé de la régence du royaume. Quand le cercueil fut emporté du *talar* des Brillants, Mohammed ʿAli Schah l'occupait déjà en souverain ; la foule des courtisans se pressait autour du nouveau maître et l'étiquette persane prohibait toute allusion à l'incident survenu. A la hâte, les femmes du Schah défunt vidaient l'andéroun ; il n'y restait que les enfants en bas âge et les filles non mariées.

En Perse, l'aigrette fixée sur le bonnet d'astrakan devient le signe de la royauté. L'imposition du

kolâh, orné de l'aigrette, constitue donc le couronnement. Jusqu'ici les rois kadjars y avaient procédé dans l'intimité et sans apparat. D'ordinaire, l'événement, qui les élevait au trône, les surprenait à Tauris ; ils se couronnaient d'un geste rapide, en présence de leur entourage et de quelques mollahs. Puis, le prince se mettait en route, accompagné de toutes ses forces et gagnait sa capitale dans l'incertitude d'une succession peut-être disputée, au travers de l'agitation des tribus nomades, travaillées par l'anarchie des changements de règne. Il entrait à Téhéran sans tambours ni trompettes, s'installait dans l'Ark, et, quelques instants après, l'*Imam Djoumᶜé* se présentait à lui pour lui placer sur la tête la tiare des Kéyaniens.

En 1722, l'invasion afghane enleva d'Ispahan le trésor des Séfévis. Nadir Schah le reconstituait dix-sept ans plus tard, en rapportant de Delhi, avec les dépouilles du grand Mogol, plusieurs des pièces disparues. Au moyen des pierreries conquises dans l'Inde, l'aventurier Afchar fit, d'après les traditions anciennes, restituer la couronne de Perse. Le souvenir de la première dynastie historique de l'Iran, celle de Keyomers, qui fournit nos Achéménides, c'est-à-dire Cyrus, Cambyse et Darius, lui fit attribuer le nom de *Tadj-i-Keyan*, la tiare des Kéyaniens. C'est un monument considérable, superposant trois étages de perles et de pierreries.

Il fut décidé que le couronnement de Mohammed ᶜAli Chah revêtirait, pour la première fois, un caractère solennel. Les circonstances avaient changé. La pénétration des idées européennes adoucissait la séculaire intransigeance des éléments religieux.

Surtout, la récente introduction de la question persane dans la politique générale faisait mieux comprendre aux Persans l'intérêt de procéder publiquement à leurs fonctions nationales.

Le *Monedjdjim-Bachi*, l'astrologue du palais, fixa le jour et l'heure de la cérémonie. Hadji ʻAbdoul-Ghaffar Khan, Nadjm-ed-Dowleh — (l'étoile de l'État) — passe pour fort savant : il sait un peu de français et professa longtemps les sciences mathématiques à l'Ecole polytechnique de Téhéran. Blanchi par les années, il vit retiré dans une vieille maison, au quartier de Sar-Tchechmé. En temps ordinaire, sa mission principale consiste à déterminer l'instant précis du *tahvil*, c'est-à-dire du passage de l'équinoxe de printemps, qui marque le début de l'année persane. En outre, il publie, chaque année les calendriers et almanachs, donnant la connaissance des temps, avec des indications astrologiques ; ses publications se répandent dans toute la Perse, vont au Caucase, en Asie centrale et jusqu'aux Indes. Avant lui, son père et son frère remplissaient déjà les fonctions d'astrologue royal. C'est en cette qualité qu'il dut rechercher les conjonctions d'astres propices à la cérémonie d'inauguration du nouveau règne.

Ayant établi ses calculs d'après les « Tables Ilkhaniennes » de Khadjé Nasir et Tousi, Nadjm ed-Dowleh tira les horoscopes requis, afin d'indiquer les instants prochains, où l'état du ciel présenterait des conditions suffisamment favorables au couronnement de Mohammed ʻAli Schah. Un événement si grave pour le pays tout entier requiert un examen particulièrement minutieux : pour bien faire, il

faudrait réunir quarante-trois conditions positives et quatorze négatives. Avant tout, la néfaste influence de *Merrikh* (Mars) et de *Zohal* (Saturne) doit être très faible ; celle de *Mochtéri* (Jupiter) et de *Zohré* (Vénus) prépondérante. Le soleil et la lune devraient occuper des maisons favorables, être proches l'un de l'autre, et le soleil voisin de Jupiter. Parmi les signes du Zodiaque, celui du Lion étant spécial aux souverains, il serait à désirer que le soleil s'y trouvât ; le signe du Scorpion est le meilleur pour la lune ; enfin, l'étoile même du souverain veut être dans une maison fixe ou dans le signe des Gémeaux, en regard de Jupiter ou de Vénus. En vertu de ces principes, les dates des 7-11-19 zilhidjdjé — (22-26 janvier ; 3 février), — l'heure de 5 heures après le coucher du soleil, furent recommandées par l'astrologue ; mais il dut y ajouter, devant l'impatience souveraine, le « soir du dimanche 4 zilhidjdjé », c'est-à-dire le soir du samedi 9 janvier. Les conditions étaient un peu moins bonnes et, par malheur, la lune habitait une maison défavorable. Néanmoins, le Schah voulut passer outre à cet inconvénient et, pour la commodité générale, il devança l'heure de son couronnement, qui eut lieu quatre heures et demie avant le coucher du soleil.

Le palais du musée s'ouvre par un escalier de cristal à double révolution ; au milieu, jaillit un jet d'eau. Au premier étage, à droite, la salle du musée : une longue galerie, sur laquelle s'embranchent des galeries latérales. Les vitrines contiennent des faïences et des porcelaines de toutes provenances, des vases, des candélabres, des pendules, des objets en malachite, — cadeaux des souverains de l'Europe ; des por-

celaines de Chine, de Kachan et d'Ispahan. Au fond, dans une alcôve toute en glaces, le trône de Feth ʿAli Schah. C'était un lit de repos, en or émaillé, offert au roi par le Sadr Aʿzam du temps, Hadji Mirza Hoséin Khan, pour une des concubines favorites, Thavous Khanoum (Mme Paon). Le pouvoir avait si bien enrichi cet homme d'État qu'il réussit à s'immortaliser par un aussi rare *pichkech*, ainsi que par ses nombreuses fondations à Nedjef et Kerbéla. Destiné tout d'abord aux ébats amoureux de Feth ʿAli Schah, le lit, se vit transformé en trône par son petit-fils Mohammed Schah. Le trône des Paons, — ainsi nommé du fait de la dame qui l'avait primitivement occupé, — est une large estrade en or, parsemée de fleurs en émail ; six pieds recourbés le supportent, deux degrés y accèdent. Sur les côtés, au dedans et en dehors, court une inscription, dont les vers se répartissent en une succession de cartouches. Le trône était recouvert d'un tapis de cachemire noir, à palmes bleues, entouré d'une bande large d'une vingtaine de centimètres, bordure de perles sur velours bleu; par dessus, un coussin rond brodé de perles sur soie rose; au pied du trône, un grand tapis d'Ispahan, en soies verte et violette, décoré de broderies d'or.

La cour se rangea dans la salle du Musée. Des deux côtés du Trône, huit princes kadjars, choisis, par privilège, dans la descendance d'Abbas Mirza, pour tenir les armes royales, étincelantes de pierreries; puis les deux frères du nouveau Schah, Choa-os-Soltaneh (le rayon de la dynastie) et Azod-os-Soltaneh (le bras du souverain) ; au devant, tout seul, à droite des degrés, un enfant d'une dizaine d'années, Soltan

Ahmed Mirza, celui des fils du roi qui doit être désigné comme prince héritier. Accroupis en cercle, une vingtaine de mollahs et de seyyeds, les plus illustres de la capitale ; aux deux premières places, les grands moudjteheds A. Seyyed Mohammed et A. Seyyed Abdoullah, l'imam Djoumè, un gendre de Mouzaffer-ed-Din, chef officiel des ulémas; le professeur en renom Hadji Cheikh Fazloullah; Cheikh-oul-Reis, un prince kadjar, connu par ses écrits ; d'autres encore.

Au corps diplomatique faisaient face, groupés autour du trône de Nadir[1], les grands dignitaires du royaume, vêtus de robes d'honneur, *khalats* en cachemire, attachés par des agrafes en brillants — *chamsehs*[2]. — Le Sadr Aᶜzam, Mirza Nasroullah Khan, Mochir-ed-Dowleh (le conseiller de l'État), se distinguait par l'ornement spécial à sa fonction : de grosses émeraudes pendant à des nœuds de perles. Dans la foule se trouvaient les Sardars de l'armée, un groupe de *Moustofis* et une délégation de la tribu des Kadjars. La poitrine des maréchaux persans ruisselle de brillants ; ils portent le grand cordon bleu à raie verte, insigne de leur grade, et des sabres enrichis de pierreries, dus à la munificence souveraine

Les Moustofis revêtent la même robe de cachemire que les dignitaires de l'ordre civil ; mais le bonnet d'astrakan est remplacé chez eux par un turban

1. Le trône de Nadir fut rapporté de Delhi par le conquérant. Il appartenait au grand mogol Mohammed Schah Hindi. C'est un fauteuil droit, à dossier élevé, tout couvert de pierres précieuses.

2. Les *chamsehs* sont des distinctions conférées par le Schah de Perse aux fonctionnaires civils. Ils sont accordés par firman et sont plus ou moins précieux selon les trois classes. Celui du Sadr Aᶜzam est attaché à la fonction même et transmis par son prédécesseur à chaque nouveau premier ministre, ainsi que les autres signes distinctifs de sa fonction, la chaîne d'où pend le cachet et l'écritoire.

élevé en cachemire blanc. C'est la caste des gens de plume qui s'est conservée à travers toute l'histoire de l'Iran. Les difficultés de l'écriture pehlevie exigeaient déjà des spécialistes comptables. Les Moustofis actuels ont fidèlement suivi la tradition sassanide : pour affirmer leur raison d'être, ils persistent à tenir leurs comptes en chiffres *syak*, qui les rendent incompréhensibles au commun des mortels. Ainsi sont-ils restés aussi impopulaires qu'indispensables ; il en existe dans toutes les administrations, répartis en deux classes, les civils et les militaires.

La délégation des Kadjars représente la tribu conquérante, celle qui s'est imposée à la Perse avec la dynastie régnante. L'alternance des chefs religieux et militaires a présidé partout à la fondation des dynasties musulmanes; parmi les croyants, la confrérie et la tribu se disputent l'autorité. Dans les deux derniers pays d'Islam, qui ont retardé leur transformation en État moderne, notre temps retrouve encore un chérif couronné au Maroc, une tribu dominante en Perse.

Les Kadjars vinrent sur le plateau d'Iran avec les premières invasions turques; les Mongols les installèrent dans les marches de la Syrie contre les Seldjoukides d'Anatolie. Tamerlan les ramena au Caucase. Trois siècles plus tard, la tribu décampa pour se fixer à Astérabad et dans la vallée du Gourgan, sur la limite des Turcomans. Du temps qu'ils habitaient les bords du Kour, les Kadjars avaient pris leur forme définitive ; ils s'étaient divisés en douze fractions, formant deux groupes principaux, d'après leurs occupations et leurs campements respectifs ; les gens d'en haut et les gens d'en bas, les Koyounlou

et les Davalou (propriétaires de moutons ou de chameaux).

Avec le XVIIIe siècle et la décomposition de la Perse, les Kadjars, devenus presque indépendants, s'étaient fort étendus ; ils occupaient la province d'Astérabad, une bonne partie du Khorassan et du Mazandéran, l'oasis de Merv, — sans parler de leurs colonies dispersées au Caucase et dans l'Azerbaïdjan, Un homme des Koyounlou, Feth ˤAli Khan, avait réuni tous les contribules sous son autorité. Une agglomération aussi compacte devait inquiéter les aventuriers divers, qui se succédèrent au trône. Exploitant la jalousie réciproque des fractions kadjares, Nadir Schah, puis Kérim Khan le Zend réussirent à jeter les Davalou contre les Koyounlou. Feth ˤAli Khan mourut assassiné; son fils, Mohammed Hasan s'enfuit au désert et perdit la vie dans une campagne infructueuse contre Chiraz ; le petit-fils, Agha Mohammed Schah fut fait eunuque par mesure de précaution et retenu comme otage à Chiraz.

Alors commence la légende de la grandeur kadjare. Kérim Khan meurt; une de ses femmes, tante du captif, allume un feu sur le toit du palais ; à ce signal convenu, Agha Mohammed profite du désarroi général; il part avec deux de ses cousins, Fazl ˤAli et Soléiman Khan ; sur la route du Nord, entre Ispahan et Kachan, la petite troupe enlève l'escorte d'un collecteur d'impôts et se grossit d'autant. A Djémalabad, dans la plaine de Véramin, se trouvait un campement de Davalou, commandé par Djan Mohammed et Mirza Mohammed Khan; Agha Mohammed se présente à eux, les supplie d'oublier les vieilles dissensions de la tribu et de s'unir à lui

pour la conquête de la Perse. Les Davalou de Djémalabad furent les premières recrues de l'eunuque; à leur suite, la tribu s'ébranla toute entière. A la fin du XVIII[e] siècle, la dynastie kadjare s'était imposée à l'Iran; elle se maintient encore, issue des neveux du fondateur. Téhéran devint capitale et se peupla de Kadjars.

Depuis lors, si la tribu a transporté son centre d'Astérabad à Téhéran, elle n'en conserve pas moins ses positions primitives; son organisation demeure intacte; elle campe auprès des souverains qu'elle fournit au pays. Cependant la famille royale s'est dessaisie de toute autorité directe sur les contribules; les *ilkhanis* sont maintenant choisis par le roi dans un autre *odjak* des Koyounlou, celui des Iskenderlou, issu d'un frère cadet de Feth ·Ali Khan. L'ilkhani actuel est Medjd-ed-Dowleh (la majesté de l'État). Il exerce sa juridiction sur l'ensemble de la tribu; examine les procès, distribue les pensions, se fait auprès du Schah le porte-parole de tous. Au-dessous de lui, la tribu — *il* — garde ses divisions en fractions — *taïfé* — sous-fractions, — *tiré* — et familles — *odjak*. Elle est nombreuse et pourrait, au besoin, mettre en ligne 30,000 cavaliers; mais le souverain se borne à lui demander une garde de 500 hommes, fournis par les 12 fractions selon leur importance numérique. A cet effet, un moustofi militaire est attaché à chacune d'entre elles pour tenir le livre généalogique, la liste des cavaliers et le registre des pensions.

Entre Kadjars, les distinctions sont marquées par la proximité du trône, puis par la préséance traditionnelle des diverses fractions. D'abord, viennent les *Schahinschahzadés*, fils du roi régnant, puis les innom-

brables *Schahzadès*, descendus des cinquante-huit fils de Feth ʿAli Schah, les *Béni ʿAmmou* (fils de l'oncle ; cousins), issus des frères d'Agha Mohammed; viennent ensuite les Koyounlou, la fraction royale, les Davalou, les ʿIzzeddinlou de Merv et les autres. Enfin, les descendants des quatre personnages, associés à l'épopée d'Agha Mohammed, n'ont cessé d'occuper les plus hautes fonctions de l'État. Pour le couronnement, les *réis*, chefs des douze fractions Kadjares. et leurs *oméra* ou notables, formaient un groupe distinct autour de Medjd-ed-Dowleh, un vieux militaire à longues moustaches blanches ; les uns portaient la robe de cachemire, les autres l'uniforme. militaire.

Il pouvait y avoir, en tout, 300 personnes, assistant à la solennité. Parmi elles, circulait un gros homme, petit et bossu, le bouffon du roi défunt.

Le grand eunuque, un vieux nègre, immense et mince, flottant dans son manteau, Hadji Sourour Agha, Etemad-ol-Harem (la confiance du harem) se présenta à la porte de la salle et cria en turc : *Guetchin !* Écartez-vous ! Alors, précédant le roi, apparurent deux maîtres des cérémonies qui tenaient de longues baguettes, tout couvertes d'émaux et de brillants, terminées par des émeraudes.

Mohammed ʿAli Schah a trente-cinq ans; il est assez fort et de taille moyenne; sous le simple bonnet, la figure est ronde et rasée, le menton plein, la moustache courte et raide; il porte des lunettes d'or. Il revêt le *sardari*, la tunique noire à petits plis, boutonnée jusqu'au cou, telle qu'elle fut prescrite par Nasr-ed-Din Schah. Des deux côtés de la poitrine, cinq rangées de ferrets en gros diamants, qui sont le *chamseh* spécial au souverain. Le sabre, couvert de pierreries,

pend à un *heïkel*, mis en sautoir et constellé de diamants.

Le souverain traversa la salle, suivi de ses jeunes frères, de ses fils et de ses chambellans ; il gravit les degrés du trône de Feth ᶜAli Schah et s'y accroupit, appuyé sur le coussin de perles. Aussitôt les mollahs se levèrent, s'empressèrent autour du roi, murmurant des félicitations et des prières pour la prospérité de son règne. A. Seyyed Mohammed récita à haute voix un verset de la 38e sourate du Coran. « O David, nous t'avons élu pour être souverain sur la terre. C'est pourquoi tu dois juger entre les hommes selon la justice et non point suivre tes passions, de peur qu'elles ne t'écartent de la voie de Dieu. Ceux qui s'écartent de la voie de Dieu subiront des peines sévères, car ils ont oublié le jour du jugement dernier. » L'autre grand moudjtehed, A. Seyyed ᶜAbdoullah, choisit pour sa citation un verset du chapitre intitulé la Famille d'Amran : « Dis-leur : ô Dieu, toi qui possèdes l'empire, tu cèdes le pouvoir à celui que tu veux, et tu le retires à celui que tu veux. Tu exaltes celui que tu veux et tu humilies celui que tu veux ; le bien est entre tes mains, car tu es le tout-puissant. »

Puis le Sadr AᶜZam plaça la tiare des Keyaniens sur la tête de Mohammed Ali Schah, qui parut beaucoup souffrir de cet ornement incommode et inaccoutumé. Le privilège de couronner le souverain appartenait naguère aux autorités religieuses. Mais un conflit de préséance s'étant élevé entre l'Imam Djoumᶜé et les grands moudjteheds, entre le clergé officiel et le clergé libre, il fallut bien départager les parties en remettant l'affaire au pouvoir civil. Après quelques

instants de supplice, la tiare fut retirée et remplacée par un bonnet d'astrakan, surmonté cette fois d'une aigrette en diamants.

Pendant ce temps, deux hommes avaient pris place au devant du trône : l'un en costume de mollah, l'autre en costume de moustofi. Seyyed Hamzeh Khatib-ol-Memalek est un chérif de Tauris ; sa fonction consiste à prononcer, selon une formule à peu près uniforme, la *khotbé* des cérémonies de cour. Chems-ech-Cho'ara (le soleil des poètes), un prince kadjar, fait métier de poète de cour et doit relever par une *kasidé* de sa composition les occasions solennelles.

Le prédicateur parle le premier, psalmodiant sa harangue, moitié en arabe, moitié en persan. A chaque mention du nom royal, l'assistance s'inclinait profondément.

En arabe : Au nom du Dieu clément et miséricordieux !

Louange à Dieu, dont le règne immuable dure éternellement, dont l'antique royaume reste inébranlable ! Il suscite les princes de l'Islam, les élève comme des étendards, afin qu'ils propagent sa religion et exécutent ses mandements.

Vers persans : Celui qui a donné le parfum à la fleur et l'âme à l'argile a, dans sa sagesse, distribué à chacun ce dont il était digne.

Il a donné au trône divin la place la plus sublime, au tapis le lieu le plus humble ; car il l'a jugé convenable et juste.

En persan : En cet instant, aurore de bonheur, il a orné le trône et la couronne impériale par la présence d'un Khosrou (Cyrus), dont la justice a arraché de la page du monde l'image de l'iniquité.

Vers persan : Un souverain est monté sur le trône de Djem, dont le refuge est en Mahomet et en 'Ali.

En arabe : C'est lui qui, par son mérite, est le sultan

de l'Islam ; la renommée a répandu la beauté de son caractère. C'est lui le protecteur des pays de la Foi, celui qui efface les traces de la désobéissance et de la révolte ; celui auquel s'applique le verset : « En vérité, Dieu commande la justice et la bienfaisance ». — C'est lui le sultan, fils de sultan, fils de sultan, — le Khakan, fils de Khakan, fils de Khakan, — le sultan Mohammed ʿAli Schah, Kadjar! (Que les piliers de son royaume reposent éternellement sur les bases de la justice ! Que les chaires de l'Islam retentissent éternellement des *khotbés* prononcées pour son règne !)

Puis vint le tour du poète, qui, en vers persans, compara le nouveau souverain aux astres du firmament et aux héros du Livre des Rois.

Au nom de Dieu (que son rang précieux soit exalté !) que d'allégresse dans la belle solennité d'aujourd'hui ![1]. Aujourd'hui Dieu a donné un appui au monde. Du ciel une bonne nouvelle parvient aux hommes. Aujourd'hui Mohammed ʿAli est roi, de l'Orient à l'Occident. Si vous n'avez jamais vu briller la lumière surnaturelle sur la montagne de Thor (Sinaï), admirez aujourd'hui sur le trône la splendeur divine. Sur le trône et sur la couronne des Schahs. C'est la gloire impériale qui augmente aujourd'hui l'éclat de la lune et du soleil. Que toutes les étoiles du ciel se prosternent aujourd'hui, inclinant leur front devant le trône et la couronne des Keyaniens. Voici aujourd'hui un souverain, dont la justice empêcherait l'aigle même de jeter les yeux sur la perdrix royale[2]. C'est le potentat sublime, le Schah glorieux, comme Féridoun, dont l'équité veille aujourd'hui sur le peuple et lui assure la justice.

1. Le mot *Imrouz* (aujourd'hui) revient à chaque vers pour en faire la rime.

2. Parmi les variétés de perdrix, qui abondent en Perse, la perdrix royale est la plus rare et la plus estimée. C'est un oiseau de la grosseur d'un coq de bruyère, qui ne se rencontre que sur les hautes montagnes.

Mahomet et 'Ali sont ses protecteurs, la Providence son auxiliaire ; car c'est lui qui devient aujourd'hui le refuge de tous les hommes.

Je ne suis qu'un humble serviteur ; aujourd'hui me revient l'honneur, aussi haut que le soleil du firmament, de prononcer l'éloge du Schah au pied de son trône impérial.

Ensuite, le Schah descendit du trône et quitta la salle, après avoir adressé quelques paroles aux représentants des puissances. Mohammed 'Ali Schah sait convenablement le français, mais il n'aime guère à le parler que dans le particulier. Il avait pour interprète un des fils du Sadr A'zam, Motamen-ol-Molk (celui qui contribue à la sécurité du royaume), un ancien élève de notre École polytechnique.

Le soir, la ville fut illuminée en signe de réjouissances. Les bazars, fermés d'habitude au coucher du soleil, restèrent ouverts. Les marchands avaient orné leurs échoppes de glaces, de tapis et d'étoffes, avec abondance de lumières ; certains points présentaient l'aspect le plus pittoresque. Le centre de la fête se trouvait au *Sebzé-Meïdan*, la Place Verte, qui marque la principale entrée du bazar ; les arcades en étaient éclairées à profusion ; sur deux estrades des troupes de pitres et de danseurs exécutaient leurs déhanchements pour la plus grande joie du public. Un feu d'artifice fut tiré sur l'avenue, ombragée d'arbres, qui réunit la porte du Gouvernement, ouverte sur la place des Canons, au portail des Diamants, donnant accès dans l'andéroun royal.

Le lendemain, à 11 heures du matin, eut lieu le *Salam* du couronnement. Les salams sont les réceptions souveraines, tenues à l'occasion des grandes

fêtes religieuses, du Norouz, ou d'autres circonstances solennelles. Le Schah de Perse apparaît alors dans toute la manifestation de sa puissance. La cérémonie est rapide ; elle se borne à la formalité d'un salut, qui incline la masse entière des assistants dans un même mouvement d'adoration devant le demi-dieu d'Asie.

La scène se passe dans la cour du Derbar, le palais de Feth ʿAli Schah. La porte en est surmontée de carreaux en faïence, qui représentent la lutte de Roustem contre le Div blanc du Mazandéran. De là, part une allée de grands platanes ; deux bassins se coupent à angle droit ; à droite une petite cour, séparée par une arcade où sont installés les principaux services du palais : le Sadr Aʿzam, le *Vézir Derbar*, ministre de la cour, Hadjib-ed-Dowleh (le portier de l'État) — *Ferrach-bachi*, chef des gardes ; le grand-maître des cérémonies.

Au fond, s'ouvre le talar, soutenu par deux colonnes et abritant le trône de marbre ; toutes choses enlevées au palais de Kérim Khan le Zend et apportées de Chiraz. Les murs sont recouverts de glaces, avec quatre portraits de Feth ʿAli Chah et de Nasr-ed-Din ; au-dessus, des peintures de fantaisie, — femmes décolletées en toilette européenne. Derrière le trône deux tableaux de batailles, exécutés sous les Séfévis et amenés d'Ispahan.

Pour le Salam, la cour du Durbar s'était emplie de troupes. A l'extrémité, figurait même un éléphant, don de Agha Khan Méhélati, le chef des Ismaïliens, résidant à Bombay. Les eaux jouaient ; au pied du talar se groupaient les autorités civiles et militaires ; tout en avant, habillé comme les moustofis, se tenait isolé le *mokhateb-os-salam*, c'est-à-dire le personnage avec lequel, d'après la tradition, le roi est censé s'entre-

tenir, au cours du Salam, pour lui demander des nouvelles du peuple, de l'état du temps et des récoltes. Cette fonction est actuellement remplie par un Kadjar, le prince Choa'-ed-Dowleh.

Soutenu par son cousin Djelal-ed-Dowleh, Mohammed 'Ali Schah s'assit sur un fauteuil d'or, au bout de l'estrade de marbre ; devant lui avait été disposé un massif de fleurs ; ses deux fils, Sultan Ahmed Mirza et E'tezad-os-Saltaneh prirent place au pied du trône. Le médecin en chef, Lochman-ol-Memalek (le sage du pays), docteur de la Faculté de Paris, suivi du grand chambellan, vint placer au côté du souverain un narghilé d'or, enrichi de pierreries. Le soleil donnait en plein sur le talar, éclairant les robes de cachemire, faisant reluire les marbres et scintiller les diamants, rubis ou émeraudes, répandus à profusion sur les armes royales, boucliers, massues et sabres.

Sardar Koull, Vézir Nizam, le grand chef de l'état-major, leva son sabre et commanda : *Khaberdar ! Salam !...* Attention ! Salut ! Le canon tonna ; les musiques éclatèrent en notes violentes [1], l'assistance entière se courba devant la Majesté souveraine. « Sa Majesté [2], élevée comme la planète Saturne, le souverain à qui le soleil sert d'étendard, dont la splendeur et la magnificence sont pareilles à celles des cieux, le souverain sublime, le monarque dont les armées sont nombreuses comme les étoiles, dont la grandeur rappelle celle de Djemchid, dont la muni-

1. L'hymne du Salam pour Mohammed 'Ali Schah a été composé par notre compatriote, M. Lemaire, directeur des musiques de l'armée persane. Il avait été sous-chef de musique au 1er voltigeurs de la garde impériale et réside à Téhéran depuis 1868.

2. Il est juste de reconnaître que tous ces vains titres du protocole persan tendent maintenant à tomber en désuétude.

ficence égale celle de Darius, l'héritier de la couronne et du trône des Kéyaniens, l'empereur sublime et absolu de toute la Perse. » La voix du Khatib ol Memalek s'éleva, prononçant la khotbé de la fête. Des *achrefis*, petites pièces d'or, d'une valeur de cinq francs, portant l'effigie de Mohammed ʿAli Schah furent distribuées à l'issue de la cérémonie. Dans l'après-midi, le souverain fit un pèlerinage au tombeau de Schahzadé ʿAbdoul-ʿAzim.

L'ʿ*Aïd-è-Kourban* [1] tombait, cette année, le 25 janvier. C'est un usage de la cour de Perse, introduit par les Séfévis, qu'à cette occasion le souverain sacrifie un chameau, alors que le commun des mortels se contente d'un simple mouton. Encore le Schah se garde-t-il d'opérer lui-même; il s'en remet à un représentant du soin de procéder au sacrifice. Les jours précédents, l'animal destiné à faire les frais de la fête est promené à travers la ville, avec des musiques et un cortège fourni par le palais. Le matin même de l'ʿAïd-è-Kourban, le chameau quitte l'Ark pour accomplir sa dernière promenade. Il est précédé de chevaux d'honneur tenus en main et harnachés d'or, assourdi par deux fanfares, accompagné de *ghoulams*, de *ferrachs* et de *chaters*, coureurs du roi ; ces derniers revêtent le costume traditionnel, déjà décrit par Chardin : tunique rouge, guêtres blanches et, sur la tête, une coiffure haute et mince, ornée de plumes. Le sacrificateur et ses acolytes suivent à cheval. L'homme chargé de tuer au nom du roi, est un prince kadjar ; il porte un vêtement de soie verte et, en sautoir, le cachemire

1. L'ʿ*Aïd-è-Kourban* est la fête du Sacrifice, la plus grande fête de l'Islam, celle que l'on nomme *Kourban-Baïram* en pays turc, ʿ*Aïd-el-Kébir* dans l'Afrique du Nord.

marron que le Schah lui fit remettre, le matin même, en récompense de son service annuel. Derrière, se pressent, sur des montures empanachées, une large serviette nouée autour du cou, les délégués des corporations de la ville, chargés de recevoir, au nom de leurs mandants, une part du chameau sacrifié.

L'opération doit avoir lieu sur la place du Négaristan. La foule s'y est accumulée ; les châles noirs et les voiles blancs des femmes s'alignent sur les terrasses et le long des murs ; les platanes, dépouillés par l'hiver, sont garnis de spectateurs ; le temps est gris ; il tombe une neige très fine. Le chameau s'arrête au milieu de la place ; on le fait coucher à terre, après lui avoir enlevé ses couvertures de drap rouge. Alors se produit une effroyable bousculade, où tout disparaît dans les remous de la foule, sur laquelle frappent les bâtons des serviteurs royaux. Il paraît que le cavalier en habit vert a, d'un coup de lance, tranché la carotide du chameau et les aides se sont aussitôt mis à dépecer la bête. Successivement chaque délégué a reçu et enveloppé dans sa serviette la pièce attribuée par la coutume à sa propre corporation. Les maréchaux-ferrants reçoivent la tête ; il paraît qu'un des leurs fut tué naguère, pendant la cérémonie du sacrifice, et le privilège de la tête leur fut accordé en compensation de cet accident. La partie du corps, portant la marque du propriétaire, revient au *Zambourekdji-bachi*, chef de l'artillerie montée à chameau ; le cou appartient aux boulangers, la bosse aux fabricants de bâts pour les bêtes de charge, les pattes de devant aux forgerons et aux épiciers, les autres aux bouchers et aux tripiers, marchands de têtes et de pieds de moutons.

Le sacrificateur lui-même emporte, fixé sur sa lance, un morceau de la gorge, qu'il doit présenter au Schah, comme preuve de l'accomplissement du sacrifice. Le partage une fois terminé, les gardes cessent de contenir le peuple, qui se précipite sur les débris; tous trempent leurs doigts dans la boue sanglante et s'en marquent le front, en gage d'heureuse fortune.

Au salam de l'ʻAïd-è-Kourban, fut lu le firman désignant comme prince héritier le second fils du roi, Soltan Ahmed Mirza.

La loi de succession au trône dans la dynastie kadjare ne s'en tient pas strictement au principe de la primogéniture ; elle recherche, en outre, l'origine maternelle du prince appelé à régner. En effet, la loi chiite connaît deux sortes d'union : le mariage et le concubinage. A côté des quatre femmes légitimes — *ʻakdi* — vivent des concubines — *sighe* — en nombre illimité. — Les enfants nés des unes et des autres sont également légitimes; mais il est entendu que l'aptitude à la succession au trône revient aux seuls fils du roi, issus d'une femme akdie et kadjare. Pour éviter d'accroître, par des discussions familiales, le trouble inhérent aux changements de règne, il importe de déterminer et de faire reconnaître à l'avance l'héritier du trône, le Véliʻahd, qui occupera, durant la vie de son père, le gouvernement de Tauris. Or, des trois fils de Mohammed Ali Schah, l'aîné, Eʻtezad-os-Saltaneh, est issu d'une simple concubine, les deux autres sont nés de son mariage avec la princesse Malek-é-Djéhan, fille de Naïeb-os-Saltaneh et nièce du roi défunt. C'est donc au plus âgé de ces derniers que vient d'être attribuée la succession éventuelle. Le nouveau Véliʻahd n'a qu'une dizaine d'années; il ne saurait encore être question de l'envoyer dans l'Azerbaïdjan.

VII

LE CHIISME

La Perse ancienne et moderne. — Après la conquête arabe, le Chiisme restitue la nationalité persane. — Son évolution : tendance politique, secte religieuse, religion nationale. — Les douze Imams. — L'Imamat et le Khalifat. — L'émigration des seyyeds et les débuts du chiisme en Perse. — Le Cheikh Séfi; la dynastie des Séfévis. — La formation du dogme la trinité chiite ; la doctrine de la rédemption. — Le culte chiite : deuils et pèlerinages. — Les *Katls*. — La prédication de la Passion : *rouzèkhans* et prédicateurs : les *hoséiniés*. — Les processions de l'ᶜAchoura. — La représentation des mystères ; les *taᶜziés* du *tékieh* royal. — L'« auxiliaire des larmes ».

L'antiquité a connu une nationalité iranienne, aryenne de race, mazdéenne de religion. Les Grecs la conquirent avec Alexandre; sous les Parthes et les Sassanides, la présence de la cour à Ctésiphon favorisa la pénétration sémitique; l'ancienne langue évolua vers le *zend* et le *pehlvi*. Au VIIe siècle la conquête arabe fit table rase du passé : il n'y eut jamais désastre national aussi complet ; la religion, la langue et la race disparurent dans le cataclysme. Puis l'Iran se morcela entre des dynasties de hasard, l'invasion des Seldjoukides et des Mongols superposa une couche turque à la couche arabe, Gengis-Khan et Tamerlan passèrent en conquérants destructeurs.

La Perse vivait pourtant ; son influence s'était imposée au Khalifat abbasside ; sa culture imprégnait, à Bagdad, la nouvelle civilisation musulmane ; en chantant, à la cour de Ghazna, les gloires du passé, Firdousi reconstituait l'idiome persan, que Sa‘di, Hafiz, ‘Omar Khayyam portaient à sa perfection.

Or, les Iraniens paraissaient trop mous, trop impressionnables et trop désunis, pour réaliser spontanément une reconstitution nationale, capable d'assimiler les éléments ethniques, introduits chez eux par les accidents de l'histoire. Le Chiisme offrit une expression à cette nationalité qui s'obstinait à survivre ; il fit une nation compacte du peuple le plus divers de l'Asie moderne, et, à défaut d'autre ressource, l'idée persane se réincarna sous une forme religieuse.

Pour ce faire, le Chiisme dut déformer l'Islam. La religion musulmane est si puissante et si exclusive qu'elle détruit toute autre idée au profit de l'idée religieuse. La terre d'Islam est envisagée comme le bien commun des Croyants, sans distinction de race ni de couleur ; victimes du principe institué par eux, les Arabes ne tardèrent pas à perdre l'autorité dans la religion qu'ils avaient fondée. Si bien que, la conquête y légitimant le pouvoir, le monde musulman ne cessa de se modifier à travers les âges ; également éphémères, des empires démesurés succédèrent à des souverainetés minuscules, à la merci de généraux victorieux, de familles influentes, de tribus ou de sectes favorisées.

Les Turcs Ottomans durent leur longue durée à leur système militaire et à leur organisation d'État.

Le Chiisme préserva les Persans ; il les travailla pendant de longs siècles avant d'atteindre à sa forme actuelle, qui garantit leur cohésion nationale.

La tendance chiite remonte aux origines mêmes de l'Islam. Elle opposa la succession légitime dans la branche unique issue du Prophète à l'élection du Khalife par le suffrage des Croyants. La lutte des deux principes se poursuivit à Médine pendant toute la durée du Khalifat parfait : elle favorisa la substitution des Abassides aux Ommiades. Habituée par ses traditions historiques à la nécessité du pouvoir absolu, la Perse ressentit pour le Chiisme un penchant naturel ; ses affinités la portèrent vers un parti politique, condamné à la défaite par la faiblesse de ses chefs successifs et la dispersion de ses adhérents.

Quelques tentatives infructueuses exaspérèrent les Khalifes contre la menace inconsciente des Imams ; le prince usurpateur voulut écarter le fantôme de la légitimité, si bien que la descendance du Prophète paya de son sang l'orgueil de sa naissance. ᶜAli fut assassiné à Koufa, le paisible Hasan empoisonné par sa femme, à l'instigation des Ommiades ; Hoséïn, le second fils d'ᶜAli, périt avec tous les siens sur le champ de bataille de Kerbéla. De ses quatre fils, un seul survécut, pour assurer la descendance des seyyeds Hoseïnis, Zéin-el-ᶜAbédin, dit *Bimar*, « le maladif ». Lui aussi mourut empoisonné, ainsi que son fils Mohammed Baghir et son petit-fils Djaᶜfer Sadik ; leur fatale destinée s'accomplit à Médine. Pour mieux surveiller les Alides, les Abbassides appelèrent à Bagdad Mousa Kazem, le 7e imam ; le poison mit un terme à son emprisonnement de sept années. Le Khalife El-Mamoun eut un instant

l'idée de rétablir l'unité de l'Islam par la fusion des deux familles ; il donna sa fille à l'imam Réza, en le désignant par avance comme héritier du Khalifat ; mais il revint sur ce projet et fit empoisonner son gendre dans le Khorassan. Le 9e imam, Mohammed Taghi, fut empoisonné à Bagdad; le 10e, Ali Naghi, jeté à bas d'un toit ; le 11e Hasan ʿAskéri, mourut empoisonné à Samarra, devenue la résidence habituelle des Beni ʿAbbas. Le 12e, l'imam Mahdi, était encore en bas âge à la mort de son père ; le Khalife le fit aussitôt disparaître, se croyant une bonne fois débarrassé des importunités de la famille d'ʿAli.

C'était l'an 264 de l'hégire (878). Or, ce drame continu, prolongé pendant deux siècles et demi, avait frappé l'imagination populaire, et greffé sur le parti politique impuissant un système religieux très vivace. Le titre d'ʿAli à la succession du Prophète se précisait dans l'esprit de ses sectateurs ; les traditions propices se multipliaient en sa faveur. Peu de temps avant sa mort, Mahomet, revenant de son dernier pèlerinage à la Mecque, aurait vu l'ange Gabriel, qui l'invita, de la part de Dieu, à désigner incontinent son successeur. Il fit arrêter la caravane en un lieu dit *Ghadir-Khomm*, monta sur les bâts entassés, et saisissant son gendre par la ceinture, l'éleva pour le présenter à la foule. « Celui dont je suis le Prophète, aurait-il dit, accepte cet homme pour Imam. » Alors, les principaux d'entre les Arabes présents vinrent, en signe de reconnaissance, poser leur main sur celle d'ʿAli. Des traditions plus précises encore, mettraient dans la bouche du Prophète la liste complète des douze imams.

Le rôle même d'ʿAli tendit à s'accroître ; on l'associa à la manifestation prophétique de son beau-père ; la profession de foi chiite en fit le lieutenant, le *vali* de Dieu : Mahomet avait été choisi pour faire connaître la religion musulmane, ʿAli, chargé du commentaire, complément indispensable de la révélation. Repoussant le consentement général, le chiisme exigea pour l'Imam une désignation surnaturelle, la pureté du caractère, la primauté dans la science ; il le voulut issu de la seule famille des Beni Hachem. Ainsi donc, en face d'un Khalifat d'institution temporelle, le chiisme plaçait un Imamat d'institution divine. Si le Khalife était un homme comme les autres, préposé par les siens à la direction de leurs exercices religieux, l'Imam, au contraire, participait de l'infaillibilité du Prophète, et, faite en dehors de lui, la prière perdait sa valeur. Les chiites se refusèrent à admettre que la disparition du 12e imam rendît l'imamat vacant. Le « dernier imam » devint, pour eux, l' « imam présent, l' « imam caché », le « maître des Temps ». Pendant les soixante-dix premières années, on le crut représenté par quatre *nawabs* successifs, auxquels il se serait rendu visible : ʿOthman ibn Saʿid, son fils Mohammed ibn ʿOthman, puis Hoseïn ibn Rouh et ʿAli ibn Mohammed Séimouri, tous gens de Bagdad. Sur le point de mourir, l'imam Mahdi apparut au dernier d'entre eux pour l'aviser qu'il n'aurait point de successeur. Ce fut la fin de la « petite absence ». La « grande absence » dure encore, jusqu'à ce que, les temps étant accomplis, certains signes réalisés, le dernier Imam se réincarne parmi les hommes, afin de reprendre la manifestation prophétique interrompue.

Le développement du système accentua la rupture avec le sunnisme. Le Coran et les traditions du Prophète restent communs aux deux croyances ; le chiisme y joignit les traditions émanées des 12 Imams. La jurisprudence fut fixée par l'Imam Dja·fer, qui fut le véritable organisateur du chiisme et en unifia les traditions. Les déchirements de l'Islam, causés par la lutte des Ommiades et des Abbassides, ramenaient alors l'attention vers la famille d'·Alı ; le 6e imam bénéficia de ce regain de prestige; plus de 400 disciples suivirent ses leçons, dont sortit le rite *dja·feri*, en opposition avec les quatre rites orthodoxes.

Dispersés par la persécution, les seyyeds se firent les apôtres de la doctrine chiite. Leurs revendications contre l'illégitimité du Khalifat devaient trouver accès dans les divers pays musulmans, ambitieux d'indépendance. Ce fut ainsi que Moulay Edris parvint à fonder la première dynastie marocaine. Les seyyeds avaient été naturellement attirés par les tendances chiites de l'Iran. Zéid, frère du 5e imam, ayant tenté un soulèvement à Koufa, y fut pris, pendu et brûlé ; l'un de ses fils devint roi du Gourgan, au fond de la Caspienne. Les enfants de l'Imam Dja'fer arrivèrent à leur tour; l'un d'eux, Isma·il, donna naissance à la secte des Ismaïliens, qui occupa les montagnes de l'Elbourz et dont sortirent la dynastie des Fatimites d'Égypte et les Assassins du moyen âge.

La passagère fortune de l'imam Réza amena le flot des Mousavis, issu des 17 fils de Mousa Kazem ; ce fut la principale migration des seyyeds en Perse[1].

1. Les seyyeds sont fort nombreux en Perse. Parmi eux, les Hasanis sont moins considérés, à cause de l'attitude conciliante de

Comme on en massacra beaucoup, les survivants initièrent les pèlerinages auprès des imamzadès. Les seyyeds se virent partout accueillis, surtout dans les régions caspiennes, où la conversion musulmane avait été plus tardive. Ce qui restait de la caste religieuse et de la noblesse terrienne de l'ancien Iran comprit la possibilité de s'accommoder d'une doctrine qui flattait l'instinct populaire et pouvait éventuellement soutenir contre le Khalifat l'autonomie iranienne. Quand le soufisme envahit l'Islam et devint maître absolu de la Perse, le chiisme fit avec lui cause commune et devint, à son ombre, une des sectes favorites.

Cependant les petites dynasties turques, qui surgissaient dans l'Iran, hésitaient encore à se rattacher ouvertement au chiisme. Au xe siècle, une famille du Mazandéran s'implanta à Chiraz ; les Bouhéides furent les premiers à faire manifestation publique de la doctrine ; sous l'influence de Cheikh Sadik, le traditionniste, Roukn-ed-Dowleh et son fils Azod-ed-Dowleh, instituèrent les processions de deuil de l'Achoura et firent élever les premiers monuments à Kerbéla et à Nedjef ; sous leurs règnes, on vit

leur auteur vis-à-vis du Khalife Ommiade. Le plus grand nombre est issu de l'imam Mousa, et ce sont les Mousavis qui fournissent la plupart des Imamzadés de l'Iran. Les Thabathabaïs, descendant à la fois d'Hasan et d'Hoséin, sont répartis entre Ispahan et Yezd, avec une branche à Tauris. Les Rézavis, descendants de l'Imam Réza, sont fixés dans le Khorassan. Nombre de seyyeds de Téhéran descendent de l'imam Taki ; on désigne leur famille sous le nom d'Akhévis, Feth 'Ali Schah leur ayant dit un jour : « Vous êtes mes frères ! » (*akhévis*). Les Imamis forment, à Ispahan, un groupe de seyyeds, issus d'un imamzadé local. De même à Chiraz, la plupart descendent de Schah Tchiragh (le roi des lumières) et de deux autres fils de l'imam Mousa, qui y sont enterrés. Les seyyeds Séfévis portent le titre de *nawab* (prince) ; il n'y en a plus qu'à Ardébil et à Ispahan.

inscrit, pour la première fois, sur les mosquées et les fontaines : « Maudit soit celui qui combat ʿAli, fils d'Abou Taleb ! » Depuis lors et jusqu'à l'avènement des Séfévis, la Perse ne connut plus qu'un seul souverain chiite ; ce fut, au commencement du XIVe siècle, le roi mongol Khodabendeh, qui trouva, pour le règlement de ses affaires de ménage, plus de facilités dans le rite djaʿferi que dans aucun des rites orthodoxes du sunnisme.

Le chiisme ne l'emportait pas encore ! sunnites et chiites vivaient mélangés, souvent en fort mauvais termes ; le rite chaféi et subsidiairement l'hanéfi se partageaient le sunnisme. Les chiites ne dominaient qu'à Koum, Kachan et Rey; partout ailleurs, leurs docteurs étaient à l'ouvrage ; leur influence réagissait, néanmoins, sur la politique ; elle décomposait en Perse l'autorité khalifale. Un chiite, Nasir-ed-Din et Tousi, conseiller d'Houlagou, portait le dernier coup aux Abbassides, en lançant sur Bagdad les hordes mongoles.

Parmi tous les hommes pieux, qui s'employèrent à répandre le soufisme dans l'Iran, avec la « doctrine des douze », nul n'obtint un succès comparable à celui du Cheikh Séfi. A la fin du XVe siècle, sa confrérie avait fait fortune ; tout le Nord-Ouest de la Perse vénérait le tombeau du Cheikh, les tribus voisines se groupaient autour de ses descendants et Schah Ismaʿil fondait la dynastie des Séfévis, qui se maintint pendant plus de deux siècles.

Le chiisme était cause de l'avènement des grands Sophis et arrivait au pouvoir avec eux. L'Iran présentait alors un chaos de races superposées et de souverainetés émiettées ; les Uzbeks sunnites mena-

çaient le Khorassan ; les Turcs Ottomans, dont le Sultan acquérait par la conquête de l'Égypte le titre khalifal, se présentaient aux frontières occidentales. Pour maintenir son empire, l'unification du pays s'imposait à la nouvelle dynastie. Selon la coutume de l'Orient, elle y employa la force des armes et les déplacements de population ; mais elle voulut consolider son œuvre par l'effet moral du chiisme, qui avait si bien servi la confrérie du Cheikh Séfi. Il fallut que la Perse entière communiât dans une même douleur sur le triste sort des Alides et prît les armes contre les bourreaux représentés dans leur descendance par les sunnites de l'Asie centrale et le Khalife des Ottomans. Le chiisme se transformait ainsi en religion nationale, servant d'instrument de domination à la confrérie victorieuse. Le soufisme, sur lequel il s'était appuyé, s'employait aussi à la conversion de l'Iran ; les derviches parcoururent le pays en apôtres de l'idée nouvelle. Après dix siècles de déchirements, il renaissait une nation persane sous l'influence d'un deuil commun et d'un même sentiment de vengeance.

Tant que le chiisme servait aux combinaisons des partis et aux spéculations des philosophes, il lui avait suffi d'un système rationnel ; pour agir comme religion sur les masses populaires, il lui fallut un dogme et l'intervention du surnaturel. Mollah Hoséin Kachefi, le directeur de conscience de Schah Khodabendeh, avait inauguré les sermons édifiants sur le martyre des confesseurs de l'Islam ; l'avènement des Séfévis fit éclore toute une littérature de théologie et de traditions. La multiplicité de ces dernières acheva la déformation de l'Islam; ʿAli se

vit associé à toutes les circonstances de la vie du Prophète. La dévotion publique se mit à élever au-dessus de l'humanité une famille dont on lui enseignait si ardemment à déplorer les malheurs. La situation réciproque des Alides se modifia ; l'excès de leurs infortunes apparut comme chose anormale ; on en fit un sacrifice expiatoire pour le salut des hommes et l'idée de la rédemption pénétra dans le chiisme. Le rôle du Prophète s'effaça légèrement; celui d'•Ali ne commandait que le respect ; ce fut Hoséin vers qui se porta l'attendrissement de l'Iran; il s'attacha au jeune homme prédestiné, continuateur de l'œuvre du grand-père et du père, qui volontairement s'était sacrifié avec les siens, pour établir un lien entre Dieu et l'homme et amener ainsi la rédemption du genre humain. Mahomet, •Ali, Hoséin formèrent la trinité chiite, d'où sortirent la révélation, l'interprétation, la rédemption. On n'alla point, sauf quelques sectaires, jusqu'à les diviniser, car le principe de l'unité divine est trop strict chez les Musulmans ; mais on les envisagea comme des saints d'une sainteté telle que leur intercession nécessaire remplit la vie religieuse de leurs fidèles. L'évolution du dogme chiite s'accomplit avec les années ; il devint exclusif et fanatique sous les derniers Séfévis. En aigrissant le peuple de l'Iran, les malheurs des deux derniers siècles accentuèrent l'âpreté de la religion nationale.

Le culte musulman est d'une extrême simplicité ; le culte chiite l'exagère encore. En fait, à peine existe-t-il ; les gens partent du principe que, l'imam étant absent, il est inutile de se déranger pour participer à une prière imparfaite. Les mosquées tombent en ruines, leurs *pichnamazs* prient dans le désert ; le

vendredi, le Schah ne prend point la peine de se rendre solennellement à la mosquée, comme font tous les autres princes de l'Islam. Il faut quelque calamité, épidémie ou sécheresse, pour réunir les fidèles à la *mosalla*, emplacement désigné en dehors de toutes les grandes villes. — Les chiites jeûnent le Ramazan, fêtent l'ᶜAïd-ol-Fitr, l'ᶜAïd-è-Kourban et l'ᶜAïd-è-Mouloud de même que les Sunnites; ils y joignent, à leur usage propre, l'Aïd-è-Ghadir, en mémoire de la désignation d'ᶜAli à l'imamat, et les Moulouds, anniversaires de la naissance d'ᶜAli et du 12e imam.

Ces pratiques, n'ont, du reste, qu'une importance limitée. La dévotion chiite consiste à faire vivre le pays entier dans le culte de la famille fatale, à laquelle l'humanité doit son salut et la Perse sa nationalité. A part quelques-uns nommés d'après les héros du Livre des Rois, tous les Persans portent le nom d'un imam, parfois accompagné des mots : *ᶜabd*, *gholam* ou *kouli*, qui veulent également dire : serviteur — (*ᶜAbd-ol-Hoseïn* ; *Gholam ᶜAli* ; *Hasan Kouli*) — Les travailleurs peinent en invoquant les imams, les derviches mendient en chantant leurs louanges. Sur la porte des maisons figurent les noms sacrés d'Allah, Mahomet, ᶜAli, Fatémé, Hasan et Hoséin, réunissant le nom du Créateur aux noms de ceux à l'intention desquels le monde a été créé. Dans les demeures en terre des paysans, une image collée au mur représente Ali, Hasan et Hoséin, la face voilée, le front ceint d'une auréole ; au-dessous Mahomet montant au ciel sur son cheval Borak. Dans les mosquées, les tombeaux ou les écoles, sont appendus des tableaux figurant les trois héros empruntés par le chiisme à l'islamisme primitif, Salman ;

Gamber et Bélal, au devant desquels s'alignent •Ali et ses fils, pieusement agenouillés J'ai vu chez des derviches de véritables chapelles, où les cierges brûlaient devant l'image d'•Ali ; il existe, au bazar de Téhéran, une fontaine de Norouz Khan, surmontée d'un tableau du martyre d'•Abbas, couverte d'ex-votos et de lumières. La pensée des imams intervient dans toutes les circonstances de la vie et même dans les phénomènes de la nature; quand le crépuscule met le ciel en feu, le Persan y voit bouillonner le sang d'Hoséin. Le dernier imam, qui, bien qu'invisible, est toujours présent en quelque point de l'univers, veut être associé à la vie publique et privée. A la moindre mention de son nom, l'assistance se lève et salue dans toute les directions, pour lui marquer sa politesse. On attend sa venue et l'on affecte de la désirer. Chardin raconte qu'il existait à Ispahan une « écurie du maître des temps », constituée à son intention en fondation pieuse par un roi séfévi. « On tient là nuit et jour de beaux chevaux, sellés et richement harnachés, dont il y a toujours deux de bridés, afin que le Khalife monte dessus, au moment qu'il paraîtra. » Quand fut inauguré le Conseil national, les journaux de Téhéran tinrent à indiquer que le nouveau Parlement de la Perse s'était ouvert « sous le regard du Padischah et en présence du dernier Imam ».

La dévotion chiite s'exprime surtout par les pèlerinages et par les manifestations de deuil. Le carnage des Alides a peuplé d'imamzadés tous les coins de l'Iran ; si bien que les gens n'auraient pas grande route à faire pour porter leurs prières et leurs vœux au tombeau le plus voisin. Mais dédaigneux des

imamzadés vulgaires, leur pieuse ardeur les entraîne constamment vers les plus illustres sanctuaires du chiisme. Les tombeaux de Schahzadé •Abdoul-•Azim près de Téhéran, du Cheikh Séfi à Arbébil, de Schah Tchiragh à Chiraz, ne jouissent que d'une renommée locale ; ceux de Fatémé à Koum et de l'imam Réza à Méchhed reçoivent les pèlerinages de tout le chiisme ; plus achalandés encore sont, en dehors de la Perse, les tombeaux du 1er imam à Nedjef, du 3e à Kerbéla, du 7e et du 9e à Kazemeïn, près de Bagdad, du 10e et du 11e à Samarra.

Les *Katls* (assassinats) sont les anniversaires annuels du martyre des imams ; ils comportent un ou plusieurs jours d'*•azadari* ou de deuil. Ce sont périodes aiguës pour l'inépuisable désolation qui caractérise le chiisme moderne. Les dix premiers jours de Moharrem, l'•Achoura (10 Moharrem), date de la mort d'Hoséin, le 20 de Séfer, qui en marque la quarantaine, sont particulièrement déplorables. De même, les 27, 28 et 29 Séfer, pour la mort de l'Imam Réza, d'Hasan et du Prophète. Moharrem et Séfer sont tout entiers des mois de deuil : toute fête est interdite, chanteurs et danseurs doivent chômer, les *nakaradjis* s'abstiennent de saluer le soleil, les soldats portent leurs fusils renversés, les seyyeds ne se montrent plus qu'en vêtements noirs. La mort d'•Ali tombe le 21 Ramazan, les trois jours qui précèdent sont jours d'*ahya* ou d'angoisses, pendant lesquels le premier imam survécut à sa blessure ; Fatémé est morte le 13 Djemadi-oul-evvel et l'imam Mousa le 25 Redjeb. En compensation de telles tristesses, le chiisme s'offrait naguère une journée de réjouissance, le 9 Rébi•-oul-evvel, à l'occasion de la mort d'Omar,

qui fut le principal adversaire d'Ali et l'écarta si longtemps du khalifat ; on tirait des feux d'artifice et la foule le brûlait en effigie. L'adoucissement des mœurs a fait disparaître ces divertissements inutiles.

Les katls veulent être commémorés par des *rouzékhanis*, des processions et des *taziés*.

Les *rouzékhans* sont les prédicateurs de la Passion ; ils forment une classe nombreuse parmi les mollahs dans toutes les grandes villes de la Perse ; dans les campagnes, leur office est rempli par les derviches conteurs. Les grands seigneurs ont coutume d'entretenir à leur suite un rouzékhan particulier. On a vu que ces prédications datent de l'époque mongole. Comprenant tout le parti qu'en pourrait tirer leur propagande, les Séfévis les généralisèrent, afin de mieux faire pleurer la Perse sur le sort des Alides. D'ordinaire, les familles aisées ont, une fois la semaine, leur jour de rouzékhani ; un drapeau noir, hissé sur une perche, indique les maisons où se passe le pieux exercice ; aucune invitation n'est faite ; entre qui veut. La cérémonie a lieu le matin ou l'après-midi, la nuit en Ramazan et pendant les mois de deuil.

Aux époques de katl, les mosquées sont tendues de noir et, dans les principales, c'est le prédicateur qui monte en chaire, pour commenter les douloureux anniversaires. Les prédicateurs — *va'ez* — occupent dans le clergé chiite un rang beaucoup plus élevé que les rouzékhans. Ces derniers sont de simples conteurs, possédant par cœur un certain nombre de récits ; les autres sont des savants, versés dans le Coran, les traditions et l'histoire, habiles en l'art de la diction, qui réussissent à se former un auditoire, en lui parlant de religion, de morale, et même, depuis peu,

de politique. Il n'y a de prédicateurs que dans les plus grandes villes, et quelques-uns seulement parviennent à la notoriété : on ne cite à Téhéran qu'une demi-douzaine de prédicateurs en renom. Chacun d'eux a sa mosquée attitrée, où il prêche généralement après la prière de l'*ʿasr*, tous les jours en Ramazan, le vendredi pendant les autres mois de l'année. Parfois un prédicateur consent à se transporter chez les principaux de la ville, pour une rémunération de 10 ou 15 tomans.

D'ailleurs un prédicateur illustre n'arrachera pas plus de larmes que le plus vulgaire des rouzèkhans ; d'où qu'elle vienne, la moindre allusion au martyre des Imams suffit à provoquer, chez les Persans, les plus extrêmes démonstrations de douleur. L'officiant débute par une *khotbé*, affirmant l'unité divine et le prophétisme de Mahomet :

> Gloire à Dieu, le maître des mondes ! Je glorifie Dieu, la providence des humains, le créateur du ciel et de la terre, celui qui a donné l'existence aux hommes, celui qui leur a donné la parole, la raison et l'intelligence. Que la miséricorde de Dieu s'étende sur Mahomet, qui est le dernier, le sceau des Prophètes, sur sa famille et sur ses compagnons, qui sont les meilleurs des hommes.

Après avoir lu, traduit en persan et rapidement commenté un verset du Coran, le prédicateur se met à raconter un épisode, qu'il choisit à sa convenance, dans l'abondante littérature de *Mékatel* (lieux de massacre), consacrée aux actes des martyrs. Ces actes se rapportent à la mort des trois confesseurs de la foi, ʿAli, Hasan et Hoséin ; il est entendu qu'une narration relative aux deux premiers imams, doit

également mentionner le troisième ; car le mariage d'Hoséin avec la fille de Yezdeguird, le dernier Sassanide, et sa ferme attitude à l'égard du Khalife le rendent plus cher aux cœurs persans que tous les autres imams.

Voici l'un de ces récits, tiré du recueil le plus célèbre, le *Kitabé-Lohouf* (le livre des regrets), par Seyyed ibn Taous ; les fidèles l'écoutent en pleurant et en se frappant la poitrine. Il s'agit de la mort d'Hoséin et cela se passe à Kerbéla.

Fatémé, fille d'Hoséin, dit : « Le soir du jour où mourut mon père, j'étais debout à la porte de la tente et je regardais, étendus sur le sol, les corps de mon père, de mes frères et de leurs compagnons, qui avaient été tués ; les chevaux s'agitaient encore sur les cadavres. Et moi, je ne savais que penser : mon père mort, allait-on nous tuer, nous, les femmes et les enfants, ou nous faire prisonnières ? Je vis un cavalier de l'armée ennemie, qui s'avança vers les femmes, la lance haute. De sa lance, il les frappait aux bras et aux hanches et les femmes se serraient les unes contre les autres, comme des moineaux sur un buisson, en poussant des cris de détresse. « Quelqu'un, entendant nos plaintes, nous viendra-t-il en aide, à nous, pauvres femmes sans défense, veuves et orphelines ? » Et personne n'arrivait pour les secourir. Cet homme vint sur moi, me frappa dans le dos avec sa lance ; je tombai évanouie et il m'arracha violemment mes boucles d'oreilles. Quand je revins à moi, ma tête reposait sur la poitrine de ma tante Zéinab. Elle me dit : « Lève-toi, et allons vers les tentes. — Je n'ai point de voile, lui répondis-je, pour me couvrir le visage. — Moi non plus, dit-elle, je n'ai pas de voile et mon corps est devenu noir de coups. » Alors, je la regardai ; je vis, qu'en effet, elle était dévoilée et son corps tout meurtri. Ce qui augmentait la détresse de Zéinab, c'est que toutes les jeunes filles du camp venaient lui demander protection

et qu'elle les défendait, comme une poule fait de ses poussins. Dans le désir de s'emparer de leurs bijoux, la troupe ennemie les brutalisait et rouait de coups celle qui cherchait à les défendre. »

Ces rouzékhanis deviennent plus nombreux et plus ardents pendant les mois de deuil, et surtout pendant les dix premiers jours de Moharrem, où le peuple se prépare à l'explosion de douleur qui marquera le jour de l'ᶜAchoura. Pour s'assurer la faveur populaire, avec le suffrage du clergé, les princes proches du Trône et les principaux seigneurs de la Cour possèdent dans leur palais des *Hoséiniés*, c'est-à-dire des cours affectées aux rouzékhanis annuels. Dix jours durant, l'Hoséinié est ouverte à la foule, qui y trouve à pleurer et à se nourrir : des plats de riz, du thé, du tabac, quelquefois même de l'argent. Cette année, les premières semaines de Moharrem correspondaient à la seconde quinzaine de février ; j'ai vu ces cérémonies dans la maison de l'Atabek-è-Aᶜzam (Emin-os-Soltaneh) à Téhéran. La vaste cour était couverte d'une tente, les murs drapés d'étoffes noires ; les fenêtres ouvertes formaient autant de loges pour les invités. Chaque jour, la réunion commençait à 3 heures de l'après-midi, pour finir à 10 ou 11 heures du soir. Une foule énorme remplissait la salle illuminée ; les rouzékhans se succédaient dans la chaire, débitaient leur histoire et faisaient gémir leur public ; des plateaux de pillau circulaient ; une voix s'élevait parfois, pour publier les louanges de la famille du Prophète et provoquait alentour une immense acclamation ; un *nouzékhan* (celui qui fait des lamentations) se mettait à chanter quelques vers, accueillis par des hurlements de douleur. De cons-

tantes allées et venues se produisaient ; les pieuses gens visitent les divers rouzékhanis de la ville, comme on fait chez nous, la semaine sainte, aux tombeaux des églises. Les *destés* des processions pénétraient, au milieu du bruit et des lumières, pour recevoir un châle du maître de la maison.

Les jours précédents, les processions se préparent pour la grande manifestation du 10 Moharrem, anniversaire de la mort d'Hoséin. Chaque quartier, chaque corporation, chaque mosquée forme son groupe spécial, sous la direction d'un *desté-bachi*, nommé par les membres ; ceux-ci se cotisent en vue des dépenses et les grands personnages y contribuent par d'abondantes subventions. Un local est affecté aux accessoires du groupe, lampes, miroirs, tapis, étendards. Personnel et matériel sortent les jours de katl et les dix premières nuits de Moharrem.

L'ʿAchoura est le grand jour de deuil. Dès le matin, les destés s'organisent dans tous les coins de la ville et se dirigent vers le bazar, où ils doivent visiter l'imamzadé Zéid, avant de se réunir au Sebzé-Méidan. La foule envahit la place, les toits et les terrasses voisines ; les destés y convergent par toutes les issues du bazar ; ils se cognent les uns contre les autres et se mêlent en un remous sanglant. Chaque groupe s'avance, précédé de ses insignes ; la main d'ʿAbbas, des drapeaux verts et noirs noués ensemble, des *alems*, édifices bizarres, surmontés de plumes et de plaques métalliques, qui doivent symboliser le chiisme ; des chevaux drapés de noir, représentant les montures d'Hoséin, de ses fils et de ses frères ; enfin, un cheval ensanglanté, portant une colombe, en souvenir d'un épisode de la mort du

3e Imam : quand Hoséin fut tombé, son cheval s'emportait à travers le champ de bataille, une colombe se posa sur sa selle et le ramena à la tente de Zéinab, pour informer de l'événement la sœur du défunt. Derrière, se presse une ignoble cohue : serrés les uns contre les autres, titubant comme des ivrognes, des hommes, pieds nus, vêtus de blanc, se tailladent à coups de sabre la tête rasée ; le sang ruisselle sur les visages et rougit les robes blanches ; des individus, armés de bâtons, s'appliquent à détourner les coups trop vigoureux. Ce sont des vœux faits au cours de l'année écoulée qui imposent ces horribles pénitences ; les riches s'en rachètent à prix d'argent ; mais il y a de tout jeunes gens dans cette masse humaine, et même des enfants, trop faibles pour se frapper eux-mêmes, que l'on promène à cheval, avec une entaille sur la tête. Du haut des terrasses, les femmes poussent des gémissements et jettent leurs mouchoirs à ces victimes volontaires.

Tous les groupes ne s'infligent pas un traitement aussi cruel. Les *kamazen* sont seuls à se donner des coups de sabre ; les *sinézen*, qui sont les plus nombreux, se livrent à de moins sanglantes pratiques. Ils marchent en ligne, la poitrine découverte et, d'un mouvement cadencé, rabattent leurs poings, qui laissent sur la peau une marque rouge. Les Berberis se fustigent les épaules avec des mailles de fer ; les Loures de Bouroudjird, la tête souillée de boue, agitent les bras comme des gymnastes et les ramènent sur leurs torses nus... Tous répètent inlassablement le cri spécial au desté dont ils dépendent ; les uns crient : « Schah Hoséin ! » les autres « Hasan ! Hoséin ! » Certains répètent une formule connue des

lamentations, gémie par le rouzékhan attaché à leur groupe : « Donnez à boire aux lèvres altérées de mon roi » ou « Que devons-nous faire ? Hoséin n'a pas de linceul. » — Ou bien encore : « C'est aujourd'hui le jour de l'Achoura et ces événements se passèrent à Kerbéla[1]. » —Chaque année ramène les mêmes destés et la foule accueille de ses transports les groupes les plus populaires, ceux de la corporation des marchands d'étoffes et du quartier de Mirza Mohammed Réza.

Sous les arcades du Sebzé-Méidan, se tient le chef de la police ; les pénitents viennent auprès de lui s'administrer leurs derniers coups de sabre ; c'est leur manière de solliciter l'élargissement d'un prisonnier, auquel le groupe s'intéresse. La prison est tout proche, dans une des portes de l'Ark, et le détenu relâché vient aussitôt remercier ses libérateurs. S'il y a retard dans la décision de l'autorité ou erreur dans la personne remise, les cris se font plus furieux, les entailles plus fortes, jusqu'à ce que ces forcenés aient obtenu satisfaction. Cette année, les destés se tailladèrent avec enthousiasme devant la légation d'Angleterre, pour remercier la diplomatie britannique du concours prêté par elle à la révolution persane. Dans l'après-midi, les héros du matin se promènent allègrement par la ville, la tête enveloppée de bandages ensanglantés.

Les chiites ne se contentent pas des sermons sur la Passion et des mortifications en l'honneur des imams ; ils veulent avoir, en outre, la représentation tangible des scènes fondamentales de leur religion.

1. A Tauris et dans le Caucase, les processions de l'Achoura adoptent les cris de « Schah Hoséin ! Vaï Hoséin ! — O Roi Hoséin ! Hélas, Hoséin ! » D'où le nom de *Schaksé-Vaksé*, que les Européens donnent à la cérémonie.

Les *ta'ziés*, mystères, dont le principe remonterait aux Séfévis, ne se sont développés et généralisés qu'au cours du dernier siècle. Dans les villages, on joue la tragédie sur une place quelconque, recouverte de toiles, tendue de noir, décorée de tapis, de cristaux et de lampes ; à Koum, j'ai vu des acteurs en costume représenter, parmi les tombes d'un cimetière, le martyre des Imams. A Téhéran, chaque quartier possède son *tékieh* spécial, entretenu par des fondations pieuses ou par les cotisations des habitants : les grands personnages tiennent à en avoir un dans leur propre maison ; si bien que les représentations se suivent, ininterrompues, pendant les mois de deuil. Les plus belles ont lieu dans le tékieh royal, ouvert les dix premiers jours de Moharrem.

Ce tékieh est une immense rotonde, attenante au jardin du Gulistan ; la direction en appartient au *Nazir*. surintendant du Palais, la police au *ferrach-bachi* ; deux étages de loges sont ménagés dans l'épaisseur des murs, celui d'en haut réservé à l'*andéroun* du Schah, celui d'en bas réparti par les soins du Nazir entre les princes, les ministres et les dignitaires de la Cour. Vide tout le long de l'année, la rotonde prend, à l'époque des représentations, le plus magnifique aspect. Un drapeau noir flotte sur l'édifice. On le recouvre d'une tente, créant un demi-jour propice au recueillement des esprits ; de longues tentures de deui pendent le long des murs ; des cartouches à fond vert contiennent une série de versets, tirés d'un poème classique sur la mort d'Hoséin[1]. Les

1. Ce poème a été composé par un certain Mohtechem à la fin du premier siècle de l'hégire ; les vers en sont usités dans toutes les cérémonies de deuil : on les introduit dans les ta'ziés, ce sont les lamentations que chantent les rouzékhans.

loges de la galerie supérieure sont fermées d'étoffes ajourées ; celles de la galerie inférieure ornées par leurs titulaires de tapis et de glaces, précédées d'une rangée de cristaux, de lampes et de flambeaux. La foule envahit le parterre. Au centre, la scène ronde et peu élevée ; autour, une allée reste libre pour les dégagements et la figuration. Une chaire est adossée au mur; au devant, un poteau couvert de dorures, d'où pend un drapeau vert, l'étendard d'Hoséin. De grandes vasques, remplies d'eau, sont placées aux quatre coins de la salle et plusieurs petits garçons, en costume arabe, offrent à boire au nom d'‘Abbas ; les vœux faits par leurs parents les ont consacrés pour cet office.

A midi les rouzékhanis commencent dans le tékieh ; les représentations ont lieu à 3 heures et à 7 heures, celles du jour revêtent un caractère sacré et le parterre est réservé aux femmes ; celles du soir sont moins nombreuses, presque toujours profanes ; les hommes y sont seuls admis. Mais le tékieh resplendit de lumières et le coup d'œil en est beaucoup plus beau.

Mo‘in-è-Boka (l'auxiliaire des larmes) dirige la scène ; un vieillard à barbe blanche ; il se présente, vêtu de longues robes, un bâton à la main et portant dans sa ceinture de cachemire les innombrables rouleaux, dont chacun contient les rôles d'une tragédie. Voici trente-sept ans qu'il préside aux ta‘ziés royaux et son père, avant lui, remplissait déjà pareil office. Le père et le fils ont donné leur forme actuelle à la plupart des pièces aujourd'hui représentées. Mo‘in-è-Boka détient une fonction de cour ; chaque année, dans le courant du mois de Ramazan, il procède au recrutement de sa troupe, parmi les meilleurs chan-

teurs et musiciens, signalés à Téhéran ou dans les provinces ; il conclut avec eux un contrat de quatre mois; en tout, 200 personnes, *ta*ʿ*ziékhans*, avec dix sous-chefs. La troupe répète les tragédies pendant les mois qui précèdent, pour les jouer en Moharrem et en Séfer. Elle ne reste en son entier que pour les représentations royales ; ensuite elle se divise en autant de fractions que de sous-chefs et dessert, sous la haute direction de Moʿin-è-Boka, les divers tékiehs de la capitale. Il peut y en avoir une cinquantaine, donnant chacun dix journées de représentations.

Les pièces sont tirées des actes des Martyrs, quelques-unes des légendes iraniennes. Moʿin-è-Boka soumet au choix du roi la série qui doit être représentée dans le tékieh royal. Tel fut le répertoire de cette année :

1er *Moharrem*. La mort du Prophète. La première tragédie est ordinairement précédée d'une scène au cours de laquelle ʿAli lie les deux pouces du *div*, afin d'écarter l'action des mauvais génies de l'Iran.

2. La mort de Fatémé.

3. Les adieux à Médine. Avant de partir pour Kerbéla, l'imam Hoséin fait un dernier pèlerinage au tombeau de Mahomet. Il envoie en avant son cousin Moslem.

4. Martyre de Moslem et de ses deux fils. Le soir, l'Émir Timour ; puis la mort de Zéinab, sœur de l'imam Hoséin.

5. L'arrivée de l'imam Hoséin à Kerbéla et la mort de Hour.

6. Le martyre d'ʿAbbas, frère de l'imam Hoséin. Le soir, le roi Salomon vient au secours de l'imam Hoséin ; il arrive malheureusement trop tard.

7. Le martyre d'Ali Akber, fils de l'imam Hoséin. Le soir, Joseph vendu par ses frères ; son aventure avec Zuleïkha.

8. Le martyre de Kazem, fils de l'imam Hasan ; puis le mariage de Salomon avec Belkis, reine de Saba.

9. La famille d'Hoséin est amenée prisonnière à Damas, à la cour du khalife Yézid.

10. Le martyre de l'imam Hoséin, prince des Martyrs.

On eut la bonté de me faire assister à trois de ces représentations, les 2, 3 et 5 Moharrem ; j'ai également vu celle du 7 au soir, où fut convié, suivant l'usage, le corps diplomatique, pour admirer, sous sa forme iranienne, la rencontre de Joseph avec la femme de Putiphar. Les Persans éprouvent une vive répugnance à exposer les mystères chiites aux railleries des incroyants. Le spectacle magnifique, qui se déroule sur la scène, arrache aux assistants des cris de douleur. La masse féminine du parterre est secouée de sanglots. Dans la loge où je me trouvais, des hommes graves et âgés ne détachaient pas de leurs yeux des mouchoirs trempés de larmes. Et cela dans un sentiment moins religieux que national ; tant il est vrai que l'évolution historique de l'Iran a fait du deuil d'ʿAli la plus pure manifestation du patriotisme.

Tandis que, du haut du tékieh, les nakaradjis embouchent leurs trompettes, un long cortège pénètre dans l'allée circulaire ; ce sont les domestiques du Palais qui se rangent autour de la scène. Un rouzékhan chante des vers à la louange du Roi :

Pour régner en roi, comme un soleil brillant, est apparu Mohammed ʿAli Schah, conservateur de

l'Univers. Il porte sur la tête une couronne impériale et sacrée. Béni soit celui (Dieu) qui conserve sa royale personne !

Puis il se met à réciter des lamentations et, d'un mouvement unanime, les serviteurs royaux marquent la cadence des vers en ramenant leur poing sur leur poitrine. Le prélude terminé, les acteurs, introduits par Mo'in-è-Boka prennent place sur la scène. Le décor est fort simple : un lit de repos, des canapés, des fauteuils, — en cas de besoin, le tombeau du Prophète ; par terre, un amas de paille hachée, dont, en signe de douleur, se couvriront les témoins des martyres. A plusieurs mètres en l'air, l'ange Gabriel occupe une cage de bois, garnie de feuillages. Un système est installé pour faire glisser les messagers célestes du haut de l'édifice. Tous les rôles sont tenus par des hommes ; son rouleau à la main, Mo'in-è-Boka se place successivement derrière chaque acteur et fait office de souffleur. L'action se déroule lentement, dans une suite de scènes raccordées les unes aux autres. Les gens d''Ali s'expriment en chantant ; leurs adversaires parlent d'une voix arrogante et le public reconnaît, au premier mot, ceux des personnages auxquels doit revenir sa sympathie. La beauté des costumes, la précision de la mise en scène, l'exacte reproduction des coutumes arabes primitives font l'intérêt de ces tragédies. Les batailles, les voyages en caravane entraînent une merveilleuse figuration. C'est tout le train royal, qui défile à travers le tékieh : chameaux, mulets, voitures et litières, entourés d'un flot de cavaliers. Le martyr, sur un cheval harnaché de pierreries, fait solennellement le tour de la scène, au

son d'une musique lugubre et parmi les sanglots des spectateurs.

La représentation des tragédies coûte au Trésor Royal une somme annuelle de 30.000 tomans. Le 7 Moharrem, au soir, il est d'usage que le Schah visite successivement toutes les loges; les titulaires reconnaissent cet honneur par des dons d'argent, de châles ou de tapis. C'est une moyenne de 10.000 tomans qui rentre de cette manière et vient en déduction des débours.

VIII

LA RÉVOLUTION PERSANE

L'évolution de la question persane. — L'Iran. — Formation de la Perse moderne. L'autocratie et la domesticité royale. — L'organisation du clergé chiite : les *moudjteheds*. — L'équilibre du pouvoir civil et du pouvoir religieux. — Le libéralisme en Perse : son origine et ses progrès. — Affaiblissement des pratiques religieuses ; diffusion du soufisme. — Pénétration des idées européennes. — Prépondérance de la langue française. — Organisation de services publics par des fonctionnaires étrangers. — Voyages du Schah en Europe. — Expansion du commerce persan. — Création d'une presse persane. — Les enseignements de la guerre russo-japonaise. — Nécessité d'un changement de régime. — La politique anglaise appuie la révolution. — Composition du parti libéral persan ; il prend refuge à la Légation d'Angleterre. — Inauguration du Parlement. — Pénibles débuts du système constitutionnel. — Les crises locales : la révolution à Chiraz. — Les lois fondamentales. — Tiraillements entre la Couronne et le Parlement.

Jusqu'ici, les préoccupations européennes ne s'étaient point portées sur l'Iran ; son éloignement le tenait à l'écart du système de l'Europe, voire de celui de l'Orient. Un instant, les vastes combinaisons de Napoléon envisagèrent le concours de la Perse contre la domination anglaise aux Indes. Pendant tout le cours du dernier siècle, le développement parallèle des Empires anglais et russe en Asie livra la décadence iranienne aux tiraillements obscurs d'une inces-

sante rivalité ; le terrain resta abandonné aux deux diplomaties adverses, aux recherches des orientalistes et des archéologues. La récente pénétration allemande, dans l'Asie antérieure, mit une influence nouvelle en contact avec l'Iran. La révolution persane et l'accord anglo-russe ont définitivement introduit l'affaire de Perse dans le domaine de la politique générale.

La Perse est un immense plateau, bordé de grandes montagnes ; les cours d'eau qui en descendent créent des vallées fertiles et des oasis de verdure ; partout ailleurs le désert. Au Nord, la chaîne de l'Elbourz descend rapidement vers la Caspienne, au milieu de magnifiques forêts. A l'Ouest, les portes du Zagros, ouvertes dans la chaîne du Kurdistan, conduisent à la plaine du Tigre ; — au Sud, les *Kotals* s'enfoncent, d'étage en étage, jusqu'au golfe Persique D'Alexandre à Tamerlan, c'est-à-dire pendant dix-sept siècles, l'Iran vit passer les conquêtes et les migrations de peuples : Grecs, Arabes, Turcs et Mongols. La montagne préserva, seule, les populations primitives ; le versant de la Caspienne — Taliche, Guiilan, Mazandéran — maintint la pureté de la race iranienne. Kurdes, Loures et Beloutches persistèrent dans les chaînes occidentale et méridionale. Dans le plat pays, les Iraniens furent aisément décomposés : Turcs et Mongols occupèrent l'Azerbaïdjan et l'Irak Adjemi ; les Turcs prirent une partie du Khorassan et poussèrent leurs tribus jusqu'au Fars, les Arabes gardèrent l'Arabistan et se dispersèrent à travers le désert jusqu'au Séistan. Au bord du golfe Persique, un mélange d'Arabes et de Persans créa la population mixte des *Bendéris.*

Au milieu de cette confusion ethnique, se perdirent, en petits groupes, Arméniens, Chaldéens, Juifs, Guèbres et Tsiganes. Malgré l'ancienneté de leur établissement, ces gens ne sont point encore complètement fixés au sol ; le tiers d'entre eux vit sous des tentes noires, conduisant ses troupeaux des pâturages de l'été aux abris de l'hiver.

On a vu que le moderne État persan ne parvint à émerger de ce chaos qu'au début du XVIe siècle, quand la dynastie Séfévie s'appuya moralement sur une confrérie religieuse, matériellement sur les tribus turques de l'Ouest. Le chiisme, devenu religion nationale, fournit un lien commun aux diverses races. Les déplacements arbitraires brisèrent la personnalité de la plupart des tribus ; des Kurdes allèrent au Khorassan, des Arméniens vinrent à Ispahan. A la fin du XVIIIe siècle, Agha Mohammed Schah s'empara du pouvoir à la tête de sa tribu et fit une nouvelle dislocation de peuples. Il transporta vers le Nord les Lekhs du Fars, coupables d'avoir soutenu le Zend contre le Kadjar.

Aujourd'hui, l'évolution de la Perse se trouve déjà fort avancée. L'unité nationale est complète. L'Arabe de l'Arabistan est un aussi bon chiite, un aussi bon Persan que le Turc de l'Azerbaïdjan ou l'Iranien d'Ispahan. Il n'y a plus de sunnites que parmi les Kurdes du Nord-Ouest. Les communautés non musulmanes sont relativement peu nombreuses : 65.000 Arméniens, 50.000 Juifs, 10.000 Guèbres. La besogne centralisatrice est également avancée ; les tribus tendent de plus en plus à se perdre dans la masse des *ra'yat* ; celles qui subsistent encore le doivent à leur nombre, au refuge de leurs montagnes ou à leur situa-

tion excentrique ; aucune d'entre elles n'est assez puissante pour échapper complètement au pouvoir royal.

Avant que la révolution persane eût fait intervenir dans le gouvernement un modeste début de contrôle populaire, le Schah était, en droit, maître absolu d'un pays qui n'avait jamais connu d'autre régime que l'autocratie. Du haut de son trône, dans l'éclat des pierreries, il présentait à la foule une apparition surhumaine, dont émanait un irrésistible pouvoir. Sa cour ne comprenait que des domestiques, courbés devant la majesté souveraine. Parmi eux, à défaut des princes Kadjars, sans souci de l'âge ni de la capacité, la fantaisie royale désignait les satrapes, chargés d'administrer les provinces. Le gouverneur favorisé partait à la curée, suivi d'un flot de domestiques, qui se répartissaient à leur tour les fonctions subalternes. Sans murmures, le peuple iranien subissait ainsi une hiérarchie de domestiques, sur laquelle planait la personne du Schah. La soumission était telle que l'ordre se maintenait de lui-même ; l'armée n'était qu'un fantôme, la police assurée par quelques cavaliers... D'administration, point : d'innombrables ministres étaient titulaires de départements inexistants et leurs agents dans les provinces jouissaient de paisibles sinécures. Un corps de Moustofis tenait une apparence de comptabilité. Le Sadr A'zam suffisait à diriger la politique, c'est-à-dire à maintenir coordonnés, par une intelligente diplomatie, les divers éléments du royaume. Le paysan payait l'impôt, mais il était admis que le produit n'en arrivât pas au Trésor ; l'argent était détourné par les intermédiaires, fournissait un nombre exagéré de traitements

et de pensions ; souvent même il était immédiatement perçu par les bénéficiaires de *tiyyouls*. D'un mouvement ininterrompu, la substance du pays remontait vers le Schah à titre de *pichkechs*, destinés à capter la faveur souveraine ; il redescendait d'en haut, sous forme d'*an'ams* ; car l'habitude des cadeaux fait le fond des rapports entre Persans. Pour gouverner l'indolence raffinée de l'Iran, il suffisait au Schah de distribuer autour de lui des diamants et des cachemires, d'attribuer, sous des noms divers, des sinécures identiques, de concéder grades, pensions et *tiyyouls*, et surtout de multiplier les *lakabs*, qui remplacent le nom primitif par un titre approprié.

La domesticité royale aurait eu beau jeu en Perse, si elle n'avait trouvé devant elle un clergé fortement organisé. Malgré les bouleversements multipliés, la tradition des anciens mages et le principe d'une caste religieuse s'étaient conservés dans l'Iran. Ces idées s'imposèrent aux Séfévis, lors de l'organisation du chiisme en religion nationale. Bien que le Roi fût un seyyed, issu d'une famille religieuse, les mollahs se refusèrent à admettre que la même personne pût réunir l'autorité spirituelle à l'autorité temporelle ; il fallut donc élever un grand pontife à la dignité de chef de l'Église. Bien plus, le Coran étant rédigé en arabe, les prêtres en profitèrent pour interdire aux fidèles, ignorants de la langue liturgique, tout contact avec le livre sacré, et la vie religieuse devint, en Perse, le monopole du clergé. Cependant, l'origine chérifienne des Séfévis, la puissance de leur dynastie les garantirent contre les empiétements de l'ordre ecclésiastique. Le grand pontife épousait généralement une princesse et vivait à Ispahan dans l'ombre de la Cour.

La décomposition de la Perse au XVIIIe siècle et l'avènement des Kadjars permirent au clergé d'accentuer son rôle. Agha Mohammed Schah avait tenté d'organiser le corps des mollahs sur le modèle turc, en nommant des *Imams-Djoumᶜé*, des *Kazis* et des *Cheikhs-oul-Islam*, pour le culte des mosquées, l'administration de la justice et l'interprétation de la loi ; ces fonctions, tombées en désuétude, ne représentent plus que des titres vains. L'Imam-Djoumé, l'Imam de la Congrégation, reste, dans chaque ville, le chef officiel des *Akhounds* et préside, dans la mosquée royale, à la prière du vendredi ; c'est un simple fonctionnaire, nommé par le Schah, qui ne possède, en matière religieuse, aucune autorité réelle, et s'efface presque toujours devant les *moudjteheds*, recommandés, par leur piété et par leur science, au suffrage des croyants.

Comme en tout pays d'Islam, le clergé persan est fort nombreux. Il s'augmente d'une énorme proportion de seyyeds, en turbans bleus ou verts, descendant, plus ou moins authentiquement, des Alides, réfugiés sur cette terre d'élection. Ces gens président au culte, à la justice et à l'instruction publique. Les *pichnamazs* font la prière dans les mosquées, les prédicateurs y haranguent la foule, les *rouzékhans* la font pleurer sur le martyre des Imams. Les *talébès* — étudiants — se font lecteurs de Coran ou maîtres d'école. Dans chaque quartier des villes, dans chaque agglomération des campagnes, ils ouvrent une école dans une petite boutique, ou dans quelque mosquée en ruines. Chez eux, la jeunesse persane apprend à lire dans le Coran, dont elle ne comprend pas la langue, et s'initie à la culture iranienne, par les vers de Saᶜdi et de Hafiz, dont la philosophie lui

échappe... Ceux qui désirent acquérir un supplément de connaissances fréquentent les médressés, mal entretenues d'ailleurs, ou suivent plutôt les leçons de professeurs et de moudjteheds en renom.

Car le moudjtehed attend dans sa maison aussi bien les élèves que les plaideurs. Il est le docteur de la loi, celui que le consentement unanime reconnaît capable d'une déduction logique des textes, et qualifié en conséquence pour distribuer la justice entre les hommes. Assisté de greffiers et d'avocats, le moudjtehed tient un tribunal ; il évoque les affaires déjà jugées par les pichnamazs des mosquées ou les gardiens des tombeaux, qui font fonction de notaires et de juges de paix ; il retient les causes relevant de la loi religieuse, abandonnent à l'autorité civile celles qui ressortissent au droit coutumier... En cas de besoin, les appels vont au tribunal, formé par la collectivtié des grands prêtres. Naguère, les moudjteheds s'arrogeaient le droit d'exécuter leurs propres sentences, fût-ce en matière criminelle. Nasr ed-Din-Schah parvint à réduire ces prétentions : il est désormais admis que les autorités compétentes se chargent de saisir les moudjteheds et d'assurer l'exécution de leurs décisions.

La multiplicité des tombeaux saints, éparpillés dans le pays, ouvre au clergé persan une activité spéciale ; les gardiens des tombeaux sont le plus souvent des seyyeds élus par la voix populaire ; mais, dans les tombeaux illustres, notamment à Méchhed, où l'influence d'un *moutevelli-bachi* pourrait devenir dangereuse, le gouvernement désigne des fonctionnaires de son choix.

Dans l'Islam chiite, où la disparition du douzième

Imam a privé les fidèles des lumières d'en haut, les grands moudjteheds forment la réunion des Pères, chargés de maintenir l'église, veuve de son chef, dans une voie aussi droite que le permet l'humaine faiblesse. Bien que de vulgaires mollahs aient réussi à s'élever par leur science, à la dignité de moudjteheds, il est rare que le peuple accepte comme tels des gens qui ne lui soient pas désignés par une longue hérédité religieuse. Parmi les moudjteheds d'un même lieu, la voix publique en distingue certains comme grands moudjteheds; et tous les grands moudjteheds du chiisme se plient à l'autorité d'un ou plusieurs d'entre eux, envisagés comme chefs suprêmes de la religion. Au XVIII[e] siècle, quand les pontifes d'Ispahan eurent cessé de dominer le chiisme, il y eut un moudjtehed de Koum qui jouit d'une universelle autorité. Depuis l'avènement des Kadjars, la capitale religeuse a été transférée aux Lieux Saints de l'Irak-Arabi, principalement à Nedjef, auprès du tombeau d'ᶜAli. Les moudjteheds des villes saintes, —Nedjef, Kerbéla, Kazemein, Samarra, — tranchent, comme juges suprêmes, les procès à eux soumis par les pèlerins et dispensent leur enseignement aux étudiants accourus de tous les points de l'Iran. Le gros des *oulémas*, c'est-à-dire le clergé supérieur de la Perse, est désormais formé par les Pères de Nedjef ; le plus illustre d'entre eux, Akhound Mollah Kazem Khorassani, peut-être considéré, à l'heure actuelle, comme le suprême pontife du chiisme

Gardiens de la religion nationale, dispensateurs de l'enseignement, juges uniques en matière religieuse, appuyés sur le peuple des mollahs et des seyyeds, les moudjteheds possédaient seuls une autorité suffisante, pour tenir tête au pouvoir royal, dont ils prétendaient

critiquer les actes, à la lumière de la religion. Ils formaient une apparence d'opinion publique et se posaient éventuellement en tribuns populaires contre l'arbitraire des grands. En fait, deux pouvoirs coexistaient en Perse, se contrebalançant l'un par l'autre : le pouvoir civil, représenté par la cour ; le pouvoir religieux, par les moudjteheds. De l'harmonie des deux pouvoirs résultait la paix publique.

La situation réciproque de l'élément civil et de l'élément religieux varie sur chaque point de l'Iran. Nulle part, sauf dans les principales villes, où s'est développée une classe intermédiaire, composée de négociants, d'employés et de propriétaires aisés, il n'existe de classe moyenne. Le pays appartient tout entier à une aristocratie restreinte, enrichie par le pouvoir ou par la religion. C'est pour cette aristocratie que peine, résignée, la masse populaire, constamment fixée au sol, sauf pendant les pèlerinages périodiques, qui l'attirent aux divers Lieux Saints du chiisme. Téhéran est à la cour; Méchhed au personnel du tombeau de l'Imam Réza ; Koum au gardien du tombeau de Fatémé. L'Azerbaïdjan appartient à un groupe de familles turques, que fit surgir la décomposition du XVIIIe siècle ; dans les provinces caspiennes, les anciens chefs indépendants conservent l'autorité sur leurs domaines. Les tribus sont aux *Ilkhanis* ou à la collectivité des *aghas* de villages. Les grands moudjteheds locaux dominent à Kachan, Sultanabad et Zendjan. A Ispahan, le prince-gouverneur et le grand moudjtehed se partagent la province... Dans le Sud, chaque district a son seigneur, et le Fars entier appartient à la puissante famille de Kavam-ol-Molk. Aux extrémités occidentales, le Vali du Poucht-i-Koh et

le Cheikh de Mohammérah gardent encore une bonne part d'autonomie.

Le progrès des idées libérales tend à écarter ce vieux système fondé sur l'opposition de deux pouvoirs et à associer directement le peuple de l'Iran au gouvernement du pays. Chose curieuse, les aspirations à la liberté sont nées de l'évolution même de la religion chiite et trouvent, à l'heure actuelle, leur principale force parmi les mollahs. Bien que l'idée d'impureté, héritée du Mazdéisme, ait de prime abord rendu le chiisme beaucoup plus intolérant que le sunnisme à l'égard des non-musulmans, il n'en constitue pas moins un Islam beaucoup plus souple que l'autre et mieux disposé aux transformations. Il commente plus librement la parole divine contenue dans le Coran et, s'il s'abstient de discuter le texte même, il en interprète volontiers la signification. De plus, l'association des douze Imams à l'infaillibilité du Prophète lui vaut un luxe de traditions, qui permet de présenter et de soutenir les innovations les plus audacieuses. La liberté de pensée, la liberté de parole sont aujourd'hui déduites d'un oracle obscur, attribué à quelque Imam.

D'ailleurs, la dévotion, les pratiques religieuses se sont affaiblies dans les classes élevées. Non point qu'un cerveau musulman puisse jamais effacer l'empreinte de l'Islam, ni qu'une âme persane renonce au chiisme, devenu le symbole de sa nationalité. Mais l'imperfection de la prière, résultant de l'absence de l'Imam, la formation quasi chrétienne du dogme chiite, les manifestations de deuil, auxquelles se réduit le culte populaire, ont peu à peu détourné les esprits cultivés de la pratique d'une religion dégénérée. Le soufisme, c'est-à-dire la forme musulmane des systèmes

panthéistes de l'Inde, avait servi au triomphe du chiisme et se répandit, par la suite, à la faveur de la religion dominante; il fournit des doctrines proprices à la crédulité des ignorants aussi bien qu'à l'intellectualisme des raffinés. Le peuple s'engagea dans la voie des ᶜAli-Allahis et des sectes analogues, qui, poussant le chiisme à l'extrême, finirent par diviniser ᶜAli. Il se créa une vie monacale errante et solliciteuse, selon la règle des Kaksars et des ᶜAdjems. De leur côté, les gens cultivés, préférant au dogme mystique la spéculation philosophique, suivirent les enseignements des théologiens et des penseurs. L'Iran écarta les confréries religieuses du sunnisme pour en établir de plus conformes à ses goûts ; sous le couvert d'une règle de vie et d'une discipline de prières, ces confréries devinrent, à l'usage du petit nombre, de véritables écoles de philosophie.

La chaîne spirituelle des confréries chiites remonte au tronc commun du soufisme, dont elle se détache au cheikh Mahrouf, de Bagdad. A l'époque de Tamerlan, un seyyed de Syrie, Schah NéᶜmetouIlah, vint enseigner à Ispahan, Chiraz et Kerman, où il est enterré. Son fils, Schah Khalil, porta la doctrine aux Indes et la maison mère des Néᶜmetoullahis se maintint à Haïderabad, dans le Dekkan. L'absence du chef, l'hostilité des mollahs arrêtèrent l'extension de la confrérie dans l'Iran. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un Nᶜémetoullahi d'Haïderabad, Seyyed Maᶜsoum Ali Schah, fils d'un vizir du Nizam, entreprit d'exercer son apostolat en Perse et d'y rétablir la splendeur de la doctrine. Les Néᶜmetoullahis et leurs dérivés forment aujourd'hui la secte la plus considérée parmi l'intelligence persane. En bons

Soufis, ils croient à l'anéantissement définitif des êtres dans l'essence divine ; ils prêchent le dégagement des choses terrestres et le perfectionnement de l'individu.

Au XIXe siècle, en dehors de toute confrérie religieuse, un mouvement nouveau se marqua dans le chiisme. Les mollahs sentirent le besoin de restituer la pureté primitive d'une religion incessamment déformée par les superstitions populaires. Un Arabe chiite de Bassora, Cheikh Ahmed Ansari, enseigna la doctrine *cheikhie*, qui s'efforce de nettoyer et de spiritualiser le dogme, envahi par les broussailles de la tradition. De son école, sortit le Bab : l'Orient est la terre bénie du surnaturel, les hommes y sont constamment attentifs aux messages de Dieu, préparés à la venue d'un nouveau Prophète, d'un nouveau Messie. Seyyed Ali Mohammed, de Chiraz, rejeta la méthode ordinaire des docteurs de l'Islam, pour se présenter en précurseur de l'Imam Mahdi. Le *Beyan*, qui contient sa doctrine, descendit sous forme de versets. Le système en est si hardi, la morale si pure, qu'il a fait l'admiration de tous les orientalistes. Il va sans dire que l'orthodoxie fut énergiquement défendue par le corps des mollahs. Jusqu'à la dernière génération, toutes les villes de l'Iran restèrent divisées en deux partis adverses par les querelles des Haïdaris et des Némétis, des orthodoxes et des derviches. Les oulémas signalèrent impitoyablement les novateurs à la vindicte du bras séculier ; Nasr-ed-Din-Schah fit fusiller le Bab, coupable d'annoncer le retour du 12e Imam.

A l'heure actuelle, les querelles religieuses sont à peu près apaisées ; presque tout le monde se déclare publiquement orthodoxe, ne reconnaissant que les

Livres Saints et les traditions. Mais, en fait, Babis, Cheikhis et Né'metoullahis continuent à vivre de façon plus ou moins ouverte. La communauté babie est organisée et relève de Soubh-i-Ezel, qui vit à Chypre; les Béhaïs, qui sont le plus grand nombre, ont fait dissidence pour se rattacher à 'Abbas-Effendi, établi à Saint-Jean-d'Acre. Il y a des moudjteheds qui jugent impunément selon la jurisprudence cheikhie. Les Né'metoullahis possèdent leurs couvents et leurs clubs ; leur chef est un Kadjar, Zahir-ed-Dowleh gouverneur de Hamadan. L'un des grands moudjteheds de Tauris, Sakat-ol-Islam, passe pour être le principal *mourchid* des cheikhis. On affirme qu'il compte 100 000 adeptes; les Né'metoullahis se disent 30 000; une de leurs branches, les Zahabis, dont le mourchid est le gardien du tombeau de Schah Tchirag à Chiraz, compterait, à elle seule 10 000 adhérents. Quant aux Babis, réels ou dissimulés il est impossible d'apprécier leur nombre, qui doit être fort grand. La plupart des Cheikhis appartiennent au clergé, Né'metoullahis et Zahabis se recrutent dans les classes élevées ; les Babis dans la classe moyenne et la meilleure partie du peuple. Quoi qu'il en soit, et bien que les Persans évitent de se rattacher manifestement à aucune de ces doctrines, il est évident que leur expansion est désormais générale ; assez indifférentes en matière de dogme, elles s'accordent à affirmer la nécessité de réformes profondes en religion et en politique, se font tolérantes à l'égard des non-musulmans et ne reculent pas, en matière sociale, devant les idées les plus extrêmes. Du reste, les théories socialistes ne sont pas étrangères à l'Iran; avec elles, un réformateur, du nom de Mazdak, avait

failli bouleverser le pays, au VIe siècle de notre ère, sous le règne de Kobad, le Sassanide.

La pénétration des idées européennes acheva de mûrir dans les esprits les tendances propagées par les cénacles de philosophes, issus des sectes persanes.

Il n'y a pas plus d'un siècle que la Perse s'est remise au contact avec le monde occidental. Les troubles du XVIIIe siècle avaient écarté les Européens, naguère attirés par les Séfévis. Ils revinrent sous les Kadjars. Dès 1807, la mission du général Gardane introduisait un groupe d'officiers français. auquel la Compagnie des Indes opposait aussitôt des officiers anglais. Il y eut des Anglais, qui guerroyèrent sur la frontière russe, des Français, qui instruisirent les garnisons de la frontière turque. En 1839, Ferrier vint en Perse et l'hostilité des Russes lui permit d'entreprendre en Afghanistan son fameux voyage. Depuis le milieu du dernier siècle, il y eut des instructeurs militaires, italiens et autrichiens. Aux efforts des uns et des autres, l'armée persane se montra obstinément rebelle; malgré la présence d'officiers autrichiens, elle continue de maintenir, au profit de la famille et de la domesticité royales, les abus du passé.

Les médecins vinrent plus tard et réussirent mieux. Princes et grands seigneurs persans ont coutume d'introduire dans leurs suites des médecins particuliers et d'en faire leurs hommes de confiance. Dès son avènement, Nasr-ed-Din Schah fit appel à la science française: les docteurs Cloquet, Tholozan, Feuvrier et Schneider se succédèrent au Palais; le docteur Coppin vint à Téhéran avec le Roi régnant; plusieurs médecins militaires français se trouvent actuellement détachés en Perse. Leurs suggestions amenèrent la

création d'un conseil de santé, chargé de défendre le pays contre la contagion de l'Inde et de combattre les épidémies si fréquentes dans l'Iran. A la suite de la Convention de Paris en 1903, le gouvernement persan élargit spontanément l'institution primitive, y fit entrer les médecins étrangers avec le délégué sanitaire ottoman, pour leur soumettre toutes questions d'hygiène et de police sanitaire. Le docteur Schneider en fut le président.

Les missions religieuses s'étaient déjà multipliées sous les Séfévis. Le XIXe siècle ramena des missionnaires français, anglais et américains ; plus récemment des allemands et des russes. Les lazaristes et les sœurs de charité s'installèrent à Ourmiah, en 1840; successivement, ils essaimèrent à Salmas, Téhéran, Tauris et Ispahan. L'Alliance Israélite ouvrit, à Téhéran, sa première école en 1898 ; l'année suivante, le comité local de l'Alliance Française inaugura la sienne. Quelques services qu'ils aient pu nous rendre, c'est au gouvernement persan lui-même que revient l'initiative d'avoir introduit la civilisation européenne par le moyen de la culture française. Déjà Mohammed Schah avait retenu notre compatriote, M. Richard Khan, qui devint le précepteur des princes royaux et écrivit une méthode franco-persane, encore usitée dans les écoles. Aussitôt après son avènement, Nasr-ed-Din Schah fonda le Dar-ol-Fonoun, l'École Polytechnique, qui fut un foyer d'enseignement supérieur, selon les méthodes européennes. A l'heure actuelle, les docteurs Georges et Galley y professent la médecine et la chirurgie ; MM. Dantan, Olmer et David, l'histoire naturelle, la chimie et l'art de l'ingénieur. Depuis son origine, la culture française n'a

cessé de régner dans cet établissement. Confiée aux officiers autrichiens, l'école militaire développa surtout la langue allemande ; mais les autres écoles, — école des Sciences, école d'Agriculture, école des Sciences politiques, — se servent exclusivement de notre langue également enseignée dans une soixantaine d'écoles privées, à l'école allemande de Téhéran et dans les missions américaines de l'Azerbaïdjan. L'École Polytechnique fournit des professeurs de français aux écoles qui s'ouvrent dans les provinces.

Nasr-ed-Din Schah envoya s'éduquer en France deux groupes d'étudiants qui se dispersèrent dans les institutions les plus variées. Il y en eut à l'École Polytechnique, à Saint-Cyr, dans les facultés de droit et de médecine, à l'école des Beaux-Arts et des Arts et Métiers, à l'école vétérinaire d'Alfort. Revenus au pays, ces jeunes gens eurent des fortunes diverses : l'un d'eux, Mohendis-ol-Memalek fut ministre des Travaux publics ; un autre, Moayed-os Saltaneh, ministre de Perse à Berlin ; le peintre Mirza ᶜAli Akbar Khan mérita le titre flatteur de Mozayyin-od-Dowleh, le décorateur de l'État ; le menuisier, Oustad Haïder ᶜAli, apprit au faubourg Saint-Antoine et tient encore un atelier à Téhéran, dans l'avenue Almasié. Sous le règne de Mouzaffer-ed-Din, la jeunesse persane prit librement son essor vers l'Europe. Ceux de l'Azerbaïdjan allèrent de préférence en Russie, ceux du Sud aux Indes ; le fils des négociants, en relations d'affaires avec l'Autriche, se dirigèrent vers Vienne, quelques grands seigneurs de Téhéran envoyèrent leurs enfants dans la réactionnaire Allemagne. Ceux qui aspiraient aux honneurs partagèrent prudemment leur progéniture entre l'Angleterre et la Russie. De beaucoup le plus

grand nombre gagna les contrées de langue française, Belgique, Suisse, Constantinople et même Beyrouth. Dans ces dernières années, on comptait, en dehors du pays, près de 600 étudiants persans. A de rares exceptions près, où qu'ils aient été élevés, tous savent notre langue; à Téhéran et à Tauris, il y a même des moudjteheds qui la parlent; après le français, la langue la plus répandue est assurément le russe, puis l'anglais, surtout dans le Sud ; il a peu d'expansion dans le Nord, où réside la force vive de l'Iran.

En 1898, le besoin d'emprunter et la nécessité de fournir une garantie aux prêteurs, obligea le gouvernement persan à former une administration régulière de ses douanes. Jusqu'alors, elles avaent été affermées et les fermiers disposaient à leur gré des tarifs afin d'attirer, sur leur domaine, le passage de la clientèle. Un sous-directeur au ministère belge des Finances, M. Naus, vint, avec un groupe d'employés de sa nationalité, organiser les douanes persanes. Son action s'étendit rapidement ; il se chargea d'exécuter les décisions du Conseil sanitaire, prit les postes, envahit les finances et tenta même d'instituer un service de Trésorerie, confié à la Caisse impériale. Les Belges ouvrirent plusieurs écoles spéciales, s'installèrent à la Monnaie, dans l'administration des Ponts et Chaussées et de l'Agriculture, et envisagèrent la réforme successive des divers services publics. L'administration des Télégraphes fut constituée par les Persans eux-mêmes. On ne saurait assez reconnaître le mérite de la besogne accomplie par les Belges ; en fait, ils furent les premiers à faire pénétrer en Perse les méthodes européennes et à y créer un corps efficace de fonction-

naires. Comme langue administrative, ils utilisèrent leur langue, qui est la nôtre et qui jouissait déjà en Perse d'une prépondérance incontestée.

D'ailleurs, les Persans ne s'étaient point contentés d'importer dans leurs écoles et leurs administrations la culture occidentale. En même temps que les étudiants, le goût des voyages entraînait de plus en plus vers l'Europe les notables du pays. En 1873, Nasr-ed-Din Schah, avait donné le premier exemple; il revint deux fois encore; son fils, Mouzaffer-ed-Din, se fit une habitude régulière de visiter les capitales et les villes d'eaux. Chaque déplacement fut accompagné de suites nombreuses; si bien que la domesticité royale put entrer en contact avec une société nouvelle, qui lui révéla des habitudes inconnues d'indépendance et de liberté. Il semble que le séjour de Paris fit sur eux l'impression la plus vive; les espoirs de régénération de la Perse s'échauffèrent au souvenir de notre Révolution. Plusieurs devinrent francs-maçons et se firent affilier aux loges françaises.

Tandis que les études de la jeunesse, les voyages du Schah et la réforme de l'administration agissaient sur la Cour et les seigneurs terriens, le négoce dispersait dans la Méditerranée et l'océan Indien les commerçants de Téhéran, Tauris, Ispahan et Chiraz.

Les Persans, jadis incapables de s'appliquer aux affaires, dont ils abandonnaient le monopole aux Arméniens, y sont devenus fort entendus. Le commerce intérieur de l'Iran leur appartient presque en entier. Arméniens et Guèbres ne viennent qu'au second rang ou participent au trafic d'importation et d'exportation, en concurrence avec les grandes maisons

persanes, quelques maisons russes et anglaises. A Téhéran, un petit groupe cosmopolite, où figurent deux maisons françaises, fait un commerce de détail. Les *sarrafs* persans suffisent à manipuler le papier commercial; la Banque impériale de Perse et la Banque d'escompte, l'une anglaise et l'autre russe, ne durent leur existence qu'à des raisons politiques. Pour la commodité de leurs transactions, les négociants essaimèrent au dehors. En Russie, ils envahissent le Caucase ; nombreux à Tiflis et à Bakou, ils forment de petites colonies à Astrakan et à Moscou. Ils pullulent aux Indes, surtout à Bombay, Karatchi et Calcutta, employés à l'exportation des produits indiens ou à la réexpédition vers la Chine de l'opium persan. D'autres prospèrent à Mascate, Bassora et Bagdad. En Europe, il n'en existe qu'à Marseille, Manchester et Londres. L'importante colonie persane de Constantinople se consacre au commerce des tapis, achète les produits du continent et les importe par la voie de Trébizonde. Le commerce des tapis entretient également des comptoirs persans à Smyrne et à Beyrouth, davantage encore à Alexandrie et au Caire.

La fermentation des idées nouvelles parmi les groupements persans de la Russie, de l'Égypte et de l'Inde, provoqua l'apparition simultanée de journaux, qui secrètement pénétrèrent en Perse, y critiquèrent l'état de choses établi et préconisèrent les avantages de la liberté. Le seul de ces journaux qui s'acquit la faveur universelle, fut l'*Habl-oul-Matin* (l'aide puissante), une feuille hebdomadaire de vingt-quatre pages, publiée depuis quatorze ans par un seyyed de Kachan exilé à Calcutta. Puis, vinrent les

journaux persans du Caire, le *Tchèhré-Nouma* (celui qui montre son visage), et l'*Hikmet* (la sagesse). Un journal de Bakou, *Irchad* (la bonne voie) se répandit dans tout le Nord de l'Iran; il ne fut de même d'une feuille humoristique, rédigée en turc azeri, le *Mollah Nasr-ed-Din*, qui parut à Tiflis en 1906. En outre, les journaux arabes de l'Égypte, notamment le *Mouayyad*, semèrent la bonne parole dans les rangs du clergé.

Deux événements, la guerre russo-japonaise et la révolution russe, amenèrent à maturité le mouvement qu'avaient initié, parmi l'intelligence persane, aussi bien civile que religieuse, l'évolution du chiisme et le contact de l'Europe. Le bruit des victoires japonaises secoua l'assoupissement de l'Iran ; l'espoir lui revint à cette démonstration décisive que les peuples ne s'élevaient point à la dignité impériale, en vertu d'une sélection préétablie, mais bien par le travail et par l'effort. D'un mouvement unanime, tout ce qui pensait, en Perse, réclama la diffusion des lumières; dans les principales villes, l'initiative privée ouvrit des rudiments d'hôpitaux et d'écoles ; le gouvernement recruta en France des médecins et des professeurs et tenta, par des concessions opportunes, d'intéresser l'Allemagne au sort de la Perse. En même temps, la poussée révolutionnaire russe franchissait la frontière ; les provinces les plus peuplées, les plus riches, les plus influentes sont limitrophes de la Russie ; tout le Nord-Ouest de l'Iran est habité par des populations turques de même langue et de même race que le Sud du Caucase, séparé, depuis un siècle à peine du reste de la monarchie. Les agitations de Tiflis et de Bakou eurent leur contre-coup naturel à Tauris, puis à Recht et à Téhéran ; en fait, ce fut

l'action des musulmans, sujets russes, favorisée par l'anarchie régnant au Caucase, qui détermina la révolution persane.

Les conditions mêmes du royaume exigeaient impérieusement un changement de système. Condamné par les médecins, Mouzaffer-ed-Din Schah allait mourir et le règne néfaste de cet excellent homme s'achevait dans la débâcle financière. Prince doux et faible, il subit, sa vie durant, les fantaisies de ses mignons et de ses domestiques ; l'autorité souveraine s'était énervée entre ses mains ; la Cour avait fait main basse sur les pensions et les domaines. Deux emprunts avaient été conclus en Russie ; le Trésor avait contracté des obligations à court terme auprès des banques anglaise et russe. L'éventualité des troubles inhérents aux changements de règne et l'imminence d'une crise financière rapprochaient l'Angleterre et la Russie ; les deux puissances s'apprêtaient à négocier un arrangement sur le sujet de la Perse.

L'Angleterre se trouva là pour soutenir les aspirations révolutionnaires de la jeune Perse et provoquer une action décisive, que la timidité asiatique aurait hésité à entreprendre sans la certitude d'un appui extérieur. Après avoir réglé avec la France les questions d'Afrique, la diplomatie anglaise, désireuse de concentrer son effort contre l'impérialisme germanique recherchait un accord avec la Russie sur le terrain de l'Asie. Or, quand cette diplomatie, fort experte, envisage le moment venu d'imposer à son interlocuteur la conversation sur une affaire, elle s'emploie sagement à le placer en face d'une situation nouvelle, qui lui fasse sentir à la fois la nécessité d'une entente et, si possible, le néant de ses prétentions.

L'Angleterre doit une aussi précieuse liberté d'agir à la force de sa tradition politique et à l'avantage de son insularité. La révolution persane n'eût rien perdu à de moins brusques développements. Elle dut sa rapidité au seul fait qu'elle rendait inéluctables les négociations anglo-russes; Et c'est ainsi que le libéralisme persan profita des convenances de l'Angleterre.

Il ne faut point s'imaginer que le parti libéral persan ait été, dès le début, ni très nombreux ni très fort. Toute la population des campagnes, c'est-à-dire l'immense majorité du pays, échappe aux idées nouvelles ; par contre, elle est trop apathique pour fournir un concours utile à la réaction. Le désir des réformes n'avait pénétré que dans les grandes villes, surtout à Téhéran, Tauris, Recht et Chiraz, un peu à Ispahan, Kermanchah et Hamadan. Là se groupaient les jeunes gens élevés en Europe, les mollahs réformateurs, et les négociants désireux d'échapper aux vexations des puissants, en tout quelques milliers d'individus. Aucune organisation ne les unissait, en dehors des sectes et des confréries religieuses ; ils n'avaient point de programme, sauf le lointain modèle de la Révolution française. Tauris fut le cerveau, Téhéran le bras du mouvement ; la Révolution persane n'eut aucun caractère général ; elle se décomposa en une succession de mouvements locaux.

Les grands de la Cour et le clergé officiel étaient nécessairement réactionnaires; de même les villes, où dominait une autorité unique, comme Koum ou Méchhed, et le Sud, où, sous le contrôle des agents anglais, régnait un début de paix britannique. La bonté

naturelle du Schah le portait assurément vers les réformes, d'autant meux que, le mouvement étant dynastique, le trône n'avait rien à y perdre. A l'exception des plus éclairés, les hommes d'âge se réservaient d'ordinaire; parmi les principaux mollahs les sentiments restaient partagés. Ceux de Téhéran penchaient vers le libéralisme ; ils y voyaient une accentuation de leur rôle de tribuns populaires, qui leur vaudrait sur les masses un surcroît d'influence ; d'avance, ils se savaient soutenus par les moudjteheds des Lieux Saints. Leur initiative valut au clergé la direction du mouvement, et lui imprima son caractère à la fois religeux et national.

La révolution persane fut rapide, mais non violente. Froid et rusé, le tempérament iranien est plus susceptible de cruauté que d'emportements ; il répugne aux émeutes sanglantes, préférant liquider les situations extrêmes par de discrets assassinats. La finesse nationale comprend merveilleusement la nécessité des temps et la limite des possibilités. Depuis l'ouverture de la période révolutionnaire, les agitations politiques de l'Iran se sont poursuivies au milieu d'un calme remarquable, sans que les Européens, isolés dans le pays, aient jamais pu concevoir la moindre crainte pour leur sécurité.

D'ailleurs, les troubles sont chose habituelle à la Perse et la révolution n'eut qu'à appliquer aux graves questions soulevées les méthodes usitées dans la vie de chaque jour. Aux victimes de l'arbitraire, la religion musulmane assure un refuge dans les tombeaux saints : en cas de besoin, les plaignants se dirigent vers les consulats ou même les bureaux du télégraphe indo-européen. Le *best* est une procédure infaillible,

dont le but unique est d'amener le pouvoir à composition. Quand la plainte devient collective, en cas d'accaparement de grains par les grands propriétaires ou du renchérissement des denrées taxées par les gouverneurs, la foule s'installe en permanence dans une mosquée, décrète la fermeture des bazars et poursuit la grève jusqu'à pleine satisfaction. S'il y a divergence de vues parmi le peuple, chaque parti choisit pour quartier général un sanctuaire déterminé; la patience et la force du nombre finissent par entraîner la décision souveraine.

Quand éclata la révolution persane, elle se conforma strictement aux habitudes iraniennes. De nombreux prodromes l'annoncèrent : exaspérés par les exactions de leurs princes-gouverneurs, Recht et Chiraz chassaient deux fils du Schah, ᶜAzod-os-Soltan et Choaᶜ-os-Saltaneh. Senneh, dans l'Ardélan, en agissait de même à l'égard de son neveu, Djelal-ed-Dowleh. Un prince Kadjar, Zafer-os-Saltaneh était expulsé de Kerman. Des émeutes éclataient à Méchhed. Partout, les troubles se multipliaient, les refuges se faisaient plus nombreux, les gouverneurs avaient la vie plus dure, des manifestations se produisaient contre les fonctionnaires belges, rendus très impopulaires par la rapidité de leurs innovations. De cénacles de philosophes, les clubs de derviches se transformaient en comités de politiciens. Dans les principales mosquées, les prédicateurs délaissaient les questions habituelles de religion ou de morale, pour aborder la politique, dénoncer le triste état du pays et les abus du Sadr-Aᶜzam, un prince kadjar, ᶜAïn-ed-Dowleh. Le plus virulent de ces prédicateurs, celui qui s'empara de la foule et mit l'éloquence religieuse au service de la

révolution, fut Seyyed Djemal-ed-Din, Sadr-oul-Mohakkikin (le chef des véridiques), un prêtre chétif, la figure émaciée, la barbe rare ; âgé de quarante-trois ans. Fils de mollah, il naquit à Ispahan et fit ses études à Nedjef ; son oncle A. Seyyed Isma'il, est le plus fameux moudjtehed de Kerbéla. Il y a huit ans, il revint des Lieux Saints s'établir dans sa ville natale. L'âpreté de ses discours le fit expulser par Zill-è-Soltan ; il eut le même sort à Tauris et à Téhéran. Dans ses traverses, le sanctuaire de Fatémé à Koum lui servit de refuge ; entre temps, il avait exposé ses idées novatrices dans un livre intitulé *Lebas-at-Taghwa* (le vêtement de pureté). La période révolutionnaire le ramena à Téhéran et lui valut un flot d'auditeurs, quand il prêchait chaque vendredi dans la mosquée du Sadr-ol-'Oléma, en plein bazar, et dans celle d'A. Seyyed Mohammed, au mois de Ramazan.

Le haut clergé de la capitale se maintint tout d'abord à l'écart de cette agitation. L'Imam Djoum'é, Hadji Mirza Aboulkasem, était réactionnaire par profession ; il vivait grassement de sa charge et de la sainteté de son père, devenu l'un des imamzadés les plus achalandés de la ville ; ses relations de famille le rattachaient à la Cour : l'une de ses filles avait épousé Cheikh-oul-Reis, un prince kadjar ; son frère Zéir-ol-Islam, gardien-chef de la médressé du Sépeh Salar, était gendre de Mouzaffer-ed-Din Schah. Les deux grands moudjteheds de Téhéran avaient vieilli sous l'ancien régime ; fils de grands moudjteheds, originaires l'un du Fars, l'autre de Hamadan, élevés à Nedjef et à Samarra, ils étaient revenus dans la capitale pour y occuper les lucratives

fonctions détenues par leurs pères. Seyyed 'Abdoullah passait pour un mollah conservateur, accessible aux largesses du pouvoir ; Seyyed Mohammed était, au contraire, d'une rigidité notoire et plus sympathique aux libéraux. En décembre 1905, une émeute avait éclaté à Téhéran; les mollahs s'étaient réfugiés au sanctuaire de Schahzadé ᶜAbdoul ᶜAzim, réclamaient des réformes administratives et la création d'un conseil d'État. L'intervention de Seyyed ᶜAbdoullah avait amené l'apaisement.

L'été suivant, une querelle, survenue entre le Sadr Aᶜzam et Seyyed ᶜAbdoullah, entraîna la vocation du grand moudjtehed, qui devint le protagoniste de la révolution ; les esprits étant mûrs, ce minime incident fit éclater la crise. Exaspéré des attaques des prédicateurs, le Sadr Aᶜzam s'en était pris à Seyyed ᶜAbdoullah, qu'il accusait de complicité ou de négligence; le moudjtehed répondit en déchaînant contre le premier ministre un nouveau prédicateur, plus violent encore que les précédents, Cheikh Mohammed Vaᶜez. Le 7 juillet 1906, Cheikh-Mohammed fut arrêté, puis délivré par la foule; dans la bagarre, un seyyed resta sur le carreau. Le sang du Prophète criait vengeance; une réunion générale du clergé, fulminant l'anathème, réclama le renvoi du Sadr Aᶜzam, l'octroi d'une constitution; des désordres se produisirent; quelques individus furent tués. L'indifférence du pouvoir irrita les mollahs, qui se retirèrent encore une fois, au sanctuaire voisin de Schahzadé ᶜAbdoul-ᶜAzim, puis, affectant de craindre pour leur sécurité, s'ébranlèrent vers le Sud, en route pour les Lieux Saints. Le départ du clergé de Téhéran signifiait la grève du culte, de l'enseignement et de la justice;

les marchands y joignirent la grève du commerce par la fermeture des bazars. Pour brocher sur le tout, le refuge du parti libéral à la légation d'Angleterre avait été préalablement négocié par Seyyed ᵉAbdoullah. La vie de la capitale se trouvait paralysée tout entière.

Le mois d'août valut aux Téhéranis des semaines de joie. Chômage universel : le vaste jardin de la légation d'Angleterre, ombragé de grands platanes, était livré au peuple ; les tentes s'y succédaient, largement ouvertes ; les tapis recouvraient le sol ; le riz bouillait en d'immenses marmites sur des troncs d'arbres embrasés ; le soir, s'allumaient lampes et bougies. Il y avait un bassin pour les ablutions, une tente pour les assemblées ; plusieurs milliers d'individus y avaient élu domicile ; la ville entière y passait ses journées. Ce fut, sous le climat chaud et sec de l'été iranien, le pique-nique le plus grandiose qu'ait jamais connu la capitale.

Si le mouvement libéral a complètement saccagé la légation d'Angleterre, du moins n'a-il pas incommodé la diplomatie britannique. Le corps diplomatique a coutume de passer la saison chaude, au pied du Tautchal, dans les villages de Zerguendeh et de Goullahek ; le Schah lui-même se trouvait, un peu plus haut, au palais de Niavaran. La destitution d'ᵉAïn-ed-Dowleh, son remplacement par Mochir-ed-Dowleh, ministre des Affaires Étrangères, enlevèrent, dès le début, toute acuité à l'affaire ; il ne resta plus qu'à discuter à loisir l'organisation de la liberté. Sur ce point, l'entente fut assez facile, le nouveau Sadr Aᵉzam participait au mouvement ; ni le Schah, ni les autres ministres n'y étaient hostiles ; seuls les

gens de la Cour et quelques vieux prêtres se montraient récalcitrants, mais on ne pouvait, pour leurs beaux yeux, abandonner indéfiniment la légation d'Angleterre aux dégâts du parti libéral.

Un *destékhatt*, émané du souverain, admit le principe d'un conseil national librement élu, désormais chargé de contrôler le gouvernement et de préparer les lois ; restait à élaborer les règlements organiques de la nouvelle institution. Le différend ainsi tranché n'avait pas soulevé la moindre animosité entre le peuple et le souverain ; le 5 août, les réfugiés célébrèrent la fête du Schah par des illuminations et des feux d'artifice ; le 14, les mollahs fugitifs, dont l'exode n'avait point dépassé Koum, rentraient triomphalement en ville. Une commission de trois cents membres, choisis parmi les princes, les Kadjars, les mollahs, les négociants et les artisans, en vue de rédiger la loi électorale, se réunit, le 18 août, à l'École militaire ; cette date marqua la fin des divertissements de la légation d'Angleterre. Quand il fallut en liquider les frais, le Schah s'inscrivit pour 3.000 tomans sur la liste de souscription. Au total, le refuge en avait coûté 29.000, dont avaient fait l'avance les principaux négociants de la ville, notamment Emin-ez-Zarb, qui possède des comptoirs à Moscou et à Marseille.

Le 8 octobre, le premier Parlement persan fut inauguré dans l'Orangerie du Palais ; malgré la gravité de son état, le Schah tint à lire lui-même le discours du trône. Sur deux cents députés à nommer par tout le pays, il ne se présentait que les élus de la capitale ; le Parlement n'était encore qu'un conseil municipal de Téhéran, Les provinces attendaient curieusement : l'élément libéral, moins nombreux.

moins certain de l'appui britannique, redoutait un retour offensif de la domesticité royale, soutenu par l'influence russe.

D'autre part, Mouzaffer-ed-Din était en train de mourir et la renommée attribuait au Vél-iahd des sentiments conservateurs et russophiles. En septembre, Tauris s'était soulevé, réclamant, dans l'Azerbaïdjan, la mise en vigueur de la constitution : il y avait eu réunions dans les mosquées, fermeture des bazars, refuge au consulat d'Angleterre. Le prince héritier s'était montré conciliant ; le peuple avait obtenu gain de cause. Néanmoins les élections de Tauris tardèrent longtemps ; et de jour en jour les députés remirent leur départ. La longue agonie de Mouzaffer-ed-Din détermina l'appel de Mohammed -Ali Mirza, chargé de la régence du royaume. En cette qualité, avant même de monter sur le trône, il consentit de bonne grâce à signer le *Nizam-Nameh*, qui complétait les lois constitutionnelles, en fixant le règlement et les prérogatives de l'Assemblée. Aussi, le 8 janvier 1907, le peuple de l'Iran saluait-il en Mohammed-Ali Schah, un monarque libéral, acquis à la pratique du système constitutionnel. Aussitôt enhardis, les députés de Tauris venaient occuper leurs sièges et le Parlement s'enrichit de quelques représentants des autres provinces. Hamadan avait été la première à se mettre en règle; son gouverneur, Zahir-ed-Dowleh, mourchid des Né-metoullahis, et libéral déclaré, n'ayant point attendu le vœu populaire pour introduire le nouveau régime. Pourtant, la plupart des villes feignaient encore d'ignorer la constitution et s'abstenaient de procéder aux élections. Dans les centres où ils dominaient sans conteste,

les grands moudjteheds et les gardiens de tombeaux saints répugnaient à répandre dans le peuple des idées insoupçonnées. Les chefs de tribus entendaient préserver leurs domaines. A Ispahan et à Kerman, les princes gouverneurs affectaient de favoriser la poussée libérale, en la comprimant indirectement par la menace d'un pouvoir trop fort. De même à Chiraz, sur qui pesait une famille puissante, maîtresse du Fars. Au Sud, l'influence anglaise se montrait involontairement réactionnaire, crainte d'y voir tourner contre elle un mouvement libéral, qu'elle attisait dans le Nord, pour faire pièce aux Russes.

Le Parlement, une fois constitué, s'installa au palais de Béharistan, dont le jardin touche à la grande mosquée du Sépeh-Salar; il siégeait dans un des salons, en saillie sur la façade du palais. Les députés, parmi lesquels un grand nombre d'ecclésiastiques, s'alignaient, acroupis le long des murs ; une table basse marquait la place du président ; sur un côté se pressait le public, retenu par une barrière. Le président, Sani-ed-Dowleh, un homme élevé en Allemagne et élu par les négociants de Téhéran, appartenait à l'opinion modérée. Saᵉd-ed-Dowleh, qui fut ministre de Perse à Bruxelles, puis titulaire d'un vague département ministériel, se trouvait en exil à Yezd ; les électeurs de la capitale allèrent l'y chercher : un homme déjà vieux, très européanisé, parlant un excellent français, avec le masque et l'allure d'un tribun populaire; il représentait, dans la nouvelle Chambre, les tendances radicales.

Les circonstances imposèrent au Parlement une triple besogne : assurer dans tout le pays l'expansion

du système constitutionnel, de façon que l'Assemblée de Téhéran devînt, en réalité, la représentation nationale ; compléter l'ensemble des lois constitutionnelles et aborder les réformes organiques ; enfin, accentuer la personnalité des élus du peuple au regard de la Couronne.

Le rôle joué par le clergé dans le mouvement libéral garantissait, pour le moment, les autocraties religieuses ; la révolution persane s'attaqua vigoureusement aux autres. En mars 1907, Ispahan, révolté, obtint le renvoi du prince Zill-os-Soltan; immédiatement après, Kermanchah se débarrassait de son gouverneur, qui tenait la province avec l'appui des grands chefs kurdes. A la fin du mois de mai, ce fut le tour de Chiraz.

Tout le charme, toute la poésie de l'Iran se concentrent dans la vallée de Chiraz. Que l'on y vienne des déserts du Nord, en passant le tombeau de Cyrus à Pasagarde et la colonnade ruinée de Persépolis ; ou que l'on arrive des solitudes du golfe par l'âpre montée des *Kotals*, le contraste de la plaine, verte et fleurie, entre les lignes de montagnes grises, produit une impression délicieuse. *Chiraz djannet teraz*, Chiraz semblable au paradis, dit le proverbe persan. La route d'Ispahan descend le vallon de Rouknabad et traverse le *Tangué-Allah-Akbar* : le défilé doit son nom à l'exclamation admirative que provoque, chez tout voyageur sensible, le merveilleux aspect de Chiraz. Ceinte de murs, la ville est au centre de la plaine : l'Ark, le bazar Vékil, les coupoles en faïences de trois *imamzadés*, fils du septième Imam, dominent la masse des maisons de briques, où vivent quelque 60.000 habitants. A perte de vue, s'étendent les

champs cultivés, les bouquets de platanes, les jardins plantés de pins et de cyprès. Un vallon latéral abrite la tombe de Saᶜdi ; au pied même du défilé, à la *Mosalla*, se trouve celle de Hafiz. La pierre tombale porte inscrits des vers du poète invitant au plaisir la suite des générations. « Que ce tombeau soit un lieu de pèlerinage pour tous les amants de la terre !... Si vous venez vous asseoir sur ma tombe, apportez-y du vin et de la musique ; dans la joie de vous voir, je me lèverai, en dansant, du cercueil. » Les Chirazis ont suivi les conseils de Hafiz : ils sont fins et voluptueux, pleins d'eux-mêmes et de la gloire de leur ville ; ils festoient doucement aux tombeaux de leurs poètes et dans les enclos de derviches disséminés sur les pentes de leurs montagnes. Ils forment une oasis iranienne de commerce et de culture, au milieu d'une grande province où des tribus turques, résidu des invasions seldjoukides, et des Arabes venus de l'Arabistan, maintiennent la primitive sauvagerie de la vie nomade. A travers toute l'histoire iranienne, l'éloignement n'a cessé de favoriser le caractère indépendant du Fars. Sous les Achéménides et les Sassanides, il domina l'Iran. Quand le pouvoir se transporta vers le nord, il y fallut une autorité incontestée, s'imposant à l'ensemble du pays, pour empêcher les dynasties locales de s'épanouir à Chiraz. Au XVIIIe siècle, Kérim Khan le Zend fut le plus célèbre de ces souverains du Sud ; — sous les Kadjars, une grande famille poussa dans Chiraz. — En 1792, Hadji Ibrahim Khan, ministre du dernier Zend, livra la ville à Agha Mohammed Schah ; il était, dit-on, d'origine juive. Il devint grand vizir, le resta six ans et périt assassiné par les soins de

Feth ·Ali Schah. Cet accident n'arrêta point la grandeur de la famille ; une fille du défunt épousa le nouveau grand vizir ; et celui-ci s'empressa de rétablir la situation de son beau-frère, en lui faisant donner le titre de Kavam-ol-Molk (la stabilité du royaume), — devenu pour ses descendants une sorte d'appellation patronymique. Le grand Kavam, premier du nom, fut chef gardien du tombeau de l'Imam Réza à Méchhed; son fils Saheb Divan, gendre de Feth-Ali-Schah, eut le gouvernement du Fars ; son petit-fils hérita du titre et fut Kelanter de Chiraz. Il est le père du Kavam actuel. En dehors de la dynastie régnante en Perse, un pouvoir non religieux, ainsi prolongé pendant plus d'un siècle, apparaît comme un phénomène unique. Il va sans dire que la province entière appartient à ces potentats : les biens de la famille s'étendent du Beloutchistan à l'Arabistan ; ils remontent, vers le nord, jusqu'à Yezd et Ispahan, embrassent le Laristan et atteignent Bender-·Abbas; ils comprennent même l'île de Ghis, dans le golfe Persique. A l'exception des Kachkaïs, tous les nomades du Fars se rattachent au Kavam. Les principaux de la famille, issus du grand Kavam, groupent, dans un quartier spécial, le *Mahallet-è-Kavam*, leurs maisons ornées de cristal taillé et ouvertes sur la verdure des cour. La plupart des mosquées portent leurs noms ; leur caveau funéraire s'élève auprès du tombeau de Hafiz ; bains, bazars et caravansérails leur appartiennent en propre ; de même, les merveilleux jardins de la plaine, aux pavillons rafraîchis par les eaux courantes, aux massifs d'orangers et de grenadiers, aux parterres de roses et de verveines. Ces gens

détiennent les plus hautes fonctions de la ville et de la province Le chef de la famille, le Kavam actuel, assiste, comme *pickhar*, le prince gouverneur. De ses deux fils, Salar-os-Soltan est Kelanter de la ville, Nasir-ed-Dowleh *ilkhani* des tribus : son cousin ᶜEzz-ol-Molk (le respect du royaume) s'éternise dans la charge de Kargouzar. La plupart des notables de Chiraz lui sont apparentés : de même, le Cheikh-oul-Islam et l'Imam-Djoumᶜé, — Cheikh Yahya; le fils de ce dernier. Moᶜin-è-Charᶜié, gouverne le district de Kazeroun. Le gardien du tombeau de Schah Tchiragh concilie prudemment une aussi redoutable influence.

En dehors de deux Français et d'un Allemand, la petite colonie européenne de Chiraz est exclusivement anglaise : la banque, le télégraphe, la mission anglicane et quelques maisons de commerce.

Jusqu'ici la faveur britannique garantissait l'omnipotence des Kavams et l'intangibilité de leurs biens contre les rigueurs du pouvoir royal ; les infortunés gouverneurs de Chiraz s'épuisaient à lutter contre la fatalité des circonstances ; s'ils cherchaient à attiser les mécontentements locaux ou la turbulence des Kaskaïs, ils se heurtaient aussitôt à la coalition des Kavams avec le Consul d'Angleterre, et devaient ou bien quitter la place ou se renfermer dans leur sinécure. Il y a deux ans, le prince Choaᶜ-os-Saltaneh, fils de Mouzaffer-ed-Din Schah, prétendit s'approprier l'ensemble des domaines, hérités du Zend par les Kadjars ; ses exactions froissèrent de si nombreux intérêts qu'il fut chassé par l'indignation populaire. L'agitation dure encore : depuis lors, aucun gouverneur n'a pu s'installer de façon durable.

Cependant, la révolution persane suscitait, à Chiraz, un petit noyau libéral, dirigé par le grand moudjtehed Mirza Ibrahim, qui prétendit fonder la liberté sur les ruines de la famille Kavam. L'éclat se produisit à la fin de mai : les marchands fermèrent les bazars ; à défaut du consulat d'Angleterre, qui répugnait à recevoir les ennemis de sa clientèle, le bureau du télégraphe indo-européen servit de refuge. Les deux partis adverses, qui tenaient pour ou contre le Kavam, élurent domicile dans les mosquées ; l'imam-djoumé haranguait les uns, le moudjtehed excitait les autres ; il y eut un grand trouble dans les esprits, aucun dans la rue. A l'occasion de son avènement, Kavam-ol-Molk avait, selon l'usage persan, versé au nouveau roi 100.000 tomans de *pichkech*, afin d'être confirmé dans ses dignités ; il trouvait pénible de les abandonner, après quelques mois seulement d'exercice. A peine revenu de Téhéran, sa vieillesse hésitait à se remettre en route ; car les libéraux, redoutant un retour de l'opinion locale et l'excès même du pouvoir de la famille, réclamaient à grands cris le départ des Kavams. Après une longue résistance, les Kavams et leurs amis anglais durent sacrifier leurs commodités à l'établissement du régime constitutionnel.

Peu à peu la vague révolutionnaire envahit les recoins les plus éloignés de la Perse. Après Ispahan et Chiraz, elle toucha Yezd et Kerman. Lentement, elle poursuit son œuvre, pour assurer sur tous les points du pays la mise en vigueur du nouveau système. Dans chaque ville, l'intensité de la crise dépend des circonstances locales ; plus le pouvoir établi se sait ancien et solide, plus longue est la résis-

tance contre l'effort populaire; la lutte renaît au moindre prétexte. Partout, les méthodes sont identiques et les troubles également légers.

Tandis que le Conseil national organisait ainsi dans les provinces l'expansion révolutionnaire, il vaquait, dans la capitale, à la besogne législative. Le 7 octobre 1907, il complétait les lois constitutionnelles par les lois fondamentales de l'État persan. Ces lois proclamaient les plus beaux principes : la garantie de la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile, la liberté de l'enseignement, de la presse, des associations, l'égalité devant la loi, la responsabilité ministérielle. Elles affirmaient la distinction des trois pouvoirs, de la justice civile et religieuse, prévoyaient la constitution d'une haute cour de justice, d'une cour des comptes et d'assemblées provinciales.

Si la constitution persane se trouvait ainsi complétée, la réforme administrative faisait de moindres progrès. En réalité, toute la Perse est à refaire : elle vit malaisément dans l'antique édifice élevé par les Sassanides, les Mongols et les Séfévis, édifice si lézardé que, n'était l'indolence iranienne, il se fût effondré au cours du dernier siècle. Il s'agit maintenant de rechercher dans les traditions héritées du passé, en les combinant avec les enseignements de l'Europe, les éléments d'une administration, d'un système financier, d'une organisation scolaire et judiciaire. Avant toute autre chose, la Perse a besoin de finances en règle, dégageant les sources de l'impôt, afin de liquider au plus tôt les dettes menaçantes pour l'indépendance nationale, et de procurer l'argent nécessaire à l'institution des réformes. Il lui faut des juges assurant une garantie aux libertés nou-

velles, des maîtres pour élever les générations à venir. La reconstitution de l'armée est d'une utilité moins immédiate ; car la race n'est pas belliqueuse et le pays, formant tampon entre deux grands empires, paraît mieux protégé par la diplomatie que par la guerre. L'œuvre est si complexe qu'elle excède probablement les facultés des Persans de l'heure présente. Leur contact avec l'Europe est encore trop récent pour qu'ils aient pu en assimiler la culture ; chez la plupart, les connaissances ne dépassent point les expressions du langage. Très peu ont fait de sérieuses études, les mieux préparés paraissent être les jeunes diplomates, auxquels furent confiées, dans ces dernières années, les diverses légations ; aucun ne paraît donner de plus belles espérances que Mochir-ol-Molk, appelé de Pétersbourg au ministère des Affaires étrangères. Autour du Conseil national, la jeunesse créa des comités de volontaires, pour étudier la législation européenne, afférente à chaque matière ; ils ne dissimulèrent point, dès l'abord, que, pour l'élaboration des lois organiques, il leur faudrait recourir à des conseillers européens.

Si le Conseil national s'est montré plus apte aux vagues discussions de la politique qu'à la précision des réformes administratives, il n'en a pas moins fait beaucoup, par cela même qu'il existe, pour l'organisation de la liberté. Ceux qui redoutent le réveil de l'Orient Moyen peuvent affirmer à leur aise que rien n'a été changé en Perse par les mots creux de la constitution. Le personnel civil et religieux s'est à peine modifié ; le gouvernement suit l'ancienne routine ; l'esprit nouveau n'a eu d'autre résultat que de rendre les troubles à la fois plus aigus

et plus fréquents. Ce n'est exact qu'en apparence. En réalité, le Parlement, les *andjoumans* des provinces, les journaux qui se multiplient dans toutes les villes, ont créé une force populaire efficace pour tenir en échec les abus du pouvoir. Désormais, la pensée s'exprime librement et l'arbitraire hésite devant la publicité de ses actes. L'opinion a senti sa puissance et trouvé, pour s'exprimer, un organe plus certain que l'opportunisme du clergé. Elle ne peut encore imposer que des réformes partielles, mais elle possède assez de vigueur pour empêcher les décisions nuisibles au bien de la nation. En novembre 1906, ce fut un mouvement populaire qui fit rejeter l'avance anglo-russe de 10 millions, dont les conditions draconiennes préparaient à bref délai le contrôle financier des deux puissances.

En même temps, la personnalité du Parlement cherchait à s'accentuer vis-à-vis du pouvoir royal. Le Conseil national avait eu des débuts difficiles ; la constitution qui l'instituait résultait d'un escamotage, organisé par une influence étrangère au profit d'un intérêt étranger ; il avait commencé petitement avec les seuls élus de la capitale ; ceux des provinces attendaient, pour rejoindre, l'issue des révolutions locales. Lors du couronnement de Mohammed ʿAli Schah, il avait été laissé à l'écart, sans qu'aucune place spéciale lui fût attribuée dans la cérémonie. Bien que le nouveau souverain ait prêté sur la constitution tous les serments imaginables, la voix publique ne s'en obstinait pas moins à le considérer comme un réactionnaire impénitent, excitant en sous-main les alarmes du haut clergé et de la domesticité royale contre les premiers essais de réformes. Par ailleurs, les députés

manquaient d'expérience, se refusaient à distinguer les deux pouvoirs, exécutif et législatif, et s'imaginaient que l'ère nouvelle consistait à substituer l'autocratie du Parlement à celle du Roi. Ce fut par une lutte entre ces deux autocraties que le Parlement entendit préciser son rôle et fonder son prestige. L'ancienne forme de gouvernement, le personnage tout-puissant du Sadr A‘zam avaient disparu pour faire place à un cabinet de ministres. Ces ministres devaient-ils être des politiciens issus de la majorité ou des fonctionnaires désignés par le Schah ? En d'autres termes, la Perse serait-elle un pays constitutionnel comme les États de l'Europe centrale, ou bien parlementaire comme ceux de l'Occident ? De là naît un conflit, qui, selon toutes probabilités, pèsera longtemps encore sur la politique persane. La constitution reste muette sur le point controversé; elle admet bien la responsabilité des ministres, leur renvoi par la Chambre, l'éventualité de leur mise en accusatoin, mais elle évite de déterminer le choix du souverain. Cependant la querelle est modérée ; le peuple persan monarchique, le Roi n'est point irréductible ; car il comprend mieux que quiconque la valeur du nouveau Parlement pour seconder l'œuvre des réformes et résister aux ingérences du dehors ; le tempérament national répugne aux ruptures. Le Parlement a pleinement raison d'affirmer son existence ; de son côté, le Schah n'a point tort de prétendre à une large part d'autorité, dans un pays encore mal établi, où la personne royale marque le sceau de l'unité nationale, et vis-à-vis d'un peuple dont la quasi totalité demeure étrangère à l'idée de la liberté. Entre la Couronne et la représentation populaire, il y a place

pour une transaction; elle interviendrait beaucoup plus vite, si la rivalité anglo-russe consentait à épargner la Perse. Les Persans ont plus d'intelligence que de caractère; ils ont pris l'habitude d'osciller entre les deux diplomaties adverses et les circonstances mêmes de la révolution n'ont fait qu'accentuer ce jeu d'équilibre. Dans l'esprit iranien, l'installation des libertés persanes apparut comme un échec russe, un succès anglais; aussi, préoccupé d'un refuge en cas d'accident, le Parlement sert-il insconsciemment de jouet à la Légation d'Angleterre, tandis que le Schah recherche un appui à la Légation de Russie. Dans le fond, les deux pouvoirs persans se maintiennent en assez bons rapports, et, tout en défendant leurs positions respectives, s'entendraient aisément pour assurer l'indépendance et la réforme du pays. S'il se produit quelque éclat, je crains bien que les agents anglais et russes n'aient été d'humeur à se chercher noise, favorisant ainsi la pénétration d'une tierce influence[1].

1. La querelle du Schah et du Parlement ou, pour mieux dire, des agents anglais et russes, a abouti au coup d'État de juin 1908. Les Russes ont réussi à rendre aux Anglais la monnaie de leur pièce. Tous ceux qui, dociles à l'impulsion britannique, participèrent au mouvement libéral, se virent inquiétés dans leur personne ou dans leurs biens, sans trouver à la légation d'Angleterre le refuge qui, deux ans plus tôt, leur avait été si joyeusement offert. Ce sont là jeux courants des politiques impériales. Il convient toutefois d'observer, que, si la diplomatie anglaise a su faire des débuts de la Révolution persane une comédie inoffensive, la reprise d'activité de la diplomatie russe s'est marquée par un drame sanglant.

IX

L'ACCORD ANGLO-RUSSE

L'arrangement du 31 août 1907. — L'organisation des deux influences rivales sur le territoire persan. — Routes russss et télégraphes anglais. — Prépondérance russe dans le Nord; contrôle anglais sur le golfe Persique. — Recul du commerce anglais. — Agitation consulaire. — Rivalité des deux légations à Téhéran. — La question du Séistan. — Caractère des arrangements asiatiques de l'Angleterre et de la Russie. — Le principe de l'intégrité et de l'indépendance de la Perse. — La délimitation des zones d'intérêt. — Un nouvel état-tampon sur la frontière de l'Inde. — La dernière chance de la Perse.

Pour amer qu'il ait paru à la susceptibilité persane, l'accord du 31 août 1907, qui partage l'Iran en zones d'intérêts entre l'Angleterre et le Russie, ne fait que constater une réalité. Le droit public envisage bien la Perse comme un État indépendant, que n'affectent ni protectorat ni contrôle ; mais sa situation géographique et sa décomposition politique l'ont, en fait, privé de cet avantage. Depuis que les lignes russes et anglaises se sont rapprochées en Asie, l'Orient moyen est devenu un immense champ de bataille, sur lequel les stratégies adverses marquent des voies d'invasion et des ouvrages de défense. La diplomatie sert les combinai-

sons élaborées par les militaires et les traités prennent le caractère d'armistices temporaires, fixant les positions réciproques. Du moment que les États interposés sont incapables, par eux-mêmes, de faire respecter leur neutralité, il n'est plus de souveraineté que les belligérants reconnaissent. S'agit-il de fixer les frontières de la Perse avec la Turquie, l'Asie Centrale ou l'Afghanistan, c'est affaire de l'Angleterre et de la Russie : des officiers anglais et russes interviennent d'autorité dans la délimitation. La Perse elle-même devient un terrain vague, où les deux intérêts rivaux s'introduisent par tous les moyens possibles, enchevêtrant leurs avant-postes et leurs routes de pénétration. L'hostilité anglo-russe, qui est l'état normal de paix dans l'Orient Moyen, fait peser sur tous les organes du gouvernement persan un système anglais et un système russe, également bien constitués, profitant de la moindre circonstance pour arracher des concessions nouvelles à l'impuissance persane, poser de nouveaux jalons et attaquer la situation contraire. Les événements de l'Afrique du Sud provoquèrent une avance russe ; la guerre russo-japonaise favorisa un retour offensif de l'Angleterre. Par la révolution persane, cette dernière dessina vers le Nord un vigoureux progrès et tenta de le consolider par le récent accord.

La longue frontière contiguë avec la Perse et la domination de la Caspienne servent de base à l'action russe. Stratégiquement, elle tient sous ses prises toutes les provinces septentrionales, qui sont les meilleures de l'Iran ; l'action anglaise se voit réduite à l'aborder par le Sud, à travers les déserts du Béloutchistan et les côtes désolées du golfe Persique. Le pre-

mier soin de la Russie fut d'assurer des voies éventuelles à sa pénétration militaire. Sous le couvert d'une société organisée par un banquier juif de Moscou, M. Lazare Poliakoff, le gouvernement russe fit construire une chaussée de Recht à Kazvin et Téhéran, avec prolongement de Kazvin à Hamadan. Une autre va de l'Araxe à Tauris, munie de remblais et de tranchées qui permettraient, en cas de besoin, la pose rapide de rails et le raccordement avec le réseau de la Transcaucasie, déjà poussé jusqu'à la rivière. Une dernière route réunit Askabad, dans la Transcaspienne, à Méchhed, au Khorassan. Il va sans dire que ces trois chaussées, formant enclave en terre persane, sont entretenues et administrées par des agents russes. Un corps de Cosaques persans, instruit et commandé par des officiers russes, forme, à Téhéran, l'avant-garde de la pénétration militaire ; c'est une brigade de 2.000 cavaliers, répartis en quatre régiments, plus deux batteries d'artillerie de campagne ; ils se recrutent dans les fractions des Schah-Seven installées au sud de Téhéran. La troupe est d'excellente apparence, efficace et disciplinée ; elle fait à ses chefs le plus grand honneur. La pénétration financière commença en 1900 ; deux emprunts successifs, d'un total de 32 millions et demi de roubles, furent négociés en Russie pour satisfaire les prodigalités de Mouzaffer-ed-Din Schah et la rapacité de ses domestiques. Le produit des douanes fut donné en garantie de ces emprunts, à l'exception des douanes du golfe Persique, déjà affectées au service d'un petit emprunt anglais de 500.000 £, contracté en 1892. La Perse dut s'engager à ne plus emprunter qu'en Russie et à ne point contruire de chemins de fer avant 1910. Depuis

lors la dette persane s'est encore alourdie par des avances à court terme, obtenues des banques anglaise et russe.

Jusqu'alors, le traité de Tourkmantchaï soumettait les importations à un tarif uniforme de 5 pour 100 *ad valorem*. En 1901, à la suite de leurs emprunts, les Russes imposèrent la conclusion d'un traité de commerce, établissant des droits spécifiques, plus légers sur les produits habituels du commerce russe, plus lourds sur les autres. La Banque d'escompte, simple dépendance de la Banque d'État russe, s'établit à Téhéran, avec succursales dans les principales villes du Nord et du Centre. L'administration des douanes crut prudent de se rattacher à l'influence dominante ; et les préposés belges, également chargés du service sanitaire, bataillèrent aux frontières touchées par le commerce anglais. Les Arméniens, les musulmans du Caucase établis en Perse, se firent les instruments de l'influence russe, qui procéda méthodiquement à la conquête commerciale de l'Iran. L'interdiction du transit à travers la Russie réservait à l'importation russe le monopole des voies d'accès par le Nord ; les chemins du Sud étaient trop longs et trop coûteux ; la route de caravanes entre Trébizonde et Tauris ne pouvait rivaliser avec les chemins de fer. Le gouvernement russe ajouta à ces avantages naturels la réduction des tarifs de transport, la concession de primes d'exportation. La Banque d'escompte reçut des marchandises à sa consignation et ne consentit d'avances qu'aux négociants acheteurs de produits russes. Un système aussi complet finit par porter ses fruits : la sphère d'action commerciale de la Russie s'étendit d'année en année ; elle atteignit Hamadân,

Ispahan et le Séistan ; les cotonnades et les sucres russes vinrent y faire concurrence aux cotonnades indiennes et aux sucres français. Les agents des ministères des Affaires étrangères, de la Guerre, et des Finances russes, trinité souvent désunie, s'appliquèrent à se rendre de plus en plus apparents, pensant ainsi marquer un progrès de l'influence nationale.

L'organisation de l'influence anglaise commença bien avant celle de la Russie ; les stations télégraphiques, dont elle jalonna l'Iran, lui fournirent une armature. En 1864, sur le câble du golfe Persique, réunissant Karatchi à Fao, à l'embouchure du Chatt-el-Arab, se greffa la ligne de Bouchire à Téhéran, qui, vers l'Europe, doublait la ligne turque. En 1870, après accord avec les gouvernements allemand et russe, la maison Siemens la raccordait au système continental par l'établissement du télégraphe indo-européen, entre l'Araxe et Téhéran. La section persane du télégraphe indo-persan est administrée par le département des télégraphes de l'Inde, auquel est également confiée la ligne de Téhéran à Méchhed. Entre Bouchire et Chiraz, les *rest-rooms*, installés par ses agents, sont un bienfait pour les voyageurs ; la monarchie persane doit aux télégraphes anglais sa cohésion actuelle; en cas de besoin, les populations ont pris coutume d'en envahir les bureaux, qui leur offrent un refuge consacré par l'usage, les mettant en communication avec le pouvoir royal.

En 1889, fut créée la Banque impériale de Perse, fonctionnant comme banque d'État, avec privilège d'émission. Cette société anglaise possède des succursales dans tout le pays ; ses opérations se bornent à des avances consenties à l'État ou aux négociants les

plus qualifiés; elle reçoit les dépôts et garantit les biens des grands de la Perse en quête de la protection britannique. Les autres affaires financières ou industrielles, tentées à diverses reprises, par l'initiative anglaise, n'ont point eu de suite : il n'en subsiste que l'effort de la Compagnie Lynch pour ouvrir une voie commerciale par la vallée du Karoun ; elle maintient un service de bateaux sur les deux biefs inférieurs de la rivière, de Mohammérah à Ahvaz et d'Ahvaz à Chouster ; entre Ahvaz et Ispahan, elle établit un sentier de caravanes par les montagnes des Bakhtyaris; elle a repris la chaussée de Téhéran à Koum et Soltanabad, qu'elle doit relier à Chouster par Bouroudjird et Khorremabad.

Dans le système anglais, les télégraphes jouent le même rôle que les routes dans le système russe. S'ils fournissent des prises moins solides, ils favorisent davantage la diffusion de l'action britannique. En face de l'invasion russe, lente et méthodique, compacte dans le Nord de l'Iran, à peine indiquée vers le Sud, l'Angleterre est partout présente, installant dans chaque ville un groupe de composition identique : la Banque impériale, le télégraphe, les comptoirs des grandes maisons faisant le trafic de la Perse, enfin la mission protestante, très active chez les Américains presbytériens du Nord, plus molle chez les Anglicans du Sud.

Il va sans dire que si la Russie est particulièrement forte dans l'Azerbaïdjan, les provinces Caspiennes et le Khorassan, l'autorité anglaise s'accentue à mesure que l'on descend vers le Sud. Le golfe Persique rentre tout entier dans le domaine britannique, la navigation en est presque exclusivement anglaise, la Compagnie *British India* y assure le service postal,

le commerce anglais y prend ses voies d'accès vers l'Iran : à Bender-'Abbas, pour Kerman et Méchhed, à Lingah, pour le Laristan ; à Bouchire et à Mohammérah pour les provinces du Centre ; à Bassora, par Bagdad, pour celles de l'Ouest. Bouchire est la capitale des établissements anglais du Sud : l'habitation du résident à Sebzabad, les bâtiments du télégraphe, le stationnaire ancré en rade impriment au petit port le sceau de la puissance anglaise C'est le seul point de la Perse où la langue anglaise soit d'un constant usage ; les commerçants arméniens et guèbres, les employés goanais, la féodalité de la chaîne méridionale, parfois même certaines tribus, relèvent de l'influence britannique. Le médecin de la résidence a mis la main sur tout le service sanitaire du golfe et en dirige les postes, confiés à des officiers de santé indiens. Les câbles se sont ramifiés ; les télégraphistes ont occupé l'île d'Henjjam, à l'entrée du détroit d'Ormuz, pour la rattacher à Bender-'Abbas.

Néanmoins, le commerce anglais recule constamment devant le commerce russe. En 1889, lord Curzon estimait le trafic de l'Angleterre et de l'Inde avec la Perse à 75 millions, celui de la Russie à 50 millions. En 1901-1902, les statistiques dressées par les employés belges de l'administration des douanes, accusaient 59 millions pour les Anglais, 96 millions pour les Russes ; en 1905-1906, sous le régime du traité russo-persan, les mêmes statistiques élevaient le commerce russe à 170 millions environ, le commerce anglais n'atteignait que 70 millions[1].

1. En 1905-06, le commerce de l'Allemagne en Perse atteignait 3 millions et demi de francs ; celui de l'Autriche 6 et demi ; le nôtre dépassait 16 millions.

Dans toutes les villes importantes de la Perse, l'Angleterre et la Russie entretiennent des consuls qui servent d'instruments aux deux influences rivales. Les consuls russes appartiennent au département asiatique ; les Anglais à la carrière consulaire pour les postes de Tauris, Ispahan et Chiraz ; partout ailleurs, ils relèvent du département politique de l'Inde. Ce sont, d'ordinaire, gens aimables et hospitaliers, sérieux et instruits, représentant avec dignité, parmi les Iraniens, la personnalité européenne... Il peut arriver que les rapports des deux collègues soient courtois et même cordiaux ; cependant leur situation réciproque se ressent infailliblement de la mentalité spéciale que développent en eux la pression des circonstances locales et la conscience de figurer aux avant-postes d'une rivalité militante. En Perse, l'agent anglais ou russe est fréquemment consul général ; le souci de son prestige lui vaut un uniforme militaire, avec une escorte de cosaques ou de *sovars* indiens. Il devient un seigneur parmi les seigneurs de l'Iran, dont il prend aisément les allures ; le patriotisme aidant, sa féodalité s'irrite contre la féodalité adverse. La Perse s'est accoutumée à la lutte des deux influences, et lui doit un équilibre relatif. A commencer par le Schah lui-même, tout ce qui compte dans le pays s'enrôle dans les clientèles russe ou anglaise, si bien que les consuls opposés s'imaginent servir la cause de leur pays, en guerroyant l'un contre l'autre à la tête de leurs clans respectifs. Tout stratagème devient licite pour décomposer ou affaiblir la troupe ennemie : on en peut ruiner les chefs, les attaquer dans leur situation ou leur carrière, si possible détourner leur allégeance. Au besoin, le consulat intéressé

offrirait un refuge à ses partisans menacés; dans un État musulman qui ne connaît point les capitulations et où le statut des Européens repose sur un simple article du traité de Tourkmantchaï, la petite garnison, russe ou indienne, appuie, de sa force, la souveraineté des décisions consulaires. A Téhéran, les deux légations, fortifiées dans des enclos sourcilleux, emploient leur personnel, abondant et divers, à soutenir l'une contre l'autre, auprès du gouvernement royal les querelles provoquées, dans les provinces, par l'ingénieuse activité de leurs agents. Sous l'impulsion anglaise ou russe, les autorités provinciales se débattent en un perpétuel tourbillon; une influence les chasse, l'autre les ramène; si le point d'appui habituel se révèle insuffisant, elles en sont quittes pour réapparaître, ayant sollicité le pardon de l'influence trop négligée. Les tracas de la légation de Russie proviennent des seuls consuls; la légation d'Angleterre jouit, en outre, du prosélytisme de ses missionnaires nationaux et même des Américains, dont l'ardeur protestante s'impose impitoyablement aux gouverneurs, épargnés par l'action politique. Avec ses préoccupations surannées de prestige et d'influence, la diplomatie européenne en pays d'Orient atteint volontiers le ridicule; en Perse, elle le dépasse.

Nulle part, la rivalité anglo-russe ne se révélait aussi aiguë que sur la route du Séistan. La grande province du Khorassan est une des plus riches de l'Iran; elle se prolonge, en bordure de l'Afghanistan, par une succession de districts, dont les chefs, le plus souvent héréditaires, gouvernent une population mélangée de Persans, de Turcs, d'Arabes et de Béloutches. A l'extrémité se trouve l'oasis du Séistan, où

vient se perdre l'Helmend, après avoir drainé tout le massif afghan. Sa position et ses ressources en font une base d'opérations propice contre l'Inde et la côte de la mer d'Oman ou bien encore contre le Khorassan et l'Asie centrale. Figurant sur les projets d'invasion comme sur les plans de défense, le Séistan joue un rôle prépondérant dans la rivalité anglo-russe ; chacune des deux influences hostiles prétendait arriver la première dans l'oasis convoité. Tandis que les Anglo-Indiens établissaient une route de caravanes à travers le Béloutchistan, posaient une ligne télégraphique, qui, par Kerman et Yezd, s'en allait rejoindre à Kachan le télégraphe indo-persan, enfin construisaient un chemin de fer, déjà terminé entre Quettah et Nouchki, les Russes mettaient la main sur l'administration du télégraphe persan, de Méchhed à Nosretabad, utilisaient contre le trafic indien les complaisances de la douane et du service sanitaire, et accentuaient jusqu'à l'oasis leur pénétration commerciale. L'importance stratégique de la route du Khorassan au Séistan qui, de flanc, menace l'Afghanistan, valait à ses plus minimes stations les honneurs de la bataille anglo-russe, qui faisait rage entre une poignée de consuls, officiers, médecins, cosaques et *sovars*.

L'Angleterre et la Russie possèdent une longue habitude des arrangements asiatiques. Pendant tout le cours du dernier siècle, sitôt que leur rivalité tendait à s'aigrir ou que surgissaient des incidents gros de conflits, les deux puissances prenaient contact en vue de comprimer l'éclat. Le premier accord anglo-russe, sur le sujet de la Perse, date de 1834 : il se manifesta par une déclaration relative à la succession

au trône, avec l'engagement mutuel de respecter l'intégrité et l'indépendance du pays. Semblables déclarations furent réitérées à diverses reprises ; des notes s'échangèrent à ce propos. Quand, dans les premiers mois de 1906, les embarras financiers de la Perse et la mort prochaine de Mozaffer-ed-Din Schah rapprochèrent à nouveau l'Angleterre et la Russie, le progrès de la pénétration commerciale et l'enchevêtrement des influences exigeaient des accords plus précis et plus complets. Forte de ses avantages, l'Angleterre désirait libérer sa diplomatie du soin de l'affaire persane ; absorbée par sa révolution intérieure, la Russie ne répugnait point à consolider un état de choses supportable, à tout prendre, pour le présent, et susceptible de réserver l'avenir.

Le maintien de l'intégrité et de l'indépendance de la Perse, le principe de la porte ouverte servent de base au traité du 31 aout 1907. Dans la délimitation des zones d'intérêts, l'Angleterre se contente d'un lot fort modeste, le Séistan et le Mékran, c'est-à-dire deux provinces médiocres, mais d'une réelle valeur stratégique, puisqu'elles garantissent la défense de l'Inde et l'accès de la mer d'Oman. Le reste de la Perse méridionale, où domine l'influence anglaise, est laissé en dehors de toute attribution. La zone reconnue à la Russie, avec Ispahan et Yezd, laisse entrevoir à son action éventuelle les plus belles provinces du royaume, bien au delà des limites où sa pénétration commerciale était devenue prépondérante. La zone russe absorbe Kasr-i-Chirin, où doit précisément se raccorder au futur réseau persan l'embranchement du chemin de fer de Bagdad. Enfin les deux puissances ne prévoient de limitation au principe de l'indépendance

persane que pour l'établissement éventuel d'un contrôle financier « afin d'éviter toute ingérence qui ne serait pas conforme aux principes servant de base au présent arrangement », en d'autres termes, au cas où il prendrait fantaisie au gouvernement persan de négocier un emprunt avec les banques allemandes.

Peu flatteur sans doute pour l'amour-propre de la Perse, le traité du 31 août 1907, n'apparaît point mauvais pour son avenir. La nouvelle affirmation de l'indépendance et de l'intégrité de la Perse peut n'être un vain mot, ni pour la Russie, ni pour l'Angleterre. La première trouve trop à faire dans le maniement de sa révolution intérieure et à soutenir en Europe la poussée occidentale du slavisme pour s'engager, de gaieté de cœur, dans une aventure asiatique ; sa lente évolution vers la liberté favorise celle de la Perse. Quant à l'Angleterre, elle a tellement réduit ses prétentions, qu'elle ne saurait envisager le partage de la Perse sur la base des présentes zones d'intérêts. La création d'États-tampon sur ses frontières est un principe constant de la politique indienne : l'Inde a besoin d'écrans épais, pour arrêter la pénétration d'idées et d'influences nuisibles au délicat édifice de la domination britannique. Dans les désert de l'Iran, sur les bords du golfe Persique, dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre, voire au centre même de l'Europe, l'Angleterre doit chercher une sauvegarde à la tranquillité de ses possessions d'Asie. La Perse est en mesure de bénéficier des préoccupations anglaises, qui voient dans son existence une garantie du repos de l'Inde. J'ai dit : dans son existence, et non pas dans son développement. Si l'Angleterre et la Russie peuvent s'entendre sur

le maintien de la Perse, elles verraient sans grand regret s'y prolonger une anarchie propice ; car le relèvement de l'Iran, sa réforme européenne, affecteraient également le Caucase et l'Inde : de Tiflis à la Caspienne, vit une population de Turcs chiites, de même race et de même langue que les peuples du Nord-Ouest de l'Iran ; dans la Péninsule, les chiites forment un groupe appréciable ; la culture persane s'est, depuis plusieurs siècles, imposée aux cours indigènes et aux classes élevées. En cas de succès des réformes persanes, le Caucase et l'Inde risqueraient de subir l'excitation d'un aussi dangereux exemple.

Quoi qu'il en soit, la révolution persane, suivie de l'accord anglo-russe, paraît offrir une dernière chance aux peuples de l'Iran. Jamais le Siam ne fut mieux garanti, qu'une fois découpé en zones d'influence par l'accord anglo-français ; jamais les intérêts internationaux ne s'y développèrent plus librement. Si elle sait agir avec suite et prudence, pareille bonne fortune peut échoir à la Perse. L'insouciance des habitants, la fragilité des matériaux donnent à tous les pays d'Orient un même aspect de ruine ; nulle part cette impression n'est plus vive que sur le plateau d'Iran : les maisons sont effondrées, les rues béantes, les revêtements de faïence s'effritent sur les mosquées et les tombeaux. Il semble que le peuple iranien soit tombé au dernier degré de la dégradation et de la misère. Pourtant, sous ces débris, persistent les traces d'une culture glorieuse, une intelligence affinée, un patriotisme ardent, et, chose unique, en terre musulmane, une nationalité consciente et compacte : germe fécond de floraisons futures.

X

COUTUMES PERSANES

1. — La musique, la danse, les « loutis »

La musique persane ; ses origines arabes. — La chanson de Zahir-ed-Dowleh. — Les musiciens. — Le *nakara-khané*. — Les troupes de danseurs : danses de jeunes garçons. — La corporation du *Louti-Khaneh* ; acrobates et prestidigitateurs. — L'école de filles de M. Richard-Khan. — Représentation de marionnettes. — Mourchid 'Azim et Mourchid Taghi. — Les deux pièces du répertoire : *le Lutteur Chauve* et *Sultan Sélim*.

Téhéran. — Février 1907.

Qu'elle soit donnée dans le *biroun* ou dans l'*andéroun*, à l'occasion de mariages, de circoncisions ou pour tout autre motif, il n'est point de fête persane sans la musique, la danse ou les *loutis*.

La Perse moderne vit sur la musique arabe. Un homme du Turkestan afghan, Abou'n Nasr Fariabi, qui florissait à Bagdad sous le règne du khalife abbasside El-Mamoun, lui imposa ses formes actuelles. Successivement, il inventa la petite guitare et celle à double renflement, qui restent les instruments fondamentaux, soutenus, au besoin, par le tambour à pied, la cithare et le *kémantcheh*, sorte de violon. Le

même El-Fariabi sut classer, selon leurs divers modes, les airs transmis par la tradition populaire.

La plupart des airs qui restent en usage sont d'origine arabe ; mais ceux venus de la Turquie, voire de l'Europe, pénètrent de plus en plus[1]. La musique n'est point notée; les maîtres se la transmettent les uns aux autres. A chacun des thèmes correspond un recueil de chansons, dont l'inspiration ou la métrique paraissent lui convenir. Elles sont généralement empruntées à Hafiz ou Sa'di, que tout Persan connaît par cœur. Mais on chante aussi les vers d'autres poètes et les compositions nouvelles inspirées par les circonstances. L'été passé, l'explosion du mouvement libéral mit en musique, sur toutes les guitares de la Perse, les vers suivants de Zahir-ed-Dowleh, gouverneur d'Hamadan et grand *mourchid* des derviches né'metoullahis :

O mes frères, fils d'un même pays ! Jusques à quand resterez-vous désunis ! L'union transforme les broussailles en prairies ; la discorde les jardins en landes. L'union est le remède aux maux de notre cœur ; c'est la discorde qui cause notre misère.

Dites hardiment que le gouvernement et la patrie, la gloire et la splendeur, sont frères jumeaux. Sinon,

1. Joués sans paroles, les airs de la musique persane appartiennent au *reng*. — Avec paroles, ils relèvent du *tafnif*, dont le rythme veut être marqué par le tambour à pied. — L'*avaz* n'exige aucun accompagnement; ils constitue la musique sérieuse, les autres la musique légère.

Jadis, l'ensemble des airs persans se ramenait à douze thèmes déterminés. — *Destigah* (on dirait *noubas* dans l'Afrique du Nord). — Aujourd'hui, le nombre de ces thèmes s'est réduit à huit : le *Lour*, triste et langoureux; le *mahour*, plus gai; l'*houmayoun*, lent et solennel; le *dougah* (2e), mélancolique; le *sehgah* (3e) et le *tchargah* (4e) ; d'une allure également martiale (ce dernier spécial au gens du Caucase); le *pendjgah* (5e), mélange de tous les autres airs ; enfin le *névah*, solonnel, propre à marquer l'apparition des grands de ce monde.

il n'y a, hélas ! ni gouvernement ni nation. Devant un gouvernement et une nation unis s'aplaniront toutes les difficultés de ce monde.

O roi, ayez pitié de nous ! Ecoutez un instant nos doléances ! Vit-on jamais pareille chose : un *mirakhor*[1], nommé grand vizir ! Par son injustice et sa tyrannie, ce chien sans religion et sans imam a ruiné le pays de l'Iran.

La tyrannie a ruiné notre pays ; l'ignorance a rempli nos yeux de larmes. La science amènera le règne de la justice ; la civilisation fera refleurir les déserts salés. L'instruction est aujourd'hui notre devoir inéluctable ; elle vaut autant que le pèlerinage de la Mecque, que le jeûne et que la prière [2].

Les grands seigneurs possèdent toujours un ou plusieurs musiciens particuliers, des *avazkhans*, au nombre de leurs domestiques ; — des femmes musiciennes sont attachées aux andérouns. Quelques professionnels renommés vivent indépendants ; ils donnent des leçons et portent leur art là où on les appelle. Mirza Hosséin Kouli Khan est le plus connu de tous ; son père et son oncle appartenaient déjà à la Chambre du roi.

Bien qu'il existe à Téhéran bon nombre de danseuses, celles-ci se voient réservées au divertissement des andérouns ; le goût persan leur préfère la grâce des jeunes garçons. Le chef suprême de la corporation de la danse est un domestique du palais, Ehtecham-è-Khalvet[3] (la magnificence de l'intimité

1. *Mirakhor*, chef des écuries ; allusion au Sadr Aᶜzam ᶜAïn-ed-Dowleh, renversé, en 1906, par le mouvement populaire.

2. Ce sont les obligations fondamentales de la religion musulmane. Y ajouter le devoir de l'instruction, c'est faire preuve d'une singulière liberté d'esprit, qui commence à se répandre en Perse et y a produit les événements actuels.

3. Le *Khalvet* est le cercle intime que le Schah se choisit parmi sa domesticité.

royale); et celui-ci nomme dans chaque ville le chef du *nakara-khané*. Cette institution remonte aux origines mêmes de l'Iran; dans la capitale, elle comporte une centaine de musiciens, dont la mission consiste à saluer d'une effroyable cacophonie le lever et le coucher du soleil; puis à figurer, vêtus d'un long vêtement rouge, dans les *salâms* et les *taziés*. Divisés en quatre escouades, ces gens s'évertuent sur des trompettes, des fifres, des grosses caisses et des tambours. Leur réunion forme la musique du roi et suit les déplacements de la Cour; ils sont trente joueurs de trompette et de tambour, vingt-six de grosse caisse et quatorze de flûte. Ces musiciens se complètent par une douzaine de danseurs. Il en coûte ainsi à l'État une somme annuelle de 6.000 tomans. Le chef du *nakara-khané* de Téhéran, Kasem Khan Bachi, dont le père remplissait déjà pareil office, préside également à la corporation locale des danseurs et musiciens, — soit quatorze troupes de neuf à douze individus ; dont quatre composées de Juifs; chacune d'entre elles paye, sur ses recettes, une redevance à Kasem-Khan. Les troupes féminines sont plus nombreuses, il en existe une quarantaine, et c'est à Ehtecham-è-Khalvet lui-même qu'elles fournissent un revenu mensuel. Non point qu'elles aient le monopole des andérouns ; les troupes masculines y trouvent également accès, et l'on réussit à sauvegarder les convenances en les plaçant derrière quelque vitrage ; il y avait naguère un groupe de musiciens aveugles, dont l'infirmité rassurait la pudeur des dames persanes. La danse est un plaisir dispendieux ; il en coûte de 20 à 30 tomans pour une simple soirée ; de 50 à 60 pour

les fêtes d'un mariage, qui durent parfois la semaine entière.

Les gens du *nakara-khané,* répartis en petits groupes, se répandent par la ville, en concurrence avec les troupes privées. Le charme ou le talent des jeunes garçons fait le succès de la compagnie, dont ils deviennent les étoiles. Les danseurs sont en général de petits orphelins, confiés à un chef de troupe, selon les termes d'un contrat dressé par devant Ehtecham-è-Khalvet. Les enfants commencent à huit ou dix ans ; ils apprennent, un couple d'années, sous la férule d'anciens danseurs, qui les entreprennent à forfait ; ils peuvent exercer leur métier jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans. Pratiquée selon les règles d'une stricte vertu, la danse est peu lucrative. Un danseur ordinaire ne gagne pas plus de 20 à 40 tomans par an ; le gain d'un joli garçon, doué d'une voix agréable, peut atteindre jusqu'à 100 tomans. Il faut ajouter que le chef de troupe se charge de nourrir ses pensionnaires, de les habiller, de les soigner en cas de maladie, et même de les baigner. La tendresse publique joint au nom de ces jeunes danseurs le qualificatif de *djan* — (mon âme), — généralement appliqué aux petits enfants. Actuellement, les deux favoris s'appellent Haïdar Djan et Asghar Djan ; on cite, parmi les femmes, Torbat et Khanoum Orghi (la dame à l'orgue).

Le pître à la mode est un certain Hadji Louré. Chaque troupe en possède un ou plusieurs qui se chargent des intermèdes. Au jour dit, les domestiques de la troupe apportent les instruments de musique avec les malles remplies d'habillements et d'accessoires. Les musiciens se rangent au fond de la salle, les

danseurs se placent en avant, les pîtres les accompagnent de leurs grimaces. Les jeunes garçons portent d'ordinaire une longue tunique de soie brochée ; mais ils changent fréquemment de costume, selon le caractère de la danse qu'ils exécutent ; leurs cheveux sont longs et le moindre mouvement les leur fait retomber sur le visage. Ils se livrent à des gestes et à des déhanchements qui n'ont rien, en eux-mêmes, de bien répréhensible, mais auxquels, faute d'habitude, je n'étais point préparé à trouver grande séduction. Les danseurs sont également chanteurs et acrobates. Ils représentent des saynètes et des tableaux vivants.

Il arrive que certaines fêtes soient réservées au *louti-khané*. Tel est le cas, le sixième jour après la naissance d'un enfant, où la coutume fait intervenir les *loutis* pour la distraction de l'accouchée. La corporation réunit les divers métiers, consacrés aux divertissements populaires; son chef, nommé par le Schah, Hasan Khan, *louti-bachi* perçoit 30 chahis par toman sur les bénéfices de ses administrés. Dans le *louti-khané* le groupe le plus important comprend les lutteurs et acrobates, *pehlevans*, qui se répandent sur les places ou par les bazars. Ces gens opèrent, en outre, dans des gymnases spéciaux, où les amateurs sont admis en payant. Il peut y avoir, à Téhéran, une centaine de ces établissements, disposant chacun d'une équipe de huit à dix lutteurs. Les charmeurs de serpents, les montreurs de singes ou d'ours en sont réduits à exhiber leurs talents sur la voie publique. Au contraire, l'aristocratie de la corporation, prestidigitateurs et montreurs de marionnettes, une vingtaine en tout, fréquentent les meilleures maisons de la ville.

Nous avons ici un compatriote musulman. Le père de M. Joseph Richard Khan, se rendant aux Indes, traversa la Perse en 1844; Mohammed Schah l'y retint pour l'éducation de ses fils. Or, l'Islam ne supporte guère les rapports de ses femmes avec des chrétiens. M. Richard en fit l'expérience ; il dut chercher refuge au sanctuaire de Schahzadé ᶜAbd-oul-ᶜAzim et en sortit musulman. Cette circonstance détermina la fondation d'une famille franco-persane. L'un des fils vit à Téhéran; il est fort à son aise, très considéré, marié à une princesse kadjare. Ses deux petites filles se trouvant en âge de faire leur éducation, il décida quelques amis à lui confier leurs enfants et fit venir de France une institutrice, qui dirige, depuis quelques mois, la première école laïque française de filles existant en Perse. C'est devant les dix petites musulmanes groupées par M. Richard Khan que j'ai vu Mourchid ᶜAzim présenter ses marionnettes, accompagné de la voix et du tambour par Mourchid Taghi. Quelques tours de prestidigitation avaient ouvert la séance.

Le *Khéimé Cheb-bazi* (la tente des jeux de nuit) — tel est le nom persan des marionnettes — est d'importation récente sur le plateau d'Iran. Jusqu'au milieu du dernier siècle, on n'y connaissait que les ombres chinoises et le Karagueuz turc. Les marionnettes furent importées du Kurdistan et finirent par tomber dans le domaine de la corporation des *loutis.*

Une tente carrée est dressée dans la pièce. Le tapis du plancher forme la scène ; les poupées, fort amusantes, sont maniées par un aide invisible, au moyen de fils de crin. Accroupi en avant, Mourchid ᶜAzim joue

le rôle du maître de la tente où se produisent les marionnettes ; il les interpelle, leur demande leur raison d'être, commente leurs faits et gestes. En leur nom, l'aide répond, d'une voix qu'il rend aiguë par un sifflet mis dans sa bouche. Sur le côté, le musicien, Mourchid Taghi, un tambour à pied sur les genoux, marque la cadence, en chantant des vers appropriés. Les vers sont choisis dans le *Beyaz* (le carnet), recueil fort connu où, selon la légende iranienne, Chirine, favorite du Sassanide Chosroès Parviz, s'étant éprise de Farhad, le tailleur de pierres, fit réunir les vers amoureux de la poésie persane ; la chronologie n'a guère embarrassé l'auteur, qui prit le meilleur de son bien dans Sa'di et dans Hafiz.

Le répertoire des marionnettes se borne à deux sujets : *Sultan Sélim* et *Pehlevan Ketchel* (le Lutteur Chauve). La maison du lutteur vient de s'enrichir d'une femme nouvelle, qui lui est amenée de l'Inde par un esclave. Or, cette femme se trouve être la sœur du *Div* (le démon, l'ogre de la fable persane). Furieux de tant d'audace, celui-ci commence par ensorceler le lutteur ; puis, il se laisse toucher par ses expressions de repentir. Alors le lutteur, saisissant une occasion favorable, prend le div à la gorge et l'étrangle. — Sept de ses frères partagent successivement le sort du div. — La femme pleure le désastre des siens ; elle s'en console en épousant le lutteur ; un mollah dresse l'acte de mariage ; la femme devient enceinte ; un enfant naît et la pièce finit.

La Cour du Sultan Sélim, que j'ai vu représenter, offrait un spectacle bien plus varié. Avant l'entrée des marionnettes, Mourchid Taghi se mit à chanter

des vers de Hafiz, évoquant l'idée de l'unité divine qui préside à toute manifestation de la vie musulmane.

Puis la première marionnette se présenta. « Le salut soit sur vous ! — Sur vous soit le salut, répond Mourchid ‹Azim ; qui êtes-vous ? — Je suis le héraut du camp de Sultan Sélim Yéméni ; son ordre est que l'on ne fasse point de bruit, car il va venir. » Des sentinelles se placent à l'entrée du camp, des cosaques à la porte de l'andéroun. Les porteurs d'eau arrosent la tente ; les serviteurs la balayent. Viennent les gens de la maison royale, massiers, portiers, ferraches, le général de l'infanterie, le commandant des troupes turques, les *nakaredjis*, les joueurs de flûtes, le porte-étendard, les coureurs royaux, puis le Sultan lui-même, accompagné des ambassadeurs de Turquie et de Russie. Le divertissement commence : lutteurs, montreurs de singes, guitaristes, acrobates, danseurs, Kurdes, Turcs, Afghans, Arabes, un couple d'Européens.

Le *louti*, montreur de singes, se plaint de la façon dont lui fut réglé le salaire royal. « Le Schah t'a pourtant donné un cadeau, dit Mourchid ‹Azim. — Oui, répond l'homme, un bon sur Nedjis-et-Toudjdjar (la saleté du commerce), qui m'a retenu 10 pour 100 de commission. » Aussitôt le sultan fait comparaître le négociant coupable ; les ferrachs lui attachent les pieds à une barre de bois, lui mettent les quatre fers en l'air et lui administrent la bastonnade. Cet acte de justice sommaire est immédiatement suivi d'un autre : des voleurs sont placés à la bouche d'un canon. Un chasseur apporte un moufflon ; le *mirakhor*, chef des écuries, se présente à cheval. Les poupées sont fort

ingénieuses, et leurs articulations se prêtent à de multiples exercices. Il en viendrait encore, si le div n'apparaissait point; une marionnette de grande taille, avec des plumes blanches sur la tête et des bras demesurés : « Qui es-tu? — Je suis l'ogre du désert. — Que viens-tu faire? — Je viens prendre tous ceux qui ont trahi la confiance du Roi. » Et l'ogre de saisir à tour de rôle les divers personnages de la cour, qui tous, du premier jusqu'au dernier, avaient également mal agi à l'égard du souverain. Une fois le nettoyage accompli, la petite moralité tirée de la pièce, le div se prosterne devant le sultan et s'enlève dans les airs.

2. — Les derviches. — Mendiants et conteurs

La quête des derviches au Norouz. — Le chef de la corporation : *Nakib-ol-Memalek*. — *Kaksars* et *ᶜAdjems*. — Les mendiants. — Le tatouage des Kaksars et la légende de Seyyed-Djélal. — Comment les Séfévis ont employé les ᶜAdjems. — L'organisation de la confrérie; l'initiation; la patente de derviche. — Le derviche de la légation de France ; Hadji Ahmed. — Les aventures d'un *nakkal*.

A l'approche du Norouz (21 ou 22 mars), qui marque le début de l'année persane, les derviches de Téhéran se réunissent chez le chef de leur corporation, Nakib-ol-Memalek, et chacun se voit désigner la maison du personnage, condamné à lui payer aumône à l'occasion de la fête. Le derviche vient dresser sa tente à l'endroit indiqué, l'orne de plantes et de feuillages et campe, attendant sans impatience le payement du tribut annuel que lui accorde la coutume. D'ordinaire, les seigneurs persans se montrent magnanimes à l'égard de ces derviches, temporairement attachés à leur personne ; ils les laissent

plusieurs jours tranquillement installés devant leurs portes, leur envoient du riz et du thé, puis, le moment venu, s'en débarrassent par un généreux cadeau[1].

Mirza Gholam Hoseïn Khan, Nakib-ol-Memalek, était le conteur favori de Nasr-ed-Din Schah. Jouissant de la faveur du maître, il en obtint l'administration de tous les derviches de la Perse. A ce titre, il nomme un délégué dans chaque province et perçoit redevance sur tous les mendiants du pays. Naguère, la place du Nakib-ol-Memalek était infiniment plus importante ; elle conférait l'autorité, non seulement sur les derviches, mais encore sur dix-sept autres corporations, parmi lesquelles les vendeurs de kalyans et les laveurs des morts. Aujourd'hui, Nakib-ol-Memalek doit se borner à l'exploitation des seuls derviches ; encore ne s'agit-il que des *Kaksars* et des *'Adjems*.

Quand, au XVI[e] siècle, le chiisme se transforma en religion nationale, les Séfévis recherchèrent le concours de ces deux confréries ; elles se firent volontiers les missionnaires de la loi dominante ; de cette époque, date la forme spéciale et purement chiite, adoptée par chacune d'elles.

Ces derviches n'ont rien de commun avec les masses

1. Les derviches sont, en Perse, l'objet d'un réel respect ; on leur refuse rarement l'aumône. Le soufisme a entouré les siens d'une auréole, en faisant de la mendicité le plus complet symbole du renoncement. Sa'di et Hafiz, qui continuent à faire l'éducation de l'Iran, n'ont cessé de chanter les derviches.

« L'initié au cœur inspiré cherche dans la mendicité le moyen de dompter ses convoitises ; et, quand la passion l'obsède de ses exigences, il la traîne de porte en porte pour la mortifier... Le calme et la félicité parfaite ne se trouvent que dans le royaume des derviches... La puissance et la fortune sont un malheur ; et celui que l'on flétrit du nom de *mendiant* est, en réalité, le roi du monde. » — Sa'di. — *Boustan*, chapitre 1[er].

que nous connaissons, groupées autour des zaouïas de l'Afrique du Nord. Bien qu'ils reconnaissent entre eux une hiérarchie de *mourchids* et de *maulévis*, l'isolement est leur habitude; ils vivent errants ou sédentaires, appliqués à gagner leur pain selon les procédés particuliers à leur ordre.

Les Kaksars sont de simples mendiants. Ils dérivent des *yoghis* de l'Inde, et se répandirent en Perse à la faveur de la protection séfévie. On les rencontre dans les rues ou dans les bazars, les cheveux longs, la barbe inculte, portant d'invraisemblables coiffures, une peau de mouton et une hache sur l'épaule, une sébille pendant au bras. Lors de la moisson, ils s'en vont dans les villages, où les paysans s'empressent à leur donner une petite portion de grains. On en trouve, sous un abri de terre battue, dans les cimetières ou le long des routes assez fréquentées.

Le chemin de Chemran, où la population de Téhéran émigre pendant l'été, est peuplé de ces derviches; ils s'y sont aménagés de petits recoins, ornés de plantes grimpantes, et se présentent aux passants, leur offrant un fruit, une fleur, ou même un verre d'eau glacée, afin d'attirer leurs aumônes. Ces mendiants sont migrateurs. En décembre, quand la neige descend les pentes de l'Elbourz et vient recouvrir la plaine caillouteuse de Téhéran, la vie n'est plus possible sinon pour les derviches abrités dans les bazars; les autres se dirigent vers le Sud, gagnent l'Arabistan ou la basse vallée du Tigre, pour revenir avec la bonne saison. Certains de ces derviches se sont procurés des domiciles fixes, avec un rayon d'exploitation suffisamment rémunérateur ; mais beaucoup restent errants ; ils voyagent dans toute la Perse, au Caucase,

en Turquie, au Turkestan, en Afghanistan et aux Indes ; par réciprocité, la Perse reçoit les derviches de ces divers pays.

En dehors de leur costume spécial, les Kaksars ont, pour signes distinctifs, un bracelet et un tatouage au bras. Le tatouage s'explique par une légende remontant au fondateur même de l'ordre. Seyyed Djélal habitait une ville quelconque de l'Inde, à une époque indéterminée ; la mémoire de ses disciples n'est pas très précise à son sujet. Autour de lui s'étaient groupés plusieurs derviches ; et un chameau, seul bien du couvent, s'en allait, tous les matins, une besace au cou, quêter pour la subsistance de la petite communauté. Un beau jour, dégoûté de la paresse des siens, Seyyed Djélal se répandit en reproches et fit mine de partir sans esprit de retour. Quand il revint, le chameau avait disparu ; le départ du maître ayant ralenti la charité publique, les derviches s'étaient décidés à manger l'animal quêteur. Devant les mensonges des coupables, Seyyed Djélal fit appel au chameau lui-même qui, du ventre d'un chacun, raconta sa triste destinée. Alors, furieux, le mourchid serra de sa main le bras de ses derviches, si fort que l'empreinte y demeura marquée. C'est en souvenir de cette marque surnaturelle que les Kaksars se font encore tatouer au bras lors de leur initiation.

Sur 3.000 derviches qu'il peut y avoir à Téhéran, on ne compte que 600 Kaksars ; les ʿAdjems seraient, de beaucoup, les plus nombreux. Ceux-ci font remonter leur filiation spirituelle jusqu'à Habib-è-ʿAdjémi, venu à Médine étudier les doctrines soufies, sous un autre Persan, Salman-è-Farsi, l'un des serviteurs du

Prophète, dont le souvenir revient à chaque instant dans les traditions chiites. Du surnom de Habib, la secte reçut l'appellation de *ʿadjem* (mot arabe, qui veut dire : Persan). Depuis lors, il existait des derviches ʿAdjems parmi le peuple de l'Iran, sans posséder cependant ni signe distinctif, ni organisation compacte. Les Séfévis leur fournirent une forme nouvelle et un but précis. Dans son œuvre de reconstitution de la nationalité persane, appuyée sur le chiisme contre le sunnisme des Turcs, cette dynastie chérifienne voulut avoir un corps de missionnaires qui s'en irait confondre les partisans du khalifat, en prêchant à travers le pays les louanges des Alides. Sous le règne du grand Schah ʿAbbas, un cordonnier d'Ispahan, Mohammed-è-Keffach, se trouvait être le principal mourchid des ʿAdjems; il proposa au roi d'engager sa confrérie au service de ses projets religieux ; l'offre fut acceptée et fit la fortune de l'ordre.

Les derviches ʿAdjems se répandent ainsi dans la moitié de l'Asie pour la distraction ou l'édification des villages, — bien accueillis des Sunnites eux-mêmes. Aucune règle ne préside à leurs pérégrinations ; ils partent volontairement, avec l'autorisation de leurs mourchids. Ils sont, en Perse 5 ou 6.000, 10.000 si l'on y joint les apprentis; leur plus fort groupe réside à Téhéran, ensuite à Ispahan et dans le Guilan. Ces gens entrent dans les mosquées, se placent au pied de la chaire, et racontent aux paysans en larmes le douloureux martyre de Kerbéla ; ce sont les *rouzékhans* des campagnes. D'autres fois, ils se transforment en *maddahs* pour hurler les louanges d'ʿAli dans les bazars ; ou bien ils de-

viennent *nakkals*, et font rire un auditoire émerveillé aux récits puisés soit dans l'*Iskendernameh* (le livre d'Alexandre), soit dans le *Romouz Hamzeh* (les énigmes de Hamzeh), recueils traditionnels dont les thèmes dérivent de l'ancienne poésie persane. Quelques-uns même travaillent comme charmeurs de serpents.

En dehors de Nakib-ol-Memalek, chef civil des ᶜAdjems, se développe toute une organisation religieuse ; au-dessus des derviches et des disciples aspirant à leurs loisirs, plane une aristocratie de maulévis et de mourchids, seuls admis à porter le turban. Au sommet, les *pir-é-douᶜa*, choisis parmi les seyyeds de l'ordre, sont actuellement au nombre de cinq ; ils résident à Téhéran, Kazvin, Ardébil, Méchhed et Ispahan. Plus haut encore, les deux *sahabs-ᶜalem* (les maîtres du monde) ; les chefs suprêmes, établis à Téhéran et Méchhed, Hadji Séyyed Kasem Vaᶜez et Kerbélaï Hasan. Les ᶜAdjems se recrutent surtout parmi les artisans ; ils comptent cependant des seyyeds, des mollahs, des prédicateurs et même quelques grands personnage

Quand un jeune homme, séduit par l'indolence monacale, désire être admis parmi les ᶜAdjems, il se met tout d'abord en quête d'un mourchid. Ses goûts l'entraînent-ils vers la mobilité, son maître le garde peu de temps et lui donne presque aussitôt la « volée », c'est-à-dire la faculté de voyager comme derviche, soit pour étudier les divers pays, soit pour visiter les autres derviches. Cette « voie » fait régner entre les pieux voyageurs une charité fraternelle ; à toute rencontre, ils se doivent échange de bons offices ; et celui qui possède est tenu de partager son bien avec le confrère indigent.

Pour les sédentaires, l'initiation se fait plus longue ; l'élève doit servir le maître pendant mille et un jours, puis le « contenter » par un cadeau. Vient alors la cérémonie de l'investiture solennelle, qui l'introduira définitivement dans la confrérie. L'aspirant est assisté du *pir-é-mourchid*[1] qui lui donna ses soins spirituels et du *pir-é-délil*, du guide, chargé de l'accompagner dans la circonstance. Les ʿAdjems de l'endroit se sont réunis ; l'intéressé leur a préparé un repas de riz et de mouton. Les mains appuyées sur les genoux, il se présente en prononçant la formule « Au nom de Dieu ! Il n'y a de Dieu que Dieu ! Je viens faire le pèlerinage des cœurs. — Soyez le bienvenu, lui répond le pir-é-mourchid, et prenez soin de ne briser aucun cœur. Tous les êtres humains veulent être également reconnus comme créatures divines; il faut avoir pour tous les mêmes égards. » L'aspirant répond aux questions que lui pose l'assemblée ; la ceinture de l'ordre, faite de quarante fils noirs, réunis par des nœuds — (symbole des quarante jours d'abstinence et de retraite imposés chaque année) — lui est placée au cou par le pir-é-délil ; le pir-é-mourchid détache la ceinture et la lui passe autour du corps. Ceci fait, le nouveau derviche prend part au repas, assis après le dernier ʿAdjem introduit dans la confrérie. Dès lors, il portera, sous ses habits, aux épaules, à la taille, et sur les jambes, les pièces de linge imposées par la règle.

Cependant une dernière formalité lui reste à remplir. Après un jeûne de quarante jours, il devra visiter les grands chefs de l'ordre, pour apprendre

1. *Pîr* veut dire ancien ; c'est l'équivalent persan du mot arabe *cheikh*.

du *pir-é-dou'a* le plus voisin les prières spéciales à la confrérie, et pour recevoir du *sahab 'alem* le contact spirituel qui parachève l'initiation. Ces formalités successives sont dûment constatées dans un ou plusieurs documents contresignés par les quatre *pirs* ; c'est une sorte de patente qui permet au titulaire d'exercer son métier de derviche et de mendier religieusement. Voici la traduction d'un tel document, couché sur papier bleu, pointillé d'or, encadré de raies à l'encre rouge :

Au nom du Dieu Clément et Miséricordieux !

O Dieu ! Maître des ténèbres et de la lumière, de l'aube, du crépuscule et de la nuit ! Aide-nous de ta puissance, purifie-nous par tes soins, assiste-nous dans ton culte !

(Suivent d'interminables louanges en l'honneur d'Allah, de Mahomet et d''Ali.)

O Nakibs révérés et Cheikhs de grand mérite, derviches porte-étendards et petits élèves de derviches, narrateurs des souffrances du descendant du Prophète, *tchaouchs* (conducteurs de pèlerinages), diseurs de vers, porte-drapeaux, barbiers, *sakkas* (porteurs d'eau), *ferrachs*, laveurs des morts, sachez bien qu'aucun être de ce monde n'arrive et n'arrivera jamais à rien, sans peines et sans efforts, sans avoir reçu l'instruction et servi un maître. Dans les *hadis* relatifs au Prophète, il est dit : « S'il n'y avait pas eu quelqu'un pour m'instruire, je n'aurais pas connu mon Dieu. »

Conformément à ces merveilleuses paroles, le nommé Derviche Mirza Mohammed, fils de Hadji Derviche Ahmed Téhérani[1], a longtemps brûlé dans le désert de la séparation et s'est fondu dans la coupelle de l'amitié ; il a longtemps servi parmi les apprentis derviches. Il a désiré prendre rang parmi

1. La patente est celle du fils de Hadji Ahmed, le derviche de la légation de France à Téhéran, dont il sera question plus loin.

les maîtres derviches et s'est fait reconnaître comme susceptible de transformer en or pur le cuivre de son existence, grâce à l'élixir de leurs yeux.

En foi de quoi, une assemblée, semblable au paradis, s'étant réunie dans la capitale, à Téhéran, il a porté sa main dévouée sur la robe de professeur du derviche Mollah Mohammed Ali Ikhtyar, et l'a choisi comme guide ; celui-ci, ayant accepté, a enseigné les sept caractères du derviche : 1° la science de la guerre sainte ; 2° la mansuétude ; 3° la patience ; 4° le contentement; 5° l'abnégation; 6° la sincérité: 7° la charité.

Mollah Mohammed a pris la ceinture de son cou et l'a remise aux mains de Derviche Mirza Gholam Hoseïn Khan, Nakib-ol-Memalek de l'Iran. — Le nakib lui a donné licence de mettre la ceinture, la bourse, les socques des derviches, et lui a enseigné les sept secrets : 1° que le monde vient de Dieu ; 2° à séparer la vérité de l'erreur; 3° à avoir l'oreille ouverte aux paroles de vérité ; 4° à ne pas s'attacher aux choses d'ici-bas ; 5° à fermer son oreille aux paroles injustes ; 6° à répéter continuellement les noms de Dieu ; 7° à exercer la pitié envers les hommes...

Or donc, gens revêtus de la robe de derviche, en toute ville et en tout pays, sachez que le susnommé s'est placé au rang des derviches accomplis et doit être reconnu comme tel.

A la date du dimanche, 6, Rébiᶜ-ol-Evvel 1317 de l'Hégire du Prophète (que sur lui soit le salut, la bénédiction, ainsi que sur sa famille et jusqu'au jour de la Résurrection !)

Cachet des deux *Pirs*.

Signature :

La poussière des pieds des ᶜ*Ouréfa* (savants).

Moi le pécheur Seyyed Kazem Téhérani.

Depuis plusieurs années déjà, Hadji Ahmed, derviche ᶜAdjem, est titulaire de la légation de France pour la quête du Norouz; il en reçoit, à ce titre, une rente annuelle de 10 tomans.

Bien que les boucles de ses cheveux restent noires, notre derviche commence à vieillir : il a le teint foncé, la barbe raide. Sur son large bonnet de feutre gris, sont inscrits ces vers : « Les rois de ce monde, porteurs de couronnes, n'ont d'autre occupation que de lever les impôts et les tributs ; s'ils entrent dans la voie de la connaissance, ils s'apercevront qu'ils sont soumis au bonnet des derviches. » Ces vers se trouvent entremêlés de l'invocation, plusieurs fois répétée : « O ʿAli, viens à notre aide ! » Étant Mourchid, Hadji Ahmed porte un turban blanc, deux fois replié sur lui-même, en avant et en arrière.

Hadji Ahmed naquit à Téhéran, à une date qu'il ne précise guère ; son grand-père serait venu de l'Inde ; son père fut muletier chez un grand seigneur persan. Hadji Ahmed aime à penser que, si ses ascendants travaillaient « extérieurement » aux bas ouvrages de ce monde, ils se relevaient du moins par leur vie « intérieure », qui les associait au dervichisme. Tout enfant, Hadji Ahmed perdit son père : il fut alternativement recueilli par ses deux oncles. L'un, Hadji Hoséin Marguir, était derviche et charmeur de serpents ; l'autre, prestidigitateur. L'orphelin grandit, recevant de ses oncles, pour toute éducation, quelques notions de leur art respectif. Cependant, à défaut de science, Hadji Ahmed avait acquis la leçon que donnent les voyages et les aventures. Du côté d'Astérabad, les Turcomans le prirent et le dépouillèrent ; plus tard, il fit avec ses tuteurs le pèlerinage des Lieux Saints ; il en revint par Bassora et l'Arabistan.

Pourtant, fatigué des horions que lui prodiguait sa famille, Hadji Ahmed crut trouver une existence plus calme en s'engageant parmi les soldats du prince

Naïeb-os-Saltaneh, fils de Nasr-ed-Din-Schah et ministre de la guerre. La désillusion vint vite et notre homme songeait à déserter, quand, un jour, il y eut grand émoi au palais de Niavaran ; un serpent venait de mordre le bélier favori du prince et l'on était en quête d'un charmeur apte à s'emparer du coupable. Pour la première fois, Hadji Ahmed sut tirer parti de l'enseignement de ses oncles; et son congé immédiat fut la récompense d'un si beau service.

La pratique des serpents ne lui permit point de gagner sa vie ; le public se montrait récalcitrant ; il fallait abandonner au *louti-bachi* 10 pour 100 de ses maigres bénéfices. Après tant de traverses, Hadji Ahmed était mûr pour la vie monacale; il se maria et étudia trois années comme apprenti derviche. Toutes ses connaissances datent de cette époque. Il y dut faire grand effort; car sa culture actuelle paraît fort étendue et son persan est excellent. Son mourchid, Kerbélaï Mohammed, s'étant mis en route pour Kerbéla, l'élève suivit le maître; mais celui-ci ne dépassa point Kermanchah, indignement retenu dans cette ville par les liens d'une union temporaire. Alors, du produit de ses quêtes effectuées parmi les marchands du bazar, Hadji Ahmed s'en revint seul à Téhéran. Là, il eut la chance de rencontrer un autre directeur spirituel qui lui apprit l'art de bien dire, avec les contes de l'*Iskendernameh* et lui montra sa voie définitive. Il put procéder à la cérémonie d'initiation et payer les frais de sa patente de derviche.

Dans ce nouvel état, le pèlerinage de la Mecque l'attira ; il partit, avec une caravane de pèlerins, par Kazvin, Tauris et Khoï, se dirigeant vers Damas : tant que l'on fut dans le domaine de la langue persane,

il vécut en disant ses contes ; en terre arabe, il dut recourir à des tours d'escamotage. Le voilà revenu dans la capitale, narrant ses histoires au marché de la paille ou dans les *kahvékhanés*. C'est là que la fortune rebelle finit par se décider à le saisir. Un prince gouverneur du Fars l'emmena à Chiraz comme derviche particulier ; il y resta quatre ans, occupé tous les soirs à divertir de ses récits les femmes de l'andéroun princier. Désormais, sa situation était faite ; depuis une quinzaine d'années, il vit tranquille à Téhéran, l'une des célébrités de sa profession.

L'âge et le succès en ont fait un mourchid. Chaque après-midi, à l'exception des mois de deuil, il travaille dans les mosquées, dans les cafés ou sur les places ; les jours de jeûne, en Ramazan, lui sont particulièrement lucratifs.

Hadji Ahmed tire de son vêtement un carnet de cuir, contenant quelques cahiers de l'*Iskendernameh*. Avec une grande vivacité de gestes, il raconte le débarquement d'Alexandre dans le pays de Zéberdjed-Schah, où une coupole brillante et une pierre gravée enchantaient tous les étrangers assez mal avisés pour y porter leurs regards. Il dit comment les deux envoyés successifs d'Alexandre, succombant à ces maléfices, prêtèrent hommage à Zéberdjed-Schah ; comment un dernier, plus malin, nommé Hésine, réussit à échapper aux prisons et aux enchantements ; comment il brisa la pierre pour en détruire la magie ; comment il aida Alexandre à lutter contre les sorciers et les *divs*, jusqu'au complet triomphe de la vraie foi.

Les récits s'enchevêtrent les uns dans les autres ; chaque épisode veut un commentaire. Quand son

auditoire en arrive à l'écouter bouche bée, le grand art du conteur est de lever la séance, afin de s'assurer, pour le lendemain, la plénitude de son public.

C'est avec ces procédés qu'Hadji Ahmed, revenu de tant d'aventures, a pu connaître les douceurs d'une honorable et tranquille vieillesse... Mais sa joie n'est point sans mélange; il commence à douter de l'avenir du dervichisme. Les signes des temps lui paraissent fâcheux ; le mouvement libéral détourne les esprits de la primitive simplicité des croyances ; la jeunesse critique et perd le respect ; son fils lui-même, qui est son disciple, n'a plus les sentiments qu'il ressentait pour son propre mourchid, — malgré ses égarements de Kermanchah. Et, frappé de tels symptômes, Hadji Ahmed en vient à se demander si sa génération n'aura point fourni les derniers *nakkals* de la Perse.

3. — Chasse au faucon

La chasse en Perse. — Diverses espèces de faucons chasseurs : les « yeux noirs » et les « yeux jaunes ». — L'équipage d'Ikbal-ed-Dowleh. — L'éducation des faucons. — Chasse en montagne.

La chasse est restée jusqu'à ce jour l'exercice favori des souverains et des seigneurs de l'Iran. La poésie, la musique, la danse réjouissent les heures oisives, passées au logis ; chiens et faucons entraînent au dehors, à travers les montagnes et les déserts; coutumes héritées des ancêtres nomades, qui, avant de s'élever aux plus hautes dignités de l'État persan, parcouraient les solitudes de l'Asie Centrale. Encore aujourd'hui, quand le Schah se met en route dans tout l'appareil de sa majesté, il lui faut auprès de lui

son grand fauconnier, tenant un faucon. Les goûts de la dynastie kadjare ont parsemé de rendez-vous de chasse les environs de Téhéran : il en existe dans tous les coins de la plaine, dans la haute vallée du Djadjeroud, à Chehristanek, par delà les passes du Tautchal, sur le chemin du Mazandéran.

Vers l'Est, au devant des montagnes, à quelques kilomètres de la capitale, s'élève le rocher isolé de Dochan-Tépé (la colline du lièvre), où a été construit un petit palais. Le souverain désire-t-il s'éloigner du tracas des affaires, il y vient passer une journée, et, de là, chasse le mouflon dans le domaine voisin de Férabad. Sur les sculptures orgueilleuses, dont les Kadjars, à l'exemple des Sassanides, se sont plu à orner les rochers de leur royaume, Nasr-ed-Din Schah apparaît parfois à cheval, tirant quelque animal redoutable, lion ou panthère, sous les yeux d'une cour retenue en arrière par la crainte et par le respect.

La chasse favorite se fait au faucon ; presque toutes les provinces de la Perse en possèdent des équipages ; mais, les dépenses étant considérables, le privilège d'en entretenir ne peut revenir qu'aux fort grands seigneurs. Les oiseaux, susceptibles d'être employés à la chasse, appartiennent à deux espèces principales, distinguées par la couleur des yeux, qui sont jaunes ou noirs. D'ordinaire, les faucons aux yeux jaunes s'attaquent au moindre gibier, perdrix et francolins. Parmi eux, la variété la plus forte, les *tarlans*, n'est point indigène à la Perse et doit être importée d'Astrakhan ; les *ghézals* se trouvent dans les forêts voisines de la Caspienne ; deux variétés plus petites, mais courageuses et munies de fortes griffes, les *gerghis* et les *pighous*, abondent dans les

champs par tout le pays ; on s'en sert contre les menus oiseaux, bécassines, cailles, *teïhous* (petites perdrix grises).

La plupart des faucons aux yeux noirs peuvent être lancés contre de plus dangereux adversaires, oies sauvages, hérons et outardes, au besoin contre les gazelles. Les *balabans* du Kurdistan et de l'Elbourz chassent dans tout le plateau d'Iran ; les *bahris* prennent les canards, au Mazandéran ; dans l'Arabistan et la province de Kermanchah, le petit *touroumtaï* est réservé à la poursuite du teïhou.

L'on compte à Téhéran quelque vingt personnes, propriétaires de faucons ; la plupart ne possèdent qu'un couple d'oiseaux. Le plus grand équipage est celui d'Ikbal-ed-Dowleh.

Ikbal-ed-Dowleh (la félicité de l'État) descend d'une grande famille arabe, les Beni-Ghaffar, qui prétendent faire remonter leur filiation ininterrompue jusqu'à l'un des compagnons du Prophète. Suivant le mouvement des migrations de la race, les Ghaffaris seraient venus s'établir à Rey, au IIe siècle de l'Hégire : la destruction de la ville par les Mongols les dispersa à Kachan, Koum et Kazvin. Seule, la branche fixée à Kachan réussit à prospérer ; elle fournit à la province des *Kazis* héréditaires. Sa fortune s'augmenta sous les Kadjars. Un Ghaffari, Ferroukh Khan Emin-ed-Dowleh, fut le premier envoyé persan accrédité à Paris de façon permanente. C'était dans les premières années du second Empire. Ikbal-ed-Dowleh est le propre neveu de ce personnage ; son frère Vézir Makhsous est gouverneur de Téhéran ; tous ses proches détiennent des situations élevées dans l'État ; il n'existe pas actuellement famille plus

puissante, issue de cette région de l'Irak. Lui-même est gouverneur de Véramine, *il khani* des tribus voisines, administrateur des propriétés royales et *vézir khalvet* du Schah. Le vézir khalvet est le ministre de l'intimité souveraine ; si le *vézir Derbar* est le chef de la cour et de tous ses services extérieurs, celui-ci préside à l'organisation intérieure du palais et gouverne le corps des chambellans.

Ikbal-ed-Dowleh est un homme mince et sec, de taille moyenne, déjà vieillissant, la figure rouge, la moustache raide. La chasse fait la grande joie de sa vie. Il tient à diriger son équipage et à surveiller en personne l'élevage de ses faucons. Pour le moment, il en a dix, dispersés dans le jardin de la belle maison, qu'il occupe auprès de la porte de Kazvin ; ces faucons vivent en plein air sur des perchoirs enfoncés dans la terre, soigneusement à l'écart les uns des autres ; on ne les rentre que par des froids exceptionnels.

Trois *balabans*, un *tcharkh* (variété de balaban), deux *touroumtaïs*, un *gerghi* et trois *ghézals* ; les six « yeux noirs », plus sauvages que les « yeux jaunes », doivent constamment garder la tête encapuchonnée. A chaque faucon est attribué un fauconnier spécial ; non point qu'un homme ne puisse suffire à soigner plusieurs oiseaux, mais il semble préférable d'affecter au faucon, de façon permanente, celui qui, sur son poing, le portera durant la chasse.

Il arrive que des faucons dressés soient mis sur le marché ; un oiseau ordinaire y vaut de 15 à 20 tomans; à Téhéran, les prix s'élèvent jusqu'à 80 et 100, surtout pour les tarlans, la plus rare et la plus recherchée de toutes les espèces.

Cependant, les amateurs préfèrent prendre les jeunes faucons et les élever eux-mêmes. Une fois pris, l'éducation commence ; on coud, tout d'abord, les deux yeux de l'oiseau, que l'on dessille peu à peu à la lumière, de façon qu'il ne s'effarouche plus ; on l'apprivoise par de fréquentes promenades dans les rues fréquentées et dans les bazars ; on le fatigue en l'empêchant de dormir ; on l'irrite en lui présentant des morceaux de viande, toujours retirés jusqu'à ce qu'il les vienne prendre sur la main même du fauconnier : enfin, on l'habitue à se jeter sur les poulets de la basse-cour. Dès lors il n'y a plus qu'à l'attacher sur son perchoir, à lui fournir une nourriture excitante et à l'essayer au premier jour. Le dressage dure une vingtaine de jours pour les « yeux noirs », un peu plus longtemps pour les« yeux jaunes ». Dès l'âge de deux mois, un faucon est assez fort pour l'attaque ; il y en a qui ont servi douze années; mais de tels exemples sont assez rares, car la chasse donne la liberté aux oiseaux et l'on court sans cesse le risque de les perdre.

Par une froide et claire journée de février, nous allâmes chasser à Sorkh-Hisar (le château rouge) : un rendez-vous de chasse royal, situé tout au fond de la plaine de Téhéran, sur les premières pentes de l'Elbourz. Dominé par les montagnes, le pavillon est entouré d'un bouquet de bois où se trouvent disséminés le bâtiment de l'*andéroun* et les habitations de la suite. Nous partîmes en deux groupes, les uns gagnant les hauteurs sous la conduite d'un Kadjar ami de notre hôte, Mesrour-os-Saltaneh (la gaieté de la dynastie), les autres restant plus bas avec Ikbal-ed-Dowleh lui-même. Au devant des cavaliers, les

chiens quêtaient dans les roches, pour faire lever les perdrix; à la première apparition du gibier, les fauconniers lâchaient leurs faucons, en détachant la mince lanière de cuir fixée aux pattes. Faucons et perdrix, les uns poursuivant les autres, se dispersèrent bientôt en tout sens. Ikbal-ed-Dowleh avait pris un faucon sur son poing et le fit partir contre une perdrix envolée sous les pas de son cheval. Tout le monde se mit au galop pour suivre l'oiseau chasseur.

Naguère, en d'autres pays, j'avais assisté à des chasses au faucon qui se passaient en plaine ; c'étaient simples chasses à courre, d'une espèce particulière, où, sans les perdre jamais de vue, après un temps plus ou moins long, les gens n'éprouvaient aucune difficulté à rattraper le faucon avec sa prise. Il n'en est point de même en pays de montagnes, où les oiseaux disparaissent presque aussitôt derrière les accidents du terrain. Il s'agit donc de suivre la direction prise, et la grosse affaire devient moins la chasse en elle-même que la recherche du chasseur. La prise faite, l'oiseau s'est immédiatement posé sur le sol, maintenant sous sa patte la perdrix encore vivante ; patiemment, il attend ainsi la venue du maître. C'est, du moins, le cas des « yeux noirs », plus dociles, qui s'habituent même à répondre à l'appel de leur nom ; chacun d'eux possède une appellation propre, généralement empruntée à la langue arabe : *Chébib*, jeune ; *ᶜAdjil*, rapide ; *Haris*, avide.

Les « yeux jaunes » se montrent plus récalcitrants : ils ignorent la voix humaine et l'on prend soin de leur fixer des grelots aux pattes, afin de les retrouver au bruit ; de plus, les mêmes chiens qui ont levé les per-

drix, sont habitués à la recherche des faucons ; ils tombent en arrêt devant eux, les empêchent de s'envoler plus loin ou de dévorer leur capture.

Le faucon retrouvé, son fauconnier s'en approche à petits pas ; il retire doucement la prise, coupe le cou de la perdrix, en ouvre le crâne et, pour le récompenser de sa chasse, offre la cervelle à l'oiseau chasseur. Si, par malheur, chiens et fauconniers sont arrivés trop tard, ils trouvent la perdrix déjà déchiquetée par le faucon et l'animal repu, incapable de chasser pour le restant du jour.

La recherche des faucons est parfois fort longue : les oiseaux sont entraînés vers les crêtes ou à des distances relativement grandes ; des incidents peuvent se produire. Après plusieurs heures, l'un des faucons fut retrouvé très haut et très loin, sur des rochers couverts de neige ; la perdrix qu'il poursuivait s'était cachée dans une étroite fissure, où ne pouvait pénétrer le corps plus gros du faucon. Il attendait tranquillement ses gens devant l'insaisissable gibier. On eut toutes les peines du monde à extraire la perdrix de son refuge ; et ce mince succès coûta la perte d'un cheval de fauconnier, qui perdit pied sur les roches humides et dégringola la pente pour s'abîmer au bas de la montagne.

XI

DE TÉHÉRAN A ISPAHAN

Le concessionnaire de la poste du Sud. — La sortie de la capitale. — Le sanctuaire de Schahzadé ᶜAbd-ul-ᶜAzim. — Koum. — Le tombeau de Fatémé ; la « Présence Immaculée ». — La famille gardienne des Imamzadés. — Kachan. — L'autocratie d'un grand moudjtehed. — L'institution du *tiyyoul*. — Un mignon du feu Schah gouverneur de la province de Natanz. — Villages fortifiés et *raᶜyetis*.

Ispahan. — Mars 1907.

480 kilomètres de Téhéran à Ispahan. La poste étant organisée pour les voitures, le voyage ne dure que cinq jours. Le concessionnaire, un Turc de Tauris, Hadji Méchhedi Mohammed Agha, dessert toutes les communications avec le Sud, par les routes qui, de la capitale, se ramifient vers Hamadan, Kermanchah, Chiraz ou Kerman. Chaque station possède huit chevaux ; les passages des courriers y sont les seules causes de retard.

La route sort par le bas de la grand'ville, où se trouvent les fours à chaux et les cimetières ; elle franchit le remblai de terre et le fossé d'enceinte par une porte aux revêtements de faïence, surmontée de colonnettes fuselées. Derrière nous, la plaine se relève doucement vers les hautes montagnes ; les maisons de Téhéran disparaissent sous les arbres ;

par delà, sur un ressaut de terrain, le château de Kasr-i-Kadjar précède les campagnes de Chemıan. Le Tautchal est tout blanc de neige; dans le lointain, vers l'est, se dresse la pyramide isolée du Démavend. La chaîne de l'Elbourz décrit un arc de cercle, qui vient finir en blocs noirâtres sur le plateau d'Iran. La Tour du Silence, édifiée par les Guèbres, se cache en un repli de rochers ; les ruines de Rey, l'ancienne Rhagès, parsèment les dernières pentes. A mi-hauteur, sur la pointe extrême, l'imamzadé de Bibi Cheherbanou (madame la maîtresse de la ville), où la piété publique veut savoir enterrée la fille de Yezdeguerd, le dernier roi sassanide, celle qui fut la femme de l'imam Hosêin.

En bas, dans la verdure créée par les eaux venues du Tautchal, les minarets de faïence et le dôme doré de Schahzadé ʿAbd-oul-ʿAzim. Ce vénérable personnage descendait de l'imam Hasan ; comme tant d'autres seyyeds, il vint en Perse pour fuir la persécution déchaînée contre les Alides dans les terres arabes ; réfugié près du tombeau d'un Seyyed Hamzeh, fils de l'imam Mousa, il y fut assassiné ; sa mort tragique fournit aux gens de la capitale l'indispensable sanctuaire de leur dévotion et le but de leurs pèlerinages; il y a foule les jeudis et vendredis, les jours de grandes fêtes religieuses, surtout le jour de l'ʿAchoura et le 28 du mois de Séfer. Les gens en difficultés pour quelque raison que ce soit et avec qui que ce soit, y trouvent un *best*[1] efficace; il n'existe pas de saint local qui soit davantage apprécié par les Téhéranis.

1. Le *best* est le refuge en un lieu consacré, habituel aux pays musulmans.

La chaussée se dirige vers le Sud, en bordure du désert; elle franchit les derniers contreforts du massif montagneux occupant tout l'Ouest de la Perse; la terre inculte se couvre de dépôts salins; le Kéredj forme une bande de cultures. Puis nous atteignons la nappe bleue du lac de Koum, formée par la réunion de deux rivières, celle de Saveh et celle de Koum, qui drainent les eaux venues de l'ᶜIrak ᶜAdjemi. Point de villages : des fermes et des caravansérails isolés. Le fréquent passage des pèlerinages et des caravanes rend ces hôtelleries fort lucratives et leur prix de location peut atteindre plusieurs milliers de tomans. On y rencontre tous les peuples de l'Iran : les bonnets arrondis du Nord en feutre gris ou brun; les bonnets de peau de mouton habituels aux gens du Caucase; les bonnets blancs des Bakhtyaris; les bonnets noirs et évasés de ceux de Chiraz; les turbans des Béloutches du Kerman. Une population d'*Iliats* vit sous ses tentes noires; des Schah Seven Baghdadis, reconnaissant pour chef le gouverneur de Saveh et affectés au recrutement du corps des Cosaques; la ferme de Ghalé Mohammed ᶜAli Khan appartient au Schah Seven ᶜInanlou.

Koum est à 145 kilomètres de Téhéran. Nous étions partis le 1er mars; nous y arrivâmes le lendemain. Il faisait déjà nuit; les cercles de lumière allumés aux minarets de la grande mosquée indiquaient de loin dans la campagne l'emplacement du tombeau illustre, où repose *Hazret Maᶜsoumé*, la « Présence Immaculée ».

Avant que Fatémé n'eût l'heureuse idée d'y mourir, Koum était une simple bourgade, qu'avait un peu développée l'invasion arabe. Cependant, sa

grandeur future était déjà fixée par un hadis de l'imam Dja•fer. « Dans trois générations, avait-il prédit, il naîtra de moi une fille, nommée Fatémé, qui mourra à Koum et y sera enterrée ! » Cette jeune fille était la sœur de l'imam Réza; elle participa à la migration de seyyeds que valut à la Perse la brusque élévation de l'imam, choisi par le khalife abbasside El-Mamoun comme gendre et comme successeur. Réza avait suivi son beau-père au Khorassan ; quelques jours après son arrivée à Nichapour, il mourut subitement, d'une indigestion, disent les sunnites, après avoir trop mangé de raisin ; empoisonné, affirment les chiites, comme tous les autres descendants d'•Ali. Cette mort aurait été le signal d'un massacre de seyyeds, circonstance qui peupla l'•Irak •Adjemi d'un groupe serré d'imamzadés et en dispersa même jusqu'à Chiraz.

Apprenant la triste fin de son frère, Fatémé tomba malade à Saveh et mourut à Koum. La maison mortuaire se trouvait au quartier de Meïdan-i-Mir; l'emplacement en est encore désigné sous le nom arabe de *Setti* (madame). On l'enterra sur la colline voisine, au bord de la rivière. Sa petite-nièce, Zeïnab, fille de l'imam Mohammed Taghi, vint à passer un jour, et fit élever sur la tombe une modeste koubba ; les seyyeds voyageurs commencèrent le mouvement du pèlerinage. Mais la splendeur actuelle ne vint que beaucoup plus tard, avec le triomphe définitif du chiisme.

Au début du xve siècle, il arriva qu'un homme fort riche, Hamzeh Mousallou, laissa toute sa fortune à ses deux filles, Gauharchad et Schahbegui-Begoum, qui étaient de pieuses personnes. L'une, qui devint la

femme de Schah-Roukh, fils de Tamerlan, consacra son bien au culte du huitième imam à Méchhed; l'autre préféra s'occuper de Fatémé. Elle fit construire le dôme doré, qui existe encore; les Séfévis ornèrent les murs de revêtements de faïence; quatre d'entre eux voulurent être enterrés auprès de la sainte : Schah ʿAbbas II, Schah Séfi, Schah Soléiman et Schah Soltan Hoséin. Les rois kadjars gardèrent la même dévotion. C'est à Feth ʿAli Schah que sont dus les murs de l'enceinte extérieure; il y dort son dernier sommeil, ainsi que son successeur Mohammed Schah. Les minarets sont de date récente : deux furent édifiés par le prince Naïeb-os-Saltaneh, oncle du Schah actuel, les deux autres par Emin-os-Soltan. Qu'on le regarde de la rivière ou du cimetière avoisinant, l'ensemble, né de tels concours, produit un fort bel effet : la cité sainte, dont les grandes murailles, les minarets et le dôme d'or se détachent sur la neige des montagnes prochaines.

Dans leur œuvre d'organisation de l'Islam persan, les premiers Séfévis confièrent la garde du tombeau à un célèbre seyyed Hoseïni, venu d'Arabie, Hadji Mir Seyyed Hoséin, Khatémol-Moudjtehedin (le sceau des Moudjteheds). Depuis quatre siècles, la fonction de *Moutévelli Bachi* est demeurée héréditaire dans cette famille. Hadji Mir Seyyed Mohammed Bagher est en fonctions depuis huit ans; jeune, gros, distingué de manières, l'air vif et intelligent. Sauf sa ceinture verte, il est complètement vêtu de noir, à cause des mois de deuil. Entouré des seyyeds, ses parents, il habite une jolie maison dans le voisinage de la mosquée. De là, il administre le saint lieu, source de la fortune familiale, le refuge

qui garantit son prestige, la médresseh Feïzié qui y est annexée, et réunit une cinquantaine d'étudiants, les cimetières fort recherchés, le pèlerinage, qui attire régulièrement tous les visiteurs de Kerbéla et de Méchhed, sans parler de la dévotion des environs, enfin les fondations pieuses disséminées dans tout l'Irak. L'autorité de ce puissant personnage s'étend également sur les centaines d'imamzadés, souvent très importants, qui parsèment la campagne vers Saveh ou Kachan, et dont les titulaires partagèrent le sort de l'imam Réza. Chacun d'eux possède son gardien propre, les uns nommés à vie, les autres héréditaires, mais relevant tous du Moutévelli Bachi de Koum. Un homme disposant de tombeaux à la fois si nombreux et si illustres ne peut manquer d'être très riche. On lui attribue une fortune de trois *kourours* de tomans, soit environ 7 millions de francs ; il posséderait le tiers des villages de la province.

Vivant du pèlerinage, la ville est forcément pieuse et peuplée de seyyeds. Le gardien de la précieuse Fatémé s'y impose sans difficulté au gouverneur impuissant ; comme l'exploitation aurait tout à redouter de la propagation d'idées nouvelles, il met soigneusement son peuple en garde contre les tentatives du libéralisme venu de Téhéran. Seyyed Mohammed Bagher me reçut fort bien ; il m'interdit cependant l'accès de sa mosquée, en prétextant les ardeurs populaires pendant le mois de Moharrem. Au XVII[e] siècle, les gens de Koum marquaient une plus douce humeur : Chardin nous a laissé un long récit de sa visite au sanctuaire et aux tombeaux qui l'entouraient.

Les autorités estiment que Koum peut avoir 60.000

habitants, grâce à sa nombreuse population flottante de pèlerins, de chameliers, de muletiers et de voyageurs ; la ville est toute en caravansérails, bains et bazars ; les négociants y sont, pour la plupart, agents des maisons de Téhéran. Aucune garnison ; les quatre quartiers se passent de Ketkhoda et de Kelanter ; l'administration urbaine appartient à un simple chef de police désigné par le gouverneur.

La province est minuscule : elle comprend une centaine de villages échelonnés le long de la rivière, appartenant soit à quelques grands seigneurs de la capitale : Mohendis-ol-Memalek, ministre des Travaux publics, un ancien élève de notre École Polytechnique, et Naser-os-Saltaneh, ministre des Domaines. Les terres produisent un coton qui s'exporte en Russie par Kazvin ; les cultivateurs sédentaires sont tous Iraniens. A la limite du désert, se succèdent plusieurs tribus nomades, des Turcs Schah Seven, des Arabes Michmechs et des Lekhs, amenés du Sud par Agha Mohammed Schah. Les nomades passent l'hiver auprès de Koum ; l'été, ils partent avec leurs troupeaux, pour aller occuper, au-dessus de Téhéran, les hautes vallées de l'Elbourz. Les Arabes, étant chameliers, ont la garde des chameaux du roi ; quelques-uns, vers Kachan, commencent à s'établir dans les villages.

Jusqu'à Koum, nous avions voyagé sur la chaussée de Sultanabad, rachetée par la maison anglaise Lynch, comme amorce de la future route commerciale de la vallée du Karoun, vers Mohammerah. Aux relais, il existait des maisons de poste, avec des chambres décentes pour les voyageurs. Désormais, il nous faudra suivre des pistes incertaines et passer

la nuit soit dans le café, soit dans le magasin à fourrages des *tchapar-khanés*. La traversée de Koum n'est pas chose facile; ce sont bazars et rues étroites ; des escaliers s'enfoncent profondément vers les réservoirs d'eau ; dans chaque maison, un moulin à main sert à l'égrenage des cotons ; de tous côtés brillent les revêtements de faïence des imamzadés ; il en est de ronds, d'autres coniques, l'un d'eux affecte même la forme de cloche spéciale aux pagodes bouddhiques; au dehors, ces imamzadès deviennent de véritables mosquées, sur lesquelles nichent les cigognes. Il a fallu dételer deux des quatre chevaux et notre voiture est constamment arrêtée par les petits ânes, chargés de broussailles sèches, qui rapportent le combustible de la campagne.

Les terrains voisins de la ville ont été défoncés par les irrigations ; c'est un soulagement d'en sortir pour suivre le pied d'une falaise dentelée, qui tombe à pic sur le désert. Deux voitures nous croisent : le prince Ferman-Ferma, gouverneur de Kerman, appelé à Téhéran par le changement de règne, arrive de sa lointaine province. Il sait bien le français et lit exactement le *Temps*, auquel il est abonné. Il s'informe à la hâte des choses de la cour, où les derniers mois ont amené de tels bouleversements. 120 kilomètres : des trous de conduites d'eau, des fermes nombreuses parsèment la plaine ; nous apercevons des coupoles, des minarets et la ligne des maisons de Kachan ; sur les premières pentes de la montagne, les arbres de Fine, avec une maison de campagne de Schah Soleiman, agrandie plus tard par Feth ʿAli Schah.

Comme à Tauris, les légendes locales attribuent

l'origine de Kachan au voyage de Zobéide, femme d'Haroun Ar-Rachid. Se rendant au Khorassan, pour y rejoindre son mari, il advint qu'elle traversât le district de *Tchehel Hasaran*, des quarante fermes ; elle s'y plut et la fantaisie lui prit d'y fonder une ville. Pressé par sa maîtresse, l'architecte en traça aussitôt le contour, avec un peu de paille hachée, jetée sur le sol. D'où le nom de *Kahféchan* (paille répandue), qui, contracté, lui resta. Dans le même temps, l'intérêt marqué par le Khalife aux provinces orientales de l'Empire abbasside attirait de ce côté une nouvelle immigration arabe. Les circonstances y firent émerger deux familles, issues de compagnons du Prophète, les Ghaffaris et les Cheibanis, qui se superposèrent à la plèbe iranienne. Kachan connut des jours glorieux ; elle devint un grand centre d'industrie et de commerce; elle fabriqua des soieries et des velours renommés ; ses carreaux de faïence décorèrent les mosquées les plus illustres, et leur appellation de *Kachis* répandit au loin le nom même de la ville. Au XVIIIe siècle, l'invasion afghane détruisit cette prospérité ; Téhéran, devenue capitale, attira les principales familles. Vers le milieu du dernier siècle, un tremblement de terre consomma la ruine. Ainsi me raconta l'histoire de sa ville natale A. Seyyed Ahmed, Fakhr-ol-Va•ezin (la gloire des prédicateurs).

Malgré le délabrement habituel aux agglomérations persanes, je n'en connais guère dont l'apparence soit aussi misérable que celle de Kachan : 50.000 individus y vivent au milieu de murailles croulantes et de palais éventrés. De grandes maisons à étages, des galeries ouvertes, de hautes cheminées assurant, pendant l'été, la ventilation des caves,

la vieille forteresse démantelée, témoignent encore des splendeurs d'antan. Un minaret élevé, construit, il y a huit siècles, par un bourgeois de Kachan, Khadjé Zéin-ed-Din, penche et ne tient plus d'aplomb. La mosquée du Vendredi, dont le mihrab, en plâtre fouillé, s'inspire d'influences arabes, est à la veille de tomber en miettes. Il ne reste de solide que la mosquée du Schah, vieille de moins d'un siècle, et les indestructibles imamzadés, que préserve la dévotion populaire. Kachan peut être fière de ses morts ; elle héberge, à elle seule, trois frères et plusieurs neveux de l'imam Réza ; il paraît qu'une femme du septième imam s'y établit, avec sa progéniture propre, ce qui valut à la ville cette précieuse collection de défunts.

Les bazars sont en bon état. Ils contiennent deux beaux *timchehs*, rotondes à triple coupole, où s'installent les principaux marchands. La place est restée importante : elle achète à Téhéran ou Kermanchah et vend dans les régions voisines de l'Irak. L'industrie n'est pas tout à fait morte : depuis quelques années, de petits fabricants se sont remis à la confection des tapis pour l'exportation ; quelque trois mille métiers, dispersés dans des soupentes, produisent ces velours rouges et criards que l'on retrouve dans tout l'Iran. La province produit des cotons et des tombacs, un peu de soie et de fruits secs. Le traité de commerce russo-persan l'a fait définitivement entrer dans la sphère de pénétration russe, au détriment de la petite colonie guèbre venue de Yezd, qui s'y était chargée du commerce anglais. La communauté juive comprend deux cents maisons ; elle est à son aise, vit du commerce

et des métiers ; elle détache à Koum un groupe temporaire, un autre permanent à Sultanabad.

L'exode des anciennes familles a livré la ville à l'autocratie du grand moudjtehed, Hadji Mirza Fakhreddin, un vieillard de quatre-vingt-six ans, issu d'un village de l'ʿIrak. Cet homme, qui a simplement étudié à la campagne auprès de son père, s'est établi à Kachan, pour en devenir peu à peu le maître absolu. Je l'ai trouvé, mince et chétif, sa longue barbe teinte au henné, entouré de ses fils déjà vieillissants. Comme de juste, le progrès l'effraie, mais il n'y paraît pas irréductiblement rebelle. Il empêche bien encore la nomination des députés de la province au conseil national ; mais il ne s'oppose pas à la prochaine apparition d'un journal local, et il ne marque aucune hostilité à l'école Mouzafferi. Cette école a été fondée l'an passé ; elle vit de souscriptions volontaires, qui lui assurent 45 tomans par mois; les taxes scolaires font le reste ; la jeunesse du lieu y vient apprendre le français, sous la férule d'un ancien élève de l'École Polytechnique de Téhéran.

En ce moment, Kachan n'a point de gouverneur ; à défaut de grand propriétaire, l'autorité reste confiée au directeur des télégraphes, un Cheibani, Mirza Ahmed Khan, qui nous a donné l'hospitalité. Les fonctionnaires des postes, des télégraphes et, dans les villes frontières, des douanes, constituent l'élite de l'administration persane ; l'usage s'est établi d'en faire, en cas de besoin, des sous-gouverneurs. Mirza Ahmed dispose d'un ministre de la ville, d'un chef de police et de quatre ketkhodas pour les sept quartiers ; il maintient l'ordre public avec quatre-vingts ferrachs.

La plupart des terres avoisinantes appartiennent aux seigneurs de Kachan, installés auprès de la cour. Comme bon nombre d'entre eux sont devenus gens d'influence, élevés aux principales fonctions de l'État, il en résulte une diminution constante dans le revenu de l'impôt. Kachan rendait naguère 72.000 tomans ; elle n'en donne plus que 22.000, plus 300 kharvars d'orge et autant de paille hachée ; le fisc ne lui demande point de blé, car la production locale est insuffisante et veut être suppléée par des envois d'Ispahan. Ce phénomène financier témoigne de la propension universelle chez les grands de la Perse à se soustraire au payement des impôts, en arrachant à la fantaisie royale la concession de *tiyyouls*.

Le *tiyyoul* est une institution purement persane et aussi ancienne que l'Iran. Quand Thémistocle passa chez les Perses, il reçut en tiyyoul, pour sa récompense, trois villes de la Mysie : Cyzique, Abydos et Lampsaque. En Syrie, les Dix-Mille traversèrent les villages de Parysatis, veuve de Darius II. « Les villages où l'on campa, écrit Xénophon (*Anabase*, I, 4), appartenaient à Parysatis et lui avaient été donnés pour sa ceinture. »

Le tiyyoul est l'assignation que fait le souverain de certains revenus, en échange d'appointements ou de pensions. Dans l'endroit désigné, le bénéficiaire est autorisé à se substituer au fisc. Chardin vit fleurir le système du temps de la grandeur séfévie : il s'extasie sur l'ingéniosité d'un régime financier qui aboutit à la suppression de toute organisation financière. En notre époque de décadence, où la faiblesse royale se trouve assaillie de toutes parts, les résultats sont moins heureux. Quand un seigneur persan ne se

sent pas assez fort pour se soustraire purement et simplement au payement de l'impôt, il tâche de se faire concéder en tiyyoul l'ensemble de ses biens ; l'entourage du Schah ne cesse d'arracher semblables faveurs à la lassitude du maître ; si bien que les tiyyouls finissent par absorber le pays entier, et les principaux revenus de l'État, captés à leur source, disparaissent entre les mains des favorisés.

En ce qui touche les paysans, le tiyyoul sert aisément de point de départ à des exactions illimitées. Passe encore si le propriétaire du village est en même temps le bénéficiaire, ou bien si le bénéficiaire parvient à prendre son village en location; les ra'yat, n'ayant alors affaire qu'à un seul maître et à un seul intendant, ne seront pas plus pressurés que de coutume. Mais il n'en est pas toujours ainsi. De plus, le tiyyoul est divisible ; il comporte les appointements d'un fonctionnaire, le *khânévari*, supplément facultatif, sorte de frais de représentation, payables en espèces ou en nature, enfin la ration des militaires. — Que l'on s'imagine la situation d'infortunés paysans exposés à tant de rapacités et condamnés à se débattre contre le groupe des agents mandataires de chacun des individus qui ont obtenu le droit de vivre sur eux. Il n'est qu'un seul cas où le tiyyoul puisse éventuellement devenir bienfaisant : dans les localités appartenant aux paysans ou à de petits propriétaires sans influence, ce sont les intéressés eux-mêmes qui pressent quelque puissant personnage de les solliciter en tiyyoul, afin d'obtenir ainsi une protection efficace contre les exigences des gouverneurs.

Au sortir de Kachan, reprend le désert sablonneux et difficile ; sur notre gauche, se forme une ligne de

collines, qui peu à peu s'élève jusqu'au massif neigeux du Koh-i-Karguez. La piste se dirige vers la chaîne, qui, traversant en diagonale le plateau d'Iran, sépare le grand désert du Nord des provinces d'Ispahan et du Fars. A mesure que nous montons, les eaux deviennent plus abondantes et les villages plus compacts. Au delà de Khaf, s'ouvre même une vallée très riante ; les conduites d'eau s'y multiplient sous les pentes caillouteuses, assurant l'irrigation continue des champs et des arbres. Nous changeons de chevaux au relais d'Abiézan, auprès du tombeau de Schahzadé Soltan Hoseïn, où reposerait un fils du onzième imam.

C'est ici la province de Natanz, la dernière des trois petites provinces garnissant la limite du désert, entre la capitale et Ispahan. Elle occupe toute la largeur du massif montagneux transversal ; peu peuplée, du reste, car elle ne compte que 72 villages. Les gens y sont iraniens, avec un faible résidu arabe et tout un lot de Seyyeds Thabathabaïs, venus d'Ispahan. Les villages n'ont plus désormais la paisible apparence des agglomérations du Nord, où les maisons se dispersent le plus souvent, sans enceinte extérieure; ce sont maintenant blocs resserrés dans de hautes murailles fortifiées, à l'abri desquelles se dissimule la vie des paysans.

Non point qu'il y ait à redouter le pillage des nomades ; on n'aperçoit dans la campagne aucune tente noire. Mais nous nous trouvons sur la route joignant le Nord au Sud de la Perse, et parcourue par les tribus rivales qui se disputaient, au XVIIIe siècle, la suprême autorité ; ainsi placées sur le grand chemin des guerres, les populations de Natanz et d'Ispahan

cherchaient une sauvegarde derrière leurs murailles, à la première apparition des armées belligérantes. Dans les villages de Natanz le cultivateur a gardé la propriété du sol et transmet en héritage un bien garanti par les traditions ancestrales. Le gouvernement de la province est attribué à un jeune seigneur, d'une vingtaine d'années. Le grand-père, Hisam-os-Saltaneh, fils d'‘Abbas Mirza, prit Hérat ; le petit-fils, décoré du même titre, était un des mignons du roi défunt ; retenu à la cour par des fonctions aussi délicates, ce joli jeune homme se fait représenter à Natanz par un simple sous-gouverneur. La faveur royale a dignement récompensé ses mérites, car la route ne traverse aucun village qui ne lui soit concédé en tiyyoul.

La passe de Targh, puis le caravansérail isolé de Nizamabad, propriété de Nizam-os-Saltaneh, marquent l'entrée d'un immense plateau, recouvert d'une herbe desséchée et jaunie, qui s'étend à l'infini entre deux lignes de montagnes. Le village de Mourtchaklar est entouré de cultures étendues, orge, blé, coton, melons et pastèques. Trois cents familles vivent dans la forteresse flanquée de tours ; la porte est basse et bardée de fer, des maisons à plusieurs étages recouvrent les rues étroites et empierrées ; quelques trous obscurs servent de boutiques pour la vente du thé, du sucre, du tabac, du riz, de médicaments très simples. A gauche de l'entrée, le dôme bleu de l'imamzadé Seid ‘Ali, neveu de l'imam Mousa, entretient la piété des paysans.

De là à Ispahan, 55 kilomètres, à travers le plateau semé de grands blocs rocheux ; puis la plaine s'ouvre, remplie de cultures ; voici le caravansérail de Baghi-

rabad, puis le gros bourg de Guez. A la porte de Bidabad, nous attendait un beau carrosse tout en glaces, attelé de quatre chevaux. Il nous conduisit à travers des rues désertes et des bazars fermés ; car Ispahan vient de se mettre en révolution. Nous arrivons à Baghé-no, résidence de Zill-è-Soltan, oncle du Schah actuel et gouverneur de la province. De vieux soldats, vêtus de tuniques rouges déteintes et coiffés de plumets violets, présentent les armes. L'*agha-bachi*, chef des eunuques, nous reçoit sur le seuil et nous introduit dans la demeure princière, en disant : « *Bismillah !* Au nom de Dieu ! »

XII

ISPAHAN

Les origines d'Ispahan : la légende du prophète Salomon et du div *Gav-Khouni*. — La ville des Séfévis. — Les voyageurs français du XVIIe siècle : Tavernier, Chardin. — Grandeur et décadence d'Ispahan : elle reste la seconde capitale religieuse du chiisme. — Le prince-gouverneur : Zill-è-Soltan. — Son entourage, sa famille ; vieux errements. — Les jardins de *Bagh-è-Nô*. — Behram Mirza. — La révolution à Ispahan. — La rivalité du prince et du grand moudjtehed ; Agha Nedjéfi. — Journées d'émeute. — Les monuments séfévis : la Place Royale, la « Sublime Porte », le pavillon des 40 colonnes. — La médresseh de Tchahar-Bagh. — La fabrication des *Kalemkiars*. — Les ponts du Zendeh-Roud. — Le cimetière du *Takht-è-Poulad*. — Les *babas* de l'Iran. — Djoulfa, le faubourg chrétien d'Ispahan. — L'émigration arménienne du XVIIe siècle. — Prospérité commerciale. — Destruction et renaissance de Djoulfa. — Le diocèse indo-persan. — La cathédrale du Saint-Sauveur. — L'influence anglaise. — Missions catholiques. — Les juifs d'Ispahan ; la plus ancienne juiverie de l'Iran. — Les lois de Schah ᶜAbbas. — Les rigueurs du chiisme ; l'impureté des non-musulmans.. — Relèvement des Arméniens et des Guèbres. — Le judaïsme en Perse : l'œuvre de l'*Alliance israélite universelle*.

Les traditions musulmanes, acceptées par la Perse chiite, considèrent Salomon comme un puissant prophète, disposant, à son gré, des démons et des génies. C'est à lui que la fantaisie locale se plaît à attribuer la détermination du site d'Ispahan. La légende m'en fut contée par Mirza Seyyed Ali Naghi Khan Sertip,

un vieux militaire aveugle, mieux informé que quiconque sur l'histoire de sa ville.

Un jour que Salomon traversait les airs, en compagnie de son grand vizir Asaf, sur un tapis enchanté, soutenu par un cortège de *divs*, il déboucha sur le plateau d'Iran, au point même où le Zendeh-Roud sort de la montagne. Une fois franchi le passage, entre les deux avancées de rocs, que l'on nomme aujourd'hui le Koh-é-Sédé et le Koh-é-Doumbé, la rivière formait alors un lac, resserré à l'entrée du désert par le Koh-è-Soffé et par les pointes jumelles du Koh-Payé; dans le lointain, apparaissaient les cimes neigeuses de la chaîne transversale. Comme Salomon, frappé de la beauté du site, parlait d'y fonder une ville, le sage Asaf lui fit observer que les crues du lac rendraient tout établissement difficile.

Aussitôt un génie de l'escorte du prophète, nommé *Gav-Khouni* (sang de bœuf), prit sur lui de s'enfoncer en terre, provoquant, avec la perte de Zendeh-Roud, le desséchement du lac. Il reparut à Kerman pour dire au grand vizir stupéfait : « *Asaf han !* Voyez-vous, Asaf ! » ; d'où, par corruption, Isfahan, Ispahan. L'endroit, où le Zendeh-Roud disparaît dans le désert, porte encore le nom de ce div ingénieux.

Ainsi prévue par la sagesse du roi Salomon, la ville se développa dès l'aurore de l'histoire iranienne ; Tamerlan la prit et la saccagea ; 70.000 personnes y périrent, disent les chroniques ; Les Séfévis lui restituèrent une incomparable splendeur. Au début du XVII[e] siècle, Schah Abbas, dont les généraux venaient de conquérir les provinces du golfe Persique, abandonna Kazvin pour Ispahan, afin d'établir sa capitale en un lieu plus central de son empire.

La vieille ville, dont Chardin vit les restes englobés dans la nouvelle Ispahan, se trouvait au nord, à quelque distance de la rivière. Un mur d'enceinte servait d'abri aux maisons, serrées les unes contre les autres, comme cela existe encore dans les villages de la province. A l'est, cinq fermes fortifiées, d'origine légendaire, appelées *Kal-é-Tabarè*, du nom du div qui les aurait construites. Chardin n'en trouva plus qu'une, à la limite de la ville, qui contenait le Trésor royal. Le Séfévi s'établit au bord du Zendeh-Roud ; un mollah arabe, Cheikh Béhaï, dressa le plan de l'Ark, qu'une immense place sépare de la mosquée royale et des grands bazars. Au delà, jardins et villas s'alignaient le long de l'allée de Tchahar Bagh. Dans les divers quartiers, dociles à l'impulsion souveraine, les principaux de la cour et de la ville avaient élevé des palais, des bazars, des caravansérails, des bains et des cafés, en prenant soin d'y adjoindre une mosquée ou même un collège, en vue d'attirer la bénédiction divine sur ces placements avantageux.

Pendant tout le XVIIe siècle, ambassadeurs, marchands et missionnaires affluèrent d'Europe à la cour du Grand-Sophi : bon nombre d'entre eux ont raconté ce qu'ils y virent. Tavernier, se rendant aux Indes, y passa cinq fois, à dater de 1629 ; Schah ʿAbbas venait de mourir ; Schah Séfi et ʿAbbas II se succédaient au trône. De 1646 à 1677, Chardin fit, en deux fois, à Ispahan un séjour de près de dix années. C'était à la fin du règne d'ʿAbbas II et sous celui de Schah Soléiman. Les deux Français s'occupaient du commerce des diamants. Chardin nous a laissé la plus complète étude qui ait jamais été écrite au sujet de la Perse aucun des voyageurs, qui se sont multipliés depuis

lors, n'a aussi profondément pénétré la vie persane. D'autre part, l'immutabilité de l'Iran est telle, qu'après deux siècles et demi, le livre garde le même intérêt qu'au premier jour.

Les descriptions de Chardin se réfèrent à son second voyage (1671-1677). Du temps de Tavernier, la nouvelle Ispahan était encore assez peu peuplée ; cinquante ans plus tard, elle atteignait son complet développement ; le circuit en était de 12 lieues, la population de 600.000 âmes. « Après tout, écrivait notre bijoutier, je crois Ispahan autant peuplée que Londres. » Capitale d'un immense empire, qui s'étendait du Phase à l'Indus, elle comptait 162 mosquées, 48 collèges, 273 bains, 1.802 (?) caravansérails, où aboutissait tout le commerce de l'Iran. De Moultan, dans le Pendjab, partait la route terrestre du trafic indien ; depuis la prise d'Ormuz sur les Portugais, qui s'étaient arrogé le monopole commercial du golfe Persique, les compagnies des Indes Orientales anglaise et hollandaise, puis la française, avaient développé leurs établissements de Bender-ʿAbbas et créé des bureaux à Ispahan ; le commerce des républiques italiennes passait par la voie de Turquie ; les Anglais, les villes hanséatiques cherchaient à s'ouvrir un nouveau chemin à travers la Russie. Les Indiens étaient banquiers et changeurs ; les Arméniens, marchands de tissus ; les ateliers royaux contenaient plusieurs ouvriers européens, surtout horlogers et orfèvres. La tolérance du Sophi attirait les missionnaires ; avec les ordres religieux les plus divers, la hiérarchie catholique s'installait en Perse. Chardin visitait sans difficulté les mosquées les plus saintes. Il voyait un ambassadeur de Moscovie, des envoyés

des Lesghiens et du pacha de Bassora, des agents des compagnies française et anglaise successivement introduits auprès du Roi des Rois.

Le mouvement de la ville se concentrait alors sur la Place Royale. L'immense quadrilatère, long de 440 pas, large de 160, était journellement rempli de petits marchands, étalant les denrées les plus communes sur quelque natte ou tapis, à l'ombre d'un parasol ; les artisans occupaient les côtés ; les médecins eux-mêmes venaient y exercer leur art. Le matin, un marché de bétail se tenait devant la grande mosquée, qui en touchait le revenu ; vers le soir, *loutis*, conteurs et prédicateurs se partageaient la clientèle ; du portique de la *Kaisarié*, la musique des *nakaredjis* saluait le coucher du soleil ; la nuit tombée, les filles de joie accouraient pour dresser leurs tentes. Aux jours de fête, la place se vidait de sa population coutumière ; il y avait tirs à la cible, carrousels et illuminations, auxquels assistait le Roi, de la terrasse de l'Ala Kapi. C'était vraiment, s'écrie Chardin, « la plus belle place du monde » ; l'enthousiasme des Persans la nommait : *Meidan-è-nakch-è-Djéhan*, la place de l'image de l'Univers.

En 1722, l'invasion afghane détruisit, avec la dynastie séfévie, la grandeur d'Ispahan. Placée sur le grand chemin des guerres entre le Nord et le Midi, Ispahan fut particulièrement éprouvé pendant tout le XVIIIe siècle. Il va sans dire que les Kadjars s'employèrent à réduire les prétentions d'une ville dont le nom même rappelait une autre dynastie que la leur. Téhéran grandit au détriment de l'ancienne capitale. De même que la présence des Séfévis avait suffi pour peupler la ville, leur chute la dépeupla.

L'élévation des principales familles étant due à la faveur souveraine, la disparition de la cour les priva de leur raison d'être.

Les derniers descendants du Cheikh Séfi se fondirent dans le vulgaire ; les grands pontifes, qui, naguère, dominaient le chiisme, appuyés sur le pouvoir royal, perdirent leur autorité. Déplacés d'Ispahan, le centre moral de la religion et le principal foyer des études théologiques quittèrent la Perse pour se transporter aux Villes Saintes. Abandonnés, les glorieux monuments des Séfévis tombèrent peu à peu en ruines. L'effondrement du vieil Ispahan s'acheva pendant la longue administration de Zill-è-Soltan ; l'entourage princier se substitua à ce qui restait de l'ancienne aristocratie de la ville et l'on n'y peut presque plus citer personne qui se rattache au passé. La province se trouva réduite par la création d'une série de petits gouvernements en bordure de l'ᵒIrak ᵒAdjemi.

La population est partout iranienne, sauf dans le district de Féridan, où se sont insinués des Turcs ; quelques groupes d'Arméniens et de Géorgiens, amenés par Schah ᵒAbbas, vivent disséminés dans la campagne ; une fraction des Basseris, tribu turque de Chiraz, remonte avec ses tentes dans le désert. Malgré tout, la province, divisée en 18 districts, reste encore une des plus importantes du pays.

Le marché d'Ispahan, où confluait, au XVIIᵉ siècle, le commerce des Indes, de l'Asie Antérieure et de l'Orient Moyen, ne s'alimente plus que du trafic local. Jusqu'à ces dernières années, il rentrait nettement dans la sphère d'expansion commerciale de l'Angleterre ou de l'Inde ; depuis peu, l'influence russe réussit à s'y accentuer ; les maisons russes de Téhéran ont

établi des succursales à côté des maisons anglaises. Le principal produit du pays, le coton, qui naguère allait aux Indes gagne maintenant la Russie par les ports de la Caspienne, surtout par la voie de Kazvin et Recht ; il en est de même des amandes et des fruits secs ; l'opium se rend aux Indes par Bouchire ; les tabacs et tombacs, en Turquie. A l'importation, les cotonnades anglaises ou indiennes sont à peu près éliminées par celles de Moscou et de Lodz. Cependant nos sucres se maintiennent contre les sucres russes. Ispahan achète à Téhéran les tissus d'Europe introduits par Trébizonde.

La population actuelle de la ville paraît beaucoup trop nombreuse pour ses possibilités. Cent vingt mille habitants mènent une misérable existence au milieu des débris d'un passé aboli, où ils ne trouvent plus assez à vivre, ni du pouvoir, ni de la religion, ni du commerce. Ispahan découronnée ne veut cependant pas oublier qu'elle fut jadis la capitale politique et religieuse du royaume; dans sa détresse, elle maintient le raffinement de sa culture. La ville produit un nombre démesuré de seyyeds, de mollahs et de négociants, qui, n'ayant rien à faire chez eux, essaiment au dehors. On admet volontiers que l'Ispahani est plus cultivé que le reste de ses compatriotes et que l'école théologique d'Ispahan demeure la première après celle de Nedjef. Aussi ses ecclésiastiques à l'esprit aiguisé, à la discussion prompte, ses marchands enturbannés forment-ils un milieu influent et frondeur, avec des ramifications dans tout le monde persan.

Bien qu'il n'ait que 57 ans, un oncle du roi, Zill-è-Soltan, administre depuis trente-huit années cette rétive décadence. Fils aîné et favori de Nasr-ed-

Din Schah, l'origine de sa mère l'écartait de la succession au trône. Dès sa plus tendre jeunesse, il fut nommé gouverneur du Mazandéran ; de là, transféré à Ispahan, il s'y révéla bon administrateur à la mode persane, c'est-à-dire qu'il sut contenir les tribus et assurer la rentrée régulière de l'impôt. L'affection paternelle étendit les limites de son gouvernement, au point d'y comprendre tout le Centre et le Sud-Ouest de la Perse, avec le Kurdistan, Kermanchah, l'ʿIrak, l'Arabistan, le Fars et Yezd; de cette façon, Zill-è-Soltan contrôlait les deux cinquièmes du territoire, avec un revenu de 2 millions de tomans. Il résidait toujours à Ispahan, mettant à profit ses ressources, pour y organiser une petite armée de 21.000 hommes, dont 7.000 de cavalerie et 10 batteries d'artillerie. Il s'appuyait ouvertement sur l'influence anglaise et paraissait disposer d'une force irrésistible pour l'éventualité d'un changement de règne. En février 1888, l'excès même de sa puissance entraînait la brusque disgrâce de Zill-è-Soltan ; de tous ses gouvernements, il ne conservait qu'Ispahan ; son armée était licenciée, l'artillerie rappelée à Téhéran. Depuis lors, revenu des ambitions politiques, le prince vit tranquille dans sa province ; la protection britannique le garantit dans ses biens, qui sont considérables ; en échange, il fait d'Ispahan une marche avancée de l'Empire des Indes sur le sol de l'Iran et la tient fidèlement contre l'action russe.

Par le seul fait de son long exercice du pouvoir, Zill-è-Soltan se trouve propriétaire d'une grande étendue de pays ; il posséderait à lui seul 310 villages, avec plus de 30.000 raʿyat ; beaucoup d'autres sont aux mains de son entourage, composé de vieux servi-

teurs, enrichis à son ombre. Mirza Baghir Khan, *mounchi-bachi*, est le secrétaire et l'homme de confiance ; Soleïman Agha, le grand eunuque, un gros homme, à peine de couleur, appartenait déjà à la mère du prince. Fath-ol-Molk vint comme instructeur des troupes et se vit, après le désastre, transformé en *kargouzar*. Voici trente ans qu'un Chirazi, Mo'in-ol-Molk, remplit les fonctions de *pichkar* ; il a vieilli auprès du maître, gardant les vêtements flottants, le bâton noir, le haut bonnet d'astrakan, la longue barbe teinte au henné.

Ce groupe gouvernemental ne forme qu'une seule famille patriarcale autour de Zill-è-Soltan ; chacun est associé aux bénéfices et les enfants se marient entre eux. Le prince a été béni dans sa descendance : il a quatorze fils ; deux d'entre eux, dont l'aîné, Djelal-ed-Dowleh, résident à Téhéran ; les douze autres vivent disséminés dans les divers quartiers d'Ispahan. Une fois grands, ils reçoivent de leur père une maison, un village, une pension mensuelle de 200 tomans ; enfin le gouvernement d'un district, exploité pour leur compte par quelque domestique ; les districts qui n'appartiennent pas aux jeunes princes, reviennent au mounchi-bachi ou à ses fils. Les vieux errements se sont maintenus au profit de Zill-è-Soltan, qui peut traiter en maître la ville et la province. Quand son harem sort par les rues, il est précédé de ferraches et d'eunuques, criant à tue-tête : « *Kour-cho!* » (soyez aveugles !), et le peuple se colle au mur, pour ne point offenser d'un regard les femmes du prince-gouverneur. Jusqu'en 1900, il habitait les ruines de l'Ark ; quand il n'en resta plus rien, il aménagea pour son habitation le jardin de Bagh-è-No;

l'été, il campe à Kamechlou, pour chasser le mouflon dans la montagne ; en cas de besoin, il se rend à Téhéran, où il possède, près de la place de Béharistan, le magnifique palais de Mas^coudié.

Zill-è-Soltan est un petit homme sec, la figure rasée, la moustache drue et le regard malin ; il a gardé les manières un peu frustes du temps où les Kadjars erraient sur la frontière des Turcomans. Néanmoins, il a voyagé, visité Paris; ses fils sont déjà très pénétrés d'Europe. Zill-è-Soltan ne doit pas être un mauvais tyran, car on en dit volontiers du bien. Les Anglais l'apprécient, et pour cause ; il traite avec déférence leurs commerçants, leurs missionnaires, leurs télégraphistes et les agents de la Banque impériale. Il témoigne, ainsi que les siens, la plus vive amitié au docteur Sorel, un médecin de notre armée, attaché à sa personne. Depuis deux ans, le mounchi-bachi a fondé et entretient de ses deniers l'école Baghirié, fréquentée par cent-quarante èléves, où le directeur de l'école de l'Alliance israélite vient, trois fois la semaine, donner des leçons de français. Ni les chrétiens ni les juifs ne se plaignent du prince, qui subventionne largement le clergé musulman. Bien que réactionnaire par profession, Zill-è-Soltan ne fit point obstacle au mouvement libéral ; il favorisa l'envoi de députés au Conseil national de Téhéran et installa l'*andjouman* local sous la galerie des Tchehel Sétoun.

Bagh-è-No (le nouveau jardin) est planté d'arbres encore jeunes et d'immenses parterres de roses : une tour d'observation domine la ville. A l'entrée du parc, un pavillon décoré de cornes de mouflons et portant, en place d'armoiries, les haches et les sébilles, insignes

des derviches, contient le biroun princier. Le hasard m'amène, à une heure fort inopportune, dans une maison vide. Devant la menace du soulèvement populaire, Zill-è-Soltan est, depuis plusieurs semaines, à Téhéran avec les siens ; il n'a laissé qu'un de ses fils, chargé de tenir tête à la foule. Behram Mirza est un très jeune homme, fort intelligent et d'excellentes manières. Il possède bien notre langue. Je ne saurais dire le tact avec lequel il m'accueillit dans ces circonstances difficiles, où, faute d'habitude, l'émeute le rendait un peu nerveux. Il me parlait avec enthousiasme de son récent séjour à Paris, dont ses épreuves actuelles lui faisaient doublement apprécier le charme.

Quand elle atteignit Ispahan, la révolution persane s'y heurta à une situation particulière. Sur la ruine des anciennes familles de la ville, il ne s'était élevé, en dehors de Zill-è-Soltan, qu'un riche négociant, Hadji Mohammed Ibrahim, Malek-et-Toudjdjar, et le Grand-Moudjtehed, Agha Nedjefi. Ces deux personnages avaient entretenu jusqu'alors des rapports courtois avec le prince, et l'ecclésiastique en acceptait même un subside annuel de 3.000 tomans. Néanmoins, chef reconnu du groupe nombreux des mollahs et seyyeds Ispahanis, Agha Nedjefi disposait d'une autorité religieuse lui permettant de se placer en face de l'oncle du roi. Son grand-père, d'origine arabe, était venu sous Feth ʿAli Chah et, pendant tout le dernier siècle, la famille avait marqué parmi les mollahs d'Ispahan. La religion a enrichi Agha Nedjefi : à l'exception des villgaes appartenant aux paysans, tous ceux de la province qui ne sont pas à la bande de Zill-è-Soltan, appartiennent au Grand-

Moudjtehed ou à ses proches ; il passe pour un prêtre arriéré d'idées, qui condamne les écoles, multiplie les avanies contre les chrétiens et les juifs. La province d'Ispahan se trouve ainsi partagée en deux camps également réactionnaires, la clientèle du prince et celle du moudjtehed. Entre eux, commence à percer un embryon de parti libéral, qui réunit un moudjtehed plus modeste, Agha Cheikh Nouroullah, quelques prédicateurs, de petits mollahs et plusieurs fonctionnaires.

Quoi qu'il en soit, le pauvre Zill-è-Soltan fut envisagé par les fortes têtes de Téhéran comme plus nuisible qu'Agha Nedjefi au libre développement du régime constitutionnel et l'on entreprit de le détruire par le moyen du Moudjtehed. Dans les premiers jours de mars, la procédure habituelle amena la clôture des bazars et l'occupation du télégraphe indo-européen,d'où partirent messages sur messages pour demander au Schah la destitution de son oncle; un groupe de manifestants prenait refuge au Consulat d'Angleterre. La révolution ayant trouvé, chez les Anglais, à Téhéran et à Tauris, un point d'appui contre l'action russe, cherchait à prévenir, à Ispahan, toute velléité d'intervention britannique.

Mais la situation n'était pas identique et les choses allèrent moins aisément. Là-bas, tout le monde s'était à peu près trouvé d'accord ; ici la ville se divisait en deux partis de force égale, décidés à la résistance. Les gens du prince établirent leur quartier général dans la mosquée des Seyyeds ; ceux d'Agha Nedjefi envahirent la mosquée royale ; les recrues de la ville une fois concentrées, des deux parts il fut fait appel aux villages. Les troupes adverses tenaient à

présenter un front imposant, sans chercher à se faire aucun mal. Au points stratégiques, la population, douce et oisive, se groupait en rassemblements paisibles. Un matin, je traversais le bazar ; il fallut s'arrêter devant un flot d'étudiants, qui venaient d'extraire de sa maison un moudjtehed récalcitrant et l'enrôlaient sous la bannière d'Agha Nedjefi. Ils criaient avec ardeur : « O Aboul-Fazl [1], frère de l'imam Hoséin, venez à notre aide! » ; ils passèrent sans proférer la moindre injure contre le carrosse de la tyrannie.

Les deux journaux récemment créés, le *Djehad-è-Akbar* (la Grande Guerre) et le *Rouznaméyé Melli* (la Gazette nationale), attisaient les passions populaires. Chaque jour voyait éclore de nouveaux *Chabnamés* (feuilles de nuit), pamphlets autographiés, fort agressifs contre le prince et qui circulaient publiquement.

L'exacte répartition des forces rivales retardait la décision souveraine. Embarrassé de ses réfugiés, le consul d'Angleterre s'arrachait les cheveux de désespoir ; il maudissait la diplomatie de son pays, qui soutenait un mouvement libéral, destiné à chasser d'Ispahan un gouverneur ami des Anglais. Pour la première fois dans sa longue carrière de *tchinovnik*, le consul russe s'abandonnait sans contrainte aux séductions de la liberté [2].

C'est pendant ces jours de troubles que j'ai tranquillement visité la ville. Tout l'intérêt s'y concentre sur les monuments séfévis. De l'époque antérieure, il

1. *Aboul-Fazl* (le père du mérite) est le surnom d'ᶜAbbâs, le demi-frère d'Hoséin, qui mourut auprès de lui à Kerbéla.

2. Après une douzaine de jours de troubles, les bandes d'Agha Nedjefi l'emportèrent et le Schah finit par accepter la démission de Zill-è-Soltan comme gouverneur d'Ispahan.

reste seulement des débris de mosquées, avec quelques traces de mosaïques en faïence ; leurs minarets découronnés marquent, au nord, l'emplacement de la vieille ville ; ils s'élèvent en s'amincissant et soutiennent l'encorbellement d'un balcon circulaire. La mosquée de la Congrégation aurait été jadis une église nestorienne. La forteresse présente encore un front menaçant : des fossés, des tours, des murs crénelés; l'intérieur est un champ cultivé. Dans une petite mosquée du quartier de Dalbeti, on m'a montré quelques pierres tombales groupées autour de deux filles de l'Imam Réza ; l'une de ces pierres, étroite et allongée, décorée de versets du Coran et de motifs à demi effacés, serait le tombeau de Nizam-ol-Molk ; le souvenir du grand ministre des Seldjoukides vaut au gardien de la mosquée une rente annuelle de 24 tomans que lui fait Zill-è-Soltan.

La place Royale est intacte et d'un aspect fort imposant. La façade uniforme de ses maisons se poursuit sur les deux longs côtés du rectangle ; une ligne d'arbres, quelques fontaines ; par derrière, les allées d'un bazar. La porte monumentale de la Kaïsarié s'ouvre sur le grand bazar : une fresque très endommagée représente la bataille de Schah •Abbas contre les Uzbeks. A l'autre extrémité, la porte de la mosquée royale, encadrée d'inscriptions arabes et surmontée de deux minarets fuselés ; des plaques de faïence vernissée en forment la décoration. L'entrée porte le nom du fondateur avec le hadis caractéristique de l'Islam chiite. « Notre prophète a dit : Je suis la ville de la science ; •Ali, mon gendre, en est la porte. » L'accès de la mosquée reste interdit aux infidèles ; du dehors, ils aperçoivent les pavillons

de la cour, le dôme et le double minaret du sanctuaire orientés vers la droite dans la direction de la Kibla.

Sur l'un des côtés de la place Royale, la coupole à fond gris rose de la mosquée du Cheikh Loutfoullah, l'oratoire que fit construire Schah ʿAbbas pour l'usage particulier du grand pontife... Vis-à-vis, l'Ala Kapi. Dans presque toutes les grandes villes de la Perse, l'Ark, résidence du souverain ou du prince-gouverneur, est précédé d'une « Sublime Porte », entrée principale du palais, que surmontent les multiples étages d'un belvédère dominant la ville et le pays. L'Ala Kapi d'Ispahan répondait à la majesté du Grand Sophi : son seuil était sacré ; on le baisait solennellement en reconnaissance d'une grâce obtenue ; il offrait un refuge aussi efficace que les cuisines et les écuries du roi ; le *divan begui* y rendait la justice. Un triple système élévatoire, manœuvré par des bœufs, alimentait le bassin de la terrasse ; au devant de la salle de réception, des poutres de bois colorié soutenaient une haute galerie, d'où le souverain pouvait contempler le mouvement de la place Royale ; des escaliers latéraux conduisaient à une superposition de cabinets aux murs creusés de niches. Tout cela est fort délabré et ne garde plus trace de la splendeur d'antan.

La vue de l'Ala Kapi n'embrasse qu'une place déserte et un palais en ruines. Naguère, les murailles de l'Ark avaient une lieue et demie de tour. Les jardins et les constructions de l'*andéroun*, les habitations des Sophis de la garde, la bibliothèque, les magasins, les ateliers royaux, le pavillon de l'Écurie, où fut couronné Schah Soléiman, ne sont plus que terrains vagues et monceaux de décombres, où

persistent, en de rares endroits, quelques fragments de faïence.

La cour et le pavillon des *Tchéhel-Setoun* (les quarante colonnes) se sont seuls conservés ; ils furent construits sur les plans de Cheikh Béhaï et réparés par Schah Soltan Hoséin. Une longue pièce d'eau précède la galerie ouverte appuyée non point sur quarante, mais sur vingt colonnes ; admettons que la réfraction en ait doublé le nombre. Reposant sur quatre lions accolés, les piliers soutiennent un plafond de bois colorié, avec, dans les caissons du milieu, des applications de cristaux, séparées par des baguettes dorées. La galerie extérieure ouvre sur la salle du Trône; quatre grandes fresques représentent des festins avec musiciens et danseurs; l'une est consacrée à une scène de chasse. Les figures principales sont celles de Schah Tahmasp, de Schah ʿAbbas, d'ʿAbbas II et de Schah Soléiman, entourés de leurs vizirs, de l'Empereur indien Houmayoun, du Khan des Uzbeks et d'un ambassadeur du Grand-Mogol. Deux peintures de bataille se font pendant : c'est la lutte de Schah Ismaʿil contre Selim Ier, sultan des Turcs ; Nadir Schah y joignit le tableau de sa victoire sur le Grand-Mogol, Mohammed Schah Hindi.

Il va sans dire que, si le palais des Séfévis n'a pas résisté davantage à l'injure du temps, il ne faut plus chercher les maisons des grands, décrites par Chardin. La ville est sale et ruinée ; l'étalage des petits bazars de quartier en obstrue les rues étroites. L'allée de Tchahar Bagh, qui aboutit au Zendeh-Roud, garde sa double rangée de platanes ; à défaut de jardins et de villas, il lui reste le plus joli monument d'Ispahan, la *médresseh* de Schah Soltan Hoséin.

Le dernier Séfévi fut un homme pieux et bon ; les étudiants racontent avec attendrissement que, sous son règne, les *talébés* d'Ispahan, admis, une fois la semaine, dans le parc royal, y apportaient leur linge à laver aux femmes de l'andéroun. Dans un des jardins de Schah •Abbas le roi fit bâtir sa médresseh, qui devait éclipser tous les autres collèges de la ville. Le mur extérieur, revêtu de faïences, donne sur l'avenue. Sous l'entrée même, se sont installés, à l'usage des étudiants, une boutique d'épicier et un kahveh-khaneh. Un bassin tranversal maintient la fraîcheur de la cour; à travers le feuillage des grands platanes, apparaissent la mosquée, les rotondes d'angle, les salles ouvertes sur les côtés, tout ornées de faïences en excellent état. Le collège est fort déchu ; des gouverneurs impies l'ont dépouillé des jardins et des caravansérails voisins, constitués en fondations pieuses par la munificence du Séfévi. Il n'y a plus que soixante étudiants dans les cent quatre-vingts chambres; quatre professeurs leur enseignent le droit et la religion. La cuisine gratuite a été supprimée ; sur les fonds de la mosquée, le gardien de la médresseh, Agha Hadji Mirza Mohammed Ali Moudarrès (professeur), remet à cette jeunesse 53 tomans mensuels pour son entretien collectif.

Chardin vit les petits-maîtres d'Ispahan parader leurs chevaux sur les galets du Zendeh-Roud ; la rivière appartient aujourd'hui aux fabricants de *Kalemkiars*, qui y préparent ces étoffes de tenture, renommées dans tout l'Iran. Avant de fixer en couleur, au moyen de cadres de bois, les dessins ou les personnages voulus, il s'agit de mettre en état les tissus dont on fait usage. Une fois lavées à l'eau chaude

pendant plusieurs jours, les cotonnades doivent être battues sur les pierres du Zendeh-Roud, puis plongées dans une décoction de noix de galle, destinée à les jaunir.

Trois ponts monumentaux traversent le lit large et rapide du Zendeh-Roud. En amont, au bout de l'allée de Tchahar Bagh, Allahverdi Khan, généralissime des armées de Schah ·Abbas, construisit le pont dit de *Si Sé Tchachmé*, des trente-trois arches. En aval, le *Pol-è-Khadjou* tire son nom du quartier voisin. L'eau s'engouffre violemment entre les piles massives, bâties à l'époque de Tamerlan.

Au delà de ce dernier pont, commence le cimetière du *Takht-è-Poulad* (le trône d'acier). Bien avant les Séfévis, la dévotion des Ispahanis multipliait déjà les tombes autour de la Koubba de Baba Rokn-ed-Din, qui vécut et mourut en cet endroit, consulté de son vivant, sanctifié après sa mort. Les Persans appellent *Babas* (pères) des hommes pieux et simples, derviches, poètes ou savants, qui, vivant retirés du monde, attirent autour de leur ermitage une universelle vénération. Le respect de l'Iran distingue particulièrement sept de ces babas. Comme de juste, Ispahan, qui fut si longtemps la capitale religieuse du pays, en possède la plupart. Baba Nouch et Baba Kasem sont enterrés en ville ; Baba ·Abdoullah, au village voisin de Koladoun. Baba Taher est à Hamadan ; Baba Afzal à Kachan.

En deçà du Takht-è-Poulad, la rive droite du Zendehroud n'était qu'une succession de jardins jusqu'au bourg chrétien de Djoulfa.

Le faubourg arménien d'Ispahan fut fondé par Schah ·Abbas, aussitôt après la capitale musulmane.

La menace des Turcs Ottomans avait pesé sur la Perse, pendant tout le XVIe siècle ; le grand roi pensa donner à son Empire une marche efficace, en dévastant le pays d'Erzeroum à l'Araxe, qui était le chemin habituel des invasions. Par deux migrations successives, dont la première en 1606, il entraîna la population arménienne, l'éparpilla sur sa route, en fixa un groupe dans le Mazandéran, un autre aux portes mêmes d'Ispahan ; leur quartier fut appelé Djoulfa, du nom de la petite ville dont bon nombre étaient originaires.

Les habitants du nouveau Djoulfa ne tardèrent pas à prospérer. Les Persans n'avaient pas encore appris le commerce ; les Arméniens firent une concurrence heureuse aux compagnies européennes et aux banians de l'Inde. Ils eurent le monopole du trafic avec Venise ; leurs affaires les entraînèrent aux Indes, à Java, jusqu'au Japon et à la Chine. Ils occupaient, sur la place Royale, un caravansérail spécial pour y vendre les draps de la Hollande et de l'Angleterre, les brocarts et les glaces de Venise, la mercerie et la quincaillerie de Nuremberg. Schah ʿAbbas et Séfi Ier ne cessèrent de faire fléchir à leur profit les rigueurs du chiisme. Djoulfa avait son administration autonome sous un Kelanter arménien, chargé de la police, de la juridiction et de la perception des taxes ; la capitation était légère ; par une dérogation unique aux principes de l'Islam, ils se voyaient, en justice, assimilés aux musulmans ; ils pouvaient posséder la terre, s'habiller comme les autres Persans, harnacher leurs chevaux d'argent et d'or. Ils avaient un archevêque, des églises, des couvents.

Sous ʿAbbas II, il fallut élargir Djoulfa, en y créant

une « nouvelle colonie » : à côté des Arméniens, s'installèrent les Guèbres et les Francs employés aux ateliers royaux ; on y mit aussi l'hospice des jésuites. Il fallait alors la permission expresse du roi pour qu'un chrétien pût loger à Ispahan. Les musulmans venaient s'enivrer chez eux ; ils cohabitaient avec des femmes persanes, si bien que leur présence risquait d'entraîner des désordres, provoqués par l'indignation des mollahs. Exception était faite pour les agents des compagnies commerciales et pour les missionnaires — Augustins, Capucins et Carmes. Chardin, « la fleur des négociants européens », fut également admis en ville.

Le déclin de Djoulfa commença sous ʿAbbas II ; avec ses 3.500 maisons, le bourg était devenu trop riche ; les taxes s'alourdirent et « furent assignées pour la chaussure de la mère du Roi ». Schah Soleïman frappa les Églises grégoriennes d'un impôt annuel ; le fanatisme de Schah Soltan Hoséin retira les privilèges accordés par Schah ʿAbbas. L'invasion afghane acheva la ruine de Djoulfa. Les Arméniens se dispersèrent ; les uns remontèrent en Russie, en Pologne, en Transylvanie ; plusieurs gagnèrent l'Italie, les autres allèrent au Goudjerate ou bien à Bagdad et à Bassora ; il ne restait plus qu'un misérable résidu de quelque 500 familles, incapables de fuir le malheur des temps ; ces gens diminuèrent encore sous Nadir.

Avec les Kadjars, le faubourg chrétien d'Ispahan reprit timidement le cours de ses destinées interrompues. L'Église grégorienne établit à Djoulfa le siège du diocèse indo-persan, embrassant tout ce qui restait de la grande émigration arménienne du

XVIIe siècle : un total de 30.000 fidèles, disséminés dans les principales villes de l'Iran, au Mazandéran et dans les villages de l'•Irak •Adjemi.

La communauté la plus nombreuse s'est naturellement maintenue dans le bourg historique ; il peut s'y trouver à l'heure actuelle 3.200 Arméniens. Mais Djoulfa n'appartient plus aux seuls chrétiens; le sous-gouverneur, — un musulman, — réside à Ispapan et se fait représenter par un chef de police ; les Persans envahissent les boutiques sous les arcades du Méidan. Le petite ville est une agglomération de maisons en terre, à étage ; les rues assez larges sont plantées de saules et de peupliers; au milieu des pins et des platanes émergent les coupoles d'églises. Les anciens cimetières chrétiens remontent vers la monmontagne, ainsi que les murs de Ferrahabad, la demeure royale, construite par Schah Soltan Hoséin, qui devait servir, pendant le siège d'Ispahan, de résidence au prince afghan.

Djoulfa a conservé ses églises : la plus vieille, *Sour-Agop* — (Saint-Jacques) — est une modeste chapelle dans la cour de l'église de Bethléem. L'église du Saint-Sauveur date aussi de Schah •Abbas et sert de cathédrale ; l'intérieur est rempli de scènes de la Bible peintes à fresque par des artistes italiens ou par des Arméniens formés à Venise ; le bas des murs est recouvert de faïences ; la coupole ornée de motifs persans, or sur fond bleu. C'est la décoration commune à toutes les églises de Djoulfa, et le fondateur a généralement pris soin de s'y faire représenter avec sa famille.

L'évêque, Mgr Isaac, un Arménien de Constantinople, qui a vécu trois années à Marseille, demeure

à côté de la cathédrale. Il fait, en ce moment, une tournée pastorale à travers son vaste diocèse. Ses ouailles sont disséminées dans l'Orient lointain ; on compte 300 familles grégoriennes à Bombay, 200 à Calcutta, quelques-unes à Madras, à Rangoun, à Penang, à Singapore et même à Java. Le vicaire général, le P. Bagrat, un homme de Vladicaucase, me montre dans la bibliothèque plusieurs manuscrits de la Bible, datant du IXe siècle, et venus du vieux pays avec l'émigration.

Les beaux temps de Djoulfa tendent à revenir ; beaucoup y sont artisans ; une trentaine de commerçants ont des magasins en ville ; nombre d'Arméniens trouvent à s'employer dans les bureaux de la banque ou du télégraphe anglais. Les jeunes gens partent pour l'Inde, en quête d'aventure; aucune famille qui n'ait là-bas quelqu'un des siens. C'est maintenant l'aisance, sinon la richesse. L'argent envoyé de l'Inde fait vivre les parents restés au bercail, et soutient les œuvres de la communauté : une caisse de bienfaisance, un dispensaire et deux écoles. Il se publie un journal en langue arménienne : *Lraber* (*Le Nouvelliste*).

Le mouvement général se trouvant porté vers le Sud a fait que l'influence anglaise domine à Djoulfa. Si l'image de l'empereur de Russie occupe la place d'honneur à l'évêché de Tauris, celle de l'empereur des Indes s'impose au diocèse indo-persan. La station de la *Christian Missionnary Society*, de Londres, compte cinq missionnaires, qui n'ont obtenu que peu de conversions au protestantisme anglican; mais ils ont plusieurs centaines d'enfants dans leurs écoles; ils entretiennent un hôpital à Ispahan et une école pour

les musulmans. Djoulfa possède, en outre, un dépôt de la *British and foreign Bible Society*, et héberge les loisirs d'un missionnaire de la *London Jews Society*.

La tolérance des Séfévis avait attirée le catholicisme en Perse. En 1598, vinrent les Augustins portugais, envoyés auprès de Schah ‘Abbas par l'archevêque de Goa. En 1604, Clément VIII dépêcha les Carmes. Richelieu expédia des Capucins à Séfi Ier, sur la recommandation du roi de France. Les Jésuites arrivèrent plus tard de leur propre mouvement ; puis les Dominicains. Vu la priorité de leur établissement, les Augustins fournissaient des évêques au diocèse latin d'Ispahan ; on y vit même résider un évêque de Babylone, dont les tribus arabes rendaient le siège inhabitable. Les missions disparurent dans la tourmente afghane.

Cependant, le souvenir d'un groupe arménien catholique, ayant jadis existé à Ispahan, s'était conservé au Patriarcat de Constantinople ; on citait une grande famille catholique, les Chahrimaniantz, dont le nom restait attaché à la porte de Djoulfa, donnant sur le pont d'Allahverdi Khan. En 1828, un prêtre d'Angora, Mgr Giovanni Tertérian, fut envoyé par le patriarche pour reconnaître la situation ; il retrouva quelques familles vaguement catholiques, l'ancienne église des Dominicains et un jardin des Pères Jésuites. Il mourut en 1852, après avoir rétabli la mission et la communauté. Le P. Pascal, d'Erzeroum est là depuis 1861 ; vieillissant au milieu de son troupeau, qui compte maintenant une cinquantaine de familles. En 1904, le délégué apostolique d'Ourmiah, désormais chargé du diocèse latin d'Ispahan, envoya des Lazaristes et des Sœurs de

Charité. L'église des Dominicains, construite en 1702, sert de paroisse ; un tableau qui représente saint Dominique recevant le rosaire des mains de la Sainte Vierge, un autel en argent, les lampes du sanctuaire, datent de la mission primitive ; un corridor voûté, encombré de tombes, conduit au couvent. La mission, composée de trois Lazaristes et de sept Sœurs, a été vigoureusement menée par son supérieur, un prêtre ardennais, M. Demuth ; les écoles sont déjà fréquentées par quatre-vingts garçons et cent quinze petites filles.

Les faveurs accordées aux Arméniens par les Séfévis ne s'étendirent pas aux juifs. Ispahan était, sans doute, la plus ancienne juiverie de la Perse. Quand, après la destruction du premier temple, les juifs furent dispersés par Nabuchodonosor, ceux d'entre eux qui prirent le chemin de l'Iran se fixèrent à Ispahan ; ils y construisirent à leur usage un faubourg spécial nommé *Yahoudieh.* Avec le temps, la ville primitive disparut et ce fut le quartier juif, qui servit de noyau au moderne Ispahan. Tandis que Schah ‘Abbas prodiguait les avantages aux chrétiens de Djoulfa, il précisait les restrictions sévères qui frappaient les juifs. Le *Djam‘eh ‘abbassi,* recueil des lois de Schah ‘Abbas, multiplie contre eux les interdictions : construire de nouvelles synagogues, chanter des chants liturgiques, boire de l'arak, manger du porc, épouser des musulmanes, acquérir des chevaux, posséder des armes, venir en aide à leurs coreligionnaires attaqués ; ils devaient porter sur leurs vêtements une rouelle de drap jaune ou rouge, monter à âne en plaçant leurs deux pieds du même côté, se faufiler le long des maisons pour laisser aux Per-

sans le milieu de la rue. Leurs femmes ne pouvaient sortir que dévoilées. La situation des juifs était si humiliée que les voyageurs français du XVII[e] siècle les mentionnent à peine. Tavernier les signale comme courtiers. « Les juifs, écrit Chardin, sont en petit nombre dans cette ville et pauvres, comme ils le sont généralement par tout ce royaume. »

Il y a 6.000 juifs à Ispahan: C'est le groupe israélite le plus nombreux de toute la Perse. Ils habitent les quartiers de Djouibaré, de Golbar et de Dardecht, n'ayant pour vivre que le colportage, la vente du vin et de l'arak. Or, Agha Nedjéfi vient d'interdire aux juives l'accès des andérouns, aux juifs le commerce des alcools, si bien que la communauté meurt de faim. J'ai rarement vu pareille détresse ; le quartier est sale et rempli de mendiants : les rabbins n'ont pas d'influence ; un marchand d'opium, M. Khazkiya Mordecaï, reconnu pour chef comme le plus riche, remet toute autorité au directeur des Écoles de l'Alliance, un juif bulgare. Ces écoles ont été fondées en 1901 ; elles contiennent 290 garçons et 210 filles : la seule espérance d'avenir au milieu de toute cette tristesse.

Rendu farouche par le malheur des deux derniers siècles, le chiisme pesa avec une égale dureté sur les communautés non musulmanes : arméniens, guèbres et juifs. S'écartant des douces rêveries du soufisme pour devenir le symbole de la nationalité iranienne, la religion persane revint aux idées exclusives de l'aryanisme primitif. Elle opposa la pureté des siens à l'impureté des infidèles et prêcha la minutie des purifications. En tout pays d'Islam, le non-musulman est un homme de condition légalement inférieure ;

en Perse, il fut considéré comme un être vil, propre à contaminer par son seul contact la pureté chiite. Crainte de souillure, il fallut le maintenir enfermé dans son bouge et l'exclure de tout endroit public, aussi bien des bains que des bazars.

Le XIXe siècle tempéra cette ignominie. A la suite des guerres avec la Russie, les Arméniens de l'Azerbaïdjan cherchèrent un sort meilleur en Transcaucasie. Etchmiadzin envoya des prêtres et des professeurs. Les Arméniens se firent les auxiliaires de la pénétration russe et en retirèrent le bénéfice ; ils tiennent une place importante dans les bazars de Tauris et de Téhéran; l'un d'eux, M. Toumaniantz, s'est fait, sur tous les marchés du Nord, le principal exportateur des produits persans vers la Russie... On a vu que les Arméniens de Djoulfa se portèrent vers le Sud, comme agents du commerce de l'Inde.

Les Guèbres trouvèrent un appui chez leurs coreligionnaires parsis. En 1854, le *Persian Zoroastrian amelioration fund*, de Bombay, dépêcha en Perse un premier émissaire ; depuis lors, un agent officieux des Parsis de l'Inde réside à Téhéran. M. Ardéchirji Edulji, est actuellement accrédité auprès des dix mille Zoroastriens de l'Iran, dont le groupe principal vit à Yezd et Kerman ; ces gens ont essaimé entre Téhéran et Bouchir pour prendre part au trafic indien. Les Guèbres de Téhéran ont leurs magasins au bazar ; le plus riche d'entre eux, M. Arbab Djemchid, fait même partie du Conseil national.

L'Alliance israélite universelle n'a pris pied en Perse qu'en 1898. Elle a successivement fondé des écoles à Téhéran, Hamadan, Ispahan, Senneh, Chiraz et Kermanchah; soit onze écoles avec 2225 élèves.

L'œuvre commence à peine, dans des locaux parfois insuffisants; elle doit même se borner dans certains cas à l'enseignement des métiers ; son influence moralisatrice ne peut manquer de se faire sentir et avec le temps, elle permettra aux juifs de l'Iran de bénéficier de la situation nouvelle créée par le mouvement des réformes.

Les juifs sont maintenant éparpillés dans tout le pays. Les invasions les dispersèrent ; le fanatisme des mollahs les pourchassa de ville en ville ; souvent même il leur fallut se convertir à l'islam. Ceux de Méchhed, devenus musulmans, continuent, paraît-il, à pratiquer en secret le culte mosaïque. Il n'y a presque plus de juifs dans le Nord du pays, sauf à Téhéran où ils se concentrèrent. Ils sont là 5.100, 5.300 à Hamadan, 5.000 à Chiraz. Les juifs d'Hamadan, d'Ourmiah, de Kermanchah, de Soltanabad et de Kachan sont admis dans les bazars et y font le commerce. Ceux d'Ispahan et de Chiraz en sont réduits au colportage; des communautés minuscules parsèment le Kurdistan, le Louristan et l'ʿIrak ʿAdjémi. On rencontre dans toutes les montagnes du Fars des juifs artisans ou colporteurs ; il en existe aussi à Yezd et à Kerman. Dans le Kurdistan, ils parlent un jargon syriaque, dans l'Iran un jargon persan, mêlé d'hébreu, dont les dialectes varient de ville en ville. La fabrication du vin ou de l'arak et la pratique de la médecine sont spécialités des juifs de l'Iran ; ils fournissent à l'immoralité du pays des troupes de chanteurs et de danseurs. Le *Bulletin de l'Alliance israélite* porte leur nombre à près de 50.000.

Ils sont, du reste, dans un état pitoyable, conséquence de l'oppression et de la pauvreté. L'ignorance

des rabbins tolère parmi eux les mariages précoces et la polygamie ; l'ivrognerie achève l'abaissement des caractères : point d'organisation ; à peine d'écoles talmudiques. aucune vie religieuse ni intellectuelle ; les traditions, les usages du judaïsme local semblent même s'être perdus.

A Téhéran, où la communauté juive est une des plus nombreuses du pays, la plus importante des 20 synagogues, celle de *Marhoun Ezra*, est installée dans les chambres d'une petite maison persane et contient le seul *talmud-thorah* de la ville. Le grand-rabbin Mollah Abraham est un ancien orfèvre revenu de Bagdad ; il est, à la fois, prêtre et sacrificateur, notaire, officier de l'état civil et juge dans les questions de statut personnel ; pour les autres, il faut recourir aux moudjteheds. Le Kargouzar se charge de la police. Un dizaine de « barbes blanches » forment une sorte de conseil autour du grand-rabbin. Tous les trois ans, le *khakham chalimi* vient de Jérusalem, muni de son diplôme, surveiller la stricte application de la loi et encaisser les fonds recueillis. Les *chalihod* apparaissent à intervalles irréguliers ; le *gabbaï*, trésorier de la communauté, Chaloum Daoud, leur remet l'argent ramassé pour les tombeaux de Jérusalem, d'Hébron, de Safed et de Tibériade. Son père, Daoud Mordécaï, envoie directement à Bassora les offrandes destinées au tombeau d'Esdras.

Le judaïsme persan était si décomposé que, dès son arrivée. le directeur de l'école de l'Alliance eut à prendre la direction de la communauté dans presque toutes les villes ; nulle part plus qu'à Ispahan, où il perçoit la taxe sur la viande *kacher*, paye la capitation et se voit même recherché comme arbitre des contes-

tations. C'est là un rôle fort délicat. Les professeurs de l'Alliance Israélite m'ont paru le remplir avec conscience et succès. Ils ont le sentiment de leur tâche civilisatrice et le goût de l'apostolat. Leur habitation a généralement fort bon air ; l'institutrice qu'ils ont épousée est gentille et avenante ; leur existence est digne et familiale ; ils sont, par eux-mêmes, d'un excellent exemple pour la communauté qu'ils ont à tâche de relever. Nous devons leur savoir un gré infini d'enseigner soigneusement aux enfants, avec notre langue, les titres que la France s'est acquis auprès de leur race par le fait même de la Révolution. L'Alliance Israélite a su résoudre le difficile problème de créer une mission laïque suffisamment efficace ; c'est un modèle à étudier et à suivre.

La plupart des avanies antérieurement faites aux juifs sont maintenant choses du passé. Il n'est plus question de rouelle ; les juifs s'habillent comme les autres Persans. La capitation même tombe en désuétude : à Ispahan, elle n'est plus que de 100 tomans par an ; à Téhéran, elle consistait en 1.000 *metkals* de soie ; on la remplace par une somme de 20 tomans, une fois payée au tailleur du roi. Les tracasseries des moudjteheds, les exactions des autorités tendent à s'atténuer ; les gouverneurs s'emploient de leur mieux à réprimer les violences contre les juifs. Le gouvernement persan admet volontiers les représentations officieuses faites en leur faveur par la légation de France. Là comme ailleurs, le bienfaisant effet des idées nouvelles commence à se faire sentir.

XIII

A TRAVERS L'ᶜIRAK ᶜADJEMI

D'Ispahan à Soltanabad. — Les « minarets branlants » de Koladoun. — Les muletiers de Sédé ; notre caravane ; *Kerbélaï* Mohammed Ibrahim. — Le village de Tchalé-Siah. — La route méridionale du pèlerinage aux Lieux Saints. — Le conteur de Déhakh : Behzad et Ibrahim, ou le bienfait récompensé. — Le district de Dor. — Les provinces de Golpaigan et de Kamaré. — Le médecin juif de Vertcha ; la médecine en Perse. — Soltanabad : les tapis de l'ᶜIrak ; la maison Ziegler. — Hadji Agha Mohsen. — De Soltanabad à Kermanchah. — En pays turc : Diza bad. — La province de Mélayir. — Le *Norouz* : célébration de la fête nationale de l'Iran. — L'« année du poulet ». — En famille, chez le *Ketkhoda* de Frasfardjé.

Il y a fort loin d'Ispahan à Bagdad : plus de 800 kilomètres, au travers du large massif montagneux qui sépare le plateau de l'Iran de la vallée du Tigre. C'est la partie méridionale de l'ᶜIrak ᶜAdjemi. Notre route suit tout d'abord la limite du désert ; les villages sont rares, les arbres dépouillés par l'hiver. Chaque jour avance insensiblement la chevauchée monotone sur un sol gris et rocailleux. Cependant, l'air est frais et sec : les montagnes ont gardé leur revêtement de neige ; dans la brume du matin, les cimes apparaissent aériennes, presque diaphanes ; elles resplendissent au grand soleil de l'après-midi. Aux sources des

rivières de Koum et de Saveh, dans le bassin de Soltanabad, le paysage reste désertique; quelques oasis de verdure disséminés sur les pentes arides.

Les seigneurs persans ne se soucient point de vivre en des lieux si écartés. Arbitrairement guidée par les appétits de la cour, la volonté souveraine déchiquète le territoire en provinces minuscules. Nul ne s'inquiète de cette chétive population de ra'yat iraniens, de ces villages arméniens et géorgiens créés par l'émigration du XVIIe siècle, ni des petits groupes juifs, adonnés parmi eux à la médecine et au colportage. Beaucoup de villages, étant rayyetis, sont livrés en *tiyyouls* à la rapacité des grands.

Jusqu'à Soltanabad, les muletiers comptent 265 kilomètres, divisés en 7 *menzels* (gîtes d'étape), à parcourir en autant de journées. Notre petite caravane s'est formée à Sédé, par les soins de Mohammed Hoseïn Khan Sertip, préposé aux transports de la maison princière. Il est le chef des muletiers de la province, dont il peut réquisitionner les bêtes de charge, au nom de Zill-è-Soltan.

Sédé n'est qu'à 18 kilomètres d'Ispahan et l'on s'y rend en voiture, au travers des jardins et des grosses tours des pigeonniers. A droite, apparaissent dans les arbres les « minarets branlants » du village de Koladoun, deux pointes jumelles, surmontant la mosquées où Baba 'Abdoullah dort son dernier sommeil. Une particularité de construction permet à tout individu, qui en gravit les escaliers, de leur imprimer un mouvement fort appréciable, tandis que l'autre minaret se met à s'agiter par sympathie.

Auprès du Zendeh-Roud, un rocher isolé ferme la plaine : au sommet, la rotonde d'un pyrée et quelques

ruines d'un bâtiment en briques. La vue en est fort belle : la rivière sort de l'étranglement des montagnes; plus haut, avant de remonter vers le district de Tchahar Mahal et les crêtes neigeuses des Bakhtyaris, la vallée, parsemée de villages, s'épanouit en champs déjà verdissants. Au pied du Koh-i-Sédé, le bourg du même nom, avec ses deux annexes, Horestan et Téhérantchi, forme une vaste agglomération dans les jujubiers et les platanes ; c'est le chef-lieu du district de Moharbin, dont Behram Mirza est sous-gouverneur. Les paysans l'ont prié de leur épargner la présence d'un de ses domestiques ; grâce à la proximité, ils vont régler eux-mêmes leurs affaires en ville avec quelque secrétaire. Sédé est aux paysans ; des deux villages voisins, l'un appartient à un frère, l'autre à un neveu d'Agha Nedjefi; la meilleure culture est celle du tombac; mais, dédaigneux des occupations agricoles, la plupart des habitants se sont faits muletiers. Ils peuvent mettre en ligne 3 ou 4.000 chevaux et mules qui s'en vont indifféremment à Téhéran ou à Chiraz, jusqu'à Trébizonde et Bagdad.

Mohammed Hoseïn Khan est le propriétaire le plus aisé du village. Il y possède deux jardins fruitiers et une grande maison qu'il vient d'achever. Nous y passâmes la nuit. L'écho des agitations d'Ispahan venait d'arriver au village ; le soir, on battit le tambour et, dès l'aube, une bande de paysans se dirigea vers la ville, afin d'aller grossir, dans la mosquée du Schah, les forces d'Agha Nedjefi.

Kerbélaï Mohammed Ibrahim conduit notre caravane, — un garçon solide, vêtu de bleu, chaussé de cuir, avec de grosses guêtres d'étoffe, la pipe passée dans sa ceinture de laine, un bonnet noir sur la tête,

la figure rasée, la moustache blonde et courte. Tout le jour, il suit lourdement le train des mules, le corps penché en avant, maugréant contre la longueur des étapes, objectant la fatigue de ses bêtes ou le poids des charges et menaçant de se réfugier dans les imamzadés du chemin. De temps à autre, détachant de sa ceinture une lanière de cuir, terminée par une chaînette et une mèche, il s'en sert comme de fouet pour presser la marche, Sa mauvaise humeur se perd en paroles; il est bon et rude au travail; il sait les chansons pour distraire la longueur de la route. Les muletiers n'ont point su créer à leur usage une poésie spéciale comme celle des chameliers ; ils prennent leur bien dans le trésor commun de la versification populaire et le chantent aux échos du désert. Les muletiers ispahanis passent pour les meilleurs chanteurs de leur profession. Et voici ce que fredonnait Kerbélaï Ibrahim :

Tes yeux me regardent. mais ton cœur est ailleurs; peu m'importe, du reste, où est ton cœur. Je suis un oiseau qui vole; il ne manque point d'arbres pour m'y poser.

Notre homme voyage constamment entre Ispahan et Soltanabad ; à rares intervalles, il pousse jusqu'à Bagdad. Sa famille vit à Sédé. De son patron, Hadji Ibrahim Makkari, qui dispose d'une soixantaine de bêtes de charge, il ne reçoit aucun salaire; mais il possède une mule en propre, dont il a le bénéfice, étant défrayé de tous frais de route à la fois pour lui et pour elle.

A la passe de Sar-i-Tchah, le chemin franchit la montagne de Sédé, puis en contourne les pentes. Les

parcelles cultivées de la plaine d'Ispahan forment des carrés de verdure ; partout ailleurs, l'immensité du désert, parsemé de roches d'un brun rougeâtre; au fond, une chaîne neigeuse et le massif du Koh-i-Karguez.

Tchalé-Siah (le fossé noir), est un petit village d'une cinquantaine de maisons ; de sa propriétaire, une fille de Zill-è-Soltan, Afsar-ed-Dowleh (la couronne de l'État), il a récemment reçu le nouveau nom d'Afsarieh. Le passage d'un canal venu de la montagne réussit à faire pousser des arbres et à irriguer quelques champs de blé au milieu des solitudes. L'eau continue sa course souterraine pour vivifier, un peu plus bas, le village de Rahimabad. Les habitants payent, pour toute redevance, la somme annuelle de 550 tomans, comme prix de location de la moitié du canal. Leurs maisons se pressent dans une enceinte murée, fermée par une grosse pierre, qui tourne sur elle-même. Adossée à la paroi extérieure, une fabrique de tapis, établie par le prince, où 40 femmes travaillent à huit métiers. Le village a débordé la tristesse de sa muraille : plusieurs maisons, des enclos très bas, se groupent au dehors. Dans toute la région, les chambres sont voûtées ; au milieu de la pièce, a été creusé le four ; dans la voûte, un trou pour l'échappement de la fumée. Les meilleures habitations comportent, entre deux chambres, un espace ouvert, également voûté, *éivan*, où la famille s'installera durant l'été.

La masse noire d'un caravansérail précède Tchalé-Siah. L'inscription mentionne le règne de Schah Soléiman et la date de 1100 de l'Hégire. L'édifice fut élevé par ordre du grand-vizir Cheikh ʿAli

Khan, 'Ehtezad-os-Saltaneh —l'appui de la dynastie. — Cheikh 'Ali était ce ministre pieux et intègre dont Chardin nous conte les démêlés avec son ivrogne de souverain ; il n'aimait pas beaucoup les chrétiens, et fut cause que le second voyage du bijoutier français rapporta moins de bénéfices que le premier. Celui de Tchalé-Siah commence une longue suite de caravansérails, dont le même ministre et le même souverain jalonnèrent la route d'Ispahan à Bagdad. La plupart sont hors d'usage ; par exception, Tchalé-Siah s'est assez bien conservé ; les murs en briques cuites sont à peu près intacts ; à l'entrée, les grandes dalles de pierre ne se sont pas trop disjointes ; les chameaux remplissent la cour, transformée en cloaque ; sous les arcades, campent les voyageurs. Tout est plein. Il vient d'arriver une caravane de gens de Birdjand, retour de Kerbéla, qui se dirigent vers le lointain Séistan.

Car nous sommes sur l'une des grandes voies du pèlerinage et la route appartient aux pèlerins. Les caravanes de charges se font rares ; à peine quelques trains de mules, apportant à Ispahan les tabacs d'Ourmiah. C'est, tout le long du jour, le reflux de cette migration de peuples, qui, l'automne, s'est portée vers les lieux saints pour regagner, pendant les mois d'hiver, ses villages respectifs. Jusqu'au delà de Kermanchah, le torrent s'est maintenu compact; puis ceux de l'Azerbaïdjan et du Caucase s'en sont allés vers Hamadan; ceux de l'Irak ont pris le chemin de Koum. Sur la route d'Ispahan à Soltanabad, nous n'avons affaire qu'à la branche méridionale, qui va vers Ispahan et Chiraz, Yezd et Kerman, ou bien encore vers le Séistan et le sud du Khorassan. Ce sont

des populations entières qui se sont déplacées, à la voix des conducteurs de pèlerinages, pour la pieuse visite aux tombeaux des Imams. Sur la piste désertique, des hommes, des femmes, des enfants défilent sans interruption ; beaucoup suivent à pied leur petit bagage chargé sur un âne ; quelques-uns n'ont point de chaussures et demandent l'aumône aux passants.

Les plus riches voyagent à cheval ; les femmes, accroupies dans les larges cacolets de bois placés en travers des montures ; elles sont enveloppées du châle noir coutumier, la figure couverte d'un linge blanc percé de trous au devant des yeux et fixé par une broche derrière la tête. Il est rare qu'un pantalon de fine étoffe, fermé, à la cheville, sur un bas de même couleur, dénonce la présence d'une dame de qualité. Comme celui de Méchhed, les pèlerinages de Kerbéla et de Nedjef sont le plus souvent le fait du vulgaire ; il n'est guère de raʿyat qui ne deviennent *Méchhedis* ou *Kerbélaïs* ; les Persans bien placés préfèrent entreprendre le voyage de la Mecque et n'attachent de valeur qu'à la qualification de *Hadji*.

De Tchalé-Siah à Déhakh, une quarantaine de kilomètres. A l'extrémité de la province d'Ispahan, une eau propice permet à quelques villages de développer leurs champs et leurs vignobles. Déhakh est un gros bourg entouré de murs ; un imamzadé, fils de l'imam Mousa, domine la longue étendue des jardins et des cultures. Le district a pour sous-gouverneur le premier secrétaire de Zill-è-Soltan, Mirza Baghir Khan, qui en délègue l'administration à l'un des principaux cultivateurs du chef-lieu, Mirza Hadji Agha Kelanter.

Les récits d'un conteur vinrent distraire notre soirée. Un ʿAdjem, Derviche Hoséïn, est le *nakkal*

attitré du lieu ; il fait, en ce moment, la tournée des villages voisins, qu'il égaye par ses anecdotes, avant de les édifier par un court sermon sur le martyre des Imams. En son absence, nous eûmes affaire à un simple apprenti : Derviche Darab étudie chez un mourchid, Kachgoul •Ali Schah, de Golpaïgan, et s'essaye timidement dans son art. Son maître ne lui a pas encore appris à détailler les épisodes, contenus dans quelque livre célèbre ; sa mémoire classe les contes par catégories : la vertu récompensée, le vice puni, les vengeances, les mariages, les morts.

Derviche Darab porte le costume ordinaire des paysans ; il s'agenouille à la mode persane, s'assied sur ses talons et débite son histoire, avec autant de mobilité dans les traits que de vivacité dans les gestes. Il se met tout d'abord à psalmodier quelques vers de Sa•di, puis entame son récit, choisi dans la série du bien récompensé :

« A Ispahan, sous le règne de Schah •Abbas, vivait un bijoutier, Khadjé Séid Djauhéri. Un jour, assis dans sa boutique, fumant un kalyan que venait de lui préparer son eunuque, il regardait insouciamment le mouvement du bazar. Un jeune homme, en habits de voyage, immobile le long du mur, frappa son attention. Il l'appela, le fit entrer, asseoir et fumer ; l'inconnu resta jusqu'au soir. A la fermeture du bazar, le bijoutier lui offrit de venir loger chez lui, s'il n'avait point d'autre gîte ; il y demeura quarante jours et quarante nuits, diverti par son hôte avec des musiciens et des danseurs. Alors Behzad — c'était le nom de l'étranger — dit en pleurant qu'il devait partir et avoua son manque de ressources. Le lendemain même, Ibrahim, le fils du bijoutier, lui

amenait un cheval de la part de son père, avec une bourse de 100 tomans. Behzad alla à Chiraz, puis à Bouchir; là il prit passage sur un voilier et débarqua à la côte de l'Oman. La côte était peuplée de pêcheurs; fort de son capital de 100 tomans, le nouveau venu les prit à son service et en fit autant de pirates. Behzad s'enrichit vite à cette entreprise.

« Mais, laissons là l'affaire de Behzad et revenons au bijoutier ». Le malheur voulut qu'un domestique de Schah 'Abbas se prît de querelle avec Khadjé Séid sur le prix d'un bijou. Les gens du bijoutier ayant bâtonné l'homme, le roi, furieux, fit emprisonner le commerçant coupable, piller sa boutique et sa maison. Khadjé Séid mourut; sa famille était ruinée... Le fils se lamentait; sur les conseils de sa mère, il se décida à parcourir le monde, afin d'y acquérir expérience et fortune. Or, il advint qu'Ibrahim fut capturé dans le golfe Persique par les bateaux de Behzad. Le pirate le reconnut aussitôt et l'accabla des effusions les plus vives... « C'est moi, lui dit-il, qui suis Behzad, auquel vous avez donné naguère un cheval et 100 tomans pour son voyage. Ces palais, ces navires, ces nègres, ces serviteurs, — tout cela est à votre disposition, car je les ai acquis du capital avancé par vous. » Ibrahim n'avait pas à chercher plus loin ; il vécut avec Behzad au milieu des plaisirs, et voici qu'un jour, une jeune fille européenne, quelque Portugaise égarée sur ces mers, fut saisie par les pirates. Cette prise opportune valut une femme à l'indolent Ibrahim, auquel toutes les chances tombaient du ciel, en récompense du service rendu à Behzad par la prévoyance paternelle. »

Au delà de Dehakh, quelques villages dispersés

sur le plateau désolé, pierreux, où poussent de maigres broussailles ; des troupeaux de moutons et de chèvres y cherchent péniblement leur nourriture, sous la garde de pâtres en manteaux de feutre. A gauche, se poursuit la ligne neigeuse des grandes montagnes. Puis la vallée descend insensiblement vers la rivière de Koum, entre deux chaînes parallèles, fermée, au loin, par la masse isolée de l'Elvend de Golpaïgan.

Il y a là six villages écartés, réunis en un même district; la faveur du Schah défunt les fit attribuer en *tiyyoul* à l'Emir Bahadour Djeng (le chef des braves à la guerre), un Turc de Tauris, devenu ministre de la cour. Mirza Feth ʿAli Khan, le domestique chargé d'y représenter les intérêts du bénéficiaire, exploitait avec un excès de vigueur cette plèbe corvéable et ignorée. Des plaintes, portées à Téhéran, valurent de lourdes amendes aux délégués qui s'en chargèrent. Le salut vint du changement de règne ; le ministre perdit sa place et son homme crut prudent de vider les lieux. Depuis lors, le district respire, attendant sans impatience la désignation d'une nouvelle autorité. Dor, le chef-lieu, n'a que 200 maisons et paye 400 tomans d'impôt ; un caravansérail à moitié détruit y porte le nom de Schah Séfi.

Plus rien, durant 36 kilomètrès, jusqu'aux jardins de Golpaïgan. La ville est au pied de la montagne ; la rivière assez grosse pour irriguer des cultures étendues et faire vivre une trentaine de villages, disséminés dans la large plaine. Le sol donne les grains et les fruits pour la consommation locale, l'opium et les tombacs qui vont vers Ispahan, le coton exporté en Russie. La haute vallée de la rivière de Koum forme une province spéciale, livrée aux favoris

en quête d'emploi; les moudjteheds eux-mêmes y possèdent trop peu d'influence pour contrecarrer les gouverneurs. Un gendre du feu Schah gouvernait à Golpaïgan : la mort de son beau-père mit un terme à ses loisirs.

La ville peut avoir 12 ou 15.000 habitants ; son aspect est triste et ruiné ; les débris de la forteresse, la coupole de la mosquée du Vendredi, un minaret isolé près du bazar, l'imamzadé Seyyed Haftar, descendant de l'imam Mousa, s'élèvent au milieu de murs croulants et de détritus amoncelés. Il y a deux ans, le choléra dévasta Golpaïgan; les gens moururent ; leurs maisons furent abandonnées. Le bazar vend aux Iraniens de la plaine et aux Loures de la montagne ; il achète à Ispahan, Kachan ou Soltanabad ; il appartient au domaine à peu près exclusif des cotonnades et des sucres russes. Au milieu de la ville s'étale la misère du quartier juif; 130 familles y vivent sous l'autorité du grand-rabbin, Mollah Israël ; cent autres sont installées à Kounsar, un peu plus haut dans la montagne.

La passe de Hasan-Flakh réunit à la chaîne principale l'Elvend de Golpaïgan. Au col, la neige persiste encore et le passage est dur à notre caravane. Nous descendons en pente douce vers la large plaine de Kamaré ; une centaine de villages y mettent des taches vertes sur la terre grisâtre. Des cours d'eau s'en vont vers la rivière de Koum. En bas, le bourg de Khouméin, précédé d'un pont et d'une ancienne forteresse, le *Chehriar* (le maître de la ville). Khouméin a 3.500 habitants. Une dizaine de familles juives y ont récemment essaimé de Golpaïgan ; la plupart des villages de la province appartiennent

à deux Kadjars, fils d'un neveu de Feth ˓Ali Schah. Le gouvernement est entre les mains d'un petit propriétaire local, pour le compte d'un seyyed de Tauris, Bedr-ol-Molk (la pleine lune du royaume), qui, doit cette aubaine à l'influence de son frère, chef de la garde-robe du feu roi.

L'eau, coulant en tous sens, permet de cultiver la plaine entière. A l'extrémité, une sœur de Zill-è-Soltan Banouyé ˓Ozma (la grand dame), possède une dizaine de villages à cheval sur Kamaré et l'˓Irak. Elle en tire un revenu de 20.000 tomans. Sans tenir compte de la récolte, les paysans se sont engagés à lui payer cette rente fixe par les soins du *ketkhoda bachi*, qu'elle a désigné dans le centre principal, Vertcha, un bourg de 226 maisons, fournissant, à lui seul, le quart de la somme totale.

Un juif vit à Vertcha pour y pratiquer la médecine. La médecine, en Perse, n'est pas un métier lucratif. Dans les grandes maisons, le médecin est un domestique de confiance, attaché à la personne du maître et rémunéré par le don annuel de quelques kharvars de grains. Il y en a peu qui aient étudié dans les Facultés d'Europe ; en Perse, l'enseignement médical régulier n'existe qu'à l'École polytechnique de Téhéran. Les missionnaires américains inculquent à quelques jeunes gens, Arméniens et Chaldéens, des notions élémentaires d'hygiène, qui les font rechercher dans tout le Nord-Ouest de l'Iran. La masse des praticiens actuels tire sa science de la tradition paternelle, que les générations se sont transmises depuis Gallien et Avicenne. Dans les principales villes, se sont établis des médecins musulmans indépendants. Mais leur sort n'a rien d'enviable : les mollahs leur enlèvent la clientèle populaire pour

traiter avec des amulettes ou des transcriptions du Coran ; les seyyeds pratiquent l'imposition des mains ; il arrive que le patient recoure à la terre de Kerbéla, rapportée par les pèlerins. On tire au sort le remède à suivre, dans les feuillets du livre sacré, par le procédé de l'*estékharé*. Les gens, plus cultivés, qui s'adressent à l'homme de science, omettent volontiers de payer ses soins. Ils estiment leur médecin suffisamment rémunéré par le don accidentel d'un châle ou d'un tapis, et celui-ci doit vivre sur le léger bénéfice des médicaments qu'il prépare. Dans tout l'ʿIrak ʿAdjemi, les campagnes appartiennent aux docteurs juifs.

Celui de Vertcha est arrivé depuis peu ; il vit seul et ne manque pas d'aller, à Golpaïgan, célébrer en famille la fête de Pâques et celle des Tabernacles. Sans cesse, il parcourt les environs, soit qu'il ait été spécialement appelé pour un malade, soit qu'il y exécute une tournée périodique ; en dehors du village, ses consultations lui valent 3 ou 4 krans. Toute sa science lui vient de son père, qui a lui-même émigré de Yezd : il saigne, purge, guérit, selon les vieux usages du pays.

Le chemin, franchissant un seuil imperceptible, descend au village de Ghéili, vers le lac Touzlou Gueul, dont la surface bleue apparaît au loin dans la plaine. C'est un bassin isolé, privé de tout déversoir, entre la rivière de Koum et celle de Saveh. Nous passons de crête en créte, de vallon en vallon ; les villages sont espacés, les cultures rares. En bas, quelques vignobles. Nous atteignons Soltanabad, allongée tout au fond de la plaine, au pied même de la montagne, en bordure de ses jardins.

Jusqu'au dernier siècle, la province d'Irak ne possédait aucun chef-lieu déterminé. Les gouverneurs nommés ne prenaient point la peine de quitter Ispahan ou Chiraz et se faisaient représenter par quelque délégué. Celui-ci s'installait dans un village au cœur même de son gouvernement, près du site actuel de la ville de Soltanabad. Sous Feth ʿAli Schah, un grand personnage, Yousouf Khan Sépehdar, prit le chemin de l'ʿIrak ; il eut vite fait de détruire les villages primitifs et de fonder Soltanabad, en y transplantant leurs habitants. La ville a beau être moderne, elle est aussi ruinée qu'aucune autre de l'Iran ; ses murailles tombent en miettes : le gouverneur occupe un énorme palais, aux cours lamentables, aux bâtiments décrépits. Les rues se coupent à angle droit. Le bazar est actif : les négociants y sont venus des villes voisines, même d'Ispahan et de Tauris Deux petits caravansérails contiennent une colonie juive d'une soixantaine d'invidus détachés de Kachan et d'Hamadan ; trois d'entre eux pratiquent la médecine. En dehors des grains, la province produit un peu de coton, de l'opium, une assez forte proportion de raisins secs exportés en Russie.

Soltanabad peut avoir 25 ou 30.000 habitants. Elle appartient tout entière à l'industrie des tapis, qui refleurit dans l'ʿIrak depuis une quarantaine d'années et, partant, au commerce des laines. Celles-ci proviennent de Golpaïgan, Hamadan et Kermanchah ; les fils plongent, en pleine rue, dans de grands vases remplis de teinture ; ils sèchent sur toutes les maisons.

MM. Ziegler sont des commissionnaires suisses, établis à Manchester, et spécialisés dans le commerce

de la Perse ; la maison centrale est à Tauris, avec succursales à Téhéran, Ispahan, Yezd, Chiraz et Bouchir. Celle de Soltanabad, réservée à l'exportation des tapis, forme, dans les peupliers, à l'extrémité méridionale de la ville, un coin de Suisse, aimable et hospitalier. Les ateliers pour la préparation et la teinture des laines occupent 80 ouvriers. Chaque tapis fait avec les tisserands l'objet d'un contrat spécial, prévoyant des avances en laines et en argent. L'ouvrier reçoit le modèle, dont le dessin ou la couleur se modifient constamment selon les goûts de la clientèle, et met de suite au travail femmes et enfants de sa famille. Sur les registres figurent les noms de 3.300 tisserands, répartis dans la ville, l'ʿIrak, les provinces de Kamareh et de Hamadan; dans chaque village, un agent de la maison se reconnaît responsable des engagements pris par les habitants.

Soltanabad est, avec Tauris et Kerman, le principal centre de la fabrication des tapis de Perse. Le tapis de l'Irak est moins fin que les autres ; son prix, d'ailleurs, est moins élevé ; de 4 à 12 tomans le *zar* (102 centimètres carrés). Ce sont grandes pièces, à larges dessins, d'un effet très décoratif. La répartition s'en fait à Manchester ; l'Angleterre en prend la plus grande part, puis les divers pays du continent ; l'Amérique ne fournit qu'un débouché très limité.

La province d'ʿIrak commence aux portes de Koum pour finir à quelques lieues de Hamadan. Elle comprend sept districts et forme la limite ethnique entre les populations persanes du plateau d'Iran et les masses turques amenées dans l'ancienne Médie par les Seldjoukides et les Mongols. La haute vallée

de la rivière de Saveh appartient aux Turcs ou aux Tates turquifiés ; le bassin du Touzlou-Gueul est resté persan ; néanmoins, le Féraghan, qui le prolonge vers le nord, a déjà subi une infiltration turque, affectant le tiers du district. Quelques villages turcs se trouvent isolés dans le reste de la province.

De ce côté les villages n'appartiennent plus guère aux paysans ; la plupart furent achetés par les grands seigneurs de Téhéran et leur absence livre le pays à l'autocratie du moudjtehed. Depuis sa plus tendre jeunesse, sitôt terminées ses études à Bouroudjird, Hadji Agha Mohsen, maintenant un vieillard de quatre-vingt-dix ans, réside à Soltanabad ; les années en ont fait l'homme le plus riche et le plus puissant de la ville. Les plus belles maisons, les caravansérails, les boutiques, plus de cent villages sont à lui ou à ses fils ; la mosquée porte son nom.

240 kilomètres jusqu'à Kermanchah. La chaussée de Koum s'arrête à Soltanabad et se poursuit par une simple piste à travers la campagne ; mais la poste est organisée pour les voitures, ce qui pourrait réduire à quatre jours la durée du voyage. Le chemin traverse la plaine nue : au pied de la montagne, se succèdent de gros villages, propriétés du moudjtehed. Novezan marque l'entrée du Féraghan. Chaque agglomération doit quelque imamzadé au massacre opportun des seyyeds Mousavis, frères de l'Imam Réza.

Les montagnes s'abaissent en collines ; quelques points, plus élevés, conservent un peu de neige. Les 150 maisons de Dizabad s'allongent dans la large plaine, auprès de la rivière de Saveh. Ce village se trouve à mi-route, entre Hamadan et Soltanabad, à 72 kilomètres des deux villes ; en amont, le district

de Sérabend ; en aval, celui des Boztchallou. Nous sommes en plein pays turc, avec un léger résidu persan. Au relais, nous trouvons des Kurdes de Kermanchah, des pèlerins du Khorassan regagnant leur province ; d'autres, du Caucase, qui font le détour de Koum ; car le flot du pèlerinage s'est grossi de la clientèle particulière au tombeau de Fatémé. Dizabad, comme la plus grande partie des Boztchallou, appartient à un prince kadjar, Nasir-ed-Dowleh (le triomphateur de l'État) qui, ayant terminé ses études à Paris, est allé rejoindre son oncle Ferman-Ferma, dans la province de Kerman.

La route d'Hamadan se dirige vers le nord. Nous passons la rivière de Saveh pour atteindre les contreforts du grand massif de l'Elvend ; la passe de Kozdan sépare l'Irak de la province de Mélayir ; les pentes sont restées iraniennes, la pénétration turque n'a point dépassé le plat pays. La région devient accidentée, formée de vallées étroites, abondamment arrosées ; les cultures, presque ininterrompues, se suivent le long des rivières ; et malgré l'altitude élevée — 1.800 mètres — les champs sont déjà tout verts ; les arbres n'ont point encore de bourgeons ; le branchage clair des peupliers tranche sur la couleur plus foncée des arbres fruitiers ; des troupeaux de moutons et de chèvres parcourent la campagne. Les eaux se dirigent vers la Kerkha, qui se perd, non loin du Karoun, dans les plaines de l'Arabistan. Les villages sont grands et nombreux. La route coupe la ligne télégraphique de Hamadan à Bouroudjird. Nos voitures se croisent avec deux autres, ramenant à Téhéran, par la voie de Bagdad, l'ancien gouverneur de Bouchir, Mirza Ahmed Khan, Daria Begui (le maître de la

mer). Suivant l'usage des routes postales de la Perse, les cochers s'arrêtent et font échange de chevaux.

La petite province de Mélayir est au nœud des vallées qui se ramifient sur les pentes méridionales de l'Elvend, dont les cimes neigeuses dominent tout le pays. Elle possède trois petites villes, d'importance à peu près égale : Néhavend, où la conquête arabe remporta sur le Sassanide une victoire décisive, Tussurcane et Dauletabad. Dauletabad, un modeste bourg de 3.500 habitants, sert de chef-lieu ; bon nombre de villages appartiennent aux paysans, les autres à des Khans de Hamadan ou à des *Schahzadés,* issus d'un fils de Feth ʿAli Chah, qui gouverna la province.

Le 22 mars, au soir, nous arrivâmes à Frasfardjé. Dès la tombée de la nuit, des coups de fusil retentirent, des feux s'allumèrent sur les terrasses des villages ; un peu plus haut, une ligne de flammes indiquait le bourg de Tussurcane. C'était le *Norouz.* L' « année du cheval » — *yount-il* — venait de finir ; celle du poulet — *takaghou-il* — allait commencer [1].

Du temps que les Persans suivaient la loi de Zoroastre, l'équinoxe du printemps marquait le changement d'année. L'islamisme introduisit l'année lunaire des Arabes qui, devenue d'usage courant, fixe désormais la chronologie. La conquête mongole imposa le cycle turc ; les années solaires, commençant au *Norouz,* restèrent adoptées pour la comptabilité des *moustofis,* dont elles ne dérangeaient point les habitudes antérieures. Les légendes persanes font remonter l'institution du Norouz à Djemchid, le

1. Le cycle turc compte douze années ; il commence par l'année du cochon — *Tavechkan-il* ; celle du poulet est la 5me.

héros primitif de la race. Il est célébré dans tout l'Iran comme la véritable fête nationale, et c'est le grand jour pour chaque famille. Le chiisme s'est appliqué à le revêtir d'un certain caractère musulman; il a trouvé des traditions propices, qui prescrivent la célébration de la fête, anniversaire de l'envoi d'Adam sur la terre pour la création du genre humain.

Les jours qui précèdent appartiennent aux derviches ; leur mendicité envahit les bazars, la menue monnaie s'accumule sur leurs plateaux de cuivre, où pousse une légère verdure de lentilles, symbole du printemps nouveau. Chaque maison s'est préparée à la fête ; les enfants ont reçu des cadeaux ; on est allé au bain, on a revêtu des habits neufs ; les pieds et les mains, la barbe et les cheveux sont fraîchement teints au henné. L'astrologue royal a déterminé l'instant exact du passage de l'équinoxe. A l'heure dite, la famille s'est réunie, tenant en mains un peu de blé et de riz, avec des pièces d'or et d'argent, signes d'abondance et de prospérité ; chacun récite la formule arabe : « O Dieu, vous qui pouvez changer les cœurs et les yeux, faites que je conserve mon cœur et ma santé ! » Puis, un lecteur de Coran procède à la lecture de la surate de *Ya-Sin*.

... Que la terre, morte de sécheresse, leur serve de signe de notre puissance ! Nous lui rendons la vie et nous en faisons sortir les grains dont ils se nourrissent. Nous y avons planté des palmiers et des vignes ; nous y avons fait jaillir des sources, afin qu'ils mangent de leurs fruits et jouissent des travaux de leurs mains. Ne seront-ils pas reconnaissants envers nous ?

Le repas est servi : au milieu de la nappe, posée

à terre, un plateau contient la verdure symbolique du Norouz, que l'on conserve jusqu'au treizième jour de la fête ; autour, sont rangés les mets, des œufs colorés, des bonbons, des oranges. L'*ach-rechté* ou le *rechtépilau*, sont les plats spéciaux à cette occasion : soupe ou plat de riz, mêlés de longs filaments de pâte, qui sont d'un heureux augure et promettent aux gens de saisir la direction de leurs affaires au cours de la nouvelle année. Enfin, la présence des *Haft-Sīn*, des 7 S, est également indispensable : du poisson — *samak*, en arabe, des pommes — *sil*, de l'ail — *sir*, des légumes — *sebzi*, du vinaigre — *serké*, du jujube — *sendjed*, et du pain — *senguek*. Les familles aisées ont convoqué des musiciens et des chanteurs. Ainsi passe la nuit. Le lendemain est jour de visites; on échange des félicitations et des souhaits : « Puissiez-vous vivre cent ans sous la protection de l'Imam présent ! » Il y a grande affluence dans les imamzadés ; car, affirment les traditions, les vœux faits à cette date ne peuvent manquer d'être exaucés.

Le Norouz ne se célèbre pas seulement dans la famille. A l'heure solennelle, les grands dignitaires ont entouré le souverain, tenant en main les insignes de leur fonction ou de leur grade ; le Schah distribue à sa cour des pièces d'or et d'argent, *Schahis-achrefis*, spécialement frappées pour cette date. Le lendemain matin, a lieu le salam. Aux chefs-lieux des provinces, le roi est représenté par son portrait, surmonté d'une pieuse image : le Prophète, ʿAli, Fatémé, Hasan et Hoséin, rangés en ligne, la tête ceinte d'une auréole. A droite, se place le gouverneur; l'assistance s'incline devant cette double image de la sainteté et de la puissance.

Le Norouz est l'époque des décorations et des promotions. Les *chamsehs*, les sabres enrichis de diamants, les robes d'honneur sont distribués à profusion. Tous les titulaires des principales charges du royaume doivent être remplacés ou confirmés. En prévision de cette éventualité rigoureuse, les *pichkechs* affluent à Téhéran, des extrémités de la Perse, afin d'assurer aux donateurs la bienveillance souveraine. Un envoyé spécial apporte une robe d'honneur aux gouverneurs maintenus en place. Chaque ville possède, à quelque distance sur la route de la capitale, un pavillon, dit *khalᶜat-pouchan*, où l'heureux fonctionnaire vient reevoir cette marque tangible de la faveur royale.

Depuis quatre ans, les fêtes officielles, célébrées à l'occasion du Norouz, sont dépourvues de toute solennité. Elles tombent pendant les mois de deuil (cette année, le 7 du mois de Séfer), et il n'est point de journée assez glorieuse pour prévaloir contre le souvenir de la mort d'Hosein. Les treize jours, suivant le Norouz, sont chômés. Le 13ᵉ jour, la population entière a coutume de se répandre hors des villes, pour saluer, dans la campagne, le renouveau de la nature.

A Frasfardjé, les choses se passaient de façon très simple. Nous y tombâmes en pleine fête de famille du Ketkhoda. Sadik Khan a la barbe fraîchement teinte au henné; il procède au repas traditionnel, entouré de ses deux femmes, Leila et Samainbar (fruit du jasmin), — de son fils et de ses deux filles. La maison est aisée ; les tapis recouvrent le sol ; des kalemkiars sont fixés aux murs, creusés de réduits, où se rangent des samovars, des miroirs, des lampes, des cassettes, des bols de porcelaine ; une grande caisse contient les vêtements. Au milieu de la pièce

a été dressé le *koursi* pour le chauffage de l'hiver : un cadre en bois, placé sur un réchaud, et muni d'une couverture, sous laquelle se pressera la famille les jours de grand froid.

Sur le koursi est déposé le plateau avec le dîner du Norouz : un plat de verdure, du pilau, du pain, un bol de sirop. Les obligations de l'hospitalité interrompent brusquement le repas du Ketkhoda ; le plateau est aussitôt emporté, le koursi disparaît, la famille quitte la chambre ; il ne reste plus que la plus jeune des deux femmes pour faire place nette au campement des hôtes, si inopportunément survenus. Samainbar est fort gentille : elle porte une jupe courte en cotonnade rouge, un voile bleu, fixé au sommet de la tête, d'où s'échappent deux grosses boucles de cheveux bruns.

Le lendemain, il neige à gros flocons ; la terre est toute blanche. Le temps s'éclaircit vite et la neige ne tient pas ; mais les chemins sont défoncés et nos voitures avancent péniblement dans la boue gluante. Il faut la belle saison pour voyager en Perse ; si la terre est sèche, on n'y ressent guère l'absence des routes ; les pistes tracées par les caravanes parais sent amplement suffire au trafic. La moindre humidité vient-elle à délayer l'argile de l'Iran, la transformation est immédiate : bêtes et gens restent pris dans un inextricable bourbier ; les maisons de terre se mettent à fondre, les toits ne fournissent plus d'abri. C'est la fâcheuse expérience que nous allons maintenant faire jusqu'à Bagdad.

XIV

LA PROVINCE DE KERMANCHAH

Kengaver. — Le rocher de Bisoutoun. — Le *Kahvehkhaneh* de Hadjiabad. — La révolution à Kermanchah ; le gouverneur révoqué quitte la ville ; l'*abdari*. — Daulet Schah. — Le commerce de Kermanschah avec Bagdad. — Au confluent du pèlerinage. — Transit de cadavres. — L'hôpital des pèlerins. — Le Kurdistan méridional. — La secte des ʿAli-Allahis. — Mirza Saleh. — La légende de Noséir. — La population de la ville : les familles de *Khavanin*. — Cuisine persane. — Le Takht-è-Bostan.

Au gros bourg de Kengaver, commence la province de Kermanchah, à mi-route entre le chef-lieu et Hamadan (78 kilomètres). Un millier de maisons s'étagent à la pointe des collines, dominées par plusieurs blocs fortifiés ; en bas, des ruines de tours et des fûts de colonnes brisés.

Un vallon étroit et rapide remonte vers la passe de Bidé-Sorkh (le sol rouge). Les lignes du paysage se sont accentuées ; les vallées se resserrent ; les montagnes, aux pentes herbeuses, se hérissent de rochers ; derrière nous, le massif allongé de l'Elvend, tout éblouissant de neige. Au sommet du col, apparaît un chaos de montagnes : des pics, des aiguilles, des croupes neigeuses qui se terminent au rocher de Bisoutoun. Là s'arrêtent les Iraniens, légèrement mélangés

de Turcs et de Loures ; plus loin, le pays est aux Kurdes ; Persans et Turcs n'y forment plus que l'exception. Les femmes sont dévoilées ; les hommes portent les manches larges et le bonnet de feutre bas, entouré d'un mouchoir de couleur.

Zagné est un grand village dans la vallée du Gamasi-Ab ; les jardins fruitiers, ombragés de noyers et de platanes, s'étendent au pied de la montagne. Des tiges de maïs desséchées persistent dans les champs, peuplés de corbeaux et de cigognes ; les paysans travaillent aux semis d'opium ; l'herbe pousse — indice certain que nous sommes désormais sortis de la désolation du plateau d'Iran. La rivière, grossie de toutes les eaux de l'Elvend, coule abondante et rapide ; sur la rive gauche, se multiplient les petites agglomérations de maisons très basses ; point d'arbres ; quelques tentes noires de Loures nomades. Sur la droite, se dresse à pic la paroi de rochers jusqu'au cap de Bisoutoun. La grande falaise grise de Bisoutoun est un endroit illustre : des tombeaux, des ruines Sassanides ; une source forme un large bassin, avant de se répandre au travers des cultures. Au delà, un petit village de 60 maisons, dont les terrasses jointes forment une surface unie, recouverte d'herbes ; puis l'enceinte fortifiée d'un caravansérail datant de Schah Soléiman. La fondation pieuse a été constituée au profit de la famille de Cheikh ʿAli Khan ; les villages voisins appartiennent encore à l'un de ses descendants, résidant à Kermanchah, ʿAli Mourad Khan Zenguéné, Zahir-ol-Molk.

Avec sa muraille plane, sur l'une des principales routes de l'Orient, le rocher de Bisoutoun s'offrait à l'orgueil des conquérants, désireux d'immortaliser

dans la pierre le souvenir de leur passage et le récit de leurs exploits. Au-dessus des éboulements, garnis de plantes épineuses à fleurettes rouges, se trouve l'emplacement de deux stèles ; l'une a été simplement polie, sans recevoir d'inscription; sur l'autre, où subsistent quelques caractères grecs, Cheikh ʿAli Khan fit superposer une longue écriture persane, célébrant sa munificence, la fondation de ses caravansérails et la constitution de ses wakfs. Beaucoup plus haut, se détache de la paroi inaccessible un alignement de personnages en relief ; c'est la célèbre stèle de Darius, dont l'inscription trilingue a permis le déchiffrement des caractères cunéiformes.

La masse grise du Koh-è-Parro se prolonge jusqu'à la plaine de Kermanchah. Un seuil très bas sépare la vallée du Gamasi-ab de celle du Karasou, dont la réunion forme la Kerkha. Le *kavehkhaneh* de Hadjiabad garnit la crête : une grande maison à étage, isolée dans la campagne, auprès d'une saulaie. Construite par Zahir-ol-Molk, elle lui vaut un loyer annuel de 200 tomans ; les fréquents passages des pèlerinages et des caravanes assurent le bénéfice du tenancier.

Nous trouvons, rassemblé devant l'hôtellerie, le plus magnifique équipage, car la révolution vient de chasser de sa ville le gouverneur de Kermanchah.

Un seigneur de Hamadan, Hisam-ol-Molk, Emir-é-Afkham, — le chef le plus glorieux, — était en place depuis un an, exploitant en paix sa province, avec l'appui des chefs de tribus kurdes. Cette aristocratie montagnarde envisageait sans plaisir le mouvement libéral et se refusait à favoriser l'envoi des députés au Conseil national de Téhéran. L'opposi-

tion, couvant parmi les mollahs et les marchands, n'attendait qu'une occasion de se manifester...

La partialité marquée par le gouverneur dans une contestation survenue entre deux seyyeds négociants et quelqu'un d'une famille de chefs kurdes fit brusquement éclater la crise. Les bazars se fermèrent d'un commun accord, et l'on réclama dans la province la mise en vigueur de la Constitution. Comme les chefs kurdes disposaient de forces propres, plusieurs chocs se produisirent en ville, des coups de fusil furent tirés; il y eut quelques morts. Au bout de huit jours, le Schah consentait à la révocation du gouverneur récalcitrant, un *andjouman* se constituait à Kermanchah, et le peuple pouvait librement procéder à l'élection de ses mandataires.

C'est un vieil usage persan, qu'aussitôt avisé de sa disgrâce, un gouverneur quitte la ville durant la nuit. Naguère, les administrés tenaient à reconduire vigoureusement, dans sa chute, le personnage qui avait abusé de sa faveur pour les accabler d'exactions. Afin d'éviter la bagarre, l'homme partait nuitamment, avec son personnel gorgé et haï. Les mœurs sont devenues plus douces : les petits, mieux habitués aux pillages des grands, leur marquent une moindre rancune. Toutefois, la coutume d'un départ nocturne, ou, du moins, très matinal, s'est maintenue. En prévision des événements, la maison se tient prête au voyage. Sur un plateau, ont été placés un miroir, un vase rempli d'eau, un morceau de sucre candi et un Coran. Pour obtenir la protection divine contre les accidents de la route, celui qui va partir se regarde dans l'eau, puis dans le miroir; trois fois, il repasse sous le plateau, tenu en travers de la porte ; puis il baise

le Coran, met le morceau de sucre dans sa poche ; l'eau est répandue sous ses pas ; le voilà garanti pour le voyage.

Emir-è-Afkham est parti de très bonne heure et va déjeuner dans un village voisin. Le ministre de la ville, Moᶜtazed-è-Defter (l'appui de la comptabilité) l'y rejoint, avec ses cavaliers, afin d'apurer les derniers comptes. Les gens de la suite se succèdent sur le chemin, vers le *Kavehkhaneh* d'Hadjiabad : un interminable défilé de parasites attachés à la fortune du seigneur jadis puissant. Les chambellans, les *ferrachs*, les *gholams*, les cavaliers, porteurs de fusil, voyagent à cheval ; le poète est à âne ; seyyeds et mollahs sont à mule. Suivent les *mafrechs*, contenant les objets du campement et le *saïskhaneh*, pour le service des écuries.

Le gouverneur de Kermanchah a cette obligation particulière de lever un régiment, représentant la force persane au milieu des contingents kurdes de la province. Le régiment d'Emir-é-Afkham s'en retourne avec son propriétaire. Vieux ou jeunes, les soldats cheminent par petits groupes, leurs effets fixés au bout d'un bâton qu'ils portent sur l'épaule ; la plupart vont pieds nus, leur pantalon rouge à bande noire retroussé, la tunique bleue à pattes rouges ouverte, le shako sans visière, avec les armes de l'Iran en métal doré, mis de travers. Les officiers sont seuls montés. Plusieurs s'arrêtent à Hadjiabad, le temps d'y fumer une pipe d'opium.

Devant le café, l'*abdari* attend l'arrivée du maître, dont il ne doit point s'écarter en cours de route ; ce sont les divers ustensiles, considérés comme d'usage indispensable et répartis sur deux mules. Le domes-

tique spécial, préposé à l'abdari, est juché sur la première ; les bissacs contiennent tout ce qui est nécessaire à la préparation du thé ; derrière la selle s'enroule un tapis de feutre, pour être étendu pendant les haltes. La seconde mule possède un harnachement spécial : des deux côtés, pendent à des chaînettes un réchaud allumé et un récipient de métal pour l'eau ; les sacs sont remplis de charbon de bois ; en avant, des boîtes rondes et allongées renferment le kalyan, la cafetière et l'aiguière pour les ablutions.

Le Koh-è-Parro s'écarte sur la droite ; le chemin descend en pente douce vers l'immense plaine de Kermanchah. Un pont traverse le Karasou ; de l'autre côté, à mi-hauteur, se trouve la ville. La révolution vient d'y mettre les autorités en désarroi : le directeur des télégraphes fait fonction de sous-gouverneur. Nous prenons gite chez le kargouzar, Chérif-ol-Molk (le noble du royaume).

La terrasse du Kargouzariat offre une belle vue sur la ville. Les maisons remontent les pentes, des deux côtés du torrent de l'ʿAchoura, qui s'enfonce en un étroit vallon, rempli de verdure. La rive gauche, qui commence au mamelon de *Tchigan-Sorkh* (la colline rouge), est de beaucoup la plus étendue ; à l'extrémité, se groupent les vastes constructions de l'Ark, le minaret carré de la grande mosquée et les voûtes du bazar. Plusieurs maisons à étage, avec des fenêtres et des galeries extérieures, surgissent de la masse urbaine. Les rues sont sales, la ville est mal tenue, sans présenter, cependant, l'aspect ruiné des autres cités persanes. L'humidité a recouvert d'herbes les terrasses en terre battue et les fleurs y poussent

au printemps. La plaine, immense et nue, entourée d'un cercle de collines s'étend en contrebas de la ville; quelques jardins sur les bords du Karasou. En face, la grande muraille rocheuse du Koh-è-Parro.

Au pied même de cette montagne, les Sassanides avaient déjà fondé une ville, appelée Kermanchahan (la vigne des Rois), qui fut détruite par la conquête arabe. De l'autre côté de la rivière, se forma plus tard une agglomération du même nom, où, nous apprend Chardin, résidait, au XVIIe siècle, le gouverneur de la Chaldéé. Au XVIIIe, Nadir Schah la prit et l'entoura de murs; au XIXe, quand Feth ᶜAli Schah répartit entre ses fils les divers gouvernements de la Perse, l'aîné, Mohammed ᶜAli Mirza, Daulet Schah, reçut la province de Kermanchah, qui commandait, sur la route de Badgad, une ligne frontière, restée indécise avec la Turquie. Bien qu'avec moins d'éclat, ce prince y joua un rôle analogue à celui de son frère, Naïeb-os-Saltaneh dans l'Azerbaïdjan; il organisa le pays et rebâtit la ville actuelle. Deux officiers français, MM. Court et Devaux, furent chargés de l'instruction des troupes.

Le palais du gouvernement date de Daulet Schah. Sur la place des Canons, s'ouvre la cour des Casernes, dominée par un bâtiment à plusieurs étages qui servait de belvédère. Au delà des cours et des habitations intérieures, s'élève la grande mosquée, construite par ᶜEmad-ed-Dowleh, fils de Daulet Schah, qui fut, à son tour, gouverneur de la province. Ferrier traversa Kermanchah, en avril 1845, lors de son voyage en Afghanistan; la ville lui parut alors chétive et ruinée; elle compte maintenant plus de

50.000 habitants — d'aucuns disent 80.000 — et prospère grâce au commerce avec Bagdad.

Les portes du Zagros, d'accès facile, et d'altitude peu élevée, offrent un passage unique à travers la chaîne du Kurdistan; il n'existe aucune voie d'accès plus aisée vers le plateau d'Iran. Aussi, quand l'établissement des communications avec l'Europe eut développé le marché de Bagdad, celui-ci trouva-t-il un débouché naturel sur la place de Kermanchah. Non point que la sphère d'attraction en soit très grande : on a vu que tout le Nord-Ouest de la Perse relevait économiquement de la Russie ; le Centre et le Sud empruntent la voie du golfe Persique. Il ne reste à Kermanchah qu'un domaine assez restreint, composé de sa province, du Louristan, d'une partie de Hamadan et de Mélayir.

Elle y distribue les cotonnades anglaises ou indiennes, les sucres français[1], les cigarettes de la régie turque et les bières danoises, importées par voie d'Angleterre. Au delà, Kermanchah ne fait plus, directement ou par l'intermédiaire de Hamadan, que des affaires très limitées. Elle exporte vers Bagdad l'opium de Hamadan, Néhavend et Bouroudjird, les tapis et les gommes du Kurdistan, des laines et des noix de galle, les raisins secs et les amandes de Mélayir ; en cas de besoin, du blé et du riz.

Joint au mouvement du pèlerinage, ce commerce entraîne un passage constant de caravanes. Certains

1. Les sucres français introduits en Perse proviennent des raffineries de Saint-Louis, à Marseille ; les sucres belges de Tirlemont leur font une certaine concurrence.

moments il y a jusqu'à 20.000 bêtes de charge traversant en un mois les quarante caravansérails de la ville. En effet, Kermanchah se trouve à la jonction de toutes les routes terrestres, amenant vers les Lieux Saints les pèlerins de la Perse, du Caucase, de l'Afghanistan et de l'Asie centrale ; seuls les gens du Sud passent par le golfe Persique. Dès le mois de juillet arrivent ceux des provinces caspiennes, qui, plus chaudes, ont plus tôt terminé les travaux agricoles ; le grand passage d'aller s'effectue entre septembre et novembre. Le retour commence en décembre ; janvier, février et même mars, le flot passe ininterrompu ; il cesse en avril, mais un léger courant se maintient durant toute l'année. On calcule que le pèlerinage annuel entraîne un déplacement moyen de 60.000 individus, passant par Kermanchah. Le plus grand nombre vient du Caucase (15.000) et de l'Azerbaïdjan. La dévotion est également ardente dans le Guilan et le Mazandéran ; les autres régions du chiisme seraient plus tièdes.

Un consulat général de Turquie a été créé à Kermanchah pour surveiller le passage de la frontière et délivrer des passeports aux pèlerins. Piétons, femmes et enfants sont exemptés de cette formalité ; or, le nombre des passeports n'est jamais tombé au-dessous de 15.000, et quelquefois même ce chiffre a été doublé. Le médecin du consulat turc, délégué par le Conseil sanitaire de Constantinople, procède à l'examen des cadavres, dont les dispositions testamentaires ont réclamé la sépulture aux Lieux Saints. Le permis de transit ne peut être accordé que trois ans après le décès et sur constatation du desséchement

complet du corps[1]. Il n'est pas rare de rencontrer par les routes un muletier juché sur quatre cercueils, où les cadavres voyagent simplement enveloppés dans des tapis de feutre.

Naguère, une taxe de 3 krans était perçue à la sortie de chaque cadavre, et le gouverneur de Kermanchah s'en appropriait le produit. Il y a deux ans, la taxe, portée à 5 krans, fut affectée à un hôpital de 15 lits pour les pèlerins malades. Le local est propre et bien tenu ; il contient une pharmacie, un dispensaire, une chambre d'opérations ; la plupart des instruments et médicaments sont venus de Paris ; le médecin, docteur Abdoullah, est un Téhérani, qui doit sa science médicale à l'enseignement paternel.

Sauf le district de Kengaver, qui est aux Persans et aux Loures, et celui d'ʿAsadabad, aux Turcs Afchars, toute la province de Kermanchah appartient aux Kurdes. Il n'y a point là de grandes tribus autonomes, comme dans le Nord du Kurdistan : les tribus de Kermanchah sont chétives et peu nombreuses : la famille dirigeante, propriétaire des villages, tient en mains l'ensemble des contribules et l'autorité persane la tient elle-même par ses divisions internes. Beaucoup sont nomades et vont, l'hiver, faire paître leurs troupeaux dans le plat pays turc. Ils payent régulièrement l'impôt : les quatre tribus les plus importantes fournissent chacune un régiment, commandé par

1. Les certificats, délivrés par le médecin du Consulat de Kermanchah, sont présentés à l'office de l'administration sanitaire à Hannéguin et, après un nouvel examen des « reviseurs des cadavres » remplacés par un récépissé de la taxe d'importation, qui s'élève à une demi-livre turque. Ce récépissé doit accompagner le corps jusqu'à destination. Les pèlerins subissent également à la frontière une visite médicale et payent un droit d'entrée de 10 piastres ; les indigents en sont exemptés.

leurs propres chefs, avec le grade d'*Emir Touman*[1].

Dans la vallée du Karasou, les Zenguénès occupent le Nord, les Ahmedavends le Midi ; leurs territoires sont parsemés de groupes lekhs, transplantés du Fars par Agha Mohammed Schah. Les Kérendis sont à cheval sur la route de Bagdad ; au Nord, les Gourans, au Sud, les Calhors ; les Sendjabis gardent la frontière; des juifs vivent dispersés dans toutes les tribus. Celle des Calhors étant la plus puissante, son chef est considéré comme l'*Ilkhani* général des tribus de la province.

A la différence de leurs congénères septentrionaux, les Kurdes de Kermanchah ne sont sunnites que par exception ; ils recourent aux mollahs chiites pour leurs affaires religieuses et ne relèvent, en fait, que de leurs *mourchids*, étant presque tous *ᶜAli-Allahis*. En Perse, cette secte est généralement envisagée comme une des formes du soufisme. Chez certains, l'enthousiasme démesuré pour les Alides aboutit à la conclusion qu'ᶜAli était assez près de la divinité pour se confondre avec Dieu lui-même. D'où la formule : « Je ne dis pas qu'ᶜAli soit Dieu, mais j'affirme qu'il n'est pas loin de Dieu. » Ou bien encore : « Nous admettons qu'il existe un Dieu, mais nous prétendons qu'ᶜAli est la main, la bouche, l'oreille, le cœur de Dieu, et, par conséquent, Dieu lui-même. » Cette idée trouva un terrain tout préparé dans le bas peuple de l'Iran chiite ; la simplicité populaire préféra diviniser ᶜAli que de lui forger une situation compliquée entre Dieu et l'homme. Les Persans virent dans cette déformation religieuse un simple excès de foi ;

1. Les quatre régiments de Kermanchah sont fournis par les Zenguénés, les Kerendis, les Gourans et les Calhors.

au moyen âge, quand prirent forme les confréries religieuses de l'Islam moderne, la doctrine ali-allahie fut adoptée par les Loures et par les Kurdes de Kermanchah. De ce centre qu'elle a conservé, elle rayonna sur tout l'Iran, favorisée, comme les autres sectes, par l'avènement des Séfévis ; on la retrouve encore en Mésopotamie, et dans le Nord de la Syrie.

Mirza Saleh est le principal mourchid ᶜali-allahi de Kermanchah. Petit, mince et distingué, le nez accentué, les sourcils épais, la barbe, courte et fournie, déjà blanchissante, la tête couverte d'un bonnet blanc qu'entoure le turban tordu des derviches, il porte un gros bâton et, au petit doigt de la main droite, une bague avec une turquoise. L'homme est des Arabes Béni-Asᶜad, de l'Arabistan. Nu-pieds, tête nue, Mirza Saleh voyagea depuis sa plus tendre jeunesse, se préparant à l'état de derviche ; il suivit la voie de Seyyed Mirza, un célèbre mourchid ᶜali-allahi du Louristan; il resta trois mois auprès de son maître, recueillit ses enseignements et en reçut l'ordre de partir à travers le monde. Après un séjour de cinq années à Néhavend et à Tussurcane, il vint fixer à Kermanchah son établissement définitif.

Mirza Saleh me conta une jolie légende sur l'origine de sa secte. Un jour que le prince des croyants rassemblait son monde pour partir en expédition, il vit pleurer une vieille femme, dont le fils unique, Mohammed ibn Noséir, était désigné pour l'accompagner. Il la rassura de son mieux et lui promit de ramener le jeune homme sain et sauf. Une nuit, en cours de route, la troupe d'ᶜAli perdit son chemin; celui-ci ordonna à Noséir d'aller jusqu'au bord de la rivière voisine

et d'y demander la direction à un poisson du nom de Garghar. A l'appel de Noséir, de gros poissons sautèrent de l'eau et répondirent en chœur : « Nous sommes tous Garghars. » Noséir revint auprès d'ᶜAli lui faire part de son embarras et reçut l'ordre de retourner pour appeler Garghar fils de Garghar. Les mêmes poisson qu'auparavant répondirent au nouvel appel, et l'un d'eux, goguenard, dit à l'Arabe stupéfait : « Vous n'êtes qu'un naïf ; l'homme qui connaît la filiation d'un poisson ne peut ignorer la bonne route. » Illuminé par une révélation aussi inattendue, Noséir revint auprès du maître en s'écriant : « Vous êtes un dieu ! » Le pieux ᶜAli prit fort mal la chose ; indigné d'un tel sacrilège, il tira son sabre et trancha la tête au coupable. Mais, se rappelant à temps la promesse faite à la mère, il s'empressa de le ressusciter séance tenante. A peine revenu à la vie, Noséir, qui tenait à son idée, se remit à proclamer la divinité d'ᶜAli : « Quand je n'étais pas mort, je disais déjà que vous étiez Dieu ; m'en voici maintenant tout à fait sûr. »

Pour Mirza Saleh, homme instruit et cultivé, les ᶜAli-Allahis ou Noséiris, sont une secte semblable aux autres, dont la chaîne mystique remonte à Noséir Il n'y voit qu'une forme de la philosophie soufie ; par malheur, elle a trouvé une énorme expansion dans le peuple iranien et s'est avilie au contact de la superstition populaire. Mirza Saleh estime que le tiers de la Perse appartient aux ᶜAli-Allahis. Du reste, la vulgaire dévotion de la foule se préoccupe peu des spéculations des sages : sa religion se borne à l'adoration d'Ali et ses exercices à des jeûnes, des vœux, des sacrifices, enfin à un *zikr* violent, dont l'extase les amène

à traverser sans péril des feux allumés, où ils croient voir resplendir l'image de leur dieu. Si le caractère divin attribué à ʿAli développe aux yeux des ʿAli-Allahis le prestige des seyyeds vivants, il n'assure pas toujours celui des morts ; il y a peu d'imamzadés dans la province de Kermanchah ; les pèlerinages vont à un prétendu tombeau du prophète Khezr, sis à Khezr-è-Zendé, et à un bas-relief sassanide, où l'on veut voir l'image d'un fameux derviche arabe qui fut un des fidèles d'ʿAli.

Bien que la province soit nettement kurde et que les tribus parlent leur dialecte propre, l'influence iranienne n'en est pas moins fort grande ; la langue et les coutumes persanes y sont beaucoup plus répandues que chez les Kurdes du Nord. Quant au chef-lieu, il est à peu près persifié ; le persan domine, mêlé d'expressions kurdes ; dans les rues, les femmes sont voilées et enveloppées du châle noir. Le Kermanchahi est né de la fusion des races établies dans sa ville : les Kurdes plus nombreux ; puis les Loures, les Turcs azeris, les Persans du gouvernement, les négociants du bazar, venus d'Ispahan, Chiraz et Tauris ; trois cents familles juives adonnées aux petits métiers ou au colportage des campagnes et parlant un jargon syriaque, comme tout le judaïsme du Kurdistan. Le commerce avec Bagdad a récemment introduit un groupe de Bagdadis : quelques Arabes, une dizaine de familles juives, autant de Chaldéennes. Khadjé Toumas Rassam est arrivé le premier, il y a vingt-trois ans. J'ai rencontré chez lui l'abbé Macdo, vicaire général du diocèse chaldéen de Senneh[1], qui

1. L'évêché de Senneh est le plus méridional des trois diocèses chaldéens du Kurdistan persan. Les Chaldéens de l'Ardélan (150

venait célébrer la Pâque, étudier la fondation d'une église et d'une école dans la communauté naissante. C'est un jeune prêtre, fort intelligent, né à Constantinople, qui a passé trois années à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice.

Le trop grand nombre des ʿAli-Allahis n'a pas permis au clergé chiite de Kermanchah de prendre l'autorité coutumière ; les mollahs sont divisés et peu influents. Les sunnites forment un groupe restreint, qui ne possède point de *Kazi*. Les Khans, issus des tribus kurdes, représentent l'aristocratie de la ville ; Zahir-ol-Molk, chef des Zenguénés de la plaine, est le plus grand seigneur du pays ; il descend de Cheikh ʿAli Khan, le grand-vizir de Schah Soléiman; son père fut gouverneur de la province. ʿAli Mourad Khan Kérendi, Ehtecham-ol-Memalek, habite également la ville; de même, deux anciens *ilkhanis* des Calhors, aujourd'hui destitués, Mohammed ʿAli Khan et Ferroukh Khan, s'y sont établis avec leur fraction propre. Les autres chefs de tribus vivent sur leurs domaines respectifs et ne viennent au chef-lieu que par occasion. Aux seigneurs kurdes de Kermanchah, le passage de Nadir a joint quelques-uns de sa descendance et celui de Daulet Schah un bon lot de Kadjars.

J'ai passé la soirée chez un *Schahzadé* de la ville, avec plusieurs de ses cousins, issus d'ʿEmad-ed Dowleh. Ces jeunes gens appartenaient à la poste et au télégraphe, dont les administrations sont une pépi-

familles) habitent tous le chef-lieu et s'enrichissent dans le commerce. Le Père Macdo a fondé à Senneh une école française, avec 140 élèves ; elle est fréquentée par les fils des aghas kurdes de la province. Le diocèse comprend également deux villages de raʿyat chaldéens en territoire ottoman.

nière de princes persans. La plupart savaient le français, l'ayant appris de Cheikh Mohammed Sa'id, un juif de Bagdad, converti à l'islamisme, qui vient de fermer son école de Kermanchah pour s'établir à Hamadan.

Le dîner fut excellent : on le servit sur une nappe, qu'une simple toile cirée séparait du plancher. On y but du vin de Hamadan, blanc et rouge, apporté en de minces flacons de verre bleu ; dans la chambre voisine, des chanteurs s'accompagnaient sur la guitare et le *kémantché*. Le riz préparé en *pilau* et en *tchilau*, fait le fond de la cuisine persane ; le tchilau est du riz bouilli, le pilau du riz mélangé de viande ou de légumes[1]. Dans tout repas persan, les deux inévitables plats de riz occupent le centre de la nappe; autour, sont groupés les potages, *achs*, les *koukous*, omelettes épaissies par un peu de farine de blé ou de riz, les hachis de légumes au beurre, recouverts de lait caillé et les ragoûts destinés à relever le tchilau. De multiples soucoupes contiennent des concombres,

1. Chez les Persans, la préparation du riz est fort minutieuse. Il est d'abord lavé, puis bouilli dans l'eau salée, pendant trois ou quatre heures, jusqu'à ce que le grain en devienne tout à fait mou, on le dessale en le passant à l'eau pure, puis on le place dans une marmite avec un peu de beurre fondu ; des morceaux de braise sont disposés sur le couvercle. Au bout d'une heure de cuisson, le tchillau est prêt ; certaines parties du riz ont gratiné sur les parois de la marmite ; on les détache et les sert à part. Le tchilau est fade et veut être mangé avec des ragoûts : *gheimé*, viande hachée menue avec des pois ; *ghormé-sebzi*, morceaux de viande avec des légumes ; *fesendjan*, viande avec une sauce de noix pilées, noircies au jus de grenade. D'autres ragoûts sont préparés avec des artichauts ou des prunes cuites.

Le pilau ne diffère du tchilau que sur la fin de sa préparation. Dans la marmite, on l'assaisonne de poivre, de safran et de cardamome ; on le mélange de légumes hachés, *sebzi-pilau*, de morceaux de poulet ou de viande de mouton, de dattes, de cerises aigres ou de baies d'épine-vinette.

des aubergines, des tomates, de l'origan, macérés dans du vinaigre, du fromage de chèvre découpé sur des feuilles d'oignon ; des amandes, des pois secs, des pépins de courges. Pour boisson, des bols de sirop et de laitage.

Au pied même du Koh-è-Parro, là où s'élevait naguère Kermanchahan, les Sassanides ont fait creuser le Takht-è-Bostan (le trône du verger). Après avoir traversé un petit palais d'ᵒEmad-ed-Dowleh, collé à la paroi grise, une source abondante, jaillie du rocher, forme un vaste bassin, retenu par un barrage. Au delà, trois figures sont sculptées dans le roc : Ardéchir Babegan et son fils Sapor Ier, debout sur le corps d'Artaban, l'Arsacide ; à côté, Ormuzd, dans une auréole de rayons. Puis s'ouvrent deux voûtes, creusées dans le rocher : la première, très simple et très basse, contient deux figures, flanquées d'inscriptions pehlevies, Sapor II et son fils Sapor III ; la seconde, plus haute, surmontée de créneaux, ornementée de feuillages et de victoires. La paroi du fond se divise en deux : en haut, alignés, Chosroès II, sa favorite Chirine et Maurice, empereur d'Orient ; en bas, un cavalier, portant le bouclier et la lance ; sur les côtés, une chasse de Behram Gour au sanglier, une autre de Chosroès Parviz à la gazelle.

Ainsi voulurent perpétuer leur mémoire et celle de leurs ancêtres Behram Gour, fondateur de Kermanchahan, à la fin du IVe siècle de notre ère, Chosroès Nouchirvan et Chosroès Parviz, qui en firent leur résidence au VIe et au VIIe. Les Kadjars y ont également marqué la trace de leur passage. Sur le rocher, à l'entrée de la seconde voûte, ᵒEmad-ed-Dowleh fit graver une inscription. Sous la voûte

même, au-dessus d'une des chasses, un relief en couleur présente l'image de Feth ʿAli Schah ayant à ses côtés son fils, Daulet Schah, et son petit-fils enfant, ʿEmad-ed-Dowleh ; dans un coin, le grand eunuque. Des vers persans encerclent la sculpture ; en haut, une inscription répartie sur quatre cartouches :

Ceci ressemble à la montagne de Tor (Sinaï) où Kalimoullah — celui qui a parlé avec Dieu — Moïse, s'est rencontré avec Dieu. C'est le lieu favori de Daulet Schah. Le Prince Mohammed ʿAli, fils du Roi, reste debout, comme un portier, au-devant de son père.

XV

LES PORTES DU ZAGROS

Départ de Kermanchah. — Mendicité. — La plaine de Mahidecht. — Calhors et Kérendis. — Derviche Darab, dit « Papillon », et le « Sabre des Seyyeds ». — Journées de pluie. — Serpol : Né'metoullah Khan — Le campement des Souzmanis ; les Tsiganes en Perse. — Kasr-i-Chirin. — La tribu des Sendjabis. — A l'extrême frontière; Kal'é-Sebzi. — L''Irak-'Adjemi et l''Irak 'Arabi. — De la montagne au Diala. — Hannéguin. — Les difficultés du voyage en temps d'inondation. — Bakouba. — Arrêtés par la crue du Diala. — Le retard des pèlerins. — Le passage de la rivière. — Arrivée à Bagdad en *kouffah*.

Les muletiers que nous prenons à Kermanchah sont des Arabes retournant à Bagdad ; leur chef, un chiite, Hadji Ghéidan Djebbouri, laisse sa famille à Kazeméin, sous la protection de l'imam Mousa, tandis, qu'avec ses huit mules, il parcourt les chemins de l'Orient Moyen, de la Syrie aux extrémités de l'Iran.

Nous eûmes une glorieuse sortie de la ville : bêtes de charge, cavaliers et chevaux d'honneur dévalaient, au devant de nous, dans les bazars ; autour de mon cheval, s'empressait un nombreux cortège de mendiants. Par un effet naturel, la mendicité apparaît, sur les chemins du pèlerinage, particulièrement importune au delà de Kermanchah. Les pèlerins

besogneux crient sur votre passage : « Que Dieu vous garde et vous fasse terminer votre voyage sans accident ! » La formule « Puisse le Prince des Croyants vous enrichir ! » sert à remercier d'une aumône.

Les derviches professionnels agissent avec une religieuse brusquerie. Un homme hirsute s'avance vers vous, menaçant, avec un « *Hou !* » porlongé, qu'il achève par « *ʿAli Madad !* » ce qui veut dire « Lui — (Dieu) et Ali (vous donnent) la force ! » Ceux qui reviennent de Kerbéla tirent de leur poitrine, pour la présenter aux passants, la patente de mendiants, à eux délivrée par les moudjteheds des Lieux Saints. Les seyyeds cherchent à inspirer la compassion en hurlant les louanges d'ʿAlí. Je cite pour mémoire les *loutis*, montreurs d'ours et autres saltimbanques, qu'attire le passage des caravanes.

Une chaîne de collines sépare la plaine de Kermanchah de celle de Mahidecht, qui lui est parallèle ; les eaux troubles et rapides de l'Ab-è-Merrekh y coulent entre deux berges profondes, avant de se jeter dans le Karasou. Placé à la jonction de trois tribus, les Zenguénés, les Gourans et les Calhors, parsemé de villages à population mixte, fréquenté l'été par les nomades de la plaine de l'Holouan, le pays n'appartient en propre à personne et forme un simple district de la province.

Au milieu de la plaine, Mahidecht, le chef-lieu du district, est une petite agglomération, sur la rive droite de l'Ab-è-Merrekh ; la première des étapes assez espacées qui se succèdent entre Kermanchah et Bagdad. Les besoins du transit ont créé ces villages en territoire de nomades : boutiques de *bakkals*,

enclos pour les animaux et logis pour les passants. Les habitants, qui ne vivent que des pèlerins et des caravanes, se précipitent au-devant des voyageurs et reçoivent quelques krans pour le gîte de la nuit. La masse, plus ou moins ruinée, d'un caravansérail domine les modestes maisons de terre ; tous furent fondés, sous Suleiman-Schah, par Cheikh Ali Khan, et réparés par Nasr-ed-Din Schah lors de son pèlerinage à Kerbéla.

Un vallon, où les eaux ruissellent, monte au village et à la passe de Tcharzévar. Grand mouvement tout le long de la route : des caravanes de charges, des mendiants, des pèlerins du Khorassan et du Séistan, des *Berbris*[1], jaunes de peau, aux traits de Tartares, qui s'en retournent vers l'Afghanistan. Escorté d'un gros de cavaliers, Zahir-ol-Molk, le Zenguéné, rentre à Kermanschah de sa pieuse visite aux Lieux saints : un groupe d'Arabes chiites, venu de la plaine du Tigre, se rend au pèlerinage de Méchhed, les ânes chargés du petit bagage, les femmes tatouées au visage, des anneaux dans le nez et enveloppées de cotonnades bleues.

Nous pénétrons sur le territoire de la grande tribu des Calhors. Bien qu'elle ait conservé ses fractions primitives, elle en a perdu les chefs héréditaires, que remplace un *ketkhoda*, désigné par l'*ilkhani*. L'Ilkhani actuel, Daoud Khan Calhor, Saham-ol-Molk, était un simple ketkhoda ; il réussit à évincer son chef, qui s'en alla vivre à Kermanchah, suivi de sa fraction familiale. Daoud Khan passe l'hiver à

1. Les Persans appellent *Berbris*, des Hézarehs chiites de l'Afghanistan, que les persécutions sunnites ont poussés à s'établir de l'autre côté de la frontière.

Guilan, dans la haute vallée d'un affluent de l'Holouan; l'été, il vient dresser ses tentes près du village de Harounabad, dans la campagne déserte, auprès d'une rivière coulant vers la Kerkha. Harounabad a cent cinquante maisons : parmi les tombes du cimetière, campe uu nombreux pèlerinage de gens de Yezd; les cacolets forment cercle, servant d'abris aux voyageurs; les chameaux s'accroupissent au milieu; sur trois piques, fichées en terre, flottent les drapeaux des conducteurs.

La vallée de l'Ab-è-Kérend se resserre et se vallonne, pour s'élargir de nouveau, au delà de Khosrovabad, sur les terres des Kérendis. Kérend est à 95 kilomètres de Kermanchah. Vers la droite, le bourg s'allonge à mi-hauteur, au pied d'une falaise rocheuse, jusqu'au fond d'une gorge étroite, coupant en deux la montagne. Au-dessous, descendent les jardins fruitiers, les vignobles et les cultures d'opium. Tout en bas, un quartier spécial a dû être créé pour les nécessités du passage.

Le chef des Kérendis résidant à Kermanchah, deux de ses fils, Isma‘il Khan, Saham-os-Soltan, et Daoud Khan, Sertip (ce jeune seigneur n'a que quinze ans et trouve déjà moyen d'être général), administrent la tribu pour le compte paternel. Tous deux viennent au-devant de nous dans la plaine pierreuse; sous la capote militaire, ils portent tuniques de soie verte et ceintures blanches, le bonnet de feutre, entouré d'un foulard aux couleurs voyantes, où s'entre-croise une bande noire. Leurs cavaliers exécutent mollement des voltes incertaines, s'élancent en une fantasia sans vigueur et me tirent aux oreilles d'inutiles coups de fusil.

Les Kérendis comptent 2.000 maisons : depuis sept générations, l'autorité revient à la famille d'ᶜAli Mourad Khan, à qui le temps a permis d'absorber toute la substance de la tribu. La division par fractions a disparu; ᶜAli Mourad et les siens sont propriétaires de presque tout le territoire. Nomades pour la plupart, les contribules passent l'hiver dans la plaine turque. Ces Kurdes du Zagros ont piteuse apparence : émiettés par la multiplicité des tribus, pénétrés par le mouvement ininterrompu des pèlerinages et des caravanes, de plus en plus arabisés à mesure que l'on s'approche de la frontière, ils ont perdu la fière allure de leur race, dont ils gardent vaguement la langue, le visage et le costume.

Kérend est un gros bourg de 600 maisons kérendies, avec une vingtaine de maisons juives. Deux tombes pointent entre les cyprès du cimetière : l'une attribuée par la crédulité publique à Salman-è-Farsi, le *Bab*, le précurseur de Mahomet et d'ᶜAli, le propagateur de leur doctrine, la troisième personne divine de la trinité-aliᶜallahie ; l'autre, recouvrant un Seyyed Réza. Cette terre est consacrée par la mémoire d'ᶜAli, qui, selon la tradition locale, vint en personne détruire un village de Guèbres. Derviche Darab, dit *Parvané* (le papillon), s'est constitué gardien de ces pieux souvenirs. Il habite une galerie donnant vue sur la chute des toits et des jardins et offre l'hospitalité à ses confrères voyageurs. La dévotion des Kérendis lui vaut un réel bien-être ; sa cellule de derviche est garnie de feutres, de tapis et de coussins ; les instruments de sa profession pendent au mur ; dans une niche, une sorte d'autel où rayonne l'image d'ᶜAli.

Sans exception, tous les Kérendis sont ᶜAli-allahis ; ils n'ont ni culte ni mosquée. Un Mousavi de Mossoul, Seyyed Réza, celui du cimetière, s'installa parmi eux au XVIIIe siècle ; ses descendants continuent à diriger la conscience des Kérendis et de leurs voisins, les Gourans. Seyyed Réza-Beg, Séif-os-Sadat (le sabre des Seyyeds), représente, à Kérend, l'autorité familiale. Il ne saurait être le prêtre d'une religion dénuée de rites ; mais son origine chérifienne fait désirer son officieuse intervention dans toutes les circonstances de la vie de ses ouailles. Celles-ci le vénèrent comme le vicaire d'ᶜAli, le représentant de Dieu lui-même, et s'en remettent aveuglément à ses conseils ; il se charge d'agir au ciel pour y faire agréer leurs vœux et de régler leurs contestations en ce bas monde. Séif-os-Sadat rend donc la justice concurremment avec le chef de la tribu. S'agit-il de contrats et d'écritures, lors des mariages ou des décès, les Kérendis recourent à Mollah Faradj, un simple *taléb* du pays, qui fut envoyé, pour ses études, chez l'imam-djoumé de Kermanchah.

La nuit que nous dormîmes à Kérend, une pluie commença, qui devait durer plusieurs jours. Les toits persans ne résistent pas aux grandes averses ; sur des poutres transversales, des nattes sont étendues, recouvertes d'une couche assez mince de terre battue. L'eau pénétra très vite à travers ce léger obstacle, et nos chambres devinrent inhabitables. Toute la maison étant de terre, toits, murs, escaliers fondaient en boue ; la campagne s'était transformée en un immense marécage.

15 kilomètres plus loin, la vallée de l'Ab-é-Kérend, qui, par une progression insensible, s'est élevée à

1.895 mètres (Kermanchah est à 1.470), s'arrête brusquement. Une nouvelle vallée se creuse, les montagnes se rapprochent ; les pentes, rocheuses et gazonnées, où végètent de maigres pousses d'arbres, — chênes et hêtres, — descendent jusqu'au torrent de Mar-Ab, dont les eaux rapides vont vers le Tigre, par les rivières Holouan et Diala. Ce sont les portes du Zagros.

A Miantagh, un village minuscule, au milieu des champs et des vignobles, quelques tentes noires de nomades kérendis. Tout d'un coup, le torrent s'enfonce dans un trou de roches, et le chemin descend en lacets la paroi perpendiculaire ; à mi-côte, l'arc sassanide du Takht-è-Ghirra ; en contre-bas, le village de Païn-Tagh ; la vallée s'ouvre ; les montagnes se dégradent vers l'horizon. L'endroit est le seul accident de terrain sensible et, d'ailleurs, le seul point pittoresque sur la route de Kermanchah à Bagdad.

De Païn-Tagh à la rivière Holouan, s'inclinent doucement les verdoyantes prairies de Béchiveh. Le district fut détaché, il y a quelques années, du territoire des Kérendis et engagé à un négociant de Kermanchah, jusqu'à l'extinction d'une dette contractée par le chef de la tribu. A la mort du créancier, le gouvernement persan s'empara du gage, pour le rattacher au domaine. Or, Choa-os-Saltaneh, alors gouverneur du Fars, ayant été interrompu dans ses exactions par les gens de Chiraz, le Schah défunt voulut donner une compensation à son fils favori, en lui attribuant le lointain district du Kurdistan, qui attendait un maître. Aussitôt nanti, le prince s'empressa de louer sa terre au gouverneur le plus voisin.

48 kilomètres de Kérend à Serpol (la tête du pont),

670 mètres d'altituds. Retardés par le mauvais temps, nous y mettons deux jours, sous la pluie battante. L'Holouan sort, gonflé, de la montagne, entre deux avancées de rocs ; dans la gorge même, se blottit le petit village de Miankal : au pied des berges, les eaux bourbeuses entraînent les saules, dont les bourgeons commencent à verdir. Serpol est à cheval sur la rivière que franchit un vieux pont de deux arches : des tentes noires, des abris en claies de roseaux, un caravansérail détruit, quelques masures en terre, un jardin de cyprès, — en tout 40 maisons.

Sur la rive gauche de l'Holouan, les terres des Calhors succèdent à celles des Kérendis ; la rive droite appartient aux Zohabs. Au milieu des bouleversements de frontière, qui l'attribuèrent tantôt aux Turcs et tantôt aux Persans, la tribu, partagée entre les deux pays, se trouva déclassée ; son territoire en Perse devint un simple district, auquel fut imposé pour chef le gouverneur de Serpol. Comme les Kérendis fréquentent le marché du chef-lieu pour y acheter le blé, le maïs et le riz du bas pays, le gouvernement persan a pris le parti d'attribuer l'autorité à l'un d'entre eux.

Németoullah-Khan, Saharem-ol-Memalek, est un neveu du chef actuel des Kérendis ; il habite, au bout du village, une maison fortifiée, défendue par des tours et des pièces de canon ; une soldatesque déguenillée patauge dans la boue de la cour. Malgré la pauvreté de sa demeure, il est assez féru des usages de la grandeur persane pour entretenir des ferrachs, porteurs de bâtons, et des coureurs en livrée rouge. Je l'ai trouvé malade et fatigué, inquiet du progrès des

idées en Perse et peu rassuré sur l'avenir. L'homme n'est guère intéressant et représente un temps qui doit finir. Moitié seigneurs, moitié bandits, voici des années que le père, puis le fils ont tenu le passage de l'Holouan, avec une bande de chenapans, recrutés parmi les tribus du voisinage. Né-metoullah Khan rançonne les caravanes, pille les colporteurs juifs de sa localité et exploite impitoyablement une tribu sans défense.

Il n'est pas jusqu'à la débauche de la route, qu'il n'ait organisée à sa porte, pour son plus grand bénéfice. Les Souzmanis viennent dresser leurs tentes au bord de la rivière, près du village de Miankal. Leurs femmes chantent et dansent devant les muletiers et les pèlerins ; c'est le seul jour de gaieté au cours du long voyage. Les Souzmanis n'habitent Serpol qu'aux époques d'affluence ; le printemps et l'été les emmènent en tournée à travers les tribus kurdes. Nous sommes aux premiers jours d'avril ; le départ a déjà commencé ; sur une centaine de tentes, il n'en reste plus que dix, à l'usage des derniers pèlerins de l'année.

Les Souzmanis sont tziganes. Ils auraient émigré en Perse, à la fin du IVe siècle de notre ère, et la tradition populaire attribue leur venue à l'appel de Behram Gour. Ce souverain sassanide a laissé le souvenir d'un prince heureux et jovial, appliqué au bonheur de ses sujets. Les Persans ne s'amusèrent jamais autant que sous son règne ; or, la multiplicité des réjouissances ayant fait ressortir la pénurie des chanteurs et danseurs indigènes, Behram Gour en appela vingt mille de l'Inde. C'étaient des tziganes : pénétrant sur le plateau d'Iran, ils se répartirent par toutes les provinces, et reçurent dans chacune un

nom particulier : *Kaulis*, à Téhéran ; *Gharatchis*, à Tauris; *Loulis*, à Chiraz ; *Souzmanis*, à Kermanchah. Avec le temps, les tziganes prirent la route de l'ouest, s'établirent sur le bas Danube et vinrent jusqu'à nos pays. Quelques-uns continuent leur vie nomade en Perse, groupés en corporation sous l'autorité du *Chater-bachi*, du chef des coureurs du Schah. Les hommes sont chaudronniers, fabricants de bas et de tamis ; les femmes diseuses de bonne aventure et prostituées ; le contact du pèlerinage vaut une renommée particulière aux femmes souzmanies.

Le district de Zohab s'étend jusqu'à Kasr-i-Chirin, à 30 kilomètres de Serpol. Nous sommes désormais sortis de la montagne ; la piste traverse un terrain fortement raviné qui descend peu à peu vers la plaine du Diala. La campagne est verte et fleurie : des coquelicots, des marguerites, des fleurs jaunes et violettes, de jolies tulipes rouges. Dans les champs, les pousses de blé sont déjà hautes. Tentes et claies de nomades s'éparpillent en petits groupes ; point d'arbres ; sur les éminences, quelques tours de guet; dans un creux, serpente l'Holouan.

Au bord de la rivière, des fragments de murs et les restes d'un aqueduc en grosses pierres noircies. Un vieux nègre, Aboul-Kazem, coiffé d'un bonnet kurde, y a ouvert un café ; il servait naguère, à Dizfoul, chez un gouverneur de l'Arabistan ; l'envie lui prit d'aller aux Lieux Saints ; retour de Kerbéla, il s'arrêta sur la rive de l'Holouan, où, depuis neuf ans il vit avec sa femme à offrir du thé aux passants. Aboul-Kazem garde un point célébré par le roman et la poésie de l'Iran : des ruines informes, des amas de pierres, des murailles qui s'étendent au loin sont

tout ce qui reste de Kasr-i-Chirin, l'immense château, construit à sa favorite chrétienne par Chosroès Parviz, et le lieu de ses tristes amours avec Farhad, le sculpteur du Takht-i-Bostan.

Un peu plus bas, le bourg actuel de Kasr-i-Chirin, forme un groupe pittoresque sur les collines de la rive droite ; de l'autre côté de la rivière, un jardin de dattiers. Le gouvernement du district appartient au chef des Sendjabis, dont les 900 familles, établies le long de la frontière, passent l'été dans la plaine de Mahidecht. Les traditions de la tribu la font remonter à une fraction lekhe, transplantée du Fars par Schah ᶜAbbas, partie à Kasr-i-Chirin, partie vers Mossoul. Désireux d'augmenter la force des tribus méridionales, soutien de son pouvoir, Kérim-Khan le Zend, les ramena d'autorité à Chiraz. Dans la dispersion des tribus lekhes, qui suivit l'avènement des Kadjars, douze de ces familles regagnèrent l'ancien territoire et devinrent la souche des fractions actuelles.

Chir Khan, Samsam-ol-Memalek, vieux, corpulent, la figure rasée et la moustache blanche sous son bonnet kurde, assure la garde de la frontière avec ses cavaliers sendjabis. Il habite, sur une colline isolée, une maison contiguë au fort de Djovan-Mir. Djovan-Mir était sujet turc : ayant assassiné un chef des Djafs, il dut passer en Perse et obtint de Zill-è-Soltan, qui gouvernait alors tout le Sud du royaume, le gouvernement de Zohab, avec le district frontière. Il fit aussitôt construire, à Kasr-i-Chirin, un réduit carré, flanqué de tours, et se mit à rançonner les passants : on dut le saisir et le tuer. Un cimetière entoure le fort ; les tombes chiites en pierres plates, celles des

sunnites dressées en terre. En bas, sous une voûte de briques, repose Hasan Khan Moudir, qui fut chef des cavaliers sendjabis ; cet homme avisé demanda, par testament, d'être enterré sur le chemin même du pèlerinage, de façon que tous les pèlerins de Kerbéla fussent obligés de réciter le *fatihé* sur sa tombe, et de lui procurer gratuitement des prières à perpétuité.

La chaîne dentelée des monts Zagros s'écarte vers le sud : la route se poursuit dans les terres fleuries et ravinées des Sendjabis ; beaucoup de troupeaux, quelques tentes, quelques maisons... Le passage, interrompu par les journées de pluie, reprend avec le beau temps ; les caravanes sont nombreuses ; un campement kurde a déjà rompu son établissement de l'hiver et se dirige vers la montagne avec son matériel, chargé sur des ânes, des chevaux et des bœufs... Le fort de Kalé-Sebzi surveille l'extrême frontière : un fils de Chir Khan, Hisam-è-Nizam (le sabre de l'armée), y tient garnison avec 200 cavaliers.

Il porte le costume des Arabes : la longue robe, sur le pantalon blanc, un gilet de cachemire, une courte veste bleue, soutachée d'or : par-dessus un manteau de feutre brun, ajusté à la taille, dont sortent librement les manches flottantes, tandis que deux bandes tombent des épaules le long du corps ; le bonnet, entouré d'un foulard noir, est le dernier reste de la mode kurde. Hisam-è-Nizam se présente avec son fils et son jeune frère, un garçon d'une dizaine d'années, déjà pourvu du grade de colonel et du titre redoutable de Babr-ol-Memalek (le tigre du pays).

Une ligne de tours fortifiées indique la frontière turco-persane ; la ville de Hannéguin est à deux

lieues plus loin, dans une longue palmeraie qui suit les rives de l'Holouan ; sous les dattiers, les jardins, enclos de murs, ont une végétation touffue d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers et de mûriers.

Entre l'ᵒIrak-ᵒAdjemi et l'ᵒIrak-ᵒArabi, les portes du Zagros ont formé le traditionnel passage ; c'est par là qu'Alexandre est revenu de l'Iran ; c'est par là que, depuis la fondation de Bagdad, a passé la grand'-route du Khorassan, qui réunissait la capitale aux extrémités orientales de l'Empire des Khalifes. Elles marquent la brusque transition entre le Nord et le Midi ; la frontière sépare deux mondes. Nous avions laissé, sur les plateaux de la Perse, la nature triste et dépouillée ; dans la plaine du Tigre, nous trouvons les arbres couverts de feuilles. Les amples tuniques et les bonnets de feutre ont fait place aux robes et aux *kéfiéhs* bleus et blancs, que fixe sur la tête une grosse corde de laine doublement enroulée. La voix criarde des Arabes remplace la voix chantante des Iraniens.

Les villes mêmes changent d'aspect : après les murs clos, les rues muettes et les nuits noires de l'Iran, voici que les fenêtres s'avancent au devant des maisons, les cafés se multiplient, largement ouverts sur le mouvement de la rue, et l'indolence locale prolonge la soirée aux lumières. Plus de caravansérails monumentaux dus à la munificence royale ; des *khans* étroits, exploités par les propiétaires voisins. Au lieu de cavaliers iraniens, dont la fantasia débordait sur la campagne, une escorte sévère de *zaptiès* turcs. Un empire militaire succède à un royaume sans armée. L'autorité elle-même change de caractère :

quelque dépenaillé qu'il puisse être, le gouverneur persan prend les allures d'un grand seigneur, noblement employé à piller au nom du roi ; le Turc est un simple fonctionnaire, opérant par mesure administrative.

Il y a 160 kilomètres de plaine entre Hannéguin et Bagdad. Sous les Sassanides et les Arabes, la région était prospère, irriguée par les canaux dérivés du Diala, traversée par le plus grand chemin de l'Orient Moyen. L'invasion mongole détruisit les villes, dispersa la population ; pendant plusieurs siècles, Turcs et Persans n'eurent à se disputer qu'un désert. En 1847, le traité d'Erzeroum fixa la frontière : des agglomérations se reformèrent aux anciennes étapes de la route, une voie commerciale fut rétablie vers Kermanchah ; le pèlerinage accrut le trafic. Les conduites d'eau furent remises en état, les cultures reprirent ; le gouvernement turc découpa le pays en *cazas* et en *nahiés*, dépendant du vilayet de Bagdad.

Cependant, les villages sont encore rares, les petites villes ne répondent qu'aux besoins du transit ; les surfaces cultivées doivent leur extension à la vente des terrains de l'État ou à la création de grands domaines par la liste civile et par M. Zarifi, de Constantinople. Pour repeupler la plaine, les Kurdes descendirent de la montagne ; les Arabes de la Mésopotamie passèrent le Diala. Une fraction des Zohabs, antérieurement établie entre Hannéguin et la frontière, demeure compacte. Les Calhors et les Loures du Poucht-i-Koh occupèrent le pied de la chaîne du Zagros, et plus loin se diluèrent dans la masse arabe ; les Arabes s'installèrent le long de la rivière. Issus de tribus diverses, éloignés de leurs

contribules, ces gens perdirent aussitôt leur personnalité déterminée et se fondirent en un peuple de rayats où Kurdes et Arabes réagissent les uns sur les autres. Les chiites s'y trouvent en minorité, car les Kurdes, étant ʿali-allahis et, partant, indifférents à toutes pratiques religieuses, s'accommodèrent volontiers de la religion officielle.

Hannéguin a 1700 maisons. Nous y fûmes les hôtes du médecin sanitaire, le docteur Bahochi, un Syrien de Bagdad, qui a fait ses études de médecine chez les Pères Jésuites de Beyrouth. Un pont de douze arches, datant de l'époque arabe, franchit l'Holouan, déjà fort large et proche de son confluent avec le Diala. Sur les 4.500 habitants de la ville, on compte 2.500 Kurdes, la plupart Badjélou. Quand le traité de 1847 eut coupé en deux parties le district de Zohab, les Badjélou y formaient la fraction dominante et fournissaient des chefs à la tribu ; ʿOsman Pacha demeurait en territoire turc ; son petit-fils, Madjid Beg, a perdu toute autorité sur les Badjélou, mais il n'en reste pas moins le personnage le plus riche et le plus considéré du pays. C'est un jeune homme mince, la barbe en pointe, portant la robe arabe et le fez turc ; bien qu'il n'ait jamais quitté sa ville natale, il sait l'arabe, le turc et le persan, mais tient à conserver vis-à-vis des siens le dialecte de sa tribu. Les autres Kurdes de Hannéguin sont Calhors et Kérendis, avec bon nombre de Sendjabis et de Loures. Le mieux placé d'entre eux, un Loure du Poucht-i-Koh, a été fait consul de Perse et décoré du titre de Sakat-è-Vézareh (la confiance du ministère). Le Kaïmakam, Saleh-pacha, est un Kurde de Suleïmanieh. 800 hommes de garnison. Le bazar appartient

aux Juifs (200 familles), et la semaine de la Pâque en a fermé toutes les boutiques.

Les derniers accidents de terrain cessent à Kizil-Robat : des lignes de mamelons successives, des prairies vertes et fleuries, quelques champs; au loin, de rares villages; aucun arbre; de distance en distance, un poste de zaptiés. Maintenant que nous nous engageons dans les terres basses, le voyage devient plus difficile. Des voitures étaient venues de Bagdad nous attendre à la frontière ; leurs épreuves commencèrent à Hannéguin ; le pont d'un canal d'irrigation s'étant écroulé sous la pluie, il fallut que la corvée des habitants le leur fît passer à dos d'hommes. Au delà de Kizil-Robat, s'étend l'infinité de la plaine ; d'une dernière colline, on aperçoit le Diala miroitant au soleil et, dans le lointain, la palmeraie de Chehrabane. Tout le pays est sous l'eau. Les mauvais temps de l'hiver ont déterminé l'une des plus belles inondations qu'ait jamais connues l'ʿIrak-ʿArabi. Dans les dépressions, se sont formés de véritables lacs ; le sol est une boue gluante ; les champs, où poussent le blé et l'orge, le riz, le coton et le sésame, sont coupés de fossés profonds et bourbeux. Nos cavaliers doivent, à chaque instant, relever la route ; avec la nuit, nous nous embourbons davantage et c'est toute une affaire que de dégager les voitures, enfoncées jusqu'aux essieux. Par bonheur, les paysans, rentrant du travail, la bêche sur l'épaule, obéissent docilement aux injonctions des zaptiés; dès que la Providence a réuni assez de bras pour soulever les voitures, celles-ci se remettent à rouler jusqu'au prochain accident. La meilleure aubaine est le passage d'une caravane : le son argentin des clochettes, attachées au cou des

bêtes de charge, et la note profonde des cloches, qui leur pendent au flanc, deviennent de plus en plus distincts. L'apparition de la mule de tête, sur qui s'agite un édicule de glands et de franges, fixés à des bâtons, annonce un gros contingent de muletiers, tout prêts à secourir notre détresse...

Nous mîmes ainsi quatorze heures à parcourir les 60 kilomètres de chemin entre Hannéguin et Chehraban. Le bourg était endormi ; de rares consommateurs somnolaient, accroupis sur les bancs des cafés ; il fallut de longs appels pour faire ouvrir la lourde porte cochère du khan d'Ahmed Effendi. Le lendemain matin, Chehraban nous apparut du haut de la terrasse, surmontée d'un minaret découronné, les toits peuplés de cigognes, au milieu de la verdure des dattiers ; la ligne bleue des monts Zagros se perdait dans la brume ; des palmeraies espacées marquaient les villages de la plaine et le cours du Diala.

Entre Chehraban et Bakouba, les terrains sont constitués en fondations pieuses pour le tombeau du Cheikh ʿAbd-el-Kader, á Bagdad. Bakouba nous retint trois jours. Le Diala coulait au ras des berges ; sur les deux rives, les troncs des palmiers émergeaient du flot chargé de limon ; le pont de bateaux avait dû être retiré. Dans la ville noyée sous les pluies, le bazar chômait et les négociants restaient chez eux, occupés à rétablir leurs maisons écroulées. Nous dûmes attendre la baisse des eaux. Les pèlerins s'accumulaient dans les caravansérails de la ville ; nous nous installâmes de notre mieux, dans les chambres du premier étage, au khan de Nakhat Effendi, un Turc du Caucase, établi à Bagdad, dont la famille quitta Nakhitchévan après la conquête russe.

Chaque matin, nos compagnons d'infortune allaient tristement constater l'état de la rivière. Le soir, sous la direction de leurs conducteurs, ils s'unissaient en une même acclamation : *Ya Mohammed ! Ya ᶜAli ! Ya Hoséin !* ou bien poussaient des *salavats* en l'honneur de la famille du Prophète. Ils marquaient une contrariété très vive du retard imprévu qui les empêchait d'arriver à temps, pour célébrer, aux lieux saints, la quarantaine de la mort du 3ᵉ Imam, le 20 de Séfer, l'un des plus grands jours de Kerbéla.

La crue du fleuve n'était point un obstacle pour les piétons ; ils passaient aisément dans les *kouffahs* habituelles à l'ᶜIrak-ᶜArabi et se présentaient au khan, pour y raconter l'encombrement des caravansérails, la profondeur des bourbiers et le mauvais état des chemins. C'étaient de pauvres pèlerins, pour la plupart, vivant d'aumônes et qui profitaient, pour faire recette, de l'intérêt causé par leur venue dans le désœuvrement universel. Kerbelaï Suleiman, un Berbri de l'Afghanistan, vint, un jour, à la porte de nos chambres ; il était pieds nus, en guenilles, un turban sur son bonnet bleu, un bâton à la main, les yeux tirés, la barbe rare et raide comme celle des Chinois. Il se mit à chanter pour invoquer la piété publique dans une langue bizarre, mélange de persan et de pouchtou.

Je suis malade et ne sais de quelle maladie, ô ᶜAli ! mon esprit ne saurait la comprendre, ô Prince des Croyants ! Le poids de mes péchés me noie dans la mer de la religion, ô Prince des Croyants ! J'espère toujours en vous, ô Prince des Croyants ! Le vent souffle contre la digue des Berbris. Le mendiant vient déclarer sa pauvreté, ô ᶜAli ! Couvert de dettes, j'ai la main courte

et les pieds enfoncés dans la boue, ô °Ali! vous êtes la seule espérance des mendiants, ô Prince des Croyants! ô °Ali, croyez bien que je suis pauvre! prenez votre sabre à double tranchant et venez m'assister au nom de Dieu!

Les joies de Bakouba sont limitées, les journées monotones. L'animation se concentre au bazar, la nonchalance dans les cafés ouverts sur le canal de Khérisan, qui traverse la ville et donne son nom au district. Il paraît que les jardins voisins produisent les meilleures oranges de l'°Irak-Arabi; c'est, du moins, une réputation bien établie, que les rapports des pèlerins ont répandue dans tout l'Iran. Bakouba a 6.000 habitants, presque tous Arabes, avec un léger appoint de Loures et de Juifs.

Cette année, le treizième jour du Norouz tombait précisément le 20 de Séfer, et les Persans s'abstinrent de toute réjouissance, à cause du deuil d'Hoseïn; deux jours après, ce fut l'octave de la Pâque juive, et le peuple d'Israël se répandit dans les jardins, en vêtements clairs brochés d'or.

Sitôt que le niveau d'eau eut suffisamment baissé, le Kaïmakam, un Alépin, °Abdoullah Remzi Bey, nous avisa que rien ne s'opposait plus au départ. Les *séfinés* sont des barques, larges et profondes, avec une poupe relevée pour l'habitacle des hommes; ils vont à la voile et font les transports sur tous les cours d'eau de la Mésopotamie; l'un d'eux nous attendait, accosté à la rive; on le remplit de fascines et l'on creusa la berge pour y faire accéder les chevaux et les voitures.

Puis nous descendîmes le Diala, en cherchant, de l'autre côté, un endroit sec et solide où nous

puissions débarquer. Les tentatives se multiplièrent ; à la moindre pression, le limon, amolli par les eaux, s'écroulait dans la rivière. Nos hommes trouvèrent, enfin, le point propice. Sur une élévation de la berge, un cimetière s'était formé autour d'une koubba ; les eaux en avaient mangé le bord, éventrant les tombes, où persistaient quelques ossements, qu'emporterait la crue prochaine. Après plusieurs heures de travail employées au passage du Diala, nous finissons par reprendre les voitures au caravansérail d'Hovidéir, où se termine la palmeraie de Bakouba.

Désormais, il ne reste plus d'autre obstacle que le canal de Nahravan, qui, depuis les Sassanides, quitte le Tigre au-dessus de Samarra pour le rejoindre vers Kout-el-Amara, à 160 kilomètres au-dessous de Bagdad; il n'a pas beaucoup d'eau, mais il est large et plein de boues. Des gens nous accompagnent pour combler les fossés, consolider les ponts, jusqu'à ce que nous nous trouvions définitivement en terrain uni. Encore neuf lieues jusqu'à Bagdad. Le sol reste marécageux : quelques champs, des palmiers isolés, des tentes de nomades, des troupeaux de chèvres, de moutons et de chevaux ; sur la gauche, les voiles des *séfinés* descendent le cours rapide du Diala. A mi-route, le khan des Béni-Saᵒd.

Puis quelques lignes de dunes et voici qu'apparaissent la palmeraie, les murs, les coupoles et les minarets de Bagdad. L'inondation a formé un immense lac au-devant de la ville, qui se trouve entourée par les eaux. On n'y arrive plus qu'en *kouffah*. Au point de débarquement, les cafés ont installé leurs nattes, et les Bagdadis viennent distraire leur désœuvrement à ce spectacle inaccoutumé.

XVI

LES VILLES SAINTES

La ville chiite de Kazeméin. — Les tombeaux des 7e et 9e Imams. — Le caractère de Mousa Kazem. — Le pèlerinage de Samarra. — De Bagdad aux Lieux Saints. — Entre le Tigre et l'Euphrate. — Hillé. — Le berceau d'Abraham et la tour de Babel. — Les ruines de Babylone. — Kerbéla. — Le champ des martyrs ; le sacrifice des Alides. — Les traditions et l'origine du pèlerinage. — Les tombeaux d'Hoséin et d'ᶜAbbas. — Le culte du 3e Imam. — L'administration des sanctuaires : *kilitdars* et serviteurs. — Le séjour de Kerbéla. — Pieux commerce : linceuls et terre sacrée. — La société de la ville sainte. — Les moudjteheds : Persans et Indiens. — Le vice-consulat d'Angleterre. — De Kerbéla à Nedjef. — Le tombeau d'ᶜAli. — La personnalité du 1er Imam. — Les anges transporteurs. — Le grand pontife du chiisme : Akhound Mollah Kazem-Khorassani. — Ses décisions favorables à la révolution persane. — L'école théologique de Nedjef. — Le cimetière de ouadi Selam. — Koufa.

Avril 1907.

Les pèlerins ont coutume d'éviter la grand'ville : au delà du *khan* des Béni-Saᶜd, ils obliquent vers la droite et gagnent directement Kazeméin. C'était, au temps des Khalifes, un cimetière, établi dans la palmeraie, à faible distance du fleuve; il s'y trouvait un tombeau de Koréichites, où l'on enterra successivement Mousa Kazem, le 7e Imam, et Mohammed Taghi, le 9e. La puissance des Béni-Abbas s'appliqua

naturellement à maintenir dans une prudente obscurité la mémoire des Imams, crainte que le culte des martyrs de la légitimité ne fournît un nouvel aliment à l'opposition chiite. Quand, au xe siècle, les Bouhéides de Chiraz se furent imposés aux Abbassides, leur ardeur chiite éleva les premiers monuments sur les tombes des Imams. Un faubourg se créa qui prit le nom de Kazemeïn[1]. Ce faubourg devint la forteresse chiite de Bagdad, dans les troubles périodiques, provoqués par la lutte des deux sectes. L'invasion mongole détruisit Kazemeïn ; elle fut rétablie par la politique des Séfévis, qui tendait à fonder sur le deuil des Alides la religion nationale de la Perse. Les grands Sophis construisirent les tombeaux actuels : après les gouverneurs turcs, les Kadjars les complétèrent. De Kazemeïn, le développement du pèlerinage fit une ville. Elle est située sur la rive droite du Tigre, à 4 kilomètres au nord du Bagdad actuel, avec qui elle communique par un tramway. La crue vient de rompre les digues : il faut faire un long trajet en *kouffah*, au travers de remous violents, sous les palmiers inondés.

Le gouvernement turc entretient à Kazemeïn un kaïmakam. La ville est chiite et, en majeure partie, iranienne ; sur 7 ou 8.000 habitants, les deux tiers sont Persans. Au centre d'une cour rectangulaire, s'élèvent deux dômes jumeaux, flanqués de quatre minarets; un pavillon isolé contient les restes de deux fils de l'Imam Mousa, Seyyed Isma'il et Seyyed Ibrahim. Les mollahs et seyyeds locaux fournissent aux tombeaux un corps de serviteurs, sous la direction

1. *Kazeméin*, les deux Kazems. — Kazem veut dire : celui qui est maître de lui.

du porte-clefs — *kilitdar* — Cheikh ᶜAbdoul Hamid, nommé par le gouverneur turc. Autour du sanctuaire, se pressent les bazars, les maisons, les caravansérails ; au delà, les jardins, dont la végétation touffue d'orangers, de rosiers et de jasmins se perd sous les palmiers.

Non point que la mosquée des deux Kazems soit l'objet d'une vénération particulièrement intense. Le 7e Imam jouit assurément d'une bonne position parmi les martyrs, mais son prestige serait médiocre comparé à celui d'ᶜAli, d'Hoséin, de l'imam Réza, ou même de Fatémé. Pour les chiites, la personnalité de chacun d'entre eux revêt un caractère spécial. ᶜAli est le savant austère, commentateur de la religion du Prophète; Hoséin est l'agneau de Dieu, le rédempteur; ᶜAbbas, le héros des batailles, le saint Georges du martyrologe. Moins glorieux et plus accessible, Mousa Kazem est le saint à tout faire, utilisable pour les menus services ; on l'appelle le « Père des Besoins » ; il remplit, dans le chiisme, l'office de saint Antoine de Padoue.

C'est à sa serviabilité supposée que le 7e Imam doit sa principale faveur parmi les pèlerins; mais le tombeau les attire, par le fait même de sa position, au carrefour de toutes les routes des Lieux Saints. Il arrive parfois que les pèlerinages, venus de l'Iran, préfèrent aller d'abord à Samarra ; dans ce cas, ils se détournent aussitôt après avoir passé le pont de Bakouba, ou même dès Chehraban, quand l'étiage rend le Diala guéable; mais la plupart vont tout droit à Kazeméin s'y reposer des fatigues du long voyage et préparer leurs visites successives aux saints tombeaux de l'ᶜIrak ᶜArabi. Le 7e Imam profite ainsi de l'attendrissement causé par un premier contact

avec le souvenir des Alides et l'on est toujours contraint de revenir à lui, soit que l'on commence par l'excursion de Kerbéla et de Nedjef, soit par celle de Samarra. Le détour de Samarra est le complément indispensable du pèlerinage : à 140 kilomètres en amont, une petite ville, au bord du Tigre, qui fut, pendant la meilleure partie du IXe siècle, la capitale temporaire des Abbassides. La dévotion chiite y vénère, avec les tombeaux des 10e et 11e Imams, d'Halimé Khatoun, sœur du premier, et de Nerdjès Khatoun, femme du second, et mère du 12e Imam, la cave historique où, dans la 4e année de son âge, disparut l'Imam Mahdi.

Les passages répétés des pèlerins à Kazeméin ont développé les bazars et les caravansérails. Il en existe 45, construits par des capitalistes chiites, comme placements avantageux. Celui de Ferman-Ferma est loué 205 livres turques; celui de Feth ʿAli Khan, fils d'un homme de Lahore, en rapporte 120; un autre appartient à Agha Khan Mahallati, de Bombay.

Par ailleurs, Kazeméin n'a rien pour retenir ses visiteurs; sa seule attraction est la visite de la mosquée Ce n'est pas un grand centre d'études ; quelques étudiants fréquentent la médresseh, installée sous les arcades, dans la cour même du tombeau. Un moudjtehed, dont le père vint de Dizfoul, Cheikh Mohammed Taghi, Khodjet-ol-Islam (le témoignage de l'Islam), possède une bonne réputation; mais sans égaler ceux de Kerbéla ni de Nedjef. Les chiites n'attachent pas grand prix à la terre de Kazeméin; on n'en fabrique ni chapelets, ni médaillons; les défunts en recherchent peu la sépulture.

Un vieux prince indien, originaire de l'Aoudh, Ikbal-ed-Dowleh, vint s'établir à Bagdad, où n'avait point encore atteint la profanation européenne. Riche, il vivait en philosophe et mourut à 79 ans, en 1891. Il possédait une maison à Kazemeïn, où il voulut être enterré. Son cercueil y repose dans une chambre du rez-de-chaussée, décorée de portraits et de vers persans; par testament, l'entretien en est confié à un groupe d'amis fidèles, au profit desquels les biens du défunt furent constitués en fondation pieuse. Ils étaient six alors; il n'en reste plus que trois: Mollah Kaddour, dont le grand-père émigra de Péchawer, et deux frères, venus de Madras.

Quand nous partîmes de Bagdad pour aller aux Lieux Saints, l'inondation recouvrait le pays, aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche du Tigre, et c'était une grande affaire que de quitter la ville. Les rues étaient sous l'eau; des kouffahs prenaient les voyageurs, et par delà un barrage, d'autres kouffahs les conduisaient à la digue de Mesᶜoudi. De là partent chaque matin une douzaine de diligences grossières, hautes sur roues et attelées de quatre chevaux, qui desservent Hillé ou les villes saintes. Nous avions fait prix avec l'entreprise Seyyed Mahdi et Hadji Radji, qui, pour quinze livres turques, devait successivement nous transporter à Babylone et à Kerbéla. Les caravanes de chameaux arrivent du désert de Syrie; les femmes arabes, vêtues de cotonnades bleues, la figure tatouée, des anneaux au nez et aux oreilles, apportent sur leur tête des seaux de lait superposés; les petits ânes disparaissent sous les herbes et les broussailles de leur charge. A la limite de la ville, se succèdent les

tombeaux illustres de Zobéide, de Bahloul et de Cheikh Mahrouf. La digue traverse l'inondation et franchit le canal de Khor. La masse des ruines babyloniennes d'Akerkhouf monte dans le lointain des solitudes.

Du Tigre à l'Euphrate, le désert est sans beauté : une immense plaine, formée du limon des deux fleuves, amolli par les pluies récentes. L'invasion mongole détruisit les canaux parallèles qui la fertilisaient naguère. Quelques buttes, des lignes de monticules marquent encore leur direction primitive au travers des terres désolées; parfois, une lande herbeuse, peuplée d'un bétail abondant; sur les points favorisés où le délabrement des fossés n'arrête pas l'accès de l'eau, des tentes se sont établies pour entretenir les cultures. Les blocs isolés des caravansérails servent de point de repère. D'étape en étape, le voyage se poursuit, monotone, avec l'illusion des mirages provoqués par la chaleur. Le soir, le ciel se teint d'une pourpre ardente, et le soleil, devenu énorme, disparaît dans la splendeur coutumière aux grandes plaines.

Après cinq heures de route parcourues tout d'un trait, le premier arrêt est à Khan-Mahmoudieh · un endroit ignoble, infesté de mouches ; la rue n'est qu'une mare jaunie par le purin, avec un sol collant, dont nos voitures se dégagent à grand'peine. Des cavaliers arabes, armés de lances, y viennent des profondeurs du désert; de Kerbéla sont arrivées de longues théories d'Indiens chiites, pèlerins de Bombay et de Karatchi. Une dame élégante voyage en litière, portée par deux mules ; accroupie sur des coussins, elle vaque à ses affaires et soulève le rideau pour nous voir passer.

La piste de Hillé se détourne vers le sud ; à partir du Khan-Mohavil, elle se rapproche de l'Euphrate, qu'indique une longue palmeraie. L'eau pénètre en abondance ; tentes et cultures se multiplient. Sans souci du chemin, les paysans y pratiquent leurs rigoles d'irrigation, parfois assez profondes pour qu'il faille s'attarder à les combler ; sur les canaux, les ponts n'ont point de parapets ; souvent même ils ont été déplacés et la recherche du passage exige de longs détours. Voici enfin les jardins de Hillé, fort étendus, enclos de murs, où, sous l'ombre des palmiers, se développent les champs de blé, d'orge et de fèves.

Hillé est une ville de 30.000 habitants, partagée par l'Euphrate, avec l'aspect habituel aux agglomérations de la Mésopotamie : une double rangée de maisons tombant dans le fleuve, un pont de bateaux qui le traverse ; pour cadre la verdure des dattiers. Sur la rive gauche, Vardiha cst le point d'arrivée des diligences de Bagdad ; les cafés, les magasins à grains et le bureau du *raftieh*[1]. Sur la rive droite est la ville elle-même ; le bazar remonte en pente douce vers la grande mosquée à dôme bleu ; au bord du fleuve les casernes et la résidence du kaïmakam. Au milieu de la population exclusivement arabe, vivent quelque 500 juifs, commerçants, propriétaires ou artisans.

Par un lointain retour des choses, un juif, M. Ménahem Daniel, possède aujourd'hui les plus grandes terres, — un millier de feddans[2] — sur l'empla-

1. Le droit de *raftieh* est de 8 % sur les céréales et autres produits transportés par eau ; les marchandises sèches en sont exemptes.
2. Le feddan habituel à l'Irak-Arabi comporte 27 hectares.

cement même de Babylone, qui vit jadis la captivité de sa race. Cet homme fortuné, qui habite Bagdad, a passé le dernier hiver à Monte-Carlo ; en son absence, ce fut une lettre de son fils qui m'ouvrit leur maison d'Hillé; l'intendant, M. Mochi Soussa, parlait un français fort convenable, appris à l'école de l'Alliance israélite à Bagdad.

La région de Hillé est répartie en *moukatta‘a*, grands domaines dont les dîmes sont affermées par le fisc, soit à des entrepreneurs, soit aux propriétaires eux-mêmes. Il n'y existe aucun village. Chaque propriété comporte une ferme et une enceinte close de murs ; les fellahs y élèvent leurs demeures ou y adossent leurs tentes noires, leurs huttes de nattes et de roseaux. Ils sont engagés et payés par des métayers — *serkars* — qui fournissent les semences et le cheptel, en échange d'avances d'argent consenties par le propriétaire. Le blé, l'orge, le millet et le maïs sont alternativement cultivés ; le riz dans les parties très arrosées, au bord du canal de Hindié. L'eau des irrigations vient des *tcherds* établis sur l'Euphrate, élevée à traction de bœufs dans des sacs en peau. Par malheur, le fleuve, d'humeur changeante, n'a cessé de varier au cours de l'histoire; depuis plus d'un siècle, il s'est engouffré dans le canal de Hindié, délaissant son ancien lit sur une longueur de 280 kilomètres ; devant Hillé, six mois sur douze le fleuve est maintenant à sec; un mince filet apparaît en janvier, les dernières eaux tarissent en juillet ; appauvri par cet abandon, le pays n'est plus cultivable qu'aux époques de pluies ou de crues. Cette année sera particulièrement favorisée, et pourtant, malgré la hausse anormale des eaux, il reste des

bancs de sable dans le lit de l'Euphrate. Le gouvernement ottoman s'est préoccupé d'une détresse qui diminuait ses revenus propres en même temps que ceux des riverains ; notre compatriote M. Mougel-Bey, réussit à relever provisoirement le niveau d'eau par la construction d'un barrage dans le canal de Hindié ; un autre ingénieur français, M. Cugnin, dresse en ce moment même un projet de travaux plus efficaces et plus complets.

En une heure et demie, au galop de nos chevaux nous allâmes au Birs-Nimroud. Au sud de Hillé, deux monticules isolés s'avancent en pointe au milieu des terrains inondés ; par delà sont des fermes et des palmeraies ; dans l'ouest s'enfonce le désert. Sur un amoncellemnt de briques et de détritus s'élève une koubba très sainte, dont les visiteurs ont marqué les murs de leurs mains teintes au henné ; au bas d'un escalier, des femmes font, en baisant les parois, le tour d'une chambre souterraine ; en haut veillent les gardiens fournis par la tribu voisine. C'est un fréquent usage chez les pèlerins des Lieux Saints de vénérer le *Makam Ibrahim Khalil,* consacré au souvenir du prophète Abraham. Les uns prétendent qu'il y naquit, et que sa mère étant morte, il y fut nourri par une gazelle ; les autres disent que, sur son refus d'embrasser le culte du feu, Nemrod l'y fit placer sur un bûcher et que les flammes, retenues par un ange, se refusèrent à le consumer. L'autre monticule porte les ruines d'une tour dans laquelle il a plu aux générations successives de reconnaître la tour de Babel. Des soubassements de briques, déblayés sur un côté, soutiennent un immense pan de mur, très

large et très haut ; des blocs tombés gisent à terre dans les fleurettes jaunes et roses ; au pied de la tour, des chambres en brique, dont la réunion formait un temple. Les savants y placent le sanctuaire du dieu Nébo, dans la ville de Borsippa, qui était un faubourg de Babylone.

Sur la rive gauche de l'Euphrate, à une heure audessus de Hillé, une mission d'archéologues, envoyée par le musée de Berlin, fouille le site de Babylone, sous la direction d'un Hambourgeois, le docteur Koldewey ; leur maison hospitalière se trouve dans les palmiers, près de la ferme de Kouvérich ; l'endroit est isolé, la nuit pleine du cri des chacals, qui viennent boire au fleuve. En dehors de l'étroite palmeraie, le sol gris et rocailleux est bosselé de monticules, dont l'ouverture ramène au jour ce qui reste de Babylone. Les quais de l'Euphrate, le double palais de Nabuchodonosor sont presque entièrement déblayés ; au delà passait la rue des Processions, traversant la porte d'Hachtaroud pour aboutir au temple de Mérodach. Tel est le domaine des travaux actuels. Il s'y joint un petit palais situé vers le nord, et, à l'est, un théâtre grec datant de l'époque d'Alexandre, avant que les Ptolémées eussent transporté à Séleucie la capitale de l'empire oriental. Je dois dire que ces ruines, peu imposantes par elles-mêmes, tirent tout leur intérêt du guide sûr qui les explique. Les constructions sont uniformément faites en briques cuites, larges et plates, portant gravés les noms et titres de Nabuchodonosor ; les rangées sont séparées par des couches de bitume, chaque assise de 5 ou de 7, par une natte. Les rues sont également dallées de briques, dont les

indications topographiques facilitent le progrès des recherches.

Il est facile de saisir sur les lieux la disposition du palais, les bassins intacts dans le pavé des cours, la distribution des pièces, où fut tracé par une main surnaturelle le redoutable « Mané Thécel Pharès » dont l'histoire sainte a bercé notre enfance. Il y a plus d'un siècle qu'un lion de basalte grossièrement sculpté fut retrouvé dans les ruines. Le joyau des découvertes actuelles est la jolie porte d'Hachtaroud, aux pylônes ornés de briques en relief avec des alignements de taureaux et de serpents fantastiques, symboles des dieux Mérodach et Nébo.

De Hillé, l'inondation nous empêche de gagner directement Nedjef, en visitant à Kéfil le tombeau d'Ezéchiel. Nous devons donc revenir sur nos pas pour prendre au Khan-Iskenderieh la grand'route de Bagdad à Kerbéla. Deux dômes accolés touchent à la palmeraie de Mouseyib : les tombeaux des *Oulad-è-Moslem,* Ibrahim et ᶜAghil, cousins de Hoséin, qui disparurent dans l'épouvantable tragédie des Alides. Mouseyib est une petite ville de 10.000 habitants; l'Euphrate y coule large et rapide dans les dattiers, les peupliers et les saules.

Au delà du fleuve, il reste jusqu'à Kerbéla 25 kilomètres d'un désert coupé de cultures. A mi-route, le tombeau de On, fils de Zeïnab, mort également victime de la destinée familiale. Le cheikh des Arabes Masᶜoudis qui occupent le territoire environnant fit recouvrir le monument de briques vernissées ; cinq hommes de la tribu, serviteurs volontaires, se relayent pour garder la tombe et remplir d'eau les jarres en terre déposées sous un abri, à

l'usage des pèlerins. Les pâturages commencent, remplis de bœufs et de buffles ; loin sur la droite, apparaît isolé le tombeau de Hor. Les deux mosquées de la ville sainte s'élèvent au-dessus d'une longue palmeraie. Quand nous entrons en ville, l'or des minarets de la mosquée d'ʿAbbas se ternit aux teintes roses du soleil couchant.

Nous logeons chez un prince persan, Abou Séid Mirza. Enfermé dans la forteresse d'Ardebil par Feth ʿAli Schah, qui voulait réprimer la turbulence de ses innombrables fils, le prince Rokn-ed-Dowleh réussit à passer en Russie et vint mourir à Kerbéla ; il fut enterré dans une chambre ouverte sur la cour de la mosquée d'Hoséin ; tous les biens qu'il possédait à Kerbéla furent transformés en fondation pieuse pour l'entretien de sa sépulture : deux maisons, deux caravansérails, un bain et une vingtaine de boutiques, d'un revenu total de 277 livres. Depuis lors, quelqu'un de sa descendance réside constamment à Kerbéla, afin d'administrer le caveau et la fondation de la famille. Abou Séid Mirza est actuellement chargé de cet office : il habite, auprès du *haram* de l'imam Hoséin, une vieille maison persane, dont la proximité du sanctuaire fait la principale valeur; on y accède par une porte très basse, donnant sur une allée du bazar ; les cours sont étroites et hautes, chaque étage entouré d'une galerie extérieure et les fenêtres fermées de boiseries. De la terrasse, on aperçoit tout proche le dôme et les minarets de l'Imam Hoséin, un peu plus loin la mosquée d'ʿAbbas; les minarets dorés montent dans le ciel ; tout le jour, un drapeau flotte au sommet des coupoles : le drapeau d'Hoséin, souaverin de la ville, rouge en temps ordinaire, noir

pendant les mois de deuil. Le soir, les moazzens annoncent la prière, une cigogne se promène gravement sur les balcons des minarets qui s'allument, réunis les uns aux autres par une ligne de feu.

Kerbéla — *Méchhed-Hoséin* — tire son origine du drame fondamental de l'islam chiite, qui s'y acheva le 10 moharrem de l'an 61 de l'hégire (680). Devenu chef des Alides, Hoséin, le second fils d'ʿAli, représentait les espérances du parti soutenant, parmi les musulmans, le droit des imams contre l'usurpation des khalifes. Dans les troubles qui suivirent l'avènement de Yezid, le troisième imam fut appelé par les gens de Koufa, alors capitale arabe de l'ʿIrak-ʿArabi. Désireux de se renseigner au préalable sur les dispositions exactes de ses adhérents, Hoséin chargea son cousin Moslem d'aller s'en enquérir sur les lieux mêmes. Reçu à bras ouverts, lors de son arrivée à Koufa, Moslem se vit bientôt abandonné de tous et fut exécuté par ordre du gouverneur de Bassora, accouru au premier bruit des événements. Mais le malheur voulut qu'ayant communiqué à Médine son impression première, Hoséin s'était mis en route avec tous les siens. Dans le désert, la sainte caravane rencontra un détachement commandé par Hor, un Arabe des Beni-Temim, dont la piété répugna à verser le sang du Prophète; les traditions chiites en font le plus illustre converti de la secte et l'associent au martyre de son imam.

Ce fut le 3 moharrem que la troupe infortunée s'arrêta sur la petite éminence de Kerbéla ; isolées dans le désert, torturées par la faim et la soif, ces victimes expiatoires, condamnées à mourir pour le salut des hommes, y furent aussitôt cernées par une

armée de 5.000 ennemis. Le chiisme s'attendrit à certains détails de la semaine d'agonie. On, fils de Zéinab, périt en allant chercher du secours. Le 9, ʿAbbas, demi-frère d'Hoséin, eut la main coupée, alors qu'il s'efforçait de puiser de l'eau dans la source voisine. Le 10, jour de l'ʿAchoura, eut lieu le massacre général.

Hoséin fut tué avec ses fils ʿAli Akbar et ʿAli Asghar, ses neveux Kazem et ʿAbdoullah, fils de Hasan, Djaʿfer, fils de Zéinab ; en tout dix-huit membres de la famille du Prophète et soixante-douze de leurs compagnons. Les femmes échappèrent et furent conduites à Damas. Tel est l'événement historique qui, transformé par l'évolution du chiisme, a pris la même signification que la mort du Christ dans les religions chrétiennes.

Le calvaire de Kerbéla, où s'accomplit le mystère de la rédemption, s'entoura de pieuses légendes. Le nom même du lieu — *Kar-bala* (la chose d'en haut) — en fit un point prédestiné, où, de toute antiquité, les prophètes seraient venus, de la part de Dieu, pour ouvrir à leurs connaissances des voies nouvelles. On trouva à son sujet des traditions révélatrices. L'une des femmes de Mahomet, Oumm-ès-Salémé, vit un jour son mari rester silencieux : l'ange Gabriel était descendu du ciel pour l'avertir qu'un de ses petits-enfants périrait de mort violente. Alors il appela sa fille Fatémé et lui raconta cette révélation ; il ajouta que l'événement se passerait après leur mort à tous, quand ni lui, ni sa fille, ni son gendre ne seraient plus ; l'ange Gabriel avait prédit que le tombeau de son petit-fils serait le plus illustre tombeau du monde et qu'il s'y fonderait une grande ville.

Quarante jours après l'ᶜachoura, Djeber, un des compagnons du Prophète, vint à Kerbéla rendre à la mémoire du défunt les honneurs de la quarantaine funèbre et célébrer sur sa tombe le premier *arbᶜéin*; il fit une ablution et un vœu. Mahomet lui avait dit : « Hoséin sera tué et enterré à Kerbéla ; quarante jours après, commencera le pèlerinage. » Déférant à l'ordre du maître, il avait été le premier pèlerin.

Malgré l'opposition des khalifes, le champ des martyrs de Kerbéla devint promptement le sanctuaire de la foi chiite, et le mouvement des foules s'y fit irrésistible. Au milieu du IXe siècle, l'abbasside Moutaouakkel recourut aux mesures de rigueur : il frappa les pèlerins d'une taxe, qui monta successivement de 10 à 100 tomans. La lourdeur de l'impôt ne parvint pas à décourager les ardeurs populaires. Les légendes chiites veulent qu'une femme de Bagdad ait filé sa vie entière pour réunir les 100 tomans nécessaires à la réalisation du pèlerinage, et qu'exaspéré d'une telle constance, le khalife ait ordonné, qu'au lieu de taxe, on coupât désormais la main des pèlerins. Les lieux saints durent leur principal développement au concours des princes chiites : d'abord aux Bouhéides, ensuite aux Séfévis. Cependant la mémoire d'Hoséin était trop sacrée au regard de tous les musulmans pour que les dynasties intermédiaires aient négligé le lieu de sa sépulture. Deux *ilkhanis* de Tauris, Argoun et Ghazan, firent creuser le canal de Kerbéla. Au XVIe siècle, Schah Ismaïl et Sultan Soléiman visitèrent la ville. La coupole d'Hoséin fut bâtie par un gouverneur turc. Au XIXe siècle, la sécurité renaissant dans l'ᶜIrak, la poussée religieuse survenue dans l'Iran donnèrent

au pèlerinage une intensité inaccoutumée. Les divers rois kadjars s'employèrent à décorer la mosquée d'Hoséin; Agha Mohammed Schah la fit recouvrir d'or, Feth Ali Schah construisit la galerie extérieure avec une partie de la cour; Nasr-ed-Din l'acheva.

Peu éloignées l'une de l'autre, les deux mosquées, qui couronnent la butte de Kerbéla, furent élevées aux endroits mêmes où tombèrent d'une part ᶜAbbas, de l'autre Hoséin avec ses compagnons, — *Hazret-é-Séghir* et *Hazret-é-Kébir* — la petite et la grande Majestés. La dévotion publique se porte également vers deux autres points : en contre-bas du tombeau d'Hoséin, une koubba marque le *Kayem makam*, le lieu de la tente, là même où campèrent les martyrs. Auprès du tombeau d'ᶜAbbas, il existait naguère un petit canal, nommé Nahr-è-ᶜAlghamé, du nom de la tribu qui l'avait fait creuser ; c'est en cherchant à y puiser de l'eau qu'ᶜAbbas eut la main coupée. Le canal a disparu ; son emplacement se nomme encore *Berké* (la mare, en arabe). Sur la maison qui y a été construite, sont fixées deux plaques de faïence, avec une inscription en vers persans. Des trous ont été creusés dans le mur pour y allumer des lampes ; aux grilles s'attachent des chiffons et des *kandils* (petits objets de métal), en témoignage des vœux faits par les pèlerins.

La vieille ville occupe la butte ; les maisons sont hautes, les rues étroites; les bazars s'étendent entre les deux mosquées ; elle était jadis entourée de murailles dont il reste une porte, la porte de Bagdad, et les débris d'une forteresse. En 1870, l'afflux croissant des pèlerins exigea la création d'une cité nouvelle, au pied de la sainte colline. Notre compatriote

M. Mougel-Bey, ingénieur de la municipalité de Bagdad, en dressa le plan avec de larges rues coupées à angle droit et des lignes de galeries recouvrant les trottoirs. Elle contient les cafés, les caravansérails, les bureaux des diligences, les écoles, la mosquée sunnite et les bâtiments officiels.

Kerbéla, n'ayant d'autre raison d'être que le tombeau d'Hoséin, s'est formé une population qui vit du pèlerinage et se recrute parmi les divers éléments du chiisme. 40 ou 50.000 habitants peuvent être considérés comme sédentaires ; il s'y joint une proportion d'étrangers, variable selon les époques. On calcule que, bon an mal an, il vient une moyenne de 400.000 pèlerins, de la Perse, du Caucase, de l'Inde, de l'Afghanistan et de l'Asie centrale, la plus grande part fournie par les tribus arabes du voisinage ; car les chiites sont en immense majorité sur la rive droite du Tigre, chez les Mountéfiks, autour de Bassora et jusqu'au golfe Persique. Même dans la saison morte, la population flottante ne descend jamais au-dessous de 15.000.

De tous les lieux saints, Kerbéla est le seul où les pèlerins aient coutume de faire un séjour prolongé. Ils passent à Kazemeïn, font une visite rapide à Samarra et à Nedjef et ne demeurent qu'à Kerbéla. Si Méchhed ʿAli attire bien davantage les étudiants dans ses médressehs et les défunts dans ses cimetières, Méchhed Hoséin a le privilège de mieux parler au cœur et d'attendrir les foules au grand souvenir de la rédemption. Versés, dès leur enfance, dans tous les détails, plus ou moins apocryphes, du drame de l'Achoura, habitués à pleurer les malheurs d'Hoséin, héros religieux et national, les chiites, quel-

que indifférents qu'ils aient pu devenir, ressentent une émotion instinctive en un lieu si propre à raviver les idées premières de leur vie. Ainsi la figure de la Sainte Vierge est celle qui séduit davantage et qui s'efface la dernière aux esprits façonnés par le catholicisme. Les Persans qui m'accompagnent sont des musulmans fort tièdes, pénétrés des doctrines soufies, par-dessus le marché *béhahis* et faisant leurs prières dans la direction de Saint-Jean-d'Acre. Indifférents aux tombeaux des autres imams, ils ne marquent d'attachement que pour le troisième et ne dissimulent point leur plaisir d'être devenus *kerbélahis*. C'est par son sacrifice volontaire, en s'offrant en holocauste avec sa famille pour conduire l'humanité vers Dieu, que le « Seyyed des martyrs », victime innocente, faible et résignée, a conquis les âmes de l'Orient moyen. Une tradition de l'imam Djaᶜfer raconte que, lors de la création du monde, Dieu fit comparaître devant lui les générations à venir ; il tenait une coupe en main et dit que celui qui voudrait boire à cette coupe, devrait se sacrifier lui-même avec tous les siens. Il n'y eut qu'Hoséin pour se proposer en sacrifice ; alors le Verbe divin se répandit en louanges sur une abnégation telle, affirmant que cette créature unique serait élevée par-dessus toutes les autres et que la divinité même se ferait le prix de son sang.

Un moutessarif, un cadi, l'appareil administratif d'un sandjak, enfin une garnison représentent à Kerbéla l'autorité turque. Le gouvernement nomme les *kilitdars* préposés à la garde des deux tombeaux : Seyyed ᶜAbdoul-Hoséin, *kilitdar-al-Hoséin*, et Seyyed

Mortéza, *kilitdar-al-ʿAbbas*, sont issus de familles héréditairement désignées pour cet office, parmi le peuple innombrable des seyyeds — près d'un dixième de la population totale — qu'attire à Kerbéla le culte des Imams ; c'est à eux qu'appartient l'administration des sanctuaires.

Les divers tombeaux d'Imams affectent une forme à peu près identique et reçoivent la même organisation D'ordinaire, la cour est carrée : celle d'Hoséin se trouve être biscornue, encastrée dans les maisons. et les bazars; on y accède par sept portes, la principale, *Bab-è-Kiblé*, surmontée d'une tour d'horloge ; l'une d'elles garde le nom de Zéinab, car la sœur d'Hoséin serait entrée de ce côté, quand elle vint, la première fois, prier au tombeau du martyr. Toutes ces portes, récemment construites par le Sultan des Turcs, le Schah de Perse ou quelque cheikh de tribus arabes, sont recouvertes de *kachis* modernes, fabriqués à Kerbéla même par des ouvriers persans. Le pourtour de la cour comporte une succession de chambres funéraires, de caveaux de famille, concédés à prix d'argent, à des princes, de grands seigneurs ou de riches négociants. Les plus anciennes sépultures, celles des Bouhéides, marquent le seuil de la portée de Safi. La cour s'emplit de petits marchands qui vendent des dattes et des objets de piété, chapelets et médailles en terre de Kerbéla.

Au milieu de la cour, s'élève la mosquée: une masse informe, au toit bosselé de coupoles, d'où émerge un dôme doré ; en avant, s'ouvre une double galerie, soutenue par une colonnade en bois et décorée de cristal taillé; aux deux extrémités montent des minarets, recouverts d'or depuis la pointe

jusqu'à l'encorbellement des balcons. Six portes, dont deux à l'usage exclusif des femmes, donnent accès dans l'intérieur. Placés sous le dôme central, les tombeaux du troisième Imam et de son fils, ʿAli Akbar, en bois incrusté d'ivoire, sont perpendiculairement accolés l'un à l'autre, renfermés dans une double grille. Sous les voûtes latérales, repose le groupe des martyrs de l'ʿAchoura ; à gauche, placé à part, se trouve Habib-ibné-Mézaher, qui mourut le premier, d'une flèche destinée à transpercer Hoséin, alors que celui-ci faisait la prière.

Au fond de la cour, pointe un minaret plus petit. On l'appelle *Minar-el-ʿAbd*, le minaret de l'esclave, et le nom s'explique par une légende. Un négociant syrien avait confié le soin de ses affaires à Bagdad à un nègre d'une dévotion telle qu'il détournait l'argent à lui confié pour construire un minaret au tombeau d'Hoséin. Son pieux dessein s'accomplit librement. Le négociant supporta ses pertes, croyant que les remises de son mandataire étaient, en cours de route, enlevées par les nomades, et l'esclave ayant demandé par testament d'être enterré sous le minaret, produit de ses vols, y gagna, sans bourse délier, la plus précieuse des sépultures.

Chaque lieu saint dispose d'une nombreuse confrérie de « serviteurs », seyyeds ou mollahs pour la plupart; il y en aurait 300 chez l'Imam Hoséin, un peu moins chez ʿAbbas, qui ont, dans les mosquées, leur tour de service. Le kilitdar détient la clef du tombeau et celle du trésor accumulé par la piété des générations ; il doit faire acte de présence le matin, à l'heure de la prière, baiser la grille et réciter les litanies ; le soir, il préside à l'illumination du sanc-

tuaire, en y allumant la première bougie. Son *naïeb* a mission de rester en permanence auprès du cadenas fermant la grille ; les pèlerins ont pris l'habitude d'y verser de l'eau, qu'ils emportent ensuite dans tous les pays chiites comme remède efficace contre la maladie. Un corps de *ferraches* entretient l'enceinte sacrée; à l'entrée même des galeries, des *kafchadars* gardent les souliers déposés par les fidèles ; le *tcheraghdji-bachi* est préposé à l'éclairage et veille à l'exécution, en certains lieux fixés par les donateurs, d'innombrables fondations pieuses; à raison d'une livre turque par feu et par an. L'illumination des minarets provient d'une fondation de Nasr-ed-Din Schah et de quelques autres princes.

Sous la coupole du tombeau, ce sont les serviteurs eux-mêmes qui se chargent de toutes les besognes. Ils en ouvrent la porte, trois heures avant le lever du soleil, et la ferment quatre heures après, sauf la nuit de l'ʿAchoura et celle des autres *katls*, où les mosquées restent ouvertes. Le kilitdar de l'Imam Hoséin et trente seulement de ses serviteurs reçoivent un traitement du gouvernement turc; les autres vivent des étrangers, qu'ils guident dans leur pèlerinage; ils se massent dans la galerie pour y attendre la clientèle, vont la chercher dans les caravansérails ou se la font amener par les *tchaouchs* de leur connaissance. Chaque pèlerin ou groupe de pèlerins conserve le même serviteur pour toute la durée de son séjour; il rémunère ses pieux offices par une offrande appropriée. Le naïeb préposé au cadenas, les gardiens des souliers s'attendent également à une rémunération. Quant au kilitdar, sa charge lui vaut de magnifiques avantages de la part

des grands personnages chiites qui, morts ou vifs, fréquentent à Kerbéla.

D'ordinaire, les pèlerins font, en trois étapes, les 100 kilomètres qui séparent Kazemeïn de Kerbéla. Avant Mouseyib, ils se détournent pour visiter les fils de Moslem; ils font une ablution dans l'Euphrate et s'arrêtent au tombeau de On. Sitôt qu'apparaissent dans les palmiers les minarets de la cité sainte, les hommes descendent de cheval, les femmes quittent leurs cacolets et la caravane se met en prières. Le pèlerinage est strictement réglementé : un docteur illustre, Hadji Mollah Mohammed Taghi Medjlisi, qui florissait à Ispahan sous le dernier Séfévi, prit la peine de rédiger compendieusement le *Tohfat-ol-Zahed* (le présent du pèlerin). Ce livre fait partie d'un volumineux ouvrage rédigé par une commission de mollahs ispahanis, sur l'initiative de Schah Soltan Hoséin, afin de réunir tous les renseignements possibles sur le Prophète, les Imams, les traditions et les pèlerinages de l'Islam; ses préceptes sont encore suivis à la lettre. Une fois rendus en ville, les pèlerins, revêtus de leurs meilleurs vêtements, se présentent tout d'abord à la mosquée d'Hoséin, puis à celle d'ᶜAbbas.

La visite des lieux saints est longue et compliquée : le serviteur choisi s'empare de son patient et lui fait répéter, en langue arabe, les oraisons d'usage. Les exercices commencent dès l'entrée de la cour :

« O Dieu ! ce lieu vous appartient; cette porte est celle de votre *haram* ; je suis venu jusqu'ici vous implorer dans cette maison... »

Il faut alors se prosterner et baiser la terre ; dans

la galerie, solliciter l'autorisation d'aborder le sanctuaire :

« Seigneur, permettez-vous que j'entre dans cette maison ? Permettez-vous, Prophète de Dieu ? Permettez-vous, prince des croyants? Permettez-vous, anges, qui êtes autour de Dieu ? » Même question aux douze Imams.

Puis le pèlerin franchit la porte, se frotte les yeux de la main qui vient d'en toucher la triple chaîne› et le colloque s'engage avec Hoséin lui-même :

« Monseigneur, je suis votre serviteur, fils de votre serviteur. Impur des pieds à la tête, je vous prie néanmoins de m'admettre à vous faire pèlerinage, car mon indignité ne saurait vous souiller. »

Après s'être de nouveau prosterné, en baisant le seuil de la porte, le pèlerin se tient debout devant le tombeau du troisième Imam. Il en récite les interminables litanies. Autres litanies auprès d'‘Ali Akbar; puis celles de la famille et des 72 compagnons; celles de Mahomet dans la direction de Médine; celles d'‘Ali, vers Nedjef ; celles de l'Imam Réza, vers Méchhed ; enfin vers la *kibla*, celles du douzième Imam. Ces prières achevées, le pèlerin peut, sur la tombe d'Hoséin, donner libre cours à ses transports : il en fait trois fois le tour, en baise dévotement les grilles, le cadenas; parfois même, saisissant les barreaux, il procède à une confession mentale qu'il termine par ces mots : « O Dieu ! je supplie cet Imam d'intercéder auprès de vous, pour que vous me pardonniez mes fautes ! »

La cérémonie complète dure près de deux heures. Théoriquement, elle devrait se reproduire trois fois par jour, pour les prières de l'aube, du *dohr* et du *maghreb*, heures auxquelles les tombeaux sont fré-

quentés de préférence. On y vient également entendre les *rouzékhans*, au nombre d'une cinquantaine, qui prêchent à tour de rôle, en vertu de fondations instituées à leur profit. L'ʿAchoura est le grand jour de la mosquée d'Hoséin, puis le *Rouz-el-Arbéʿin*, 20 de Séfer, pour la quarantaine funèbre. L'affluence augmente dans les mois de Redjeb, de Chaʿban et de Ramazan, plus particulièrement consacrés au culte divin. Le 15 de ces mois, l'ʿ*aïd-el-fitr* et l'ʿ*aïd-è-kourban* sont fêtés à Kerbéla; de même le jour de l'ʿ*arafé*, 9 zilhidjé, quand les pèlerins de la Mecque procèdent, sur le mont ʿArafat, au sacrifice du mouton; cette date, aurait dit l'imam Djaʿfer, exige un pèlerinage au tombeau d'Hoséin, et ce pèlerinage entraîne plus de mérites que la visite même au tombeau du Prophète. Aux jours de *katl*, les bazars se ferment, la ville prend le deuil; des démonstrations, plus ou moins violentes, se produisent en mémoire de Mahomet, de Fatémé et des douze Imams. Selon les traditions, deux larmes versées sur le martyre d'Hoséin suffisent à gagner le ciel, les péchés fussent-ils plus nombreux que les gouttes d'eau de la mer ou que les grains de sable du désert; il est naturel que le séjour de Kerbéla fournisse des occasions fréquentes d'acquérir une aussi précieuse indulgence. Je m'y trouvais le 1er Rébiʿ-oul-evvel, anniversaire de la mort du onzième Imam. Vêtus de longues robes noires, des troupes de pénitents parcouraient les rues; au-devant d'eux flottaient des drapeaux de deuil; un homme marquait avec des cymbales une cadence très lente; ils se frappaient, avec des chaînes, le dos couvert de bandes de cuir. Le soir j'entendis, dans la cour de la mosquée,

le chœur des lamentations et le battement rythmé des mains ramenées sur les poitrines.

Un hadis propice impose à l'efficacité du pèlerinage une durée minima de quarante jours. Or, la moitié de l'année, l'excès de chaleur rend insupportable le séjour de la plaine et, par ailleurs, la plupart des pèlerins n'ont ni le moyen ni le loisir de rester aussi longtemps; à peine disposent-ils de deux ou trois semaines, sur lesquelles il leur faut faire la course de Nedjef et la visite au tombeau de Hor. D'autres, au contraire, séduits par la religieuse atmosphère du lieu s'y attardent le plus possible, recherchent les occasions de retour; plusieurs s'y établissent jusqu'à leur mort, persuadés d'aller au ciel, s'ils expirent auprès du tombeau d'Hoséin ou, du moins, convaincus que la fréquentation du pieux cénacle de la cité sainte les placera en compagnie meilleure pour les éventualités de l'autre vie.

L'organisation de la ville répond aux nécessités du pèlerinage ; elle n'a que caravansérails et logements à louer. Parmi les nombreux khans de Kerbéla, quatre appartiennent au cheihk local des Bektachis, deux au Nakib-ol-Echraf, d'autres à Abdoullah Khan Hindi, de Madras, ʿAli Khan, de Recht, etc. Le gîte s'y paie une piastre par jour, mais les prix s'élèvent en temps d'affluence. Les derviches se rendent aux couvents de leurs ordres respectifs; ceux de la Perse possèdent trois hôtelleries à leur usage, deux pour les Kaksars et les ʿAdjems, l'autre pour les Néʿmétoullahis. Les pèlerins aisés retiennent une maison particulière, dont le loyer journalier peut atteindre jusqu'à une livre. Il en existe un certain nombre, appartenant à de grands personnages chiites, qui les occupent pour la

durée de leurs pèlerinages et les louent dans l'intervalle : Ferman-Ferma ; une princesse kadjare, Chems-ed-Dowleh ; Zahir-ol-Molk, de Kermanchah ; Malek-et-Toudjdjar, d'Ispahan ; Mo'in-et-Toudjdjar, de Bouchire ; un banquier de Chiraz, Hadji Nasir Chirazi ; un mollah de Téhéran, Cheikh 'Abdoullah Endermani. Parmi les Indiens, le Nawab de Rampore, Nasir 'Ali Khan, de Lahore ; Moudjtéba Hosseïn Khan, etc.

Le commerce, représenté par un millier de boutiques, est entre les mains des Persans et des Indiens, avec une petite proportion de Juifs, tolérés dans la Ville sainte. Les denrées sont fournies par toute la Mésopotamie, les produits manufacturés par Bagdad, les cours fixés par le *réis-é-baladié*, chef de la municipalité.

Kerbéla fabrique deux produits spéciaux, répandus dans tout le chiisme : des linceuls et des médaillons en terre consacrée par la sépulture d'Hoséin. Le linceul est un objet de luxe, dont la plupart des pèlerins ne sauraient supporter la dépense : une étoffe de coton, préalablement lavée dans l'eau de l'Euphrate et déposée, pendant toute une nuit sur la grille du tombeau du 3e Imam : les mollahs y tracent de fines écritures ; cette préparation coûte fort cher, car il faut payer la complaisance du kilitdar et donner aux écrivains une rémunération de 30 à 50 tomans. La terre de Kerbéla est bonne pour la santé, dit un hadis : elle se trouve à la portée de toutes les bourses, du moins, la qualité, dite *mohr*, qui s'extrait des fosses creusées pour l'enterrement des cadavres ; le *torba*, pris au sol même du sanctuaire, vaut bien davantage. D'habitude chaque famille chiite se munit d'un petit sac de *torba-khalès*

(terre pure); on la boit, délayée dans l'eau, en cas de maladie ; on en dépose quelques grains sur la langue des morts, une pincée dans leurs linceuls ; les vivants en portent des sachets, attachés aux deux bras. Quant à la terre de *mohr*, elle se presse en médaillons de formes et de dimensions diverses, avec un dessin quelconque, une inscription pieuse ou l'image du tombeau d'Hoséin. Cet article fait partie du nécessaire de prières — *djaïnamaz* — indispensable à tout chiite : dans une précieuse étoffe, dépliée pour la prière, restent enveloppés la boussole, qui détermine la *kibla*, le médaillon en terre de Kerbéla, où s'appuiera le front du fidèle, et le chapelet, dont les grains de même matière accompagneront les oraisons. Les mollahs y ajoutent deux plaques en forme de mains, sur lesquelles ils se placeront dans les mouvements rituels.

En dehors des Arabes et des Turcs, du personnel des tombeaux, des caravansérails et des bazars, il s'est formé, à Kerbéla, une société, d'essence religieuse, pour soutenir les œuvres multiples instituées dans la Ville sainte par la dévotion chiite. Le nombre des fondations y est considérable : wakfs ayant un but de piété, d'enseignement ou de bienfaisance, sépultures dans les mosquées d'Hoséin et d'ʿAbbas ou dans les cimetières avoisinants. Ces fondations sont souvent administrées par les représentants des familles, à leur défaut par les *sarrafs*, qui font métier de banquiers, et reçoivent les lettres de crédit apportées par les pèlerins. L'argent des fondations, provenant aussi bien des Lieux Saints que des diverses régions du chiisme, est remis aux moudjteheds locaux, qui se chargent de la répartition, en conformité avec les intentions des dona-

teurs. Cet argent fait vivre un peuple de *pichnamazs*, *rouzékhans* et lecteurs de Coran, entretient sept médressés, assure la provision d'eau des fontaines, et permet la distribution d'aliments ou d'aumônes parmi les pauvres pèlerins ; celles-ci plus abondantes pendant les deux mois de deuil et dans le temps du Ramazan.

Si l'administration des Lieux Saints appartient aux kilitdars, l'autorité morale revient incontestablement aux moudjteheds. Le régime turc ne leur permet d'acquérir ni la même richesse ni la même puissance qu'en Perse ; ils doivent vivre pauvres et modestes. Néanmoins, ils disposent d'une énorme influence : plus de 2.000 étudiants suivent leurs enseignements ; les pèlerins viennent solliciter leurs conseils, leur soumettre des procès et des cas de conscience. La malignité publique en accuse plusieurs d'abuser de la crédulité populaire, en vendant aux clients naïfs toutes les choses imaginables, la rémission de leurs péchés, voire une place au Paradis.

La Perse et l'Inde fournissent à Kerbéla la presque totalité de sa population religieuse, avec les éléments annexes vivant du pèlerinage. Nulle part, le chiisme n'est aussi compact que sur le plateau d'Iran et l'histoire a constamment poussé les Iraniens vers la vallée du Tigre. Il est naturel que l'attirance des Saints Tombeaux y implante depuis deux ou trois générations une colonie persane, de plus en plus nombreuse : mollahs, étudiants, pèlerins et négociants, retenus par des liens spirituels ou des avantages temporels. Les Persans sont aujourd'hui 30.000 : ils impriment à la ville une allure nettement iranienne, imposent leur langue, leurs usages, leurs

monnaies. Les chiites du Caucase, de l'Afghanistan, de l'Asie centrale, qui ont avec eux des affinités de race ou de dialecte, se rattachent à leur organisation. Les Indiens font bande à part : sur les 5 millions de chiites existant dans la péninsule, il n'en est de groupés que dans l'Aoudh et sur les côtes de la mer d'Oman, entre Bombay et Karatchi : la doctrine leur vint des Persans, qui émigrèrent sous les grands Mogols et introduisirent leur culture dans toutes les cours de l'Inde. Eux aussi subissent l'attraction des villes saintes. Le pèlerinage annuel comporte plusieurs milliers d'Indiens : des colonies de Pendjabis se sont installées à Mouseyib et sur le canal de Hindié. Quinze cents Indiens résident à Kerbéla. Plus encore que les Persans, de notables Indiens recherchent auprès du tombeau d'Hoséin l'occasion d'une vie pieuse et d'une sainte mort. Des wakfs, créés par les souverains et les gens de l'Aoudh, assuraient à leur descendance le bénéfice d'un tel séjour ; sur ces fonds, un lot de vieux retraités, des *Sirkar's Holders*, continue de vivre à Kerbéla, d'une pension payée par les soins du gouvernement de l'Inde. Deux médressehs sont spécialement affectées aux étudiants de la péninsule.

Les principaux sarrafs sont des Persans : Seyyed Yahya, de Téhéran, Seyyed Djaᶜfer, de Recht; il en est de même des grands moudjteheds, qui ne sont pas plus d'une dizaine. Le premier d'entre eux, Mirza Ismaᶜil Es-Sadr, d'Ispahan, se trouvait absent, étant allé à Kazemeïn pour le *katl* d'Hasan. J'ai vu Hadji Cheikh Hoséin. Son père, Cheikh Zéin-el-ᶜAbedin, venu du Mazandéran, fut, en son temps, le plus illustre docteur des Lieux Saints. Le fils suit les traces pater-

nelles : un gros homme, d'une cinquantaine d'années, coiffé d'un énorme turban. Sa maison était remplie de monde : à tous les étages de la petite cour, on ne voyait que *kéfiés*, turbans blancs, verts et noirs. Les gens entraient, baisaient la main du cheikh et la portaient à leur front. Étudiants, pèlerins, plaideurs, simples voyageurs, venus pour entendre la bonne parole et contempler les traits du fameux personnage. Lui-même gardait une attitude digne et fière, dans l'orgueil de son influence et de la puissance du tombeau, sur laquelle elle s'appuyait. On cite également parmi les moudjteheds persans, Seyyed Mohammed Bagher, Khodjet-ol-Islam, originaire d'Ispahan, et un jeune Tabrizi de beaucoup d'avenir, ‘Allamé (le plus savant). Trois grands moudjteheds sont Indiens : deux venus de Luknow, l'autre du Cachemire. Peu connus, ils ont embrassé la profession pour bénéficier d'une fondation indienne, attribuant 28.000 roupies aux ulémas des Lieux Saints, 12.000 pour Kerbéla et Nedjef, 4.000 pour Kazemeïn.

L'afflux d'argent, le mouvement des pèlerins de l'Inde ont provoqué l'établissement d'un vice-consulat anglais. Son titulaire, Mirza Mohammed Hasan, est un Afghan, né à Bagdad d'une mère persane. Après avoir servi comme drogman à Kerman et Bender-‘Abbas, il recueille, aux Lieux Saints, les doléances du chiisme, pour le compte du département politique de Calcutta. Bien qu'il n'y ait guère de sunnites en dehors de la garnison et des fonctionnaires turcs, la religion officielle pèse lourdement sur la secte rivale. Elle s'introduit jusqu'au *haram* de l'Imam Hoséin, et, par le moyen des kilitdars, parvient à s'imposer aux moudjteheds. Il arrive que les vexations les obli-

gent à déguerpir ; c'est ainsi que se sont ouvertes les écoles théologiques de Samarra et de Kazemeïn. En 1843, Kerbéla s'était révoltée contre l'oppression sunnite ; prise d'assaut par le vali de Badgad, des massacres ensanglantèrent ses mosquées. Depuis lors, un impôt d'une piastre par boutique, porté à 20 pour les boulangeries et à 40 pour les bains, pèse sur la population. Il y a trois ans, les Indiens obtinrent la remise de cette taxe : en septembre 1906, les Persans sollicitèrent une faveur identique. C'était l'époque où la légation anglaise venait d'abriter, à Téhéran, la révolution persane ; la politique indienne jugea le moment venu d'acquérir les sympathies du clergé chiite. La foule ayant pris refuge au consulat d'Angleterre, les soldats turcs firent feu sur les réfugiés : 25 morts et 40 blessés calmèrent du coup l'effervescence populaire. La diplomatie britannique s'en tira tant bien que mal, en exigeant la révocation du vali de Bagdad et du moutessarif de Kerbéla.

De même que l'étude de la Bible constitue la seule distraction de Jérusalem, les dissertations attendries sur le martyre d'Hoséin font l'unique joie de Kerbéla. La sainteté du lieu en exclut les *loutis*, les *pehlevans* (lutteurs), les musiciens et les danseurs ; il ne reste que les derviches de passage pour exercer leur art de conteurs. Par exception, dans les cas de mariage, une troupe de baladins juifs est appelée de Bagdad, avec la permission de la municipalité. Les journées se passent dans les délicieux jardins qui entourent la ville, propriété des kilitdars et des chefs de tribus voisines. La palmeraie, traversée par le canal Hoséinié, ombrage toute une végétation d'orangers, de grenadiers et de mûriers, — des cultures de blé,

d'orge et de fèves, — des champs d'opium aux fleurs blanches et violettes. Les grands seigneurs, en déplacement à Kerbéla, s'y font accompagner de leurs mignons et de leurs faucons, les gens plus simples amènent leurs femmes, le commun des mortels se contente de s'y procurer une concubine.

On peut se rendre en bateau de Kerbéla à Nedjef par le canal Hoséinié, puis jusqu'à Koufa par le canal de Hindié ; il est cependant plus simple de prendre les diligences qui suivent, vers le Sud, la limite du désert. La route de Nedjef sort de la ville par les deux cimetières de *Ouadi-Eimen* (terrain à droite), et de *Ouadi-Séfa* (terrain de la pureté); elle laisse sur la gauche le tombeau d'Hamzeh-ibné-Kazem, où la superstition populaire vénère un prétendu fils de Kazem, fils d'Hasan, qui, sur le champ de bataille de Kerbéla, épousa Zobéide, fille d'Hoséin, et mourut, époux d'un jour, dans le massacre de l'•Achoura.

Nedjef est à quelque 70 kilomètres au sud de Kerbéla ; la route traverse une contrée désertique où les voitures avancent péniblement au milieu des sables : beaucoup de pigeons et d'oiseaux verts aux ailes mordorées ; vers l'Est, la palmeraie longe le canal de Hindié ; plus loin, apparaît, pendant une bonne partie du voyage, la masse isolée du Birs Nimroud. Trois *Khans* marquent les étapes : Khané-Nokhéilé (le Khan des palmiers), Khané Chour (le Khan salé), Khané Mosalla. Nous y rencontrâmes un pèlerinage du Cachemire avec une troupe de Loures, à la mine sauvage, l'escorte de Gholam Réza Khan, vali du Poucht-i-Koh. Arrivés à Nedjef, nous prenons gîte chez Seyyed •Ali Khersan, un jeune seyyed

mousavi, dont la famille a de tout temps fourni des serviteurs au tombeau d'ʿAli.

En 638, Koufa avait été fondé par la conquête arabe. Quand ʿAli, devenu khalife, dut abandonner au parti Ommiade l'Occident de l'Islam, il vint y passer les quatre dernières années de sa vie ; en 661, il fut assassiné dans la grande mosquée ; c'était le 15 Ramazan, il mourut le 17. La légende veut qu'un souverain du Yémen, Sultan Moustapha, contemporain du Prince des Croyants, lui ait déclaré son intention d'être enterré à ses côtés, en le priant de fixer par avance le lieu de leur commune sépulture ; ʿAli aurait désigné le terrain de Nedjef, sanctifié par le passage et la prière d'Abraham. Après la mort du 1er Imam, le chameau qui portait son cadavre partit spontanément dans la direction voulue et s'arrêta à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la ville. La solitude garda les restes d'ʿAli, sur lesquels les khalifes Ommiades s'efforcèrent de faire l'oubli. En 791, il advint qu'Haroun-ar-Rachid, au cours d'une expédition de chasse, poursuivit une gazelle dans le désert de Nedjef. L'animal s'étant approché de l'invisible tombeau, chevaux et chiens s'arrêtèrent d'eux-mêmes, pour ne point violer la sainteté d'un tel refuge. Haroun-ar-Rachid fit aussitôt creuser le sol ; on retrouva le cadavre d'ʿAli et le khalife abbasside y bâtit un petit monument. Comme aux autres Lieux Saints, l'essor de Nedjef vint des Bouhéides ; la nouvelle ville remplaça Koufa ; les voyageurs arabes du moyen âge y trouvèrent une cité déjà importante. Schah ʿAbbas construisit la mosquée sur les plans du Cheikh Béhaï, l'architecte d'Ispahan : Mohammed Pacha, gouverneur de

Bagdad, de 1656 à 1659, éleva les deux minarets; Nadir Schah recouvrit d'or les bâtiments du Séfévi.

Sur une colline, en plein désert, se prolonge la ligne grise des murailles et des tours, d'où émergent une coupole et des minarets d'or; en avant, une immense étendue de cimetières ; au delà, une dépression rendue verdoyante par les pluies du printemps. Tel est Nedjef — *Méchhed•Ali.* — Ainsi fortifié, le sanctuaire d'•Ali put repousser, au dernier siècle, les incursions ouahabites qui profanèrent la ville ouverte de Kerbéla. Nedjef a 25.000 habitants. Le caractère même du Prince des Croyants lui impose un aspect plus austère qu'aux autres villes saintes. Ce n'est point une hôtellerie de passage comme Kazemeïn, un centre d'ardeurs mystiques, comme Kerbéla. Les pèlerins n'y séjournent guère, au plus une dizaine de jours. On n'y reste que pour entreprendre de sérieuses études ou dormir son dernier sommeil. Une fois visité le tombeau, les gens se hâtent de quitter un lieu froid et triste, où règne le recueillement de la théologie et de la mort.

Si Hoséin est la figure sympathique de l'Islam chiite, •Ali en est le personnage fondamental ; il complète la manifestation prophétique de Mahomet, interprète la religion musulmane, et devient le premier titulaire d'un Imamat, d'institution divine. Les hadis postérieurs l'associent à tous les actes de la vie du Prophète ; quand Mahomet monta au ciel pour recevoir de Dieu l'ensemble de la loi, il fallut même qu'il y trouvât son gendre; invité à manger une soupe de riz et de lait, préparée dans les cuisines célestes, une autre main

s'en servait en même temps que la sienne et c'était celle d'ʿAli. Les traditions le placent à la fois sur tous les points de l'Islam, aussi bien au Turkestan qu'en Perse, sous les apparences les plus diverses et parmi les plus éclatants prodiges.

Nedjef n'existe que par son tombeau. La mosquée se trouve au cœur de la ville, à l'extrémité du bazar ; les murs en sont recouverts de carreaux de faïence, sauf la façade, garnie de plaques d'or.

Dans les caves s'entassent les offrandes apportées au sanctuaire par la succession des fidèles : des tapis, des étoffes, des lustres en cristal, des pierres précieuses, des objets d'argent et d'or; ʿAbbas, le guerrier de la famille, est le seul qui reçoive des armes.

A Nedjef, malgré la présence supposée de deux défunts considérables, Adam et Noé, la dévotion publique se concentre sur le seul tombeau d'ʿAli. Non point que les deux Prophètes y aient été primitivement enterrés, mais la foi chiite n'admet pas la permanence absolue des sépultures ; les traditions révèlent, dans le monde surnaturel, l'existence d'anges transporteurs, qui font la police des cimetières, retirent des terrains consacrés les cadavres impurs, pour y substituer de plus qualifiés. Les gens de Nedjef tiennent à toutes forces que ces anges transporteurs aient procuré au premier Imam la compagnie d'Adam et de Noé. Quoi qu'il en soit, pourvu que ces mêmes anges aient respecté le repos des autres sépultures, ʿAli dort son dernier sommeil en société nombreuse et choisie ; dans la mosquée, sous les arcades de la cour se presse la foule des morts illustres : Azod-ed-Dowleh, le Bouhéide, les sultans

Ilékhaniens de Bagdad, Agha Mohammed Schah, le premier Kadjar.

Quatre portes donnent accès dans la cour de la mosquée. La principale, *Dar-è-Bazar*, s'ouvre sur une petite place, remplie d'étals de changeurs, de cafés et de boutiques, à proximité d'un corps de garde. La porte est surmontée d'une tour d'horloge, encadrée de cristal taillé, avec inscription sur une plaque d'or; le seul endroit d'où les infidèles puissent jeter un regard dans l'intérieur du sanctuaire. A la tombée du jour, le peuple se rend à la prière, les changeurs quittent leur négoce, les cordons lumineux s'allument dans la cour, éclairant la galerie extérieure et le revêtement d'or des portails.

La distribution et l'organisation de la mosquée de Nedjef sont les mêmes qu'à Kerbéla ; le tombeau d'ʿAli compte plusieurs centaines de serviteurs, dont 16 seulement seraient appointés... Chez le Kaïmakam, j'eus la bonne fortune de rencontrer Hadji Seyyed Djévad *Kilitdar-al-ʿAli* : un vieillard de 70 ans, enveloppé de fourrures, portant la ceinture verte et le turban de même couleur, enroulé à plat sur un fez rouge.

Les moudjteheds de Nedjef occupent dans le chiisme une situation particulière. Quand la chute des Séfévis entraîna la disparition des grands pontifes d'Ispahan, la religion perdit son chef officiel et les Kadjars s'abstinrent de le rétablir. Depuis deux siècles, les chiites en sont réduits à reconnaître l'autorité officieuse de celui de leurs docteurs, dont le consentement de ses pairs exalte au-dessus de tous la piété et la science. La ville qu'il embaume de ses vertus devient, sa vie durant, le centre des études

théologiques et ses disciples en essaiment afin de répandre en pays chiite la justice et la vérité. Sauf à la fin du XVIII[e] siècle, où des docteurs célèbres professèrent à Ispahan et à Koum, la capitale religieuse resta fixée dans les villes saintes ; le souvenir du premier Imam, commentateur de la Loi, détermina la prédominance de Nedjef ; il y eut toujours à Kerbéla des docteurs renommés, parfois aussi à Kazemeïn et à Samarra.

Les moudjteheds de Nedjef ont plus grave allure que ceux de Kerbéla ; ce sont des hommes de science pure, échappant au contact de la superstition populaire, que nourrit la légende d'Hoséin. En l'absence de l'Imam, leurs lumières deviennent le reflet incertain des clartés divines sur la route de l'humanité chiite. Chefs reconnus de la religion, ils distribuent l'argent des fondations pieuses, forment la jeunesse ecclésiastique et, sur toutes questions publiques et privées à eux soumises, rendent des sentences définitives, auxquelles l'opinion donne force de loi. Le premier d'entre eux est, en fait, le grand pontife du chiisme. A leur mort, la vénération publique s'attache à leurs tombeaux, dont les coupoles de faïence, perdues au milieu des maisons de la ville, peuplent les alentours du sanctuaire d'‘Ali. A l'heure actuelle, il existe à Nedjef quatre moudjteheds renommés : Akhound Mollah Kazem-Khorassani, un homme de Méchhed, établi aux Lieux Saints depuis plus de cinquante années ; Hadji Mirza Hoséin, qui y est né de Mirza Khalil Téhérani ; A. Seyyed Kazem, de Yezd ; enfin, un Arabe, A. Seyyed Mohammed *Bahr-el-‘Oloum* (la mer des sciences). Une suprématie incontestée revient à Mollah

Kazem, qui est le chef réel du chiisme et, partant, le plus grand personnage religieux de l'Orient moyen.

Il me reçut dans sa petite maison, tout proche de la mosquée : un vieillard à barbe blanche, mince et fin, coiffé d'un énorme turban blanc. Il me parla en excellents termes des préceptes du Coran, insista sur leurs tendances humanitaires, leur caractère universel et hasarda le vœu timide que mes yeux s'ouvrissent un jour aux vérités musulmanes.

Afin d'acquérir sur les âmes croyantes une prise décisive, la révolution persane dut solliciter le concours des grands moudjteheds des Lieux Saints et en obtenir l'assurance que le régime de la liberté n'allait point à l'encontre des prescriptions islamiques. A cet effet, la correspondance suivante fut échangée entre Téhéran et Nedjef :

Aux grands moudjteheds éminents, arguments de Dieu parmi les hommes (Puisse Dieu allonger leurs ombres !).

Vous êtes naturellement au courant de la création du Conseil National ; vous savez que ses règlements tendent à l'exécution de la loi, à la protection de la sainte religion des douze Imams, à l'anéantissement des tyrans et des traîtres, à la diffusion de la justice parmi le peuple, à la grandeur du gouvernement persan.

Néanmoins, quelques personnes, jalouses et mal intentionnées, répandent des insinuations et font des démarches contraires à l'institution du *Medjlis*.

Nous vous prions de vouloir bien nous faire connaître sur ce point quel est le devoir de tous les musulmans.

Au nom du Très-Haut (que sa gloire soit reconnue de tous) !

Au nom du Dieu clément et miséricordieux !

Je rends grâces à Dieu, créateur des deux mondes ! que la bénédiction divine soit sur Mahomet et ses descendants, que la malédiction de Dieu pèse sur ses ennemis jusqu'au dernier jour !

Oui. — Par la faveur divine, par la protection céleste, sous les regards sacrés de l'éminent maître de l'Heure (le 12e Imam), (que nos âmes soient son sacrifice !).

Atendu que les règlements du saint et vénérable *Medjlis* sont conformes à ce que vous avez dit.

Il appartient à tout musulman de se soumettre à ses règlements et d'en faciliter l'exécution.

Agir à l'encontre serait résister au fondateur de notre sainte religion et trahir le gouvernement.

En conséquence, je le répète, les musulmans doivent s'abstenir de toute opposition.

Signé : KAZEM KHORASSANI.

Mollah Kazem avait répondu, au nom de tous ses confrères ; il envoya aux moudjteheds de Tauris le *destékhatt* ci-après, écrit de sa propre main et tout aussi formel que le précédent :

J'ai exactement reçu votre télégramme. Vous avez porté plainte contre les traîtres et les ennemis de la liberté. Cette nouvelle a vivement ému les docteurs. Nous sommes assurés que ces gens agissent à l'insu de Sa Majesté Impériale ; car toute la nation est aujourd'hui d'accord, en ce qui concerne la création du Conseil National, qui est un instrument efficace pour détruire la tyrannie, abolir la cruauté, propager la loi, maintenir les enseignements des Imams et la grandeur du rite dja'feri, ce qui est la première des conditions.

Donc, tous les musulmans ont pour devoir d'admettre le nouveau règlement et de n'y point faire d'opposition. C'est avant tout le devoir de Sa Majesté Impériale d'expulser les traîtres et de réduire les ennemis du saint et vénérable *Medjlis*.

Cinq mille étudiants fréquentent Nedjef : la plu-

part Persans, les autres venus de la Mésopotamie, du Caucase, de l'Inde et même de Mascate. Ils se répartissent dans les dix médressehs de la ville et suivent les cours des moudjteheds, dans leurs mosquées ou leurs maisons particulières. Ces jeunes gens trouvent auprès d'eux la plus haute culture religieuse que peut offrir le chiisme : il s'agit de pénétrer le Livre Saint, de connaître les traditions et les références qui le complètent, enfin d'acquérir la faculté de discernement, qui permet d'appliquer aux réalités de chaque jour les principes théoriquement appris. La littérature sacrée, étant écrite en arabe, exige une étude approfondie de cette langue, de sa grammaire et de sa syntaxe; comme la parole divine, énoncée dans le Coran, descendit sous une forme concise et parfois incertaine pour l'entendement humain, il convient d'en dégager le sens au moyen de commentaires qui l'interprètent, distinguent entre les commandements et les conseils, et s'efforcent d'éclaircir les doutes quant à la signification exacte du message de Dieu.

Après ces longues et délicates études, l'élite des étudiants de Nedjef parvient à la dignité de moudjtehed ; il est rare que cette dignité soit conférée par un diplôme émané des supérieurs ; elle résulte bien plutôt du consentement général, qui prend confiance dans un homme, consacre sa réputation et le reconnaît pour directeur. Parmi les docteurs ainsi formés à Nedjef, quelques-uns se chargeront d'y continuer la tradition des maîtres; d'autres vont exercer dans les villes chiites de la Mésopotamie ; la plupart regagnent leur pays d'origine, où le fait même de leur long séjour aux Lieux Saints leur vaut un surcroît d'autorité.

A l'élément iranien attiré par l'école théologique se joignent les négociants persans, qui détiennent la majeure partie des 600 boutiques des bazars. Le commerce de Nedjef a quelque importance; les tribus du Nedjd y achètent les grains des bords de l'Euphrate et les produits manufacturés importés par Bagdad. Une grande caravane vient justement de camper en dehors des murs; les hommes ont l'aspect rude, la figure basanée, le front encadré de boucles de cheveux nattées et portent aux pieds des sandales de cuir; un petit marché s'installe autour de leurs tentes. Naguère, entre Nedjef et la Mecque, il existait une route directe à travers l'Arabie, si bien que les pèlerins chiites pouvaient se rendre au tombeau du Prophète, aussitôt après avoir visité ceux des Imams... L'insécurité du désert obligea les moudjteheds à en interdire l'usage, et le chemin de la Syrie reste seul ouvert.

Bien que la moitié de sa population soit persane, Nedjef reste une ville d'aspect purement arabe, déchirée par les dissensions habituelles à la race. Pour quelque raison futile, les *Oulad ‹Ali*, les fils d'‹Ali, se sont divisés en deux camps ennemis, les *Zeguerds* et les *Chemerds*. Les uns et les autres partagent la ville et le bazar, interviennent dans le règlement des affaires municipales; les premiers plus nombreux, les seconds plus audacieux et plus braves; quand les deux partis se sentent d'humeur batailleuse, ils prennent pour champ clos la place du *Méidan-è-Chemerd*, qui sépare les quartiers habités par les fractions rivales. La ville jouit actuellement d'un instant de répit; car le kaïmakam a mis la main sur quatorze des princi-

paux chefs, pour les envoyer prisonniers à Bagdad.

A l'abri des agitations humaines, le peuple des morts goûte l'éternel repos, au pied de la colline de Nedjef. Coupé par la route de Kerbéla, l'immense cimetière occupe le *Ouadi-Selam* (le terrain du salut) ; les tombes se répandent à travers le désert, remontent, au nord et à l'est, les pentes du monticule, couronné par la ville. Les cadavres y affluent de tous les points du chiisme, conformément aux dispositions testamentaires ou sur le pieux désir des survivants, afin d'assurer aux défunts le bénéfice promis par les traditions, qui garantissent le ciel aux morts ensevelis dans la terre des Lieux Saints. Pour leur séjour funèbre, ʿAli inspire aux chiites une confiance particulière ; dédaigneux des autres Imams, la plupart veulent être enterrés dans le voisinage du premier d'entre eux ; ce qui procure des rentrées considérables à la municipalité de Nedjef. La plupart des tombeaux sont marqués d'un monument bas ou d'une arcade de briques ; quelques coupoles, revêtues de faïences, recouvrent les restes de cheikhs où de moudjteheds... Il existe aussi des caveaux de famille, véritables chapelles funéraires. J'ai visité quelques-unes d'entre elles : une cour, entourée de grands murs avec un bassin et des parterres de fleurs, — rosiers, pensées, œillets, capucines, giroflées et verveines ; une vigne ombrageait l'entrée d'une chambre ouverte, servant de lieu de prière. Une autre chambre, plus grande, contenait les sépultures : encastrée dans le mur, une pierre tombale portait deux vases garnis de feuillages, avec l'inscription suivante :

« Au nom de Dieu ! Ci-gît celle qui est allée au

Ciel, Fatémé Sultan Bégoum, fille de feu Agha Mohammed Sadik, d'Ispahan, dit ᶜAbbasabadi. 22 Chaᶜban 1315. »

La chapelle fut construite, il y a cinq ans, par un homme d'Ispahan, Hadji Mohammed Djévad, devenu négociant à Pouna ; sa femme et son beau-père s'y trouvent déjà enterrés ; lui-même viendra les rejoindre un jour.

En attendant, un mollah ispahani, dont le pèlerinage se prolonge depuis une trentaine d'années, Mirza ᶜAli Akbar, vit de la garde du tombeau; il y passe ses journées entières, accroupi sur un carré de tapis, alternant ses loisirs entre la fumée d'un narguileh et la lecture du Coran. Le tombeau voisin appartient à un Persan de Chiraz, établi dans l'île Maurice.

Le cimetière se poursuit à travers le désert, dans la direction de Koufa. La petite ville est située à 6 kilomètres vers l'est, sous la palmeraie du canal de Hindiyé, devenu le lit principal de l'Euphrate. Dans les sables environnants, se perdent quelques monuments illustres, relevant du *Kilitdar-al-ᶜAli* et vénérés par les pèlerins : sous une coupole blanche, le tombeau de Koméit-ibn-Ziat, savant fameux, compagnon du Prince des Croyants; au-delà d'un canal desséché, le dôme bleu d'une mosquée rappelle une apparition du 12e Imam; de l'autre côté du chemin, le tombeau de Maïssamé-Tammar, un marchand de dattes, ami d'ᶜAli, qui, chaque jour, s'asseyait dans sa boutique. Plus près de Koufa, une coupole très basse indique l'emplacement de la maison d'ᶜAli, là même où fut lavé son corps. Enfin, à l'orée des cultures, un grand caravansérail attenant à une

enceinte fortifiée, d'où pointe un petit minaret ; on y a reconstruit la grande mosquée de Koufa, et des carreaux de faïence marquent l'endroit même où fut assassiné le premier Imam. Adossés à la mosquée, les tombeaux des deux proches d'Ali, Moslem et Hani-ibné-Orvé.

CHAPITRE XVII

A TRAVERS L'ᶜIRAK-ᶜARABI

Le village de l'Imam Aᶜzam : le tombeau du Cheikh Hanéfi. — Bagdad. — Le mouvement du Tigre. — Les restes de la capitale abbasside. — Arabes, Turcs et Persans. — La maison-mère de l'ordre des Kadris ; le *nakib-ol-echraf* ; Seyyed ᶜAbdourrahman. — Populations chrétiennes. — Le bulle du pape Urbain VIII et le siège latin de Babylone. — La communauté juive. — Les *Nawabs* indiens. — Le commerce de Bagdad : prépondérance anglaise ; activité allemande ; expansion de la culture française. — Le rêve pangermanique. — Difficultés de sa réalisation. — Salman Pak. — La descente du Tigre. — Le Chatt-el-ᶜArab. — Bassora : commerce et navigation. — L'ordre des derviches hurleurs. — Le cheikh de Mohammérah. — La barre du fleuve.

Bagdad, la capitale abbasside, ayant été le principal théâtre de la rivalité des khalifes et des imams, de la lutte entre sunnites et chiites, il est naturel que les deux sectes y entremêlent leurs tombeaux et leurs souvenirs, particulièrement vénérés, les uns par les Turcs, les autres par les Persans. En face des deux Kazems, de l'autre côté du Tigre, réside Abou Hanifa ; un pont de bateaux traverse le fleuve entre la palmeraie de Kazemeïn et le village de l'Imam Azᶜam. Les rives sont remplies de verdure : palmiers, saules et peupliers ; les eaux troubles coulent au

pied des maisons fermées de fenêtres grillées. Sur une place, à la sortie d'un petit bazar, s'ouvre la mosquée du docteur Hanéfi; il vivait à Bagdad, au VIII[e] siècle, collabora au plan de la nouvelle capitale et réussit, entre temps, à instituer le premier des quatre rites orthodoxes, le code de jurisprudence religieuse,, adopté dans la suite par les Turcs ottomans. L'édifice actuel fut élevé, en 1874, par la mère du sultan régnant. Sur un des côtés de la cour, s'inscrivent une mosquée carrée, un petit minaret et le dôme en faïences du tombeau. Le savant sunnite exige un moindre personnel que les imams du chiisme : il se contente d'une trentaine de personnes, dont un *khatib* et deux *imams* ; le *kilitdar* Tevfik Efiendi administre les fondations pieuses et la médresseh. Il est de règle pour tout nouveau gouverneur d'arriver à Bagdad par le village de l'Imam ʿAzam ; il fait ses dévotions auprès d'Abou Hanifa et tient sa première réception chez le kilitdar. De là il gagne la ville, en longeant les digues du fleuve et y entre par la porte de Bab-Moʿazzem.

Naguère, les portes de Bagdad touchaient aux cimetières de Kazemeïn et de l'Imam Aʿzam. En 762, le second khalife abbasside, Al-Mansour, avait établi, sur la rive droite du Tigre, une forteresse circulaire, qui fut l'embryon de la capitale ; le troisième, Al-Mahdi, construisit un palais sur la rive gauche ; les faubourgs s'étendirent promptement des deux côtés du fleuve, assez grands pour contenir jusqu'à six mosquées du Vendredi; trois ponts traversaient le Tigre. En 892, les khalifes revinrent de Samarra, où les avait maintenus, pendant trois quarts de siècle, la turbulence de leur capitale ; ils s'établirent

alors sur la rive gauche, où ils entourèrent leur demeure d'une enceinte fortifiée. L'invasion mongole détruisit la ville en 1258; les *ilkhanis* de Tauris, les gens du Mouton Noir et ceux du Mouton Blanc, en possédèrent successivement les ruines. Au XVIe siècle, apparurent les Persans et les Turcs Ottomans, maîtres, à tour de rôle, de l'ᶜIrak-ᶜArabi, selon que la force était plus grande à Ispahan ou à Constantinople. Schah Ismaᶜil et Schah ᶜAbbas eurent Bagdad : Nadir Schah, Kérim Khan le Zend et Feth ᶜAli Schah la menacèrent. Soléiman la prit en 1534; Mourad IV la reprit en 1637, pour l'incorporer définitivement à l'empire ottoman. Au milieu du XVIIIe siècle, des mamelouks s'imposèrent au gouverneur nommé par le sultan et se rendirent virtuellement indépendants de la Porte. Le dernier d'entre eux, Daoud Pacha, disparut en 1836, après que Bagdad eut été prise par une armée turque. La division présente de l'ᶜIrak-ᶜArabi en trois vilayets — (Bagdad, Bassora et Mossoul) — date de 1878 et 1884.

Tout le charme de Bagdad lui vient du fleuve. Nous y fûmes au milieu d'avril, à l'époque des orages, des rafales de vent et de pluie qui précèdent la saison chaude. La crue du printemps avait rempli les berges profondes, dégagées le reste de l'année. Le courant rapide baignait le pied des maisons et inondait l'entrée des rues ; sa violence avait commandé le retrait du pont de bateaux, long de 200 mètres, qui d'habitude réunit les deux rives. La forteresse, le sérail où résident le vali et le commandant du corps d'armée, la douane, les maisons des principaux de la ville, précédées de terrasses garnies de fleurs, les consulats des puissances, se succèdent le

long du Tigre; sur la rive droite, des *kavehkanehs* et quelques jardins de dattiers. Le mouvement du fleuve est ininterrompu ; les bataux à vapeur vont et viennent de Bassorah ; les *séfinés*, leur grande voile déployée, arrivent de tous les cours d'eau de l'Irak et assurent par voie fluviale le commerce de la région ; les *kouffahs* passent en tous sens : des paniers ronds et creux, en tiges de palmier, recouverts extérieurement d'un enduit de goudron et ornés de dessins en verroteries bleues ; elles sont manœuvrées à la rame, au travers des remous les plus violents. Les porteurs d'eau descendent au bord du fleuve remplir leurs grandes outres de peau.

La ville actuelle n'occupe qu'une faible partie de l'ancienne ; sur la rive gauche, elle tient au large dans la ligne de murailles, où les khalifes, retour de Samarra, enfermèrent leur cité propre ; sur la rive droite, elle ne forme plus qu'une étroite bande de maisons nommées *Karchi-Yaka* (la rive d'en face), là où se trouvait jadis le vieux faubourg de Kerkh, De son illustre passé, elle conserve peu de témoignages : les magasins de la douane sont coupés par un mur de briques qui appartenait à la médresseh de Mostanser Billah, l'avant-dernier khalife; une longue inscription raconte la fondation, en 630 de l'hégire, la réparation par le sultan ʿAbdul ʿAziz. Le minaret du Souk-el-Ghazel indique l'emplacement de la grande mosquée khalifale ; les auvents du bazar masquent quelques traces de sculptures sur le portail de la Djami-è-Merdjan (la mosquée de corail), élevée, dit-on, par un esclave d'Haroun-ar-Rachid. Le Khan-Ortema porte le nom de Schah

Ismaʿil et la date de 831 H. : une halle dont le toit, soutenu par des arcades, est percé de fenêtres superposées. Insouciante de la ruine de ses monuments, une ville d'Islam ne veut s'inquiéter que de ses tombeaux, où se porte la piété des générations ; Cheikh ʿAbd-el-Kader est en ville; au dehors, Cheikh Omar-es-Sohraverdi ; sur la rive droite Cheikh Mahrouf-el-Kerkhé, la sultane Zobéide et Bahloul, la femme et le cousin d'Haroun-ar-Rachid.

Autant Bagdad a joli aspect, vue du fleuve, autant l'intérieur en est maussade ; les rues sont étroites et sales, les bazars insignifiants. Le dôme de l'église des Carmes domine la masse informe des maisons de briques, d'où s'élèvent les minarets et les coupoles, d'architecture arabe et de décoration persane. Depuis les Abbassides, dont la dynastie même naquit d'une transaction entre l'Arabie et l'Iran, le temps n'a cessé d'y mélanger les deux influences. Cependant, les nécessités du climat ont imposé aux maisons une disposition propre, aussi bien à Bagdad que dans les autres villes de l'ʿIrak. La température est si chaude pendant une bonne moitié de l'année, qu'il devient insupportable d'habiter les chambres ou les galeries extérieures (*tarma*) ; des caves (*serdabs*), très profondes et soigneusement aérées, servent d'abri contre le poids du jour ; la nuit se passe sur les terrasses, divisées en compartiments et encloses de murs assez hauts pour garantir l'intimité des familles ; une succession de cheminées y forment autant de prises d'air, assurant la ventilation du sous-sol.

Quand Tavernier traversa Bagdad en 1632, la ville était singulièrement déchue ; il n'y trouva que

15.000 âmes. En 1766, Niebuhr la vit repeuplée. Elle peut maintenant contenir 200.000 habitants, population juxtaposée par les hasards de l'histoire ou la migration des peuples, depuis la fondation de la capitale abbasside.

La rive droite est au chiites, Arabes et Persans ; ces derniers sont environ 5.000, pour la moitié portefaix et petits marchands; l'élément le plus aisé est fourni par un groupe de commissionnaires venu de Tauris. Sur la rive gauche, le nord appartient aux Turcs, soldats et fonctionnaires, installés auprès du sérail, des casernes, du méidan, de la mosquée de Da^coud pacha; le vali, Hazem Pacha, est récemment arrivé de Monastir, — un homme jeune encore, très européanisé, qui a épousé une Française. Au centre, se trouvent les quartiers chrétiens et juifs ; partout ailleurs, les Arabes, en majeure partie sunnites.

Ces derniers gravitent autour du tombeau de Cheikh ᶜAbd-el-Kader el-Guilani, sis au quartier de Bab-ech-Cheikh, et reconnaissent l'autorité spirituelle du Nakib-oul-echraf de Bagdad. Cheikh ᶜAbd-el-Kader florissait au XIIe siècle ; il descendait d'une famille chérifienne, issue de l'imam Hasan et se rattachait par sa mère, aux seyyeds Mousavis ; ses ancêtres, fuyant Médine, s'étaient réfugiés au Guilan. A l'âge de dix-huit ans, le jeune homme vint à Bagdad pour suivre la « voie » de Cheikh Abou Saᶜid-el-Moubarek, dont il fut le successeur. Toute sa vie s'écoula dans le couvent de son maître, devenu le plus fameux docteur de son temps; il réunit autour de lui jusqu'à 10.000 auditeurs, accourus de tous les points de l'Islam. Ses enseignements transformèrent le

soufisme ; sa philosophie s'imprégna de tendances mystiques, recommanda les extases et les pratiques violentes. A part les confréries religieuses du chiisme, qui remontent à Cheikh Ma°rouf, il n'en est guère dans le monde musulman, dont la lignée spirituelle ne se rattache à Cheikh °Abd-el-Kader. Ce fut un thaumaturge qui multiplia les miracles et développa la croyance au surnaturel. Un jour qu'il prêchait, il se mit à pleuvoir ; il dit, en levant les bras au ciel : « Seigneur, je rassemble, et vous, vous dispersez ! » Devant cette adjuration du saint, la pluie continua de tomber tout à l'entour, mais en épargnant l'auditoire. Il eut des disciples illustres : parmi eux, Cheikh °Omar es-Sohraverdi, dont le tombeau subsiste encore.

L'élève était fort dissipé ; son oncle s'en plaignit au maître, accusant son neveu d'étudier l'astrologie et d'autres sciences mauvaises. Le cheikh se fit présenter les cahiers répréhensibles, et d'un geste de la main, en effaça toute écriture. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer une conversion définitive, d'où sortit plus tard une doctrine nouvelle, dérivée des Kadris. Cheikh °Abd-el-Kader vécut quatre-vingt-onze ans, sans jamais quitter Bagdad ; il agrandit le couvent de Cheikh Abou Sa°id, y posa les fondements d'une mosquée et voulut être enterré dans l'endroit même où il avait professé sa vie durant.

De ses 40 enfants, 14 survécurent ; les fils se dispersèrent à travers l'Islam, afin de répandre les leçons paternelles : °Isa repose au Caire, Yahya en Syrie, °Abd-el-°Aziz à Aker, près Mossoul, où se trouve encore l'un des principaux couvents de l'ordre ; °Abd-el-Ouahhab avait évangélisé la Perse. Le suf-

frage des adeptes attribua successivement aux trois aînés l'héritage spirituel du défunt. •Abd-el-•Aziz, Abd-el-Ouahhab et •Abd-er-•Rezzak. Il finit par revenir au premier et se maintint définitivement dans sa branche ; à chaque génération, celle-ci désigne le plus âgé ou le plus méritant des siens. La domination turque ne chercha pas moins à s'appuyer sur le saint des Kadris que sur le jurisconsulte Hanéfi ; Soliman, puis Mourad IV, firent reconstruire le couvent et le dotèrent de biens immenses.

La descendance de Cheikh Abd-el-Kader continue de vivre, à Bagdad, autour du tombeau de son auteur, d'où lui viennent sa richesse et sa considération. Toutefois, plusieurs seyyeds kadris s'en sont détachés pour chercher fortune dans le Kurdistan, aux Indes, en Syrie, en Égypte et même au Maghreb·

Plus de 900 tekiés relèvent de la maison mère, dont le tiers aux Indes. Il y a une dizaine d'années, Seyyed •Abdurrahman succéda à son frère Seyyed Salman ; il est en même temps nakib-ol-echraf, c'est-à-dire chef de tous les seyyeds de Bagdad, aussi bien que de l'ordre des Kadris. C'est l'homme le plus riche et le plus puissant de la ville.

Il me reçut dans une grande pièce nue, entourée de divans le long des murs, selon la mode turque. les fenêtres ouvertes sur la coupole du tombeau; Seyyed •Abdurrahman est déjà âgé, gros, la moustache courte, la barbe rare et grisonnante, les mains très soignées ; il est bien mis et a fort bon air. Un vêtement noir recouvre sa robe de soie brune à raies jaunes; il porte des souliers vernis et, sur la tête, le fez entouré d'un turban plat et blanc.

La confrérie des Kadris est une si grande affaire,

poussant dans tout l'islam de telles ramifications, que son chef est, par la force des choses, un important personnage, conscient de ses responsabilités, exactement renseigné sur les divers aspects du monde musulman. Ses affiliés lui écrivent du Maghreb aussi bien que de l'Extrême-Asie ; il connaît la politique des princes musulmans et les procédés de l'expansion européenne. Les intérêts de sa confrérie l'amènent à envisager l'action des puissances selon la façon dont elles les ménagent. Il m'a paru satisfait de nous. D'ailleurs, le centre de gravité de son ordre n'est pas dans le Nord-Ouest africain, mais bien aux Indes et en Égypte; nos musulmans restent à l'écart du sursaut de révolte qu'ont provoqué dans ces deux pays les excès de l'impérialisme anglais. Ses correspondants y doivent juger sans faveur l'activité britannique; il parle avec amertume de l'incident de Denshawaï et du fâcheux état d'esprit qu'il révèle à l'égard des indigènes, chez les Anglo-Égyptiens. Non point que Seyyed ʿAbdurrahman paraisse bien atteint par les idées nouvelles; Bagdad est un lieu trop écarté pour s'ouvrir encore au modernisme. Seyyed ʿAbdurrahman est un chef religieux, comme, avant lui, l'ont été ses ascendants, jouissant paisiblement de la sainteté de son ancêtre, reconnaissant le dessein de Dieu dans la transformation des empires, peu accessible aux innovations. L'Arabie a produit la religion, la Mésopotamie la civilisation musulmane. Il ne saisit pas pour quelle cause inattendue le mouvement de l'Islam actuel, délaissant la Mecque et Bagdad, s'établit aux Indes ou en Égypte et néglige la vieille langue liturgique, pour polémiquer avec les infidèles en anglais ou

en français. Il m'interroge longuement sur l'effort de la Perse, qui cherche à sauvegarder son indépendance par l'adoption du système constitutionnel ; je crains qu'il n'y voie un expédient peu sûr, d'une contestable orthodoxie. Philosophe doux et sage, il regarde aller les choses, assez informé pour pressentir les tendances d'un âge nouveau, destiné à se développer en dehors des principes qui ont fait la sainteté de Cheikh ʿAbd-el-Kader et la fortune de ses descendants. Dans une maison voisine demeure son neveu, Seyyed Daoud, fils de Seyyed Salman. Celui-ci est plus jeune, et le courant l'a déjà saisi. Il habite des chambres meublées à l'européenne; ses enfants apprennent notre langue.

Sous sa forme actuelle, le couvent familial, maison mère de l'ordre de Kadris, est une construction moderne. Une coupole en maçonnerie surmonte la mosquée, que précède, sur deux côtés, une galerie intérieure ; les murs en sont nus ; sous l'auvent extérieur court une longue inscription. Au devant, parmi les dalles d'un cimetière, le dôme en faïence recouvrant le tombeau du cheikh ʿAbd-el-Kader ; à droite de la porte d'entrée, d'où pointe un minaret, le tombeau de son fils, ʿAbd-el-Djebbar. La cour contient une tour d'horloge, deux médressehs et le bassin des ablutions ; des bâtiments à étage ont été aménagés en hôtellerie. Les pèlerinages se multiplient à l'époque des grandes fêtes et pendant le mois de ramazan ; chaque année amène une moyenne de 20.000 pèlerins, et il n'y en a jamais moins de 12 ou 1.500 jouissant en même temps de l'hospitalité du cheikh. Celle-ci est absolue : le produit des fondations pieuses permet d'offrir gratuitement le logement et

la nourriture ; on cite des Kadris, venus jeunes à Bagdad, qui y moururent dans un âge avancé, ayant, à ne rien faire, vécu aux frais du saint Tombeau ; en temps de disette, des chrétiens eux-mêmes auraient bénéficié de ces générosités. A chacune des extrémités de l'hôtellerie, résident un fils et un petit-neveu de Seyyed ᶜAbdurrahman. Chaque nationalité dispose d'une section propre : la plus grande revient aux pèlerins de l'Inde, les autres aux Afghans, aux Égyptiens, aux gens du Maghreb. J'ai trouvé là dix Algériens, Oranais pour la plupart, qui venaient visiter le « marabout ». La veille, deux voyageurs étaient arrivés du Sénégal.

Il y eut des chrétiens en Mésopotamie dès les premiers temps du christianisme. Au VIe siècle, l'Église de Chaldée avait adopté tout entière l'hérésie nestorienne, qu'elle répandit en Perse et jusqu'au fond de la Chine. Sous les Abbassides, un quartier chrétien existait à Bagdad, *Dar-er-Roum*, mi-nestorien, mi-jacobite. Au XVIIIe siècle, le développement du commerce à travers le désert et du trafic de l'Inde par Bassora attira un nouvel afflux de Syriens, melkites et jacobites. Les persécutions des derniers Séfévis et l'invasion afghane amenèrent un contingent arménien échappé de Djoulfa.

Or, dans la première moitié du XVIIe siècle, il vint à l'esprit d'une dame française, Marie Ricouart veuve de Gué-Bagnols, de doter le siège latin de Babylone, érigé, en 1632, par la Congrégation de la propagande, au profit d'un Carme déchaussé ; elle fit, à cet effet, une donation de 66.000 livres, son confesseur, un carme de Nevers, frère Bernard de Sainte-Thérèse en étant devenu titulaire. Une

bulle du pape Urbain VIII, en date de juin 1638, réglementa la fondation et spécifia qu'en mémoire d'une pénitente aussi rare, le siège, ainsi pourvu de ses deniers, devrait être constamment occupé par un prêtre français. En conséquence, frère Bernard devint évêque latin de Babylone, sous le nom de Mgr Jean du Val. A l'époque, le diocèse n'était pas habitable ; Turcs et Persans se disputaient le pays, les Arabes y guerroyaient à leur guise. Mgr du Val préféra rester à Paris et y créa un séminaire pour le recrutement de sa future mission ; la rue, où se trouvait l'établissement, s'appela rue de Babylone. Ses successeurs résidèrent tantôt à Ispahan, tantôt à Hamadan ; ils ne vinrent à Bagdad qu'en 1742.

Avec le régime turc, la sécurité se rétablit en Mésopotamie, si bien que les carmes de la mission de Perse avaient, dès 1721, entrepris de s'installer dans l'•Irak-•Arabi. La Révolution française arrêta la succession régulière des évêques de Babylone; le titulaire d'alors, un cistercien, Mgr Miroudot du Bourg, était un prélat de cour, peu soucieux de visiter l'Orient Moyen; il se fit évêque constitutionnel, fut excommunié de ce chef et dépossédé de son siège, qui resta vacant. Pendant tout le cours du dernier siècle, le diocèse fut alternativement administré par le supérieur des Carmes ou par des évêques choisis de bric et de broc : un prêtre de Picpus, Mgr de Coupperie, de Nantes, un prêtre séculier de Marseille, Mgr Trioche. En 1902, Mgr Altmayer, Dominicain, fut remplacé par un carme, Mgr Désiré Drure. L'évêque de Babylone est, en outre, archevêque latin de Bagdad, et de fait, délégué

apostolique pour la Mésopotamie, le Kurdistan et l'Arménie Mineure.

On compte à Bagdad de 8 à 9.000 chrétiens : Chaldéens, Syriens Melkites et Arméniens ; tous catholiques, à l'exception d'une centaine de familles grégoriennes. Quelque 300 Chaldéens habitent Amara, un millier Bassora. Les Jacobites ont un archevêque, les grégoriens un évêque, les Chaldéens un vicaire patriarcal. Chaque communauté possède son église et son école ; le prêtre melkite exerce son ministère chez les Arméniens catholiques. Ces derniers représentent une soixantaine de maisons ; il y en a 15 melkites, 200 jacobites. Parmi cette chrétienté, la famille la plus notable est celle des Asfars, melkites d'Alep, qui vinrent à la fin du XVIIIe siècle, s'enrichirent dans le négoce et se partagent aujourd'hui entre Bagdad et Bassora. Les Chaldéens sont beaucoup plus nombreux; depuis 1745, il n'existe plus chez eux la moindre trace de nestorianisme : petits commerçants, hommes de peine ou domestiques. La jeunesse chaldéenne de Telkeif, village voisin de Mossoul, a coutume d'émigrer à Bagdad pour s'y mettre en service ; on en reconnaît les femmes à leur costume spécial : robe de cotonnade bleue, bande brodée qui, par derrière, tombe de la ceinture, coiffure très haute recouverte d'un voile bleu. Ces communautés chrétiennes se conforment strictement aux mœurs de l'Orient ; les femmes continuent à porter le voile. Le dimanche, l'église des Carmes s'emplit de formes féminines enveloppées dans des *izars* de soie claire, tissée de fils d'argent ou d'or. Les principaux actes de la vie restent entourés des vieux rites arabes.

Les carmes et les sœurs de la Présentation de Tours — religieuses dominicaines — élèvent la meilleure part de la jeunesse chrétienne. Le collège des Carmes[1] a 220 élèves et une école annexe reçoit 126 enfants pauvres ; le dispensaire soigne annuellement de 8 à 10.000 malades ; il s'y joint un petit hôpital de 9 lits, une œuvre d'aveugles (21), un atelier de menuiserie et une école d'agriculture, installés sur le Tigre, au jardin des Pères. La mission entretient également des écoles à Amara et à Bassora. Les sœurs de la Présentation[2] vinrent, en 1880, remplacer les « Servantes de Dieu », ordre indigène fondé par Mgr de Coupperie ; elles recueillent 868 petites filles réparties entre asile, orphelinat, école et classe d'adultes.

Les juifs datent de la captivité. Bien traités en Mésopotamie, ceux qui restèrent n'eurent point à s'en repentir. Après la destruction de Jérusalem, la vallée du Tigre devint le principal foyer du judaïsme ; la tolérance des Parthes y garantit l'autonomie d'Israël, sous l'autorité d'un exilarque choisi parmi les descendants de David. Les écoles talmudiques commencèrent à fleurir et leurs *gaons* fournirent au peuple ses chefs spirituels. La décadence abbasside ayant aboli ces libertés, l'essor du judaïsme dut abandonner la Chaldée pour se diriger vers l'Espagne. Les 50.000 juifs qui peuplent actuellement Bagdad sont les héritiers de la juiverie florissante, dont le mouvement religieux créa le Talmud de Babylone.

1. Il compte 7 pères, assistés, pour l'enseignement, de 3 frères maristes.

2. Elles sont 14 à Bagdad, 4 à Bassora et 2 à Amara.

Jusqu'au dernier siècle, la fréquence des guerres, l'agitation des tribus maintinrent les juifs enfermés dans les murs de la ville ; leur réclusion cessa à la chute des mamelouks. Plusieurs se firent les courtiers des *defterdars*, chargés du service financier de la province, et s'enrichirent à ce métier. Tel fut David Sassoun, qui, s'étant brouillé avec son patron, prit le large en 1837, s'établit à Bouchire, puis à Bombay, et finit par fonder, à Londres, la maison de son nom. Plus récemment, il en fut de même de Ménahem Daniel, dont le commerce des céréales a fait le plus riche propriétaire du pays. La communauté tout entière s'engagea dans les affaires, dont elle détient la plus grande part ; enhardie par la sécurité renaissante, elle essaima dans les villes et les villages de la province. L'heureuse émigration de David Sassoun lui valut des imitateurs ; plusieurs juifs de Bagdad ont créé des maisons à Manchester et à Marseille ; un courant constant s'est établi vers l'Est, entraînant les jeunes gens aux Indes, à Rangoun, Singapour, Hong-Kong et Shanghaï.

L'attention de l'Alliance israélite fut naturellement attirée dès le début sur une communauté aussi nombreuse, formant un bon quart de la population totale de la ville. L'école de garçons date de 1865, et s'accrut des libéralités successives faites par les juifs de Bagdad, enrichis aux quatre coins du monde. Elle compte 510 élèves ; deux annexes en réunissent 480 ; un *talmud thora* préparatoire, avec 1.200 enfants, fonctionne á côté de l'école de l'Alliance; l'Œuvre des repas en nourrit 750. L'école des filles est plus récente : 1890 ; elle a 420 enfants. Un ménage français, M. et Mme Albala, dirige,

avec beaucoup de zèle, l'ensemble de ces établissements.

Malgré son expansion et la diffusion des lumières, la communauté juive reste tout aussi rebelle, plus peut-être que les chrétiens, aux influences du dehors. Ce n'est point qu'il y ait chez elle manque de goût pour l'étude ; par un phénomène unique dans les juiveries de l'Orient, elle faisait vivre depuis longtemps et continue à maintenir une vingtaine d'écoles — *stads* — où, en dehors des rabbins, des professeurs privés dispensaient un enseignement laïque à des classes mixtes de garçons et de filles. La polygamie, les mariages précoces ont disparu ; les superstitions sont demeurées ; on boit de l'eau du Tigre pour la guérison des maladies ; les pèlerinages visitent incessamment les tombeaux d'Ezéchiel et d'Esdras. Il n'y a pas longtemps que les juifs riches ont émigré des vieux quartiers vers la rive du fleuve. La jeunesse commence à peine à porter le fez et les vêtements européens ; la plupart gardent encore les longues robes et un turban spécial à ramages colorés. Les femmes ne sortent qu'enveloppées d'*izars* et le visage caché par une longue visière : sous l'étoffe, elles portent un fez recouvert d'or, entouré d'un foulard de laine qui passe sous le menton. Elles maintiennent la réclusion d'autrefois, ne reçoivent point de visites ; les jeunes gens se marient sans se connaître. Le grand-rabbin David Papo est un juif de Jérusalem, de langue espagnole ; la vénération publique distingue, à côté de lui, un vieillard né à Bagdad, Khakham Youssef Haïm, talmudiste célèbre, que l'on vient consulter de toute la Turquie, de la Perse et de l'Inde. Le vieux savant

apparaît à tel point dégagé des choses terrestres que la croyance populaire le dit retenu de s'envoler au ciel par les seules instances de sa famille et de son peuple.

Les synagogues de l'°Irak-°Arabi affectent une forme particulière : ce sont des cours au milieu desquelles un toit, soutenu par des colonnettes de bois sculpté, abrite la *téba* ; tout autour, sous des galeries ouvertes, s'alignent les bancs des fidèles, où sont jetés les sacs contenant les châles de prière. On m'a montré de fort belles boîtes d'argent, contenant les rouleaux de la loi. Il paraît que les juifs de Bagdad sont des copistes renommés et expédient dans tout le judaïsme leurs exemplaires de la Thora...

En dehors des Turcs, Arabes, Persans, chrétiens et juifs, Bagdad compte encore une bonne proportion de Kurdes, d'Afghans et d'Indiens. Les premiers sont descendus des montagnes prochaines, les autres arrivés par le golfe Persique ; les Afghans font le métier de gardiens de nuit ; le soir, ils installent dans les rues leurs lits en treillis de palmier, en l'abritant d'une couverture pour les cas de pluie. Plusieurs Indiens tiennent de petits commerces. Des nawabs en difficulté avec la conquête anglaise, la plupart originaires de l'Aoudeh, se sont retirés à Bagdad ; ils forment, en fait, l'aristocratie de la ville ; ils sont riches, entretiennent des faucons et habitent les plus belles maisons de la rive du Tigre, aux portes en bois des Indes, entourées de motifs sculptés dans la pierre ou la brique.

L'établissement européen est encore timide ; les consulats d'Angleterre, d'Allemagne, de France et de Russie se suivent en bordure du fleuve. Malgré la

récente extension des cultures et la hausse des terrains provoquée par les espoirs d'avenir, le commerce de l'ʿIrak-ʿArabi reste assez peu de chose. La population est faible, les villages rares, les canaux délabrés ; les Arabes nomades n'ont à vendre que les peaux et les laines de leurs troupeaux. Il ne se traite pas à Bagdad pour plus de 60 millions d'affaires, dont les deux tiers à l'importation ; encore y faut-il faire entrer le transit de la Perse, et la ville se ressent lourdement des fluctuations du pèlerinage.

Naguère les Anglais étaient, avec trois fortes maisons, maîtres quasi absolus de la place. Depuis plus de soixante ans, la maison Lynch assurait la navigation du fleuve avec deux bateaux[1], faisant, sous pavillon britannique, le voyage de Bassora. Une mission anglicane exerçait à Bagdad l'apostolat hautain et médiocrement efficace, propre à l'Église d'Angleterre ; elle desservait une école, un hôpital et un dispensaire, fréquentés surtout par les Arméniens et les jacobites, auxquels la connaissance de la langue anglaise procurait des places dans les maisons de commerce britanniques. A ce régime, l'ʿIrak-ʿArabi devenait une de ces colonies annexes de l'Inde, sérieuses et solides, où un petit groupe anglais — commerçants, banquiers, marins et missionnaires, soutenus par un groupe d'indigènes acquis à leur culture — exploitait une vaste région officieusement soumise au contrôle anglo-indien. Le consul général d'Angleterre à Bagdad est un agent du département politique de Calcutta et porte le titre de résident. Il soutint naguère

1. Le gouvernement turc vient d'autoriser la maison Lynch à mettre en service un troisième bateau, mais battant pavillon ottoman.

la résistance des mamelouks contre la Porte ; rendue plus discrète par les circonstances, son action se borne désormais à attiser la turbulence des tribus arabes ou les mécontentements du chiisme sous la domination turque. Il occupe une magnifique habitation, gardée sur le fleuve par un stationnaire, à terre par une garnison de 36 cipayes.

Depuis quelques années, le monopole britannique s'est vu entamer de toutes parts. En 1892, la Banque Impériale de Perse, intitution anglaise, repassa ses succursales de Mésopotamie à la Banque Ottomane; la liste civile a réorganisé le service de navigation turc, en concurrence avec les bateaux Lynch. La Russie créa un consulat général, dont l'inactive magnificence suffit à marquer la rivalité russo-anglaise dans l'Orient moyen. En 1890, le goût des études orientales fixait à Bagdad un jeune Allemand de Bonn-sur-le-Rhin, M. Richarz ; il avait de la fortune, s'installa dans une belle maison, voyagea et devint consul d'Allemagne. Un employé de commerce, formé dans une maison allemande de Damas, fonda la maison Berk Puttmann ; ils sont là maintenant quatre Allemands, entendus et travailleurs, qui s'implantent à coups de poing, selon la nouvelle méthode de leur race acquérant ainsi un succès brillant et une légitime impopularité. Une mission du musée de Berlin entreprit de déblayer les ruines de Babylone ; une autre fouilla plus haut sur le Tigre, à Kalʿat, Cherkat. Enfin, en mars 1903, l'activité germanique mit le comble à ses espoirs, en obtenant pour la Société du chemin de fer ottoman d'Anatolie la concession définitive de la ligne de Bagdad et embranchements. Il va sans dire qu'entre temps s'étaient

multipliés les missions et les voyages : M. Stemrich, consul général d'Allemagne à Constantinople, venait à la tête d'une mission officielle ; le baron Oppenheim avait écrit son livre : *Von Mittelmeer zum Persischen Golf.*

Quant à nous, nous possédons dans l'ᶜIrak-ᶜArabi une colonie fort honorable de missionnaires, savants, ingénieurs, employés et professeurs, sans que notre diplomatie ait encore apprécié de façon bien précise le parti qu'elle en devait tirer. Les fantaisies administratives ont fait successivement du poste de Bagdad un consulat général, un vice-consulat, un consulat ; il y eut même des temps où l'évêque latin de Babylone remplissait les fonctions d'agent consulaire. Successeur d'archéologues distingués, MM. de Sarzec et Pognon, notre consul actuel, M. Rouet, réside à Bagdad depuis dix années; il y maintient, avec dévouement et compétence, la situation considérable que l'effort français s'est acquise en un pays pénétré de notre culture et dont la politique générale permettra sans doute au gouvernement français de se servir un jour.

L'histoire a constamment marqué pour le siège d'un grand empire la partie la plus resserrée de la Mésopotamie, entre l'Euphrate et le Tigre. Après la chute de Babylone, Séleucie devint la capitale des Grecs, Ctésiphon celle des Parthes et des Sassanides ; Hira, Koufa, Bagdad furent, à tour de rôle, les boulevards de la domination arabe. Après que les Persans et les Turcs se furent disputé la plaine du Tibre, le rêve pangermanique y vient réclamer l'expansion d'une race nouvelle, qui, forte de ses succès en Europe, entend justifier en Asie ses pré-

tentions impériales. Des montagnes de l'Arménie jusqu'au golfe Persique, malgré les efforts de ses commerçants, les fouilles de ses archéologues, et les spéculations de ses publicistes, la réalité présente se dérobe encore aux prises de l'Allemagne. Si l'une des grandes puissances garantes de l'intégrité de l'empire ottoman, jugeait à propos d'invoquer ses intérêts pour accentuer son rôle en Mésopotamie, ce droit reviendrait incontestablement à l'Angleterre. C'est à elle qu'appartient l'influence économique, à la France l'influence morale. Par ailleurs, l'entreprise de revivifier semblable étendue de désert paraît un peu lourde pour la force financière allemande ; le cabinet de Berlin ne saurait même garantir, par ses seuls moyens, l'indépendance de l'Iran, condition nécessaire de la prospérité de Bagdad. Enfin, pour faciliter sa pénétration, il eût fallu au germanisme le concours certain de l'Islam. Or, il semble bien que pendant ces dernières années, la politique allemande, concentrée à Constantinople, ait mal saisi l'évolution de l'esprit musulman. Les événements successifs du Maroc et de la Perse ont amplement démontré l'inanité des illusions que l'Allemagne avait fait naître ; comme remède au malheur des temps, il ne suffit pas d'un empereur militaire, soutenant, au profit de la politique allemande, l'absolutisme du khalifat turc. Désenchanté de ses guerriers, il existe un Islam qui tend à revenir aux enseignements de ses docteurs ; las des combinaisons impuissantes, il se borne à envisager pour le présent l'unité morale du monde musulman ; sa principale ambition consiste à maintenir la religion du Prophète parmi les forces universelles employées

à la reconstruction des destinées humaines. Il se peut qu'à l'avenir le foyer de l'idée musulmane soit moins en Turquie qu'en Égypte ; la pensée française, et dans une moindre mesure le libéralisme anglais lui fourniraient des points d'appui naturels. La question d'argent, le groupement actuel des puissances, les tendances modernes de l'islam : autant de difficultés auxquelles se heurtent les visées allemandes dans l'Orient Moyen. Politiquement désintéressés que nous sommes dans cette région de la terre, il n'existe aucune puissance en Europe qui ait, moins que la France, à redouter leur succès.

Au-dessous de Bagdad, fermes et maisons de campagne se poursuivent sous la palmeraie; puis le Tigre, très large, coule à travers la plaine immense et nue ; le flot monte au ras des berges ; il n'émerge plus que le sommet des digues, les poutres des *tcherds* servant à élever l'eau du fleuve et une bande de palmiers le long du Diala. Un peu après le confluent de cette rivière, le Tigre forme une énorme boucle, où l'on aperçoit de loin, à 55 kilomètres de la ville, l'arc du Takht-è-Kesra.

C'était l'emplacement des villes royales : sur la rive droite, Séleucie; sur la rive gauche, Ctésiphon· A l'abri des digues, le sol est mis en culture : blé, orge, fèves et millet : le niveau élevé du fleuve permet, en ce moment, d'y ouvrir les rigoles d'irrigation. Dans une grande maison, près de la rive droite, réside le kaïmakam, avec un poste de zaptiés; un peu plus loin, le petit village de Salman-Pak (Salman le Pur). Salman était un mage de l'Iran qui, frappé d'une inspiration divine, se dirigea vers la lumière nouvelle émanée du Prophète. Il fut enlevé par les nomades,

sur le chemin d'Arabie, et vendu comme esclave au marché de Médine ; Mahomet vint à point pour le racheter et l'affranchir. Salman vécut auprès de son maître, dont il fut le disciple fidèle et, dit-on, le barbier ; il mourut dans un âge fort avancé, étant gouverneur de *Madaïn* (les deux villes). Salman est le héros de l'Islam persan, le seul de sa race que la tradition rattache aux origines de la religion ; il aurait même incité les Arabes à la conquête de la Perse, afin de convertir son peuple ; aussi sa mémoire reste-t-elle vénérée des Iraniens ; son portrait figure sur les images pieuses, les derviches font remonter jusqu'à lui leur filiation spirituelle ; les ʿAli-Ilahis lui prêtent un caractère surnaturel, en l'associant à la divinité d'ʿAli. Férus de leur saint, les gens de Salman-Pak racontent à son sujet les plus merveilleuses histoires : un jour d'émeute et à défaut de police, il aurait fait appel aux chiens de Madaïn, qui s'empressèrent à défendre l'accès de sa maison. On l'enterra là même où son autorité avait joui de si exceptionnelles faveurs; les villes royales une fois disparues, il n'y resta plus que son nom.

Sur le tombeau de Salman s'élève une mosquée recouverte d'une coupole blanche ; un mur crénelé enclôt la cour ; à côté, une hôtellerie et une quarantaine de maisons. La visite de Salman n'est pas d'obligation stricte; néanmoins, quand le permet l'état de la plaine, la plupart des pèlerins, retour de Kerbéla, s'arrangent pour venir à Salman-Pak ; la corporation des barbiers de Bagdad, qui a pris le saint homme pour patron, tient à lui faire la politesse d'un pèlerinage annuel. Le tombeau fut doté de fondations pieuses et organisé par Mourad IV ; le gardien ac-

tuel, Mahmoud Effendi, descend du premier gardien désigné par ce sultan. A faible distance se trouve le Takht-è-Kesra : l'arc immense est à moitié tombé, au milieu d'un bâtiment à façades pleines ; moutons et chèvres paissent dans les ruines et parmi les monticules de débris ; au bord du fleuve, sous un palmier isolé, le tombeau d'Odéifé Yéméni, l'un des compagnons du Prophète, qui suivit à Madaïn la fortune de son confrère Salman. Sur une grande étendue de pays, il n'y a point d'autre village en dehors de Salman-Pak ; la population, nomade, vit à peu près à l'état sauvage. « Ils ne savent rien de rien, excepté le nom d'Ali », dit avec désespoir le *naïeb* de cadi, opérant dans cette solitude.

800 kilomètres environ de Bagdad à Bassora ; le courant étant rapide, nous fîmes la descente du Tigre en moins de soixante heures. Au printemps la crue rend la navigation facile ; 22 pieds d'eau écartent tout danger d'échouage. Notre bateau était envahi par la foule des pèlerins, Indiens et Persans, qui s'en retournaient par le golfe Persique.

Le voyage du Tigre est d'une extrême monotonie. Le fleuve, tantôt très large, tantôt plus étroit, suit un cours incertain, au milieu de terres inondées à perte de vue. Quelques villages, une ville, Amara, avec 6 ou 7.000 habitants, qui sert d'entrepôt aux rizs de l'Irak-Arabi, des bouquets de palmiers, des caravansérails isolés se succèdent, à rares intervalles, le long des rives. Dans la matinée du second jour apparurent à l'est les montagnes du Poucht-i-Koh, où vient mourir la chaîne du Kurdistan. Les bateaux à vapeur, flanqués de chalands, les *séfinés*, qui descendent au vent

et remontent à la cordelle, les *kouffahs* des riverains font tout le mouvement du fleuve. Dans la campagne, les Arabes nomades dispersent leurs campements de tentes noires; au sud, des abris de roseaux groupés autour d'une tour fortifiée; le bétail, fuyant l'inondation, se presse sur les éminences. Voici, sous les palmiers, la coupole du tombeau d'Esdras, puis le village de Kourna; le Tigre et l'Euphrate s'y joignent dans une immense palmeraie; le bateau s'engage alors dans la ligne droite du Chatt-el-ʿArab et, quatre heures après, arrive au port de Bassora. C'est le point extrême où remontent les navires de haute mer: il y en a dix en rade, tous anglais, sauf un petit aviso turc.

De Kourna jusqu'au golfe, sur une longueur de 150 kilomètres, les bords du Chatt-el-ʿArab ne forment qu'une seule palmeraie; les canaux s'embranchent du fleuve, la marée montante élève naturellement l'eau dans les fossés et les rigoles. Le pays tout entier disparaît sous la verdure; les palmiers sont petits et serrées; beaucoup d'oliviers, de grenadiers et de mûriers; des lauriers-roses, des mimosas, quelques orangers; la vigne grimpe d'arbre en arbre. Le long des rives se succèdent les grands domaines appartenant aux gens de Bassora; la population habite des huttes de roseau et vit de la culture du dattier. Quand vient le temps de la cueillette, de septembre à novembre, les nomades descendent des îles du Tigre et se réunissent en campements; les hommes cueillent et transportent les fruits; les femmes les mettent en caisses ou en paniers.

Entre les canaux de Rebat et de Khora, l'agglo-

mération de Bassora remonte le canal d'El-'Achar, sur la rive droite du Chatt-el-'Arab. La conquête arabe fonda l'ancienne ville, un peu plus loin dans l'intérieur, là où se trouve aujourd'hui le bourg de Zobéir ; les besoins du négoce la rapprochèrent du port. La ville actuelle n'a de pittoresque que son canal où maisons et jardins de palmiers se mirent dans les eaux tranquilles, sillonnées par de longues barques — *bélems* — aux extrémités recourbées. Elle peut avoir 30.000 habitants : un cinquième persan, portefaix, venus de l'Arabistan, négociants d'Ispahan ou de Chiraz ; un autre cinquième chrétien, Chaldéens, Syriens et Arméniens, petits commerçants et propriétaires ; 1.500 Juifs, le reste arabe ; les juifs tendent à s'emparer du commerce local, en concurrence avec les Persans et les Arméniens. Le commerce extérieur reste presque entièrement dans les mains européennes : 5 maisons anglaises, 2 grecques, 1 allemande, 1 française; elles se groupent, à l'issue du canal, autour du consulat et de la poste anglaise Sur la berge, les grains de l'Euphrate et du Karoun, les riz d'Amara, sont nettoyés au moulin; les laines de Bagdad, qui passent en transit, sont, en cas de besoin, pressées à la machine.

En 1905, le mouvement commercial de Bassora atteignait 34.700.000 francs à l'importation, et 37.600.000 à l'exportation, les chiffres les plus élevés de la période décennale. Le blé, l'orge, le millet vont en Angleterre et à Djeddah, aux Indes dans les années de famine. Quant aux dattes du Chatt-el-'Arab, leur meilleur débouché est aux États-Unis, puis en Angleterre, en France, en Autriche, aux Indes et en Égypte. On en expédie même en

Algérie et en Tunisie, car nos colonies africaines préfèrent vendre leur production propre, de qualité meilleure, et importer, à leur usage, des dattes d'autre provenance[1].

La situation réciproque des divers éléments étrangers est à peu près la même à Bassora qu'à Bagdad, sauf que les relations du port y ont encore accentué la part de l'Angleterre. En dehors de la maison Asfar, qui est importante, l'administration turque, la Banque Ottomane, les missions des Carmes et des sœurs dominicaines, les écoles chrétiennes et juives s'emploient à introduire notre langue. L'exportation des dattes attira les Américains : l'agent d'une maison de New-York est le principal acheteur de fruits chez les propriétaires ; sur le canal de Rebat fonctionne une petite usine pour le pressage des bois de réglisse, destinés aux États-Unis. Enfin l'Église réformée d'Amérique, installée dans le golfe Persique, entretient une mission à Bassora. Dans les affaires, les Anglais prennent la part du lion : si la maison Lynch se borne aux transports fluviaux, les autres forment une étroite combinaison, afin de maintenir le fret maritime entre les mains de la Compagnie *British India*, qui assure, une fois la semaine, le service postal avec Bombay et trois autres compagnies chargées des communications avec l'Angleterre[2]. La ligne de navigation Mochtéri, créée par un groupe persan de Bombay, entre l'Inde, Djeddah et le golfe Persique, ne troublait guère la sérénité britannique,

1. En 1906, soixante-dix mille caisses de dattes de Bassora ont été ainsi expédiées en Algérie-Tunisie.

2. En 1905-1906, avant l'établissement de la ligne allemande, le tonnage anglais du port de Bassora a été de 197.742 sur 227.702.

non plus que les excellents bateaux, envoyés quatre fois l'an d'Odessa, par la Compagnie russe de navigation et de commerce. Les Allemands se montrèrent de plus sérieux concurrents. Brusquement, la maison Robert Wenckhaus prit pied à Bassora, Bahreïn, Bouchire, Lingah et Bender-•Abbas. Quelques mois plus tard, en août 1906, des bateaux mensuels de la Compagnie *Hamburg-Amerika* apparurent dans le golfe. L'effet de cette initiative fut immédiat : le fret pour Londres tomba de 34 à 15 shillings ; pour Marseille, de 42 à 15 et même 12,6. Un arrangement de ne point prendre de marchandises, les Allemands pour Londres, les Anglais pour Hambourg, fut aussitôt brisé que conclu. Si bien que la colonie anglaise du golfe, inquiétée dans sa prépondérance acquise, commence à se sentir inconfortable et à marquer, vis-à-vis des Allemands, l'extraordinaire nervosité qui caractérise toutes les manifestations de la vie anglo-indienne.

Dans la région du Chatt-el-•Arab, les trois plus grands personnages indigènes, ceux qui y possèdent le plus de bien sont le Nakib-ol-Echraf, les cheikhs de Koweit et de Mohammérah. Le *nakib*, Seyyed Redjeb, est grand maître de l'ordre des Rafaïs, ou derviches hurleurs. Le fondateur, Cheikh Ahmed-er-Rafaï, était un seyyed Mousavi, neveu et disciple du fameux Cheikh •Abd-el-Kader; sa descendance sanctifie de ses tombeaux Bagdad, Amara et les bords du Chatt-el-Arab. La maison-mère se trouve à Zobéir : en ville, la résidence du nakib comporte une vaste hôtellerie, destinée aux pèlerins. Ceux de l'Inde, allant à Kerbéla, y peuvent trouver asile, ainsi que dans l'une des plus belles maisons du canal

d'El-'Achar, transformée en wakf à leur usage par un musulman de Bombay. La confrérie des Rafaïs dispose d'un assez grand nombre d'affiliés pour assurer la richesse et la puissance de Seyyed Redjeb; l'un de ses fils, Seyyed Yousef, dirige l'établissement de Bassora : un autre, Seyyed Taleb, surveille, à Constantinople, les intérêts de la famille.

Moubarek-ben-Sebah, cheikh de Kowéit, évite de se montrer à Bassora ; son territoire domine la baie, où doit nécessairement aboutir le chemin de fer de Bagdad ; circonstance qui lui vaut le concours britannique et la possibilité d'échapper au vali turc. La situation du cheikh de Mohammérah est infiniment plus complexe, car ses intérêts chevauchent entre la Perse et la Turquie. Sa ville est à l'embouchure du Karoun, en territoire persan; son district comprend tout le bief inférieur de la rivière ; en même temps, grand propriétaire à Bassora, il est tributaire, pour son commerce, des juifs de la place. D'autre part, la déférence anglaise le traite en seigneur indépendant ; quand les navires de la *British India* passent devant le château du cheikh, ils ne manquent point de le saluer d'un coup de canon, auquel il est exactement répondu. Les bateaux de la maison Lynch remontent le Karoun, en concurrence avec le service persan, établi par Malek-et-Toud-djar de Bouchire. Entre ces trois puissances, Cheikh Ghazal maintient un prudent équilibre. Sujet persan, loyal et patriote, il est comblé des faveurs royales, époux d'une princesse kadjare et décoré du titre de Moʿezz-os-Saltaneh (le favori de la dynastie) ; il n'éleva point d'objection contre la venue des douaniers belges et tolère dans ses eaux la présence d'un

garde-côtes ; il vient d'envoyer, à Téhéran, une forte souscription pour la future Banque nationale. Son administration repose sur deux hommes de sa confiance, qui sont, après lui, les plus riches du pays, Hadji Reïs, sous-gouverneur du district persan, et Mirza Hamzeh, chargé du soin des affaires turques.

Quand, au commencement de mai, nous passâmes à Mohammérah, le cheikh se trouvait absent ; en février, toute la féodalité du golfe avait été conviée au mariage de sa fille. Les fêtes furent, dit-on, splendides, les vêtements de noces commandés aux sœurs de Bassora ; une troupe de danseuses appelée du Caire, une bande de musiciens juifs, de Chiraz. Depuis lors, Cheikh Ghazal se déplace dans l'intérieur, accompagné de ses Juifs et de ses Égyptiennes, qu'il ne peut se résoudre à renvoyer chez eux.

Trente-huit milles de Mohammérah jusqu'à la mer; les rives, toujours verdoyantes, parsemées de fermes nombreuses, s'écartent de plus en plus A l'estuaire, sur la côte turque, le village de Fao, où atterrit le câble de l'Inde. Encore 14 milles dans les eaux jaunies par le limon de l'ᶜIrak; les navires pataugent dans la vase et doivent alléger leur cargaison ; puis, après des tentatives plus ou moins longues, ils réussissent à s'échapper de la barre; brusquement, ils entrent dans les flots bleus du golfe Persique, dont la ligne se poursuit à la surface de la mer. L'hélice, surchargée de boue, trace, quelque temps encore, un sillon jaunâtre dans les eaux pures.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

Autour du lac d'Ourmiah

CHAPITRE IV

Chez les Kurdes

CHAPITRE V

De Tauris à la Caspienne

Pages.

CHAPITRE VI

Le changement de règne

CHAPITRE VII

Le Chiisme

CHAPITRE VIII

La révolution persane

CHAPITRE IX

L'accord anglo-russe

Pages.

CHAPITRE X

Coutumes persanes

CHAPITRE XI

De Téhéran à Ispahan

CHAPITRE XII

Ispahan

CHAPITRE XIII

A travers l'ᶜIrak-ᶜAdjémi

CHAPITRE XIV

La province de Kermanchah

CHAPITRE XV

Les portes du Zagros

CHAPITRE XVI

Les villes saintes

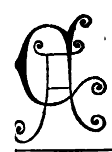
Pages.

CHAPITRE XVII

A travers l'ᶜIrak-ᶜArabi

9101.

DIVISIONS DE CE CATALOGUE



Librairie Armand Colin

Rue de Mézières, 5, PARIS

P. 9101.

PUBLICATIONS GÉOGRAPHIQUES

GES, EXPLORATIONS

Les Maures et l'Esterel, par **P. Foncin**. Un vol. in-18, *28 gravures*, 3 cartes *hors texte*, relié toile. . . . . . . 3 fr. 50

M. P. Foncin décrit ce merveilleux pays des Maures et de l'Esterel comme la terre d'élection qu'il choisit parmi ces « pays de France » dont il a dit naguère, en une retentissante étude, la magnifique diversité.

Il s'est attaché à faire connaître, outre les aspects physiques et les ressources naturelles du double pays des Maures et de l'Esterel, son histoire et ses développements : quelques chapitres, consacrés à l'histoire générale, aux types historiques, aux villes et campagnes pendant les derniers siècles, montrent toute la variété de la vie sociale depuis les origines.

L'ouvrage de M. P. Foncin est donc une description complète du pays et il est destiné à devenir un véritable guide pour tous les voyageurs, de plus en plus nombreux, qu'attire, aux environs de Fréjus et de Saint-Tropez, la réputation des Maures et de l'Esterel.

Terres françaises (*Bourgogne, Franche-Comté, Narbonnaise*), par **W. Morton Fullerton**. Un vol. in-18, broché. . . . 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Marcelin Guérin, et par la Société de Géographie commerciale de Paris.*)

« Il s'est trouvé parfois des écrivains étrangers pour bien comprendre et aimer la France : je ne sais pas si l'un d'eux l'avait jamais « sentie » aussi vivement, pleinement, intimement. Ces descriptions de nos villes et provinces seront pour beaucoup de lecteurs une révélation. L'auteur sait nous insinuer doucement ses façons de voir et d'expliquer, par un subtil mélange d'humour anglais, de précision américaine, de grâce et comme de câlinerie françaises. »
(*La Revue de Paris.*)

« En retraçant, sans prétention, les impressions d'un voyage accompli dans une partie de la France, M. W. Morton Fullerton, qui est de nationalité américaine, nous a donné une œuvre vraiment intéressante, d'une saveur originale et pénétrante..... Les lecteurs français trouveront beaucoup de charme à ce livre et les touristes le consulteront comme un guide précieux. »
(*Revue de Géographie.*)

Les Phéniciens et l'Odyssée, par **Victor Bérard** (2 volumes) : Chaque vol. in-8° grand jésus de 600 pages, *nombreuses cartes et gravures*, relié demi-chagrin, 32 fr. ; — broché . . . . . 25 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« L'éloge n'est plus à faire de ce savant ouvrage, véritable résurrection des personnages de l'épopée homérique... Ajoutons que la correction matérielle et l'impression en sont aussi parfaites que possible, et que les plans, cartes et gravures sont exécutés avec beaucoup de goût. » (*Revue des Deux Mondes.*)

« La Méditerranée d'Ulysse, la vie des corsaires achéens ont autant de réalité que la rade de Toulon et les exploits de Duquesne et de Surcouf; il est possible de refaire aujourd'hui le voyage d'Ulysse. Telle est la thèse neuve et hardie que M. Victor Bérard démontre dans ce magnifique ouvrage avec un talent d'écrivain, un art de peindre aux yeux qui s'allient de la plus rare façon à l'érudition la plus riche et la plus sûre. » (*Journal des Débats.*)

La Grèce d'aujourd'hui, par **Gaston Deschamps.** Un vol. in-18 (12° Édition), broché. . . . . 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« Ce livre de M. Gaston Deschamps sur la *Grèce d'aujourd'hui* est un livre délicieux où la description des pays helléniques, les souvenirs de l'antiquité, la peinture de la société grecque moderne se mêlent sans se nuire, où l'on trouve de l'esprit, de la poésie, du pittoresque et aussi des vues philosophiques et historiques qui, pour n'être pas pédantes, n'en sont pas moins très sérieuses. »

(*Revue Historique.*)

Sur les routes d'Asie, par **Gaston Deschamps.** Un volume in-18 (3° Édition), broché. . . . . 3 fr. 50

« M. Gaston Deschamps a réuni dans ce volume une suite d'impressions qu'il a recueillies dans un voyage commencé au Pirée et terminé vers la Pisidie après avoir visité l'île de Chio et les villes qui bordent l'ouest de l'Asie Mineure. Très apte par sa nature et ses études à dégager l'intérêt de toutes choses sur un pareil terrain, l'auteur sait s'arrêter aux bons endroits, et c'est un utile plaisir que l'on goûte en sa compagnie pendant cette belle excursion. » (*Le Figaro.*)

Au Pays russe, par **Jules Legras.** Un volume in-18 (4° Édition), broché. . . . . 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Montyon, et par la Société de Géographie commerciale de Paris.*)

« L'auteur a parcouru les steppes, de la Baltique à la Mer Noire. La désolation de ce morne pays, ses mœurs encore sauvages en tant de points, mais aussi sa physionomie pittoresque mal connue jusqu'à présent, et surtout ses ressources infinies, tout cela est expliqué et dépeint par l'enquêteur perspicace et consciencieux. » (*Le Figaro.*)

« Observateur sagace, impartial et profondément doué, M. Legras joint à ces qualités une connaissance parfaite de la langue russe. Il a su pénétrer dans toute les couches sociales et le tableau qu'il présente de la vie russe est assurément l'un des plus saisissants et des plus véridiques de tous ceux que les écrivains de l'Europe occidentale ont pu produire sur ce vaste pays ».

(*Société de Géographie.*)

En Sibérie, par **Jules Legras**. Un volume in-18, *22 gravures hors texte* et *1 carte en couleur* (2e ÉDITION), broché.. . . 4 fr.

« Dans un récit suivi, plein d'animation, d'anecdotes et de bonne humeur, M. Jules Legras nous montre la physionomie de l'Asie russe. La connaissance de la langue l'a mis à même de pénétrer partout et de nous rapporter aussi bien les confidences d'un matelot, d'un paysan et d'un galérien que les idées d'un gouverneur. Ce mélange d'impressions si variées, rencontres affligeantes ou grotesques, aventures, incidents de toute espèce, donne un intérêt vivant à cet ouvrage ». (*Le Temps.*)

« Jules Legras a visité deux fois la Sibérie, et ces voyages ont laissé en lui de profondes impressions. Son livre n'a pas la prétention d'être autre chose qu'un journal de route; mais toute la physionomie de l'Asie russe nous y apparaît dans un récit plein d'observations, d'anecdotes et de bonne humeur. » (*La Revue de Paris.*)

La Perse d'aujourd'hui (*Iran, Mésopotamie*), par **Eugène Aubin**. Un vol. in-18, 450 p., *1 carte en couleur h. texte*, br. 5 fr.

« L'auteur se trouvait parcourir la Perse à l'époque même où se produisaient en ce pays les premiers phénomènes révolutionnaires. En traversant les provinces Nord-Ouest de la Perse, en descendant de Téhéran à Ispahan et à Bagdag, puis à Chiraz, il a pu suivre les manifestations révolutionnaires, qui, toutes issues d'une même cause, diffèrent d'aspect selon les villes. Les principaux fonctionnaires, les chefs du mouvement des réformes lui ont fourni des indications intéressantes, qui lui ont permis, tout en étudiant le pays dans les conditions permanentes de son existence, d'observer utilement la transformation présente de l'Orient moyen. » (*Le Correspondant*).

Le Tibet. **Le pays et les habitants**, par **F. Grenard** (*Mission Dutreuil de Rhins*). Un fort vol. in-18, avec *1 carte en couleur*, broché. . . . . 5 fr.

« Dans cet ouvrage, M. Grenard résume d'abord l'exploration qu'il fit avec Dutreuil de Rhins; il donne ensuite une « vue d'ensemble sur le Tibet et ses habitants », sur leurs mœurs et coutumes, la vie économique, etc. La curiosité politique et sociale de M. Grenard le distingue très nettement de tant d'explorateurs qui nous ont seulement rapporté des renseignements géographiques. Aussi lira-t-on son livre avec le plus grand intérêt et le plus grand profit. » (*Journal des Débats.*)

Les Chinois chez eux, par **E. Bard**. Un volume in-18, *12 planches hors texte* (5e ÉDITION), broché.. . . . . 4 fr.

« M. Bard n'est pas un savant de bibliothèque, c'est un homme d'action, un commerçant qui a rendu d'excellents services à notre colonie de là-bas, qui parle plus volontiers de ce qu'il sait que du reste et qui en parle simplement, clairement et avec méthode. Il a vu la Chine, a vécu parmi les Chinois, a fait des affaires avec eux... De ses investigations diverses, il a tiré un bon livre, rempli de faits, écrit sobrement, avec précision, où il nous présente une Chine vraie, peuplée d'hommes véritables, et non pas cette Chine baroque à laquelle on nous avait habitués. »

(GRENARD. — *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris.*)

Au Japon et en Extrême-Orient, par **F. Challaye**. Un vol. in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

« En observateur curieux, attentif et jeune, M. Félicien Challaye nous apporte des vues tout à fait originales et fécondes sur la façon dont la civilisation européenne a modifié celle du Japon sans entamer en rien les traditions du vieux Nippon. » (*Le Figaro.*)

« Cet ouvrage, très finement senti, plein de vues personnelles et pénétrantes, est un des plus suggestifs qu'un Français nous ait depuis longtemps rapporté d'Extrême-Orient. » (*Le Journal des Débats.*)

Le Siam et les Siamois, par le Commandant **E. Lunet de Lajonquière**. Un vol. in-18 de 360 pages, broché. . . . 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon.*)

« L'auteur, qui a été chargé de mission au Siam, nous donne une étude utile sur ce royaume asiatique qui doit nous intéresser doublement, puisqu'il est avec la Chine le seul état encore indépendant de l'Extrême-Orient et qu'il est proche de notre Indo-Chine. Après de précises généralités sur l'organisation de l'État, sur les Siamois et les étrangers, nous trouvons en cet ouvrage le récit minutieux d'un voyage de Bangkok à Raheng par la vallée du Menam et du Meping, puis à travers les montagnes jusqu'à Rangoon. Travail consciencieux, nourri de renseignements et d'anecdotes. » (*La Revue de Paris.*)

Java et ses habitants, par **J. Chailley-Bert**. Un vol. in-18 (3e Édition, *corrigée et augmentée*), broché. . . . . . . 4 fr.

« M. Chailley-Bert est allé à Java. Il y est demeuré plusieurs mois, et il nous transmet dans ce volume les résultats de son voyage. D'une lecture facile, voire même fort agréable, cet ouvrage contient des études étendues et pénétrantes sur la société indigène et la société européenne à Java ; la concurrence économique entre Européens et Orientaux ; la question chinoise ; la concurrence politique entre Hollandais et Javanais ; la question si complexe de l'éducation des indigènes. » (*Le Musée social.*)

En Haïti : Planteurs d'autrefois, Nègres d'aujourd'hui, par **Eugène Aubin**. Un fort volume in-18, *32 phototypies* et *2 cartes en couleur hors texte*, broché. . . . . 5 fr.

« Dans un cadre magnifique, M. Eugène Aubin a eu sous les yeux une suite ininterrompue de manifestations populaires d'une incomparable étrangeté qui se produisaient sous des formes dont l'origine africaine se trouvait influencée par notre culture et par notre histoire. Rien de plus curieux, de plus émouvant que ce mélange disparate. M. Eugène Aubin le retrouve partout dans ce voyage prestigieux dont il nous fait partager les émotions et l'agrément en des pages alertes, documentées, semées de belles et pittoresques images. » (*Le Figaro.*)

Une Mission française en Abyssinie, par **Sylvain Vignéras**. Un volume in-18, avec *60 photographies*, broché. 4 fr.

« Ce livre, qui n'a d'autre prétention que d'être un *journal de route*, contient mille observations précieuses, fidèlement notées, qui laissent une impression très nette de la nature de la région que l'auteur a parcourue. » (*Le Temps.*)

Impressions d'Égypte, par **Louis Malosse**. In-18 br. 3 fr. 5

« Cet ouvrage se divise en deux parties : l'une qui est purement narrati et descriptive ; l'autre, où l'auteur étudie l'état moral et politique du pays. L première partie va d'une allure rapide qui entraîne le lecteur. C'est, en deu cents pages, le tour de l'Egypte conté avec autant d'agrément que de vérité. M. Malosse analyse ensuite la situation morale et politique de l'Egypt explique le caractère et les actes du khédive, relève les traces persistante de l'influence française, apprécie l'œuvre de l'Angleterre... Ces pages, pleine d'informations exactes, méritent d'être lues. » (*Le Temps.*)

Le Maroc d'aujourd'hui, par **Eugène Aubin**. In-18 de 500 pages avec *3 cartes en couleur hors texte* (6e Édition), br. . . . . . . 5 fr

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie commerciale de Paris.*)

« M. Eugène Aubin a eu la bonne fortune de séjourner, au cours de ces deu dernières années, à Tanger, à Marrakech, à Fez ; il nous explique dans ce ouvrage l'organisation du gouvernement marocain et le mécanisme de la vi marocaine... Il y a plaisir à le lire, parce qu'il nous présente les faits selon une heureuse méthode, et que la recherche de l'exactitude n'empêche pa l'auteur d'avoir le souci de la clarté... Ce livre exact est aussi un livre agréable, et par là il participe d'une tradition très française. »

(*Journal des Débats.*)

Voyages au Maroc (1899-1901), par le **Mis de Segonzac**, avec *178 photographies*, dont *10 grandes planches hors texte* (20 panoramas en dépliants), *1 carte en couleur hors texte* et de nombreux appendices. Un vol. in-8° de 400 pages, broché . 20 fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . 27 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Furtado, et par la Société de Géographie de Paris.*)

« En trois explorations successives, de 1899 à 1901, le marquis de Segonzac a visité, sous le déguisement d'un mendiant musulman, les régions les moins abordables du Maroc. Son ouvrage, rédigé dans la forme d'un journal de route, mais sans sécheresse, a la précision d'un document scientifique en même temps qu'il donne dans de sobres descriptions une vive impression des choses vues, et qu'il doit à son style chaud et coloré un véritable charme littéraire. » (*Revue de Géographie.*)

Sahara soudanais, par **R. Chudeau**, chargé de mission en Afrique Occidentale française. Un vol. in-8 raisin, *83 figures et cartes* dans le texte et *hors texte*, dont *1 carte en couleur*, *72 phototypies et 2 photogravures hors texte*, broché...... 15 fr.

Ce volume débute par une série de monographies des régions traversées par l'auteur entre l'Ahnet, le Niger et le Tchad. Les chapitres suivants sont consacrés à de nombreuses questions qui intéressent l'étude du Sahara. La géographie botanique et zoologique, à cause de l'importance économique qu'elles peuvent présenter, ont été traitées avec un soin particulier. Un dernier chapitre est consacré au commerce du Sahara.

« Après avoir vu par lui-même, M. R. Chudeau n'a pas négligé les renseignements qu'il a pu recueillir ailleurs. Ce livre très intéressant constitue un exposé aussi complet que possible de nos connaissances actuelles sur la géographie, au sens le plus large du mot, de la région saharienne. »

(*La Revue Scientifique.*)

Dahomé, Niger, Touareg : *Notes et récits de voyage*, par le **Général Toutée**. Un volume in-18 jésus, avec *1 carte hors texte* (4e ÉDITION), broché . . . . 4 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon.*)

« On sait que parti de Kotonou en décembre 1894 avec la mission de relier le Dahomey français au Niger, l'auteur, à travers des obstacles et des difficultés sans nombre, put remonter le Niger jusqu'à Farka, dépendant du Cercle de Tombouctou ; puis le redescendit jusqu'à son embouchure, démontrant ainsi que le Niger moyen était navigable. On trouvera dans ce livre le récit de cette exploration si féconde en résultats, et de cette mission si bien remplie. » (*Revue des Deux Mondes.*)

Du Dahomé au Sahara : *La Nature et l'Homme*, par le **Général Toutée**. Un volume in-18 (2e ÉDITION), avec *1 carte en couleur* broché . . . . 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon.*)

« Dans *Dahomé, Niger, Touareg*, l'auteur nous a raconté avec un grand charme de gaîté tous les incidents pittoresques de son exploration. Le présent volume est d'un ordre tout différent : c'est une étude grave, riche d'informations et d'idées, qui permettra au public français d'apprécier l'avenir économique du Soudan, en le renseignant sur le degré de civilisation des indigènes, sur la qualité du sol et la nature de ses productions. »

(*La Revue de Paris.*)

TES

Carte de la Chine *physique et politique*, par **F. Bianconi**, ingénieur Géographe, auteur des Cartes commerciales universelles, (83c × 66c). Prix *net* . . . . 2 fr.

Cette carte indique les lignes de chemin de fer en exploitation, en construction et concédées, les mines, câbles sous-marins, itinéraires de navigation, les Missions catholiques et protestantes, les sphères d'influence politique et économique de la France, de la Russie, de l'Allemagne et du Japon en Chine.

Carte du Cours de l'Amazone (depuis l'Océan jusqu'à Manaos) et de *La Guyane Brésilienne*, dressée par **Paul Le Cointe**. Une carte *en couleur* (1m25 × 65c) dans une pochette, avec notice explicative . . . . 10 fr.
Montée sur toile, avec gorge et rouleau. . . . . 15 fr.

Cette carte, à l'échelle de 1/2. 000 000, est certainement la plus complète qui ait été dressée de cette partie du Brésil encore peu connue qui s'étend, entre l'Amazone, au sud, et la Guyane anglaise, hollandaise et française, au nord. Les différents explorateurs qui l'ont parcourue n'ont laissé que des croquis isolés du cours des principales rivières. L'auteur a coordonné et relié entre eux tous ces travaux, puis les a complétés par de nombreux relevés personnels exécutés durant un séjour ininterrompu de quinze années dans ce pays.
D'un format qui la rend facile à consulter, cette carte est à une échelle assez grande pour pouvoir servir de canevas à toute nouvelle exploration de ces régions, scientifique ou commerciale.

ATLAS

Atlas général Vidal-Lablache *historique et géographique*, par **P. Vidal de la Blache**, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris. — NOUVELLE ÉDITION mise à jour et regravée : 420 cartes et cartons en couleur; Index alphabétique de 46 000 noms, augmenté d'un supplément de 3 500 noms. — Un volume in-folio : avec reliure amateur, **40 fr**; — relié toile. . . **30** fr.
(*Couronné par la Société de Géographie de Paris. Prix Barbié du Bocage*).

« Dans cette nouvelle édition, non seulement les cartes ont été très soigneusement mises au courant des plus récentes découvertes, des dernières modifications territoriales et du développement des voies ferrées, mais les diagrammes ont été modifiés d'après les plus récentes données statistiques. Un effort très sérieux a permis de donner partout une plus grande vigueur au figuré du relief du sol; des teintes nouvelles ont été ajoutées. Des cartes ont été entièrement remaniées; leur échelle a été agrandie.... »
(H. FROIDEVAUX. *Le Polybiblion*, mars 1909).

« On apprendra avec plaisir qu'une nouvelle édition de ce monumental ouvrage vient d'être publiée... L'Atlas Vidal-Lablache constitue un travail de consultation et d'étude d'une valeur remarquable... C'est un joyau qui orne la cartographie universelle. » (A. BALDACCI. *Rivista geografica italiana*).

« Les Allemands nous ont, pendant longtemps, devancés de très loin sur le terrain géographique. On peut dire que nous les avons rejoints, et il semble même douteux que l'Allemagne puisse opposer à l'*Atlas Vidal-Lablache* un instrument de travail plus souple et mieux approprié aux exigences actuelles de la science et de l'enseignement. (*Le Temps.*)

« Il n'existe pas à notre connaissance d'atlas qui, jusqu'ici, ait réuni sous une forme aussi claire et à un prix aussi minime, une aussi grande abondance de notions de tout genre ».
(GABRIEL MONOD. — *Revue Historique.*)

Atlas des Colonies françaises, dressé par ordre du Ministère des Colonies, par **Paul Pelet**. *27 cartes* (62$^c \times$42^c) et *50 cartons* en *8 couleurs* avec Texte explicatif de 78 pages et Index alphabétique de 34 000 noms. Un vol. in-4° colombier (42$^c \times$33^c), relié toile. . . . . *net*. **30** fr.
(*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques et par la Société de Géographie de Paris, prix P.-F. Fournier.*)

« M. Pelet traite avec le même souci de vérité scientifique les territoires dits « étrangers » et ceux que les Français revendiquent en maîtres; et les cartes qu'il nous donne prennent ainsi un intérêt général et un caractère esthétique dont nous lui sommes reconnaissants. Chaque carte, en particulier, mérite d'être signalée dans l'*Atlas* et d'être louée pour la précision et la clarté du dessin et de la nomenclature, pour la belle ordonnance du travail, pour tous les renseignements complémentaires qui ont été fournis sans trop charger la feuille. A tous égards, l'*Atlas* de M. Pelet doit être cité en modèle pour la probité scientifique et la belle exécution du travail. »
(Elisée RECLUS. — *La Revue.*)

[GÉ]OGRAPHIE GÉNÉRALE. — GÉOLOGIE. SÉISMOLOGIE

TRAITÉ DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE (*Climat - Hydrographie-Relief du sol - Biogéographie*), par **Emm. de Martonne**, professeur de géographie à l'Université de Lyon. Un volume in-8° raisin, VIII-912 pages, 396 figures et cartes, *48 planches* photographiques *hors texte* et *2 planisphères en couleur hors texte*, broché. **22 fr**; relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . **28 fr. 50**

(*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, prix Binoux, et par la Société de Géographie de Paris, prix P.-F. Fournier.*)

« Le remarquable ouvrage de M. de Martonne offre au public instruit le moyen de suivre les publications géographiques de jour en jour plus nombreuses et plus scientifiques, aux spécialistes un livre général devenu indispensable. »

(*La Revue de Paris.*)

Il n'existait pas jusqu'ici d'ouvrage embrassant tout ce qu'on est convenu d'appeler géographie physique. Ce *Traité* rendra de grands services non seulement aux géographes spécialisés, mais aussi aux étudiants et aux personnes de plus en plus nombreuses qui s'intéressent aux recherches géographiques et qui ont besoin d'un guide sûr et éclairé. »

(Ph. Glangeaud. *Revue générale des Sciences*).

« Le *Traité* de M. Emm. de Martonne répond à toutes les exigences de l'érudition contemporaine. L'auteur a non seulement tenu compte des derniers progrès que les recherches géographiques ont réalisés, mais encore il a introduit dans son ouvrage les résultats d'études et de réflexions qui lui appartiennent en propre... Aucun ouvrage publié jusqu'à ce jour en Europe, n'a plus complètement mis en lumière le principe de l' « évolution » du modelé. La partie morphologique est ainsi placée sur une base nouvelle répondant tout à fait à l'état présent de la science... On ne saurait trop louer les nombreuses et excellentes figures, les remarquables schémas à trois dimensions, le grand nombre de cartes nouvelles et les belles photographies hors texte que renferme l'ouvrage. L'illustration de ce Traité l'emporte incontestablement sur celle de tous les ouvrages similaires... On doit féliciter la science française pour l'apparition d'une œuvre aussi importante. »

(J. Cvijić. *Annales de Géographie*, nov. 1909).

(Envoi *franco*, sur demande, du Prospectus : Traité de Géographie Physique.)

L'Architecture du Sol de la France. *Essai de géographie tectonique*, par le **Comm^t O. Barré**. Un vol. in-8°, *189 figures* dont *31 planches hors texte*, broché. . . . . **12 fr.**

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris. Prix Barbié du Bocage.*)

« Voici un gros volume bien géologique de fond et de forme, mais qui se lit clairement, à la française, éclairé qu'il est par de nombreux croquis et des panoramas d'un genre tout nouveau... Ceci suffit à faire vivre un livre, et ceux que les termes géologiques pourraient effrayer n'ont qu'à regarder pour comprendre... La science du Commandant Barré, qui a professé pendant de longues années à l'Ecole d'application de Fontainebleau, n'est plus à apprécier. Il a laissé une trace profonde dans l'esprit de ses auditeurs, et l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est le fruit mûr d'une forte floraison. »

(*Revue de Géographie.*)

La Science géologique : *ses Méthodes, ses Résultats, ses Problèmes, son Histoire*, par **L. de Launay**. In-8° de 752 pages, avec 53 *fig.* dans le texte et 5 *planches en couleur h. texte*, br. **20 fr.**
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . **25 fr.**

« Ce nouveau travail considérable du savant professeur de géologie doit être défini « la synthèse et la philosophie des connaissances géologiques au début du xx° siècle ». Les géologues le placeront, dans leur bibliothèque, entre le *Traité* de M. de Lapparent et la *Face de la Terre* de Suess... L'élégance du style et la clarté d'exposition de M. de Launay rendent son ouvrage accessible à tous, d'une lecture aussi pratique qu'attrayante. Tout esprit ouvert s'instruira sans peine sur les hautes questions qu'il traite....

(*La Géographie.*)

« J'estime qu'il a fallu à M. de Launay des années et des années pour mener à bonne fin ce travail colossal et unique en littérature spéciale.... L'auteur a voulu faire sortir la géologie du domaine étroit où les spécialistes la confinent, pour mettre en valeur sa portée générale et la faire entrer dans le cadre plus vaste de la philosophie naturelle. Pour atteindre ce but, il fallait des connaissances d'une étendue singulière, une expérience consommée, un sens critique aigu et un talent d'exposition tout particulier. *La Science Géologique* est une étude puissante et originale et n'a pas d'équivalent parmi tous les livres publiés sur ce sujet. » (*Journal des Débats.*)

La Face de la Terre (*das Antlitz der Erde*), par **Ed. Suess**, Associé étranger de l'Institut de France, ancien professeur de géologie à l'Université de Vienne. Traduit de l'allemand et annoté sous la direction de Emm. de Margerie, avec une préface par Marcel Bertrand, de l'Académie des Sciences :

Tome I. — **Les Montagnes.** In-8° (3° Édition), de xv-835 pages, avec *2 cartes en couleur* et *122 figures*, dont 76 exécutées pour l'édit. française, br. . 20 fr.

Tome II. — **Les Mers.** In-8° (2° Édition), de 878 pages, avec *2 cartes en couleur* et *128 figures*, dont 85 exécutées pour l'édition française, br. . . . . . 20 fr.

Tome III. — **La Face de la Terre** 1re Partie. In-8° de xii-530 pages, avec *3 cartes en coul.* et *94 fig.*, dont 67 exécutées pour l'édit. française, br. 15 fr.

(Le Tome III et dernier comprendra 2 parties).

« C'est l'honneur de M. de Margerie de s'être fait, au prix d'un labeur que ceux-là seuls peuvent apprécier qui l'ont suivi de près, l'ordonnateur vigilant et infatigable de cette traduction à laquelle ont collaboré les meilleurs géologues de notre pays.... Une véritable encyclopédie, d'une sûreté sans égale, se dissimule sous ces pages où les vues du maître ont été conservées dans toute leur fraîcheur, avec un respect complet de la forme, souvent presque poétique, dont M. Suess avait eu l'art de les revêtir. » (*La Géographie.*)

« Les traducteurs ont rendu la pensée du maître avec une fidélité qui lui laisse à la fois sa précision et sa poésie ; ils l'ont respectée aussi en ce sens qu'ils se sont interdit tout commentaire critique. Mais des notes brèves et discrètes indiquent en quelle mesure les vues de l'auteur émises il y a 12 ans ont été confirmées, en quelle mesure contredites ou ébranlées par les explorations plus récentes. Tout ce travail de recherche et de mise au point donne à l'édition française — l'on dira plus justement *édition* que *traduction* — son originalité et son prix aux yeux des travailleurs. L'œuvre à laquelle reste attaché le nom de M. de Margerie fait honneur à la science française. »

(*Revue critique.*)

Les Tremblements de Terre (*Géographie Séismologique*),

par le Comte **F. de Montessus de Ballore,** ancien élève de l'École polytechnique, directeur du Service séismologique de la République du Chili; avec une préface de A. de Lapparent, membre de l'Institut. Un vol. in-8° raisin de 500 pages, avec *89 cartes et figures* dans le texte et *3 cartes hors texte*, broché. . . . 12 fr.

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris. Prix Louise Bourbonnaud.*)

Les récents événements dont la Calabre a été le théâtre, donnent aux tremblements de terre une telle actualité, qu'un livre traitant de cette matière peut se présenter tout seul, même au grand public.

« Avec autant de patience que de discernement, l'auteur a catalogué et marqué sur des cartes tous les phénomènes séismiques authentiquement enregistrés, en leur appliquant un figuré en rapport avec la fréquence et l'intensité des secousses. Cette monographie du phénomène, il l'a mise en rapport constant avec la structure géologique et la topographie des contrées correspondantes, et ce rapprochement lui a permis de formuler une loi de première importance... Ce sont les éléments de son enquête qu'il nous met sous les yeux dans ce grand ouvrage. On verra que nul n'a plus consciencieusement étudié que l'auteur la répartition des régions instables à travers le globe, que nul n'a dépouillé avec plus de soin tous les documents scientifiques ayant trait aux pays considérés. » (A. de Lapparent. — *Extrait de la Préface.*)

La Science Séismologique (*Les Tremblements de Terre*),

par le Comte **F. de Montessus de Ballore**. Préface par Ed. Suess, Associé étranger de l'Institut de France. Un volume in-8° raisin de 590 pages, avec *185 figures et cartes* dans le texte et *32 planches hors texte,* broché . . . . 16 fr

« Dans la *Science Séismologique*, M. de Montessus de Ballore offre une excellente suite à son livre antérieur sur les *Tremblements de terre*. Il n'y a rien de plus complet, ou de meilleur actuellement, sur la question des mouvements sismiques. » (*Bibliothèque universelle.*)

« Il y a là près de 600 pages du plus haut intérêt, parce qu'on y trouve, pour ainsi dire condensée, la « science séismologique », nouvelle et cependant déjà si avancée... Dans ce beau volume, le lecteur trouvera la réponse simple, claire, facile, exacte, à tant de questions et à tant de pourquoi que l'on chercherait en vain, dispersés dans les innombrables mémoires que l'auteur a étudiés patiemment et magistralement. »
(*Rivista Scientifica Industriale, Florence.*)

« Ce nouveau volume traite de la séismologie sous tous ses aspects, et est à la fois l'ouvrage le plus vaste et qui fait le plus autorité en cette matière. M. de Montessus est un lecteur insatiable et méthodique des ouvrages de science; et, en plus des trois langues principales du monde savant, il a la ressource de savoir en lire plusieurs autres, notamment l'italien, l'espagnol et le russe. C'est à ce fait, autant qu'à la longue durée de la période pendant laquelle il a réuni les données, qu'est due la vaste portée de son ouvrage. »
(*The Journal of Geology. Chicago.*)

[ÉT]UDES ET MONOGRAPHIES GÉOGRAPHIQUES

La Picardie et les régions voisines (*Artois, Cambrésis, Beauvaisis*), par **Albert Demangeon**, docteur ès lettres, professeur à l'Université de Lille. Un volume in-8°, *42 figures* dans le texte, *34 photographies hors texte*, *3 cartes hors texte* en noir et *en couleur*, broché . . . . 12 fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . 17 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Acad. des Sciences morales et politiques, par la Société de Géographie de Paris, et par la Société de Géogr. commerciale de Paris*).

« Cette belle monographie sur une des régions les plus intéressantes de la France, et qui fait le plus grand honneur à son auteur, montre ce que peut fournir de fécond la géographie actuelle, véritablement inspirée par les tendances scientifiques, dans toute la complexité de ces études. A lire le beau livre de M. Demangeon, à se laisser aller, au cours de ces pages, aux déductions fines qui permettent de rattacher à des phénomènes naturels et à des lois simples, jusqu'aux manifestations sociales qui en paraissent au premier abord les plus éloignées, on ne peut résister au plaisir et à la séduction qui émanent de cette logique scientifiquement basée sur une observation attentive. M. Demangeon connaît à fond le pays dont il parle, et il sait faire preuve, sans les étaler, des connaissances les plus diverses, comme cela est nécessaire pour se livrer avec fruit aux études géographiques. Géologue, botaniste, météorologiste tour à tour, il montre encore qu'il s'intéresse vivement au côté pratique de sa science, à tout ce qui peut éclairer l'agriculture et l'industrie. » (*Revue Scientifique.*)

Les Paysans de la Normandie Orientale (*Pays de Caux, Bray, Vexin Normand, Vallée de la Seine*), par **Jules Sion**, docteur ès lettres, maître de conférences de géographie à l'Université de Clermont. In-8° raisin, *8 planches hors texte en phototypie*, broché. . . . . 12 fr.

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris, prix Eugène Potron, et honoré d'une médaille d'or par la Société d'Agriculture de France.*)

« Ce livre est une étude de la vie rurale de cette partie de la Normandie qui correspond approximativement au département de la Seine-Inférieure et à l'arrondissement des Andelys.

Comment les populations rurales se sont-elles attachées au sol qui les nourrit? Quelle est leur origine? Comment ont-elles conquis leurs champs sur les forêts ou les marécages? Quel est le système de culture qui caractérise telle ou telle région? Le laboureur doit-il compléter par l'industrie domestique le revenu de son domaine? Quelle est la proportion des cultivateurs propriétaires, des fermiers, des journaliers? de la grande ou de la petite exploitation? Quelles sont la densité de la population, sa répartition, sa vitalité? Dans la forme de ses habitations, dans la texture de ses groupements, peut-on déceler des influences ethniques? Telles sont quelques-unes des questions dont l'auteur a cherché la solution, rapprochant dans sa synthèse les travaux des agronomes de ceux des économistes, dégageant parmi les faits sociaux ceux qui s'expliquent par l'action du sol et du climat, par les diversités de la technique et de la production agricoles. »

(*La Nature.*)

Étude sur la Vallée lorraine de la Meuse, par **J. Vidal de la Blache**, capitaine breveté, docteur de l'Université de Paris. Un volume in-8 carré, *8 cartes hors texte*, br. . . . . . . 4 fr.

« Vallée de capture », dernier témoin d'un réseau de rivières lorraines et champenoises orienté vers la Belgique à une époque antérieure, la vallée lorraine de la Meuse présente d'un bout à l'autre le phénomène de l'agglomération exclusive des maisons dans les villages. L'auteur nous montre que cette vallée offre à tous les points de vue, tant de la géographie humaine que de la géographie physique, les caractères les plus typiques.

Le Berry. *Contribution à l'étude d'une Région française*, par **Antoine Vacher**, docteur ès lettres, professeur adjoint de géographie à l'Université de Rennes. In-8° raisin, *48 fig. et cartes, 32 photographies et 4 pl. de cartes et profils hors texte*, br. 15 fr.

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris, prix Eugène Potron, et par la Société de Géographie commerciale de Paris.*)

On ne sait guère d'habitude où le Berry commence ni où il finit. Il en fallait chercher les limites, montrer comment jadis l'homme et la nature avaient collaboré pour les créer; puis comment ces limites s'étaient effacées au cours des siècles.

De cette étude remarquable par la précision des analyses, se dégage en même temps une forte impression d'ensemble : on a la sensation de voir agir la nature sur la surface d'une des régions de notre France qui compte pourtant parmi les moins accidentées et les plus humanisées. Cette transformation incessante du sol, résultat du travail modeste, mais quotidien des agents atmosphériques, voilà la pensée féconde partout présente dans cette étude consacrée à l'une de nos plus intéressantes provinces.

Le Morvan. *Étude de géographie humaine*, par le Capitaine **Levainville**, docteur de l'Université de Bordeaux. Un volume in-8° raisin, *44 figures et cartes* dans le texte, *40 phototypies et 4 dessins hors texte*, broché. . . . . 10 fr.

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris. Prix Charles Grad.*)

Le Morvan, qui n'eut jamais au cours de l'histoire d'unité politique, n'en est pas moins une des régions les plus individualisées de notre sol : pays pauvre et d'accès difficile, il semble, comme la Bretagne, resté à l'écart de la civilisation. — Analyser en détail les caractères de ce pays, en chercher l'explication, tel est le but de l'auteur. Avec les données de la géologie, de la météorologie, de l'hydrologie, il montre de façon précise comment s'explique l'aspect du sol, de la végétation, des cultures; comment toute la vie des habitants est conditionnée par le milieu physique. C'est ainsi que l'exploitation des forêts, la mise en valeur des terres, l'industrie, le commerce, etc., sont rigoureusement analysés et expliqués.

Le Var Supérieur. *Étude de géographie physique*, par **Jules Sion**. In-8° raisin, *8 photogr. hors texte*. broché . . . . . 3 fr.

La région du Var supérieur est particulièrement intéressante pour qui veut étudier l'œuvre des torrents : nulle part peut-être les défrichements, l'exploitation abusive des forêts et des pâtures, n'ont amené une recrudescence plus terrible de l'activité torrentielle.

Régions naturelles et Noms de pays. *Étude sur la Région Parisienne*, par **L. Gallois**, professeur à l'Université de Paris. Un volume in-8° carré, *8 planches hors texte*, broché . . . 8 fr.

On s'accorde généralement à reconnaître que les divisions politiques ou administratives ne conviennent guère à de bonnes descriptions géographiques. Si l'on veut peindre fidèlement la nature et rendre compte de ses différents aspects, c'est à elle-même qu'il faut emprunter ses divisions. Mais se prête-t-elle à un sectionnement de ce genre? Est-il vrai, comme on l'a dit, qu'il suffirait de recueillir avec soin les noms de pays forgés par l'instinct populaire pour retrouver du même coup les divisions rationnelles du sol?
L'auteur a entrepris de résoudre cette question pour une portion étendue de notre territoire, celle qui va de Laon jusqu'à la Loire, des confins de la Normandie à ceux de la Champagne. Montrant les différents aspects de cette région, s'attachant à en expliquer les particularités et la structure, il étudie, avec toutes les ressources de l'érudition moderne, les noms de pays qu'on a cru y reconnaître.

La Bosnie et l'Herzégovine. Ouvrage publié sous la direction de **Louis Olivier**, docteur ès sciences, directeur de la *Revue générale des Sciences*. Un vol. in-8° de 370 pages, *223 gravures* et *cartes*, broché. . . . . 15 fr.

Ce beau livre est dû à la collaboration de toute une pléiade de savants français : Léon Bertrand, Paul Boyer, Charles Diehl, A. Leroy-Beaulieu, Daniel Zolla, etc., qui, conviés par la *Revue générale des Sciences* à l'étude approfondie de la Bosnie et de l'Herzégovine, ont visité ces provinces en détail et nous présentent les résultats de leurs observations. Chacun d'eux a écrit son chapitre, signé de son nom; nous avons ainsi des informations très circonstanciées, fournies par des hommes compétents sur la nature physique de la Bosnie-Herzégovine, l'histoire et les monuments, la langue et la littérature, les races, les religions et les nationalités, enfin, sur chaque partie de l'administration actuelle, instruction, agriculture, travaux publics, industrie, législation, etc... L'ouvrage est luxueusement imprimé et rempli de photogravures et de cartes très intéressantes.

La Valachie. *Essai de monographie géographique*, par **Emm. de Martonne**, professeur à l'Université de Lyon. In-8°, *5 cartes*, *48 figures*, *12 planches hors texte*, broché . . . . 12 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« Étude très documentée où l'auteur fait ressortir l'individualité géographique de la Valachie qui résulte aussi bien de son relief que de son climat et de sa végétation et trouve sa manifestation dans les efforts qu'elle a faits pour se constituer en unité politique. Avec un grand talent, M. de Martonne a su coordonner dans un sens géographique toutes les données qui constituent les traits caractéristiques de la physionomie du pays, montrant ainsi que la géographie peut toucher à beaucoup des connaissances humaines sans cependant sortir de son vrai domaine. »

(*Revue de Géographie.*)

L'Afrique du Nord (*Tunisie, Algérie, Maroc*), par **Henri Lorin**, ancien professseur au lycée Carnot, de Tunis, professeur à l'Université de Bordeaux. Un volume in-18, *27 gravures, 3 cartes hors texte* et un index, relié toile. 3 fr. 50; — broché . . . . . 3 fr.

Ce livre est divisé en quatre parties : *esquisse géographique générale*, accompagnée d'un sommaire historique; *géographie régionale*, embrassant la description de toutes les parties de l'ancienne Mauritanie romaine; *géographie économique*, où sont méthodiquement exposés les progrès de la colonisation; *géographie politique*, où l'étude des régimes administratifs se complète par celle du peuple néo-latin en formation dans l'Algérie-Tunisie, et des conditions du Maroc contemporain.

L'Inde Britannique : Société indigène — Politique indigène : les Idées directrices, par **Joseph Chailley.** Un volume in-8° raisin, 530 pages, *2 cartes en couleur hors texte*, broché. 10 fr.

« L'ouvrage que je donne aujourd'hui au public, dit l'auteur dans sa préface, « voilà vingt ans que j'y pense et dix ans que j'y travaille. Je serais hors « d'état d'indiquer à quelles sources j'ai puisé pour le faire. D'abord j'ai lu, « puis je suis allé dans le pays. Puis, à quatre ans d'intervalle, j'y suis « retourné et j'ai pu observer avec des yeux plus clairvoyants. J'ai publié un « peu partout des études fragmentaires que j'ai soumises à de bons juges; « j'ai, sur leurs critiques, repris ces ébauches; j'ai réduit la matière de plu- « sieurs volumes à un seul. » Il y a des livres en plusieurs volumes qui sont loin de renfermer la substance que l'on trouve dans celui-ci. » (*Revue Politique et Parlementaire*.)

PÉRIODIQUE

Annales de Géographie (19e Année), publiées sous la direction de **P. Vidal de la Blache, L. Gallois** et **Emm. de Margerie**; paraissant les 15 janvier, 15 mars, 15 mai, 15 juillet et 15 novembre. Les abonnés reçoivent gratuitement la *Bibliographie géographique annuelle*, qui parait le 15 septembre.

« On manquait en France de publications géographiques réellement scientifiques. Cette lacune a été comblée par la fondation des *Annales de Géographie*. La tenue de cette revue, la sûreté des informations de sa chronique géographique, la variété de ses articles de géographie régionale, la science de ses études de géographie générale ont assuré son succès. Il s'est trouvé en France un public pour goûter la science géographique et en comprendre l'utilité, et, à l'étranger, les *Annales de Géographie* sont aujourd'hui estimées à l'égal des *Mitteilungen* de Petermann. » (*Le Temps*.)

Abonnement annuel (de janvier)

France. . . . . 20 fr. | Colonies et Union postale. . . 25 fr.
Chaque numéro, 4 fr. — *Bibliographie géographique* de l'année courante, 5 fr.

Chaque année des *Annales de Géographie* (y compris la " Bibliographie géographique " annuelle) forme un vol. in-8, broché, du prix de . . . 20 fr.
La 1re année est incomplète (le numéro 3 étant épuisé); les 6e, 7e, 8e et 12e années ne sont pas vendues séparément.)
Première Table décennale des *Annales de Géographie* (1891-1901). In-8°, br. 4 fr.
Bibliographies de 1893 à 1907 (sauf 1896, épuisée) : Chaque *Bibliographie*, vendue indépendamment des autres Nos de l'année . . . . 10 fr.

IONNAIRE

Dictionnaire-manuel-illustré de Géographie, par **Albert Demangeon**, docteur ès lettres, professeur à l'Université de Lille, avec la collaboration de MM. J. Blayac, Is. Gallaud, J. Sion et A. Vacher. Un volume in-18 de 870 pages, *cartes et figures*, relié toile, tranches rouges . . . . 6 fr.

« Ce dictionnaire-manuel, fruit d'un labeur méthodique, original, appuyé sur une éducation géographique aussi étendue que profonde, n'a pas seulement la valeur d'un conseiller sûr; c'est un livre à lire. Ses mérites pédagogiques seront vite reconnus, et — si ce n'est déjà fait — il sera bientôt considéré par les élèves et par les maîtres comme un ouvrage classique. Tout lecteur cultivé sera reconnaissant à M. Demangeon de lui avoir permis, si aisément, d'étendre sa curiosité et de préciser les rapports nécessaires et incessamment variables qui lient la Nature et l'Homme. »

(*Revue Pédagogique.*)

UM GÉOGRAPHIQUE

Album Géographique, par **Marcel Dubois**, professeur de géographie coloniale à l'Université de Paris, et **Camille Guy**, agrégé d'histoire et de géographie, lieut.-gouverneur de la Réunion.

OUVRAGE COMPLET EN 5 VOLUMES :

Aspects généraux de la Nature.

Les Régions tropicales.	**Les Colonies françaises.**
Les Régions tempérées.	**La France.**

Chaque volume in-4°, *500 à 650 gravures*, broché. . . . . . 15 fr.
Relié demi-chagrin, plats toile, fers spéciaux. . . . . 20 fr.

« On retrouve dans les cinq volumes de l'*Album Géographique* la même méthode, une description précise et topique des montagnes, des rivages, des fleuves, des populations, des villes, des industries, des voies de communication, etc., accompagnée d'illustrations qui visent moins à l'effet pittoresque qu'à la démonstration. Par tous ces documents concrets, la vie des divers pays se trouve fort heureusement évoquée. » (*La Revue de Paris.*)

« Dans les cinq volumes qui composent cet ouvrage, on trouve tous les éléments d'une étude complète et approfondie de la géographie générale; et ils sont présentés d'une façon si habile, les images dues à la photographie sont si nombreuses et si frappantes, les textes rédigés en termes clairs, précis, par deux maîtres de la géographie moderne, sont à la fois si complets et si discrets, qu'on lit et regarde d'un bout à l'autre ces ouvrages avec autant d'intérêt que le plus passionnant des récits de voyages..... Sans fatigue, nous parcourons tous les pays, représentés par des photographies d'hommes, de paysages, de montagnes, de villes et de rues, qui sont de véritables « tranches de vie », commentées en des textes qui constituent les plus précieuses et les plus fécondes des leçons. Un tel ouvrage est aussi accessible et aussi utile au grand public qu'aux étudiants et à leurs maîtres. » (*Le Figaro.*)

ENSEIGNEMENT

Cours de Géographie, *refondu et illustré*, conforme aux Programmes de l'Enseignement secondaire (31 mai 1902 et 28 juillet 1905), par **P. Vidal de la Blache**, membre de l'Institut, professeur de géographie à l'Université de Paris, et **P. Camena d'Almeida**, professeur de géographie à l'Université de Bordeaux :

La Terre, l'Amérique, l'Australasie (*Sixième A, B*), par P. Camena d'Almeida. In-18, 70 cartes et gravures, relié toile . . . . 3 fr. »

L'Asie, l'Insulinde, l'Afrique (*Cinquième A, B*), par P. Vidal de la Blache et P. Camena d'Almeida. In-18, 98 cartes et gravures, rel. toile. 3 fr.

L'Europe (*Quatrième A, B*), par P. Camena d'Almeida. In-18, 81 cartes et gravures, relié toile . . . 3 fr. 25

La France (*Troisième A, B*), par P. Camena d'Almeida. In-18, 95 cartes et gravures, relié toile . . . 3 fr. »

La Terre. Géographie générale (*Seconde A, B, C, D*), par P. Camena d'Almeida. In-18 de 630 pages, **122 cartes et gravures, rel. toile. 4 fr. 50**

La France (*Première A, B, C, D*), par P. Vidal de la Blache et P. Camena d'Almeida. In-18, 118 cartes et gravures, relié toile. . . . . . . 3 fr. 25

Les Principales Puissances du Monde (*Philosophie et Mathématiques A, B*), par P. Camena d'Almeida. In-18 de 446 pages, 26 cartes, plans et graphiques, relié toile. . . . . . . 3 fr. 25

« Sous des apparences modestes, ces précis apparaîtront des chefs-d'œuvre de science, d'observation et d'exposition. Ils sont remplis d'idées fécondes; ils apprennent à réfléchir, à penser. » (*L'Enseignement secondaire.*)

« Il faut tirer hors de pair et saluer comme des modèles et comme des nouveautés fécondes, les manuels que M. Vidal de la Blache a écrits en collaboration avec M. Camena d'Almeida. » (*Revue critique.*)

Atlas classique Vidal-Lablache *historique et géographique*, par **P. Vidal de la Blache** : *342 cartes* et *cartons en couleur*; index alphabétique de 30 000 noms. Un vol. in-folio, cart. . . . 15 fr.
Avec reliure toile souple. . . . . 16 fr.

Atlas de Géographie *physique, politique, économique, géologique et ethnographique*, par **P. Vidal de la Blache** : *197 cartes* et *cartons*. Un volume in-folio, cartonné. . . . . 10 fr. 50

Géographies-Atlas, par **P. Foncin**, inspecteur général (avec *nombreuses cartes en couleur*), gravures en noir et *en couleur* :

Géographie : Année préparatoire. Un volume oblong, cart. . . . » 75

Géographie : Cours élémentaire. Un volume in-4, cart. . . . . 1 »

Géographie : 1re Année = Cours moyen. In-4, cart. . . . . . . 1 fr. 50

Géographie : **Cours supérieur** et complémentaire. In-4, cart. . . 2 fr. 25

Géographie : **Deuxième année.** Écoles primaires supérieures et Écoles normales (La France). Un volume in-4, cartonné . . . . 4 fr. 25

Géographie : **Troisième année.** Écoles primaires supérieures, Écoles normales, etc. (Les cinq Parties du monde.) Un vol. in-4, cart.. . . . . 6 fr. 50

CARTES MURALES VIDAL-LABLACHE

39 cartes double face, sur carton (1m,20×1m), tirage *en couleur*

1re SÉRIE : FRANCE ET CINQ PARTIES DU MONDE.

Les Cartes marquées d'un *astérisque* sont *parlantes* au recto, *muettes* au verso.

1 **Termes de géographie.**
2* **France.** Cours d'eau.
3* — Relief du sol.
4* — Départements.
5* — Villes.
6* — Canaux.
7* — Chemins de fer.
8 — Agriculture, et 8 *bis* Industrie.
9* — Provinces.
10 **France.** Front. du N.-E., et 10bis **France militaire.**
11 **Algérie et Tunisie** physique et politique.
12* **Europe** physique.
13* — politique.
14* **Asie** physique.
15* — politique.
16* **Afrique** physique.
17* — politique.
18* **Continent américain** physique.
19* **Amérique du Nord** politique.
20* **Amérique du Sud** polit.
21* **Océanie.**
22* **Planisphère.**
23 **Palestine et pays d'Orient.**
24 **Paris et environs.**

39 **France.** Géologie.

2e SÉRIE : CONTRÉES D'EUROPE.

Ces Cartes sont *physiques* au recto, *politiques* au verso.

25 **Belgique.**
26 **Suisse.**
27 **Allemagne.**
28 **Iles Britanniques.**
29 **Pays-Bas.**
30 **Italie.**
31 **Espagne.**
32 **Autriche-Hongrie.**
33 **Péninsule des Balkans.**
34 **Russie.**
35 **Grèce et Archipel.**

3e SÉRIE : COLONIES ET PROTECTORATS FRANÇAIS.

36 **Madagascar** et 36 *bis* **Indo-Chine** française.
37 **Afrique** occidentale et 37 *bis* **Guyane, Antilles, Nlle Calédonie.**
38 **Tunisie** physique et 38 *bis* **Tunisie** politique.

Chaque carte (1), double face, sur carton (1m20 × 1m). **6 fr. 50**
Notice pour chaque carte. In-12, cart. . . . . » **40**
Meuble pour renfermer *toutes* les cartes. **12 fr.** | Appareil de suspension. . **2 fr.**

TABLEAUX MURAUX DE GÉOGRAPHIE EN COULEUR

Fac-similés d'Aquarelles originales exécutées d'après nature.

Chaque tableau *mural*, sur carton bordé et œilleté, *une seule face* (1m20×1m), présente 8 Aquarelles et est accompagné d'une NOTICE EXPLICATIVE pour les leçons de géographie.

Prix de chaque tableau (1) avec sa Notice explicative. . . 10 fr.

1er Tableau : **Relief du sol** : Le Puy de Dôme. — La chaine des puys. — Les Alpes : Le Mont blanc. — Les Vosges (lac de Longemer). — Les Pyrénées : Gavarnie. — Les Causses. — Le Jura : région du Cerdon. — Une plaine au nord de Paris.

2e Tableau : **Vallées et Cours d'eau** Un torrent des Alpes. — Confluent du Rhône et de la Saône. — Le saut du Doubs. — Vallée de montagne : le gave de Pau. — La Seine aux Andelys. — Une rivière souterraine. — L'estuaire de la Gironde. — Un étang des Dombes.

En préparation : 3e Tableau, **La Mer** ; — 4e Tableau, **Les Côtes.**

(1) — CONDITIONS D'ENVOI DES CARTES MURALES ET TABLEAUX MURAUX

2 *Cartes murales* ou *Tableaux muraux* peuvent être expédiés, en France, en un colis postal de 5 kil. et 6 *Cartes* ou *Tableaux* en un colis de 10 kil. — (Pour un colis de 5 kil., ajouter **1 fr. 90** ; pour un colis de 10 kil., ajouter **2 fr. 35**, frais d'emballage et de port à la gare la plus rapprochée.)

ÉTUDES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES

(suite)

La Rivalité Anglo-Russe, au XX[e] siècle, en Asie (*Golfe Persique — Frontières de l'Inde*), par le Dr ROUIRE. In-18, *carte hors texte*, broché. . . . . **3 fr. 50**

L'Inde Britannique : *Société indigène. — Politique indigène : les idées directrices*, par JOSEPH CHAILLEY. In-8° raisin, 530 p., *2 cartes en couleur hors texte*, broché. . . . . **10 fr.**

L'Inde d'aujourd'hui. Étude sociale, par ALBERT MÉTIN. In-18, broché . . . . **3 fr. 50**

Les Anglais aux Indes et en Egypte, par EUGÈNE AUBIN. In-18 (4[e] édit.), br. . **3 fr. 50**
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Chine ancienne et nouvelle. Impressions et réflexions, par G. WEULERSSE. In-18, br. **4 fr.**

La Chine novatrice et guerrière, par le Commandant d'OLLONE. In-18, br. . . **3 fr. 50**
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Le Japon d'aujourd'hui. Études sociales, par G. WEULERSSE. In-18 (5[e] édit.), br. . . . .. **4 fr.**
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Le Japon politique, économique et social, par H. DUMOLARD. In-18 (4[e] édit.), br. . . **4 fr.**
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Les États-Unis au XX[e] siècle, par PIERRE LEROY-BEAULIEU. In-18, 480 pages (4[e] édition), broché . . . . **4 fr.**
(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.)

Aux États-Unis (*Les Champs. — Les Affaires. — Les Idées*), par le Vicomte G. d'AVENEL. Un volume in-18, broché . **3 fr. 50**

Les États-Unis, puissance mondiale, par ARCHIBALD CARY COOLIDGE (Traduction de ROBERT L. CRU). In-18, br. . . . **4 fr.**

Éléments d'une Psychologie politique du Peuple américain, par ÉMILE BOUTMY. In-18, (2[e] édit.), broché. . . . **4 fr.**

L'Idéal américain, par TH. ROOSEVELT, traduit par A. et E. DE ROUSIERS. Un volume in-18 (4[e] édition), broché . **3 fr. 50**

La Colombie Britannique : *Étude sur la colonisation au Canada*, par ALBERT MÉTIN. In-8° raisin, 20 cartes et cartons, *33 phototypies h. texte*, br. **12 fr.**

Le Canada, *les deux races*, par ANDRÉ SIEGFRIED. In-18 de 420 pages (2[e] édit.), broché. **4 fr.**

Le Brésil au XX[e] siècle, par P. DENIS. In-18 (3[e] édition), broché. . . . . . . **3 fr. 50**

L'Argentine au XX[e] siècle, par A.-B. MARTINEZ et M. LEWANDOWSKI. Introduct. par CH. PELLEGRINI. In-18, 470 pages (3[e] édition, entièrement refondue et mise à jour), *2 cartes*, br. **5 fr.**

La Démocratie en Nouvelle-Zélande, par ANDRÉ SIEGFRIED. In-18, *1 carte en couleur hors texte*, broché. . . . . . **4 fr.**
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Les nouvelles Sociétés anglo-saxonnes (*Australie et Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud*), par PIERRE LEROY-BEAULIEU. Un vol. in-18, broché . . . . . **4 fr.**
(Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Acad. des Sciences morales et polit.)

=TABLE DES PUBLICATIONS GÉOGRAPHIQUES=

5818. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 11-08.

, *Pari*

Siècl
Dr Re
ché.

ote,
ché. 3

Alb
. 3

rd. U
. 4

s. U
. 4

in-
3



